





1796

LIBRARY INSTITUTE

Mercantile Library Association

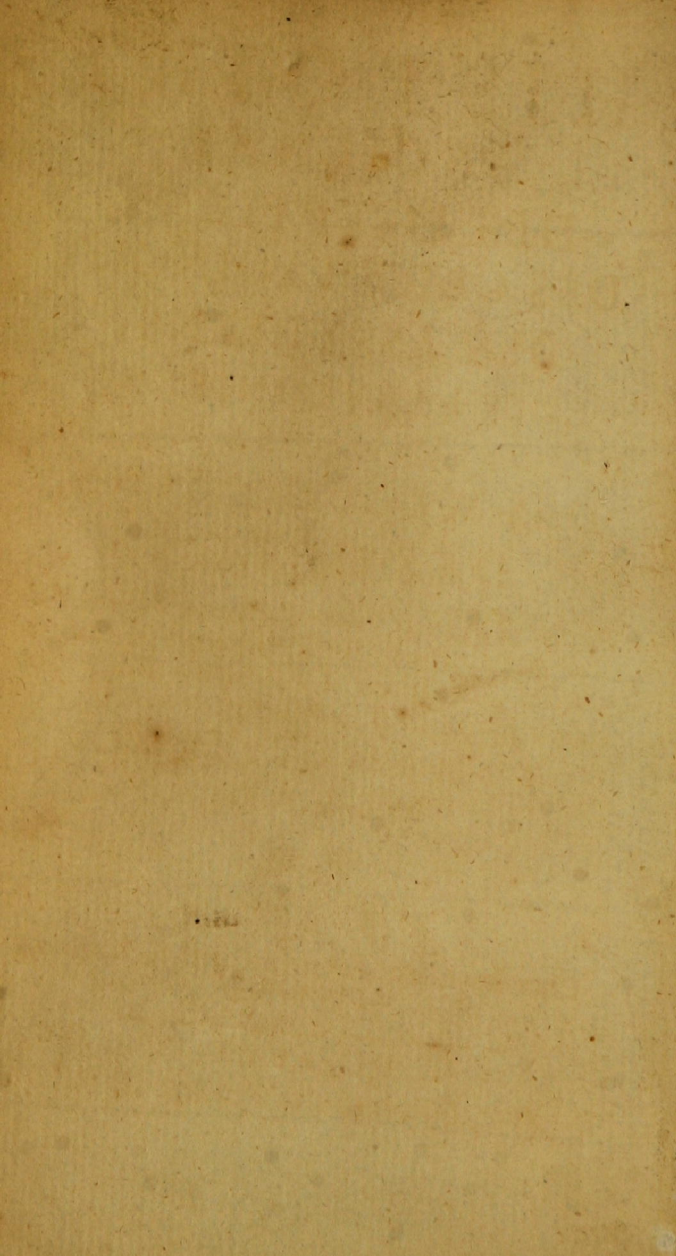
OF MONTREAL.

No. 8192

Fourteen Days allowed for perusal.

1796

Libra



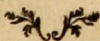


HISTOIRE  
ANCIENNE  
DES ÉGYPTIENS,  
DES CARTHAGINOIS,  
DES ASSYRIENS,  
DES BABYLONIENS,  
DES MÉDES ET DES PERSES,  
DES MACÉDONIENS,  
DES GRECS.

*Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université  
de Paris, Professeur d'Éloquence au Collège  
Roiel, & Associé à l'Académie Royale des  
Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME HUITIÈME.

*Nouvelle Édition.*



A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques,  
à la Vertu.

---

M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

HISTOIRE

ANCIENNE

DES ÉGYPTIENS

DES CARTHAGINOIS

DES ASSYRIENS

DES BABYLONIENS

DES MACÉDONIENS

DES GRCES

PAR M. DE LAUNAY

PROFESSEUR DE L'HISTOIRE

ANCIENNE AU LICEE DE

PARIS

PAR M. DE LAUNAY

CHIEF DES TRAVAUX HISTORIQUES

DE LA VILLE

M. DE LAUNAY

PARIS





LIVRE DIX-SEPTIEME.  
S U I T E  
DE L'HISTOIRE  
DES S U C C E S S E U R S  
D'ALEXANDRE.

---

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE renferme l'histoire de dix-sept ans , qui est l'espace qu'a duré le règne de Ptolémée Philopator.

§. I.

PTOLÉMÉE PHILOPATOR *régne en Egypte. Court règne de SELEUCUS CERAUNUS. Son frère ANTIOCHUS , surnommé LE GRAND , lui succède. Fidélité d'Achéus à son égard. Hermias son premier Ministre écarte d'abord Epigène le plus habile des Généraux ,*  
*Tome VIII.* A

puis le faire mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte trêve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entièrement défait. Colère & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'étoit révolté; il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir.

AN. M. 1778. J'AI MARQUÉ dans le Livre précédent  
 AV. J. C. 226. qu'en Egypte Ptolémée Philopator avoit  
 Polyb. l. 4. succédé à Ptolémée Evergète son père.  
 pag. 315. & D'un autre côté, Séleucus Callinicus étoit  
 lib 5. p. 386. mort chez les Parthes. Il avoit laissé deux  
 Hieron. in fils, Séleucus & Antiochus. Le premier  
 Daniel. Appian. in qui étoit l'aîné, lui succéda, & prit le  
 Syr pag. 131. furnom de Céraunus ou le Foudre, qui  
 Justin. lib. lui convenoit très-mal. Car c'étoit un  
 29 cap. 1. Prince très-foible de corps & d'esprit, & qui n'a jamais rien fait qui réponde à l'idée que donne ce nom. Son règne fut fort court, & son autorité fut mal établie dans l'armée & dans les provinces. Ce qui l'empêcha de la perdre tout-à-fait fut qu'Achéus son cousin, fils d'Andromaque

frère de sa mère, homme de cœur & de tête, prit le maniement de ses affaires réduites à un fort triste état par la mauvaise conduite de son père. Pour Andromaque, il fut pris par Ptolémée dans les guerres qu'il eut avec Callinicus, & retenu prisonnier à Alexandrie pendant tout son règne, & une partie du suivant.

Attale, roi de Pergame, s'étant saisi de toute l'Asie Mineure, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont, Séleucus marcha contre lui, & laissa la Régence de la Syrie à Hermias Carien. Achéus l'accompagna dans cette expédition, & lui rendit tous les services que le mauvais état de ses affaires lui permettoit.

AN. M. 3789.  
AV. J.C. 224.

Comme il n'y avoit point d'argent pour paier l'armée, & que la foiblesse du Roi le faisoit mépriser des soldats, Nicanor & Apaturius, deux des premiers Officiers, firent une conspiration contre lui pendant qu'il étoit dans la Phrygie, & l'empoisonnèrent. Achéus vengea sa mort. Il en fit mourir les deux principaux auteurs, & tous ceux qui y avoient trempé avec eux. Il ménagea ensuite l'armée avec tant de prudence & de résolution, qu'il la retint dans le devoir, & empêcha Attale de profiter des avantages que lui donnoit cet accident, qui, sans sa bonne conduite, auroit fait perdre à l'empire de Syrie tout ce qui lui restoit de ce côté-là.

AN. M. 3781.  
AV. J.C. 223.



Séleucus étant mort sans enfans, l'armée offrit la Couronne à Achéus : plusieurs des provinces en firent autant. Il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique dans la suite il se crut forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non-seulement il n'accepta pas la Couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus frère du défunt Roi, qui n'étoit que dans sa quinzième année. Séleucus, en partant pour l'Asie Mineure, l'avoit envoyé en Babylonie \* pour lui procurer une éducation digne de sa naissance. Il y étoit quand son frère mourut. On le fit venir de-là à Antioche, où il monta sur le trône, & le remplit pendant trente six ans. A cause de ses grandes actions, on lui a donné le surnom de *Grand*. Achéus, pour lui assurer la succession, fit un détachement de l'armée qu'il lui envoya en Syrie, avec Epigène, un des plus habiles Généraux du feu Roi. Il garda le reste pour les besoins de l'Etat du côté où lui-même il se trouvoit.

AN M. 378.

AV. J.C. 22.

Polyb. li.

5. pag. 386

Dès qu'Antiochus eut pris possession de la Couronne, il envoya en Orient deux frères, Molon & Alexandre : le premier pour gouverner la Médie, & le second la Perse. Achéus fut chargé des provinces de l'Asie

\* A Séleucie, qui étoit de Babylone, qui ne subsistait dans cette province, & la joignoit plus, ou du moins étoit capitale de l'Orient au lieu déserte.

Mineure. Epigène eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du Roi ; & Hermias le Carien fut déclaré son premier Ministre , comme il l'avoit été sous son frère. Achéus reprit bientôt tout ce qu'Attale avoit enlevé à l'Empire de Syrie , & l'obligea à se réduire à son royaume de Pergame. Alexandre & Molon , méprisant la jeunesse du Roi , ne furent pas plutôt affermis dans leurs Gouvernemens , qu'ils ne voulurent plus le reconnoître , & chacun d'eux se rendit Souverain dans la province qui lui avoit été confiée. Les sujets de mécontentement qu'Hermias leur avoit donnés contribuérent beaucoup à leur révolte.

Ce Ministre étoit dur. Des plus petites fautes , il en faisoit des crimes , & les punissoit avec la dernière rigueur. C'étoit un petit esprit, mais fier , plein de lui-même , attaché à son sentiment , & qui auroit cru se deshonoré s'il eût demandé ou suivi conseil. Il ne pouvoit souffrir que personne partageât avec lui le crédit & l'autorité. Tout mérite lui étoit suspect , ou pour mieux dire , lui étoit odieux. Il en vouloit sur-tout à Epigène , qui passoit pour un des plus habiles Capitaines de son tems , & en qui les troupes avoient une entière confiance. C'étoit cette réputation même qui faisoit ombrage au Ministre , & il ne



pouvoit dissimuler sa mauvaise volonté à son égard.

AN M. 3783. Antiochus avoit assemblé son Conseil  
AV. J. C. 221. au sujet de la révolte de Molon , pour sa-  
*Polyb. lib. 5.* voir quel parti il devoit prendre , & s'il  
p. 386-395. étoit nécessaire qu'il marchât lui-même  
contre ce rebelle , ou s'il devoit tourner du  
côté de la Célé-Syrie pour arrêter les en-  
treprises de Ptolémée. Epigène parla le pre-  
mier , & dit qu'il n'y avoit point de tems  
à perdre : que le Roi devoit incessamment  
se transporter en personne dans l'Orient ,  
afin de profiter des momens & des occa-  
sions favorables pour agir contre les révol-  
tés : que quand il y feroit , ou Molon n'au-  
roit pas la hardiesse de remuer sous les yeux  
de son Prince & d'une armée ; ou , s'il per-  
sistoit dans son dessein , les peuples , tou-  
chés de la présence de leur Prince , réveil-  
lant leur zèle & leur affection pour son  
service , ne manqueroient pas de le lui livrer  
bientôt : mais que l'important étoit de ne  
lui point laisser le tems de se fortifier. Her-  
mias ne put s'empêcher de l'interrompre ,  
& avec un ton d'aigreur & de suffisance ,  
il dit que de faire marcher le Roi contre  
Molon avec si peu de troupes , c'étoit li-  
vrer sa personne entre les mains des révol-  
tés. Sa véritable raison étoit la crainte qu'il  
avoit de courir les risques de cette expédi-  
tion. Ptolémée étoit pour lui beaucoup

moins redoutable. On pouvoit , sans rien craindre , attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de plaisirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon & d'une partie des troupes à Xénon & à Théodote : & le Roi marcha avec l'autre partie de l'armée du côté de la Célé-Syrie.

En arrivant à Séleucie près du Zeugma , il y trouva Laodice , fille de Mithridate roi de Pont , qu'on lui amenoit pour l'épouser. Il s'y arrêta quelque-tems pour célébrer ce mariage , dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient , que ses Généraux , trop foibles pour faire tête à Molon & à Alexandre qui s'étoient joints , avoient été obligés de se retirer , & de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis d'Epigène , & vouloit abandonner le dessein de la Célé-Syrie pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique & sententieux , *Qu'il convenoit au Roi de marcher en personne contre des Rois , & d'envoyer ses Lieutenans contre les rebelles.* Le Roi eut encore la foiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias.

On a peine à comprendre combien toutes les expériences sont inutiles à un Prince

inappliqué , & qui vit fans réflexion. Ce Ministre adroit, insinuant, artificieux; qui savoit s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations de son Maître; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moiens de lui plaire, avoit eu l'art de se rendre nécessaire en le déchargeant du poids des affaires; de sorte qu'Antiochus ne croioit pas pouvoir se passer de lui : & quoiqu'il entrevît dans sa conduite & dans ses conseils plusieurs choses qui le choquoient, il ne vouloit point se donner la peine de les approfondir, & il n'avoit pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avoit abandonnée. Ainsi se rendant encore ici à son avis, non par conviction, mais par foiblesse & par indolence, il se contenta d'envoyer un Général & des troupes dans l'Orient, & reprit l'expédition de la Célé-Syrie.

Le Général qu'il envoya fut Xénétas Achéen, dont la commission portoit que les deux premiers Généraux lui donneroient leurs troupes, & serviroient sous lui. Xénétas n'avoit jamais commandé en chef, & tout son mérite étoit d'être ami & créature du Ministre. Parvenu à une place à laquelle il n'avoit jamais osé aspirer, il devint fier à l'égard des autres Officiers, & plein d'audace & de témérité à l'égard des ennemis. Le succès fut tel qu'on devoit l'attendre d'un si mauvais choix. En



passant le Tigre il donna dans une embuscade où l'ennemi l'attira par un stratagème ; & il y périt lui & toute son armée. Cette victoire ouvrit aux rebelles la province de Babylonie & toute la Mésopotamie , dont ils se virent par-là les maîtres sans aucune opposition.

Antiochus cependant s'étoit avancé dans la Célé-Syrie jusques à la vallée qui est entre les deux chaînes de montagnes du Liban & de l'Anti-Liban. Il trouva les passages de ces montagnes si bien fortifiés , & si bien défendus par Théodote Etolien , à qui Ptolémée avoit confié le Gouvernement de cette Province , qu'il fut obligé de retourner sur ses pas , sans pouvoir passer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient , hâta encore sans doute sa retraite. Il assembla son Conseil , & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigène , après avoir dit d'un ton modeste , que le parti le plus sage auroit été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avoient fait , ajouta que c'étoit une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de tems , & de donner tous ses soins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire si on la négligeoit. Hermias , qui se crut offensé par ce discours , commença par s'emporter violemment contre Epigène ,

en le chargeant de reproches & d'injures , & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Célé-Syrie , qu'il ne pouvoit abandonner sans marquer de la légèreté & de l'inconstance , ce qui ne convenoit point du tout à un Prince aussi sage & aussi éclairé qu'il étoit. Tout le Conseil baissoit les yeux de honte. Antiochus lui-même souffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il falloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias , qui vit bien que la résistance seroit inutile ; changé tout d'un coup en un autre homme , embrassa le sentiment commun avec une sorte d'empressement , & se montra plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchèrent donc vers Apamée , qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-on sorti , qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paye qui étoit dû aux soldats. Un contretems si fâcheux jeta le Roi dans une grande consternation , & dans une mortelle inquiétude. En effet le péril étoit pressant. Hermias , trouvant le Roi dans cet embarras , le rassura , & lui promit de payer sur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée : mais il lui demanda par grace qu'il ne menât pas Epigène avec lui à cette expédition , parce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie , on ne pouvoit plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la



guerre comme le bien du service le demandoit. Sa vûe étoit de commencer par refroidir l'estime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigène par son absence, sachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les services d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine extrême au Roi, qui sentoit le besoin qu'il avoit de retenir auprès de lui, dans une expédition si importante, un Général aussi habile & aussi expérimenté que l'étoit Epigène. Mais, <sup>a</sup> comme Hermias s'étoit étudié de loin à l'obséder & à s'emparer de lui par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vûes d'économie, en le gagnant par ses complaisances & ses flateries, ce Prince n'étoit point son maître. Le Roi consentit donc, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandoit, & Epigène eut ordre de se retirer à Apamée. Cet événement surprit & effraia tous les Courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort : mais l'armée, qui venoit de recevoir sa paie, s'en consola, & se crut fort obligée au Ministre qui l'avoit fait paier. Ainsi s'étant assuré des Grands par la crainte, &

<sup>a</sup> Περιχόμενος δὲ τῇ περι-  
καταλελειμένῳ ὀικονομίᾳ. κα-  
ταλελειμμένος, καὶ θεραπείᾳς ὑπο-  
πλήκων, καὶ θεραπείᾳς ὑπο-  
πλήκων κακῆς, ἐκ τῆς  
αὐτῆς κύριος. Circumventus  
& præoccupatus æcono-  
miis & custodiis, & obse-  
quiis, Hermiæ malignitā-  
te, sui non erat dominus.  
Polyb. C'est une traduction  
littérale.

des troupes par ce paiement , il se mit en marche avec le Roi.

La disgrâce d'Epigène bornée à un simple éloignement , outre qu'elle ne satisfaisoit pas pleinement sa vengeance , ne calmoit pas ses inquiétudes pour l'avenir , & lui faisoit craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir. Alexis , Gouverneur de la Citadelle d'Apamée , lui étoit entièrement dévoué : & qui ne le feroit pas à un Ministre tout-puissant , & maître de toutes les graces ? Il le charge de le defaire d'Epigène , & lui en prescrit les moiens. En conséquence , Alexis gagne un des domestiques d'Epigène , & à force de présens & de promesses l'engage à glisser dans les papiers de son Maître une lettre qu'il lui donna. Elle étoit écrite & signée , à ce qu'il paroïssoit , par Molon , l'un des Chefs des rebelles , qui remercioit Epigène de la conspiration qu'il avoit formée contre le Roi , & lui communiquoit des moiens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après , Alexis l'alla trouver , & lui demanda s'il avoit reçu quelque lettre de Molon. Epigène , surpris d'une telle demande , marqua son étonnement , & en même tems son indignation. L'autre répondit qu'il avoit ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en effet la prétendue lettre , & sans autre examen ni autre formalité Epigène fut mis à mort. Le Roi ,

sur la simple inspection de la lettre , crut le crime bien avéré & bien prouvé. La Cour n'en jugea pas de même : mais la crainte tenoit toutes les langues liées & muettes. Que les Princes sont malheureux, & qu'ils sont à plaindre !

Quoique la saison fût déjà fort avancée , Antiochus passa l'Euphrate , rassembla toutes ses troupes , & pour être plus à portée , & entrer de bonne heure en campagne au printems , il les mit en quartier d'hiver dans le voisinage en attendant la belle saison.

Dès qu'elle fut venue , il les fit marcher du côté du Tigre , passa ce fleuve , força Molon d'en venir à une action , & remporta sur lui une victoire si complète , que le rebelle voiant tout perdu , se tua lui-même de desespoir. Son frère Alexandre étoit alors en Perse , où Néolas , un autre de leurs frères , qui s'étoit échapé de cette bataille , lui en apporta la triste nouvelle. Se voiant sans ressource , ils tuèrent premièrement leur mère , puis leurs femmes & leurs enfans , & enfin se tuèrent eux-mêmes , pour ne pas tomber entre les mains du Vainqueur. Voila la fin qu'eut cette rebellion , qui causa la ruine entière de tous ceux qui y avoient eu part. Digne récompense de quiconque ose prendre les armes contre son Prince !

Après cette victoire , les débris de l'armée vaincue se soumirent au Roi , qui se

AN M. 3784.

AV. J.C. 219.



contenta de leur faire une forte réprimande , & leur pardonna leur faute. Il les envoya dans la Médie sous le commandement de ceux qu'il avoit chargés du soin des affaires de cette province ; & retournant de là à Séleucie sur le Tigre , il y passa quelque tems à donner les ordres nécessaires pour rétablir son autorité dans les provinces où s'étoit fait la révolte , & ramener tout à l'ancien ordre.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes qu'il jugea propres à le faire , il marcha contre les Atropatiens , qui occupoient le pays situé à l'occident de la Médie , & qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur Roi , nommé Artabazane , étoit un vieillard fort cassé , qui fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse , qu'il envoya faire sa soumission , & fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer.

*olyb. lib. 5.  
399-401.*

On reçut dans ce tems-là la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi : ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la Cour & pour toute l'armée. Hermias , dès ce moment , songea aux moyens de se défaire du Roi , dans l'espérance qu'après sa mort il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince , & que sous son nom il exerceroit un empire absolu. Il étoit devenu odieux à tout le monde par sa hauteur & son insolence. Les peuples gémissaient

sous un gouvernement que l'avarice & la cruauté du premier Ministre leur rendoient insupportable. Leurs plaintes n'arrivoient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étoient fermées. Personne n'osoit faire connoître au Roi l'oppression des peuples. On savoit qu'il craignoit de voir la vérité, & qu'il abandonnoit à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Il avoit ignoré jusques-là les injustices & les violences qu'Hermias exerçoit sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux : mais il craignoit lui-même ce Ministre, dont il s'étoit rendu dépendant, & qui avoit pris sur lui une autorité absolue, en profitant du caractère indolent de ce Prince, qui d'abord étoit bien aise de se décharger sur lui du soin & de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane son médecin, en qui il avoit grande confiance, & qui par sa place avoit un libre accès auprès de lui, prit son tems pour lui représenter le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel Ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât comme à son frère en Phrygie d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avoit le plus de confiance. Qu'il étoit visible qu'Hermias formoit quelque dessein, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre si on vouloit



le prévenir. Voila les services réels qu'un Officier attaché à la personne d'un Prince, & véritablement affectionné, peut & doit lui rendre. Voila l'usage qu'il doit faire de l'accès libre que son Maître lui donne, & de la confiance dont il l'honore.

Antiochus étoit environné de Courtisans qu'il avoit comblés de bienfaits, dont aucun n'osoit hazarder sa fortune en lui disant la vérité. On a bien raison de dire, qu'une des graces les plus signalées que Dieu puisse accorder aux Rois, est de les délivrer de la langue des flatteurs, & du silence des gens de bien.

Le Roi, comme je l'ai déjà dit, avoit commencé à former des soupçons sur son Ministre, mais ne s'en étoit ouvert à personne, parce qu'il ne savoit à qui se fier. Il fut bien aise que son Médecin lui eût donné cet avis, & il prit des mesures avec lui pour se défaire d'un Ministre si généralement haï, & si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, sous prétexte de sa santé, & il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; & dans une promenade où le Roi l'avoit attiré assez loin de tous ceux qu'il croioit disposés à prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'Empire. Cet homme cruel & hautain avoit gouverné tout avec dureté & violence. Il n'avoit jamais pu souffrir qu'on ouvrit d'avis

Contraire au sien , ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins , sans perdre ceux qui avoient eu le courage de le faire. Aussi s'étoit-il fait universellement haïr. Cette haine parut sur-tout à Apamée. Car dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort , toute la ville en furie courut lapider sa femme & ses enfans.

Antiochus , après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient , & *Polyb. lib. 5. pag. 401.* avoir rempli le gouvernement des provinces de personnes de mérite , & en qui il avoit le plus de confiance , ramena encore son armée en Syrie , & l'y mit en quartier d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche à tenir de fréquens Conseils avec ses Ministres sur les opérations de la campagne suivante.

Ce Prince avoit encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter , pour rétablir entièrement la sûreté & la gloire de l'Empire de Syrie : la première contre Ptolémée pour recouvrer la Célé-Syrie ; & l'autre contre Achéus qui venoit d'usurper l'Asie Mineure.

Ptolémée Evergète s'étant emparé de toute la Célé-Syrie au commencement du règne de Séleucus Callinicus , comme il a été dit ci-devant , le Roi d'Egypte étoit encore en possession d'une bonne partie de cette province , & Antiochus trouvoit ce voisinage bien incommode.

Pour ce qui est d'Achéus, on a déjà vu comment il avoit refusé la Couronne qu'on lui avoit offerte après la mort de Séleucus Céraunus, & l'avoit mise sur la tête d'Antiochus le successeur légitime; qui, pour récompenser ses services, lui avoit donné le Gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Sa valeur & sa bonne conduite les avoient toutes enlevées à Attale Roi de Pergame qui s'en étoit saisi, & qui s'y étoit déjà bien fortifié. Tant de succès lui attirèrent l'envie de ceux qui avoient l'oreille du Prince. Le bruit se répandit à la Cour qu'il songeoit à usurper la Couronne, & que dans cette vûe il entretenoit des liaisons secrètes avec Ptolémée. Soit que ces soupçons fussent fondés ou non, il crut devoir prévenir les mauvais desseins de ses ennemis. Il prit la Couronne, qu'il avoit refusée auparavant, & se fit déclarer Roi.

Il devint bientôt l'un des plus puissans Princes de l'Asie, & chacun recherchoit avec empressement son alliance. Cela parut clairement dans une guerre qui survint pour lors entre les Rhodiens & les Byzantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avoient imposé sur tous les vaisseaux qui passaient par le Détroit; tribut qui étoit fort à charge aux Rhodiens à cause du grand commerce qu'ils faisoient dans la mer noire. Achéus, sollicité vivement par

*Polyb. lib. 4.*

*p. 314-319.*



ceux de Byzance , avoit promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens , aussi bien que Prusias roi de Bithynie , qu'ils avoient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvoient , il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achéus des Byzantins , & l'engager dans leurs intérêts. Andromaque son père , frère de Laodice que Séleucus Callinicus avoit épousée , étoit actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députèrent vers Ptolémée , pour lui demander en grace sa liberté. Le Roi , qui étoit bien aise aussi de s'attacher Achéus , de qui il pouvoit tirer de grands services contre Antiochus avec qui il étoit en guerre , accorda volontiers aux Rhodiens leur demande , & leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achéus , mais qui fit perdre courage aux Byzantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien pié , & à ôter le nouveau droit qui avoit causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples , & Achéus en eut tout l'honneur.

C'est contre lui & contre Ptolémée qu'Antiochus songeoit à tourner ses armes. Voila les deux guerres dangereuses qu'il avoit sur les bras , & ce qui faisoit le sujet des délibérations du Conseil , pour savoir laquelle des deux il entreprendroit la première. Après une mûre délibération ,

AN. M. 3785.

AV. J.C. 219.

Polyb. lib. 5.

pag. 402-409.

on résolut de commencer par marcher contre Ptolémée , avant que d'attaquer Achéus , à qui l'on se contenta pour lors de faire de grandes menaces ; & toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée , pour être employées contre la Célé-Syrie.

Dans un Conseil qui s'y tint avant que l'armée se mît en marche , Apollophane Médecin du Roi représenta qu'on alloit faire une grande faute , si l'on s'avançoit dans la Célé-Syrie en laissant derrière soi Séleucie entre les mains de l'ennemi , & si près de la capitale de l'Empire. Son avis entraîna tout le Conseil par l'évidence des raisons dont il étoit soutenu : car cette ville est sur la même rivière qu'Antioche , & n'est qu'à cinq lieues au-dessous près de l'embouchure. Quand Ptolémée Evergète fit l'invasion dont on a parlé , pour venger la mort de sa sœur Bérénice , il avoit pris cette ville , & y avoit mis une bonne garnison Egyptienne , qui avoit conservé cette place importante vingt-sept ans entiers. Outre les autres incommodités qu'elle cau-  
soit à ceux d'Antioche , elle leur coupoit entièrement la communication avec la mer , & ruinoit tout leur commerce. Car Séleucie étant située près de l'embouchure de l'Oronte , étoit le port d'Antioche , & cette dernière ville souffroit extrêmement par là. Toutes ces raisons clairement &

fortement exposées par Apollophane , déterminèrent le Roi & son Conseil à suivre son plan , & à faire l'ouverture de la campagne par le siège de Séleucie. On y mena toute l'armée , on investit la place , on la prit d'assaut , & on en chassa tous les Egyptiens.

Ensuite Antiochus marcha en diligence dans la Célé-Syrie , où Théodote l'Etolien , qui en tenoit le Gouvernement de Ptolémée , lui promettoit de le mettre en possession de tout le pays. On a vû comment il l'avoit repoussé vigoureusement dix ans auparavant. Cependant on n'avoit pas été content à la Cour d'Egypte de ce qu'il avoit fait dans cette rencontre. Ceux qui gouvernoient le Roi avoient attendu davantage de son courage , & s'étoient imaginés qu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire quelque chose de plus. On le fit venir à Alexandrie pour rendre compte de sa conduite , & on ne parloit pas de moins que de lui faire perdre la tête. A la vérité , quand on eut ouï ses raisons , il fut absous , & renvoïé dans son gouvernement : mais il ne leur pardonna pas l'injure qu'ils lui avoient faite de l'accuser si injustement. Il fut si piqué de cet affront , qu'il résolut de s'en venger.

La dissolution & la mollesse de toute la Cour , qu'il avoit vûes de près , augmentoient encore son ressentiment. Il ne pouvoit s'assujettir servilement au caprice de



gens si vils & si méprisables. En effet , il ne se peut rien imaginer de plus débauché & de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout le cours de son règne : & sa Cour répondoit parfaitement aux exemples qu'il lui donnoit. On croit qu'il avoit empoisonné son père ; & c'est ce qui lui fit donner le surnom de \* *Philopator* par antiphrase. Il fit mourir ouvertement sa mère Bérénice, & son frère unique Magas. Quand il se fut défait des personnes qui pouvoient lui donner des avis ou de la jalousie , il s'abandonna aux plaisirs les plus infâmes , & ne songea plus qu'à satisfaire son luxe, sa brutalité, & les passions les plus honteuses. Son premier Ministre étoit Sosibé , homme tout propre à servir un maître comme lui , & qui ne songeoit qu'à se maintenir à quelque prix que ce fût dans sa place. On conçoit aisément que dans une telle Cour les femmes étoient toutes-puissantes.

Théodote ne put se résoudre à dépendre de pareilles gens , & résolut de chercher un autre maître plus digne de ses services. Il ne fut pas plutôt de retour dans son gouvernement , qu'il s'assura de la ville de Tyr & de celle de Ptolémaïde , & se déclara pour le Roi Antiochus , vers qui il dépêcha incessamment l'exprès dont j'ai parlé , pour l'inviter à y venir.

\* *Ce mot signifie , Amateur de son père.*

Nicolas, un des Généraux de Ptolémée, quoique du même pays que Théodote, ne voulut pas le suivre dans sa desertion, & demeura attaché à Ptolémée en suivant son premier engagement. Dès que Théodote eut pris Ptolemaïde, Nicolas alla l'y assiéger, se saisit des passages du mont Liban pour arrêter Antiochus qui s'avançoit dans le dessein de le dégager, & les défendit jusqu'à la dernière extrémité. Il fut enfin contraint par force de les abandonner, & par sa retraite Antiochus se trouva maître de Tyr & de Ptolemaïde, où Théodote reçut ses troupes.

Il trouva dans ces deux places les magazins que Ptolémée y avoit mis pour le service de son armée, & une flotte de quarante voiles. Il donna le commandement de ces vaisseaux à son Amiral Diognète, qui eut ordre de se rendre devant Péluse, où le Roi avoit dessein d'aller aussi par terre pour entamer l'Egypte de ce côté-là. Mais étant informé que c'étoit la saison où l'on inondoit le pays en ouvrant les digues du Nil, & qu'ainsi il lui seroit impossible de s'avancer alors dans l'Egypte, il abandonna ce dessein, & employa toutes ses forces à réduire le reste de la Célé-Syrie. Il emporta plusieurs places par la force : d'autres se soumirent à lui : enfin il se rendit maître de Damas capitale de la Province, ayant trompé par un stratagème Dinon qui en étoit le Gouverneur.

La dernière action de cette campagne fut le siège de Dora , place maritime dans le voisinage du mont Carmel. Cette place se trouva si forte d'assiète , & avoit été si bien fortifiée par Nicolas , qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut obligé d'accepter la proposition qu'on lui fit d'une trêve de quatre mois avec Ptolémée ; & ce fut un prétexte honorable pour ramener son armée à Séleucie sur l'Oronte , où il lui assigna des quartiers d'hiver. Il donna le Gouvernement de toutes les conquêtes de cette année à Théodote l'Etolien.

*Polyb. lib.*  
*p. 409-415.* Pendant cette trêve on travailla à un traité entre les deux Couronnes ; mais les deux partis ne cherchoient qu'à gagner du tems. Ptolémée en avoit besoin pour travailler aux préparatifs de la guerre , & Antiochus pour réduire Achéus. Celui-ci ne se contentoit pas de l'Asie Mineure qu'il avoit déjà : il vouloit détrôner Antiochus , & lui enlever tous ses Etats. Il falloit donc , pour arrêter ses desseins , qu'Antiochus ne fût pas occupé sur la frontière ou engagé dans des conquêtes éloignées.

Dans ce Traité , le principal point à démêler fut de savoir à qui avoient été données la Célé-Syrie , la Phénicie , la Samarie & la Judée , dans le partage de l'Empire d'Alexandre qui s'étoit fait entre Ptolémée , Séleucus , Cassandre , & Lysimaque , après la mort d'Antigone tué à la bataille d'Ipsus.



d'Ipsus. Ptolémée les réclamoit, comme ayant été assignées par ce Traité à Ptolémée Soter son bifaieul. Antiochus de son côté prétendoit que ç'avoit été à Séleucus Nicator, & qu'ainsi elles lui appartenoient de droit comme à l'héritier & au successeur de ce Roi à l'Empire de Syrie. Une autre difficulté arrêtoit les Commissaires. Ptolémée vouloit qu'Achéus fût compris dans le Traité, & Antiochus s'y opposoit absolument, disant que c'étoit une chose indigne & criante qu'un Roi, comme Ptolémée, prît le parti d'un rebelle, & voulût le soutenir dans sa révolte.

Pendant ces contestations, où personne ne vouloit céder, le tems de la trêve s'écoula, & n'étant convenu de rien, il fallut de nouveau avoir recours à la voie des armes. Nicolas l'Etolien avoit donné tant de preuves de valeur & de fidélité pendant la dernière campagne, que Ptolémée lui donna le commandement en chef; & il fut chargé de tout ce qui pouvoit regarder le service du Roi dans les provinces qui faisoient le sujet de la guerre. Périgène l'Amiral se mit en mer avec la flotte, pour agir de son côté contre l'ennemi. Nicolas choisit Gaza, pour le rendez-vous de ses troupes. On y avoit envoyé d'Egypte toutes les provisions nécessaires. De là il mena son armée au mont Liban, où il se saisit de tous les passages entre cette chaîne de

AN. M. 1788.

AV. J. C. 218.

montagnes & la mer , par lesquels il faloit nécessairement que passât Antiochus , résolu de l'y attendre , & de l'y arrêter par la supériorité que lui donnoient les postes avantageux qu'il occupoit.

Antiochus cependant ne demouroit pas dans l'inaction. Il dispofoit tout par mer & par terre pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flotte à Diognète son Amiral , & se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Les flottes cotoioient les armées de part & d'autre , de sorte que toutes les forces de mer & de terre des deux partis se rencontrèrent aux passages que Nicolas avoit saisis. Pendant qu'Antiochus attaquoit Nicolas par terre , les flottes commencèrent aussi à se battre. L'action s'engagea donc en même tems par mer & par terre. Sur mer , les choses furent assez égales : mais sur terre , Antiochus eut l'avantage , & obligea Nicolas à se retirer à Sidon , après avoir perdu quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Périgène l'y suivit avec la flotte Egyptienne. Antiochus les y poursuivit par mer & par terre dans le dessein de les y assiéger. Il trouva cependant que cette conquête seroit trop difficile , à cause du grand nombre de troupes qui étoient dans la place , où elles avoient en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire ; & il ne voulut pas en former le siège. Il envoya sa flotte à Tyr , &

marcha en Galilée. Après s'en être emparé par la prise de plusieurs villes, il passa le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, & prit possession de tout ce pays, autrefois l'héritage des Tribus de Ruben & de Gad, & d'une moitié de la Tribu de Manassé.

La saison étoit trop avancée pour tenir plus longtemps la campagne. Il repassa donc le Jourdain, laissa le Gouvernement de la Samarie à Hippolochus & à Kéréas, qui avoient quitté le parti de Ptolémée pour prendre le sien, & leur donna cinq mille hommes pour la tenir en bride. Il ramena le reste des troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

Au printemps on se remit en campagne. Ptolémée fit marcher vers Péluse soixante & dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, & soixante & treize éléphants. Il se mit à leur tête, les conduisit au travers des déserts qui séparent l'Egypte de la Palestine, & vint camper à Raphia entre Rhinocorura & Gaza. Ce fut là que les armées ennemies se rencontrèrent. Celle d'Antiochus étoit un peu plus nombreuse que l'autre. Il avoit soixante & douze mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, & cent deux éléphants. Il vint camper d'abord à dix stades, & bientôt après à cinq seulement de l'ennemi. Pendant qu'ils furent si près les uns des autres, il y avoit

AN. M. 3787

AV. J. C. 217.

Polyb. lib. 5.

p. 421-428.

Une demi-lieue.



continuellement des actions entre les partis pour l'eau, ou pour le fourage; & entre des particuliers qui vouloient se distinguer.

Théodote l'Etolien, qui avoit lontems servi sous les Égyptiens, entra un soir dans leur camp à la faveur des ténèbres pour n'être pas reconnu, accompagné seulement de deux personnes. On le prit pour un Egyptien. Il passe, & va jusques à la tente de Ptolémée dans le dessein de le tuer, & de finir la guerre par un coup si hardi: mais le Roi ne s'y trouva pas. Il tua son premier Médecin au lieu de lui, blessa deux autres personnes, & pendant le bruit & l'alarme que cette action causa, il se sauva, & revint à son camp.

Enfin les deux Rois, résolus de décider leur querelle, rangèrent leurs armées en bataille. Ils alloient devant leurs lignes d'un corps à l'autre pour animer leurs troupes. Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée, ne se contenta pas d'exhorter les soldats avant l'action: elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat. L'issue de la bataille fut, qu'Antiochus à la tête de son aile droite défit l'aile gauche des ennemis. Mais pendant que, par une ardeur inconsidérée, il s'échauffoit à la poursuite, Ptolémée, qui avoit eu le même succès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus qui se trouva décou-

vert, & le rompit avant que ce Prince pût revenir à son secours. Un vieil Officier, qui vit où rouloit la poussière, conclut que leur centre étoit battu, & le montra à Antiochus. Quoique, dans le moment même, il fit faire volte face, il arriva trop tard pour réparer sa faute, & trouva tout le reste de son armée rompu & mis en fuite. Il falut songer à faire lui-même sa retraite. Il se retira à Raphia, d'où il regagna ensuite Gaza, après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués, & quatre mille faits prisonniers. Se voyant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ses conquêtes, & ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son armée. Cette bataille de Raphia se donna en même tems que celle où Annibal battit le Consul Flaminus sur le bord du lac de Thrasymène en Etrurie.

Après la retraite d'Antiochus, tous les peuples de Célé-Syrie & de Palestine s'empressèrent à se rendre à Ptolémée. Aiant été longtems soumis aux Egyptiens, ils aimoient mieux leurs anciens maîtres qu'Antiochus. La Cour du Vainqueur fut bientôt pleine de Députés de toutes les villes qui venoient lui faire leurs soumissions, & lui apporter des présens. Il y en avoit entr'autres de la Judée. Ils furent tous bien reçus.

*Maccab. lit.*  
3. cap. 1.

Ptolémée voulut faire un tour dans les provinces qu'il avoit reconquises. Jérusalem fut une des places qu'il visita. Il y \* vit le Temple : il y offrit même des sacrifices au Dieu d'Israël : & y fit des oblations & des dons considérables. Mais ne se contentant point de le voir de la cour de dehors, au delà de laquelle il n'étoit permis à aucun Gentil de passer, il vouloit absolument entrer dans le sanctuaire, & jusques dans le lieu très-Saint, où personne n'entroît que le Souverain Sacrificateur une fois l'an, au grand jour de l'Expiation. Le bruit qui s'en répandit causa une grande émeute. Le Souverain Sacrificateur lui représenta la sainteté du lieu, & la loi formelle de Dieu qui lui en défendoit l'entrée. Les Prêtres & les Lévités s'assemblèrent pour s'y opposer, & le peuple pour le conjurer de ne le pas faire. Par-tout on n'entendoit que lamentations qu'arrachoit l'idée de la profanation du Temple, & par-tout on levoit les mains au ciel pour prier Dieu de l'empêcher. Toutes ces oppositions, bien loin d'arrêter le Roi, ne servi-

\* Le troisième livre des *Maccabées*, a où cette histoire est tirée, n'est point reconnu dans l'Eglise au nombre des Livres Canoniques non plus que le quatrième. Ils ont altéré quelques circonstances, pour l'ordre des tems, antérieurs aux deux premiers. *M. Prideaux*, en parlant du troisième, dit qu'il est indubitable que le fond de l'histoire est vrai, quoique l'Auteur en ait altéré quelques circonstances par des récits fabuleux.



rent qu'à augmenter le desir qu'il avoit de satisfaire sa curiosité. Il perça jusques dans la seconde cour , & comme il se mettoit en devoir d'avancer pour entrer dans le Temple même , Dieu le frappa d'une terreur subite qui le mit dans un si grand désordre , qu'il falut l'emporter à demi mort. Il quitta la ville le cœur plein de rage contre toute la nation Juive à cause de ce qui lui étoit arrivé , & la menaça hautement de s'en venger. Il le fit en effet , & l'année suivante il excita une cruelle persécution , sur-tout contre les Juifs d'Alexandrie , qu'il voulut contraindre d'adorer les fausses divinités.

Dès qu'Antiochus , après la bataille de Raphia , fut arrivé à Antioche , il envoya une ambassade à Ptolémée pour lui demander la paix. Ce qui le porta à faire cette démarche , c'est qu'il se défioit de ses peuples : car il s'aperçut que son autorité & son crédit avoient fort diminué depuis sa dernière défaite. D'ailleurs il étoit tems de songer à Achéus , & d'arrêter ses progrès qui augmentoient tous les jours. Pour prévenir le danger qui le menaçoit de ce côté-là , il jugea que le meilleur parti étoit de faire la paix avec Ptolémée à quelque prix que ce fût , de peur d'avoir en même tems sur les bras deux ennemis si puissans , qui l'attaquant des deux côtés ne manqueroient pas à la fin de l'accabler. Il donna donc

*Polyb. lib. 5.*

*pag. 428.*

*Justin. l. 30.*

*cap. 1.*

*Hieron. in*

*Daniel. cap.*

*11.*

plein pouvoir à ses Ambassadeurs de céder à Ptolémée les provinces qui caufoient leur différend , c'est-à-dire toute la Célé-Syrie & la Palestine. La Célé-Syrie comprenoit la partie de la Syrie qui est entre les montagnes du Liban & celles de l'Anti-Liban ; & la Palestine , tout le pays qui étoit autrefois l'héritage des Enfans d'Israël : & la côte de ces deux provinces étoit ce que les Grecs appelloient la Phénicie. Antiochus consentoit à céder tout ce pays-là au Roi d'Egypte pour acheter la paix dans cette conjoncture , aimant mieux céder cette partie de ses Etats , que de courir risque de tout perdre. On conclut donc une trêve pour un an ; & , avant qu'elle fût expirée , la paix fut faite sur ce pié-là. Ptolémée , qui auroit pu profiter de sa victoire , & faire la conquête de tout l'Empire de la Syrie , désiroit aussi de son côté de terminer la guerre , pour se livrer sans partage & sans distraction à ses plaisirs. Les peuples , qui connoissoient sa mollesse & sa lâcheté , ne pouvoient comprendre comment il avoit eu de si heureux succès ; & en même tems ils lui faisoient mauvais gré de ce qu'il concluoit ainsi une paix , par laquelle il se lioit les mains. Le mécontentement qu'on en conçut , fut la principale source des désordres qui éclatèrent enfin dans l'Egypte par une rébellion ouverte : de sorte que Ptolémée , en

voulant éviter une guerre étrangère , en attira une au milieu de ses propres Etats.

Antiochus , après avoir fait la paix avec Ptolémée , donna toute son application à la guerre contre Achéus , & fit tous les préparatifs pour la commencer. Il passa enfin le mont Taurus , & entra dans l'Asie Mineure pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale roi de Pergame , en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre leur ennemi commun. Ils le pressèrent si fort , qu'il leur abandonna la campagne , & se renferma dans Sardes. Antiochus en forma le siège. Achéus le soutint plus d'un an. Il faisoit souvent des sorties , & il y eut quantité d'actions au pié des murailles de la ville. Enfin , par une ruse de Ligoras , un des Commandans d'Antiochus , on prit la ville. Achéus se retira dans le Château , & s'y défendoit encore , quand il fut livré par deux traîtres Crétois. Cette histoire mérite d'être rapportée , & confirme la vérité du proverbe qui disoit que *les Crétois étoient des menteurs & des fourbes.*

Ptolémée Philopator avoit fait un Traité avec Achéus , & étoit fort fâché de le voir si étroitement bloqué dans le Château de Sardes. Il chargea Sosibé du soin de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il y avoit alors à la Cour de Ptolémée un Crétois

*α Κρήτης: ἀνὴρ ψεύστης, κακὰ διήρτα. S. Paul. Epist. ad Tit. 1. 12.*



fort rusé, nommé Bolis, qui avoit demeuré lontems à Sardes. Sosibe le consulta, & lui demanda s'il ne sauroit point quelque expédient pour réussir à faire échaper Achéus. Le Crétois lui demanda du tems pour y songer : & quand il revint trouver Sosibe, il offrit de l'entreprendre, & lui expliqua la manière dont il vouloit conduire l'affaire. Il lui dit qu'il avoit un ami intime, qui étoit aussi son proche parent, nommé Cambyle, Capitaine dans les troupes de Crète au service d'Antiochus : qu'il commandoit alors dans un Fort derrière le Château de Sardes : qu'il l'engageroit à laisser sauver Achéus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoie en diligence à Sardes pour l'exécuter, & on lui compte dix talens pour ses besoins, avec promesse d'une somme plus considérable s'il réussit. Après son arrivée, il communique l'affaire à Cambyle. Ces deux malheureux conviennent, pour en tirer plus de profit, d'aller déclarer leur dessein à Antiochus. Ils offrirent à ce Prince, comme ils l'avoient résolu, de jouer si bien leur rôle, qu'au lieu de faire sauver Achéus, ils le lui amèneraient, moyennant une récompense considérable qu'ils partageroient entr'eux, aussi bien que les dix talens que Bolis avoit déjà reçus.

*Dix mille  
sous.*

AN. M. 3789. Antiochus fut ravi de cette ouverture,  
AV. J. C. 215. & leur promit une récompense suffisante

pour les engager à lui rendre cet important service. Bolis, par le moien de Cambyle, entra sans peine dans le Château, où les lettres de créance qu'il avoit de Sosibe & de quelques autres amis d'Achéus, lui gagnèrent la confiance entière de ce Prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats, qui, dès qu'il fut hors du Château, se saisirent de sa personne, & le livrèrent à Antiochus. Il lui fit aussitôt trancher la tête, & termina par là cette guerre d'Asie. Car dès que ceux qui tenoient encore bon dans le Château, apprirent la mort d'Achéus, ils se rendirent; & peu de tems après toutes les autres places des provinces d'Asie en firent autant.

Il est rare que les rebelles aient une fin heureuse; &, quoique la perfidie de ces traîtres fasse horreur, & excite de l'indignation, on ne se sent point porté à plaindre le sort malheureux d'Achéus, qui s'en étoit rendu digne par son infidélité à l'égard de son Prince.

Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'éclata le mécontentement des Egyptiens contre Philopator. Polybe dit qu'il causa une guerre civile: mais ni lui, ni aucun autre, n'en donnent le détail. *Polyb. lib. 5. pag. 444.*

On lit aussi dans Tite-Live, que les Romains, quelques années après, envoièrent des Députés vers Ptolémée & Cléopâtre, *AN. M. 3794. AV. J. C. 210. Liv. lib. 27. n. 4.*

la même sans doute que celle qui est appelée auparavant Arsinoé, pour renouveler avec l'Egypte leur ancienne amitié & leur ancienne alliance. Ils portèrent pour présent au Roi, une robe & une tunique de pourpre, avec une \* chaise d'ivoire; & à la Reine, une robe brodée, & une écharpe de pourpre. De tels présens nous marquent l'heureuse simplicité qui régnoit alors parmi les Romains.

\* Elle n'étoit accordée à Rome qu'aux premières dignités.

AN. M. 3795. Philopator eut alors \*\* d'Arsinoé, sa femme & sa sœur, un fils qui fut nommé Ptolémée Epiphane, & qui lui succéda à l'âge de cinq ans.

AN. M. 3797. Philopator, depuis la célèbre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'étoit livré à toutes sortes de plaisirs & de débauches. Agathoclée sa concubine, Agathocle frère de cette concubine, & leur mère, le gouvernoient entièrement. Le jeu, les excès du vin, les déréglemens les plus infâmes, faisoient toute son occupation. Il passoit les nuits en débauches, &

\*\* Justin l'appelle Eurydice. S'il ne se trompe point, cette même Reine avoit trois noms : Arsinoé, Cléopatre, Eurydice. Mais Cléopatre étoit un nom commun aux Reines d'Egypte, comme celui de Ptolémée aux Rois. Ussérius place à la naissance de Ptolémée Epiphane l'année d'Hyrcaan Juif, & je l'avois ainsi placée dans la première édition. Mais comme Joseph, dont elle est tirée, dit qu'elle arriva pendant que Séleucus fils d'Antiochus le Grand régnoit, je l'ai transportée à ce tems comme le fait aussi M. Prudeaux, c'est-à-dire à la naissance de Ptolémée Philométor, l'an avant J. C. 187.



les jours en festins pleins de dissolutions. Oubliant absolument qu'il étoit roi , au lieu de s'appliquer au gouvernement de son royaume , il se piquoit de conduire la musique , & de jouer lui-même des instrumens. Les femmes dispofoient de tout. Elles a seules donnoient les charges , les commandemens , les gouvernemens ; & personne n'avoit moins de crédit dans le royaume que le Roi même. Sosibe , vieux Ministre rusé , qui avoit servi sous trois régnes , conduisoit les affaires de l'Etat , où sa longue expérience l'avoit rendu fort habile , non pas tout-à-fait comme il vouloit , mais comme les favoris le lui permettoient : & il étoit assez scélérat , pour suivre aveuglément les volontés les plus injustes d'un Prince corrompu & de ses indignes favoris.

Arsinoé , sœur & femme du Roi , n'a-  
voit aucun pouvoir à la Cour. Les Favoris *Liv. lib. 27.*  
& le Ministre n'avoient ni égards ni ménagemens pour elle. Elle de son côté n'a-  
voit pas assez de patience pour souffrir tout  
sans se plaindre. On s'ennuia de ses plain-  
tes continuelles. Le Roi , & les personnes  
qui le gouvernoient , ordonnèrent à Sosibe  
de les en défaire. Il le fit , & se servit pour  
cela d'un nommé Philammon , dont un

a Tribunatus , præfecturas , | gno suo minùs , quàm ipse  
& ducatus mulieres ordina- | rex , poterat. *Justin.*  
bant ; nec quisquam in re-

assassinat si cruel & si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage.

Cette dernière action, ajoutée à tant d'autres, déplut si fort au peuple, que Sosibite fut obligé, avant la mort du Roi, de quitter son emploi. On lui donna pour successeur Tlepolème, jeune homme de qualité, qui s'étoit signalé à l'armée par des actions de valeur & de prudence. Il eut toutes les voix dans un grand Conseil qui se tint pour ce choix. Sosibite lui mit entre les mains le cachet du Roi, qui étoit la marque de sa Charge. Tlepolème en fit les fonctions, & gouverna toutes les affaires du Roiaume, tant que le Roi vécut. Mais quoique ce terme ne fut pas long, il ne fit que trop voir qu'il n'avoit pas les qualités nécessaires pour soutenir dignement un si grand emploi. Il n'avoit ni l'expérience, ni l'habileté, ni l'application de son prédécesseur. Comme il étoit chargé du maniement des finances, & que toutes les graces du Roi & tous les paiemens passaient par ses mains, tout le monde, comme c'est l'ordinaire, s'empressoit à lui faire la cour. Il faisoit de grandes largesses, mais sans choix & sans discernement, & presque toujours à ceux qui étoient de ses parties de plaisir. Les louanges outrées des flatteurs qui l'environnoient sans cesse lui firent croire qu'il avoit un mérite supérieur à tous les autres. Il prit des airs de hau-

teur, il donna dans le faste & les dépenses, & se rendit à la fin insupportable à tout le monde.

Les guerres d'Orient m'ont fait suspendre le récit de ce qui s'est passé pendant ce tems-là dans la Grèce : je vais maintenant le reprendre.

## §. II.

*Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours à Philippe, qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléomène en Egypte. On choisit deux Rois à Lacédémone. Cette République se joint aux Etoliens.*

LES ETOLIENS, sur-tout dans le tems dont nous parlons, étoient devenus un peuple fort puissant dans la Grèce. Leur domaine primitif s'étendoit depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe & jusqu'au pays des Locres surnommés Ozoles. Mais, par la suite des tems, ils s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie, & dans d'autres contrées voisines. Ils vivoient à peu près sur terre, comme les pirates sur mer, c'est-à-dire de brigandages & de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvoient point de honteux, ni d'illicite; & ils ne connoissoient ni les loix

Strab. lib.

10. pag. 450.

Polyb. 331.

E. 746.

Pausan. l.

10. pag. 650.



de la paix, ni celles de la guerre. Ils étoient fort endurcis aux fatigues, & intrépides dans les combats. Ils se distinguèrent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois qui firent une irruption dans la Grèce, & ils se montrèrent de zélés défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avoit rendu fiers & insolens. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains lorsqu'ils leur envoièrent des Ambassadeurs pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignèrent, si nous en croions Trogue Pompée, ou Justin son abrégiateur, un souverain mépris pour Rome, qui, selon eux, n'étoit dans son origine qu'une honteuse retraite de brigands & de voleurs, fondée & bâtie par un fratricide, & formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parens. Ils ajoutoient que les Eoliens s'étoient toujours distingués dans la Grèce autant par leur courage que par leur noblesse; qu'ils n'avoient redouté ni Philippe, ni Alexandre son fils; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejeter ses Edits & ses Ordonnances. Qu'ainsi les Romains prissent garde de provoquer contre eux des armes, qui avoient exterminé les Gaulois, & méprisé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractère des Eto-

*Justin. lib.*  
*28. cap. 2.*

liens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Depuis que Cléomène de Sparte avoit perdu son royaume, & qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avoit en quelque sorte pacifié la Grèce, les peuples du Péloponnèse, qui étoient las des premières guerres, & qui croioient que l'état présent des affaires dureroit toujours, avoient entièrement négligé les armes & le métier de la guerre. Les Etoliens songèrent à profiter de cette indolence. Ils ne pouvoient souffrir la paix, pendant laquelle ils étoient obligés de vivre à leurs dépens, eux qui étoient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigone les avoit tenus en respect, & les avoit empêchés de rien entreprendre contre leurs voisins : mais, après sa mort, ils méprisèrent la jeunesse de Philippe, entrèrent à main armée dans le Péloponnèse, & ravagèrent les terres des Messéniens. Aratus, irrité de cette insolence & de cette perfidie, & voyant que Timoxène, qui étoit alors Capitaine Général des Achéens, cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui succéder l'année suivante, il avança de cinq jours son Généralat pour courir au secours des Messéniens. Aiant donc assemblé les Achéens, dont la vigueur & les forces avoient été affoiblies par le repos &

*Polyb. lib.*

*4. P. 272-292.*

*Plut. in*

*Arato, pag.*

*1040.*

*AN. M 378.*

*AV. J. C. 224.*

l'inaction , il fut battu près de Caphyes dans une grande bataille qui s'y donna.

On rejetta la cause de cette défaite sur Aratus , & cen'étoit point sans fondement. Il tâcha de prouver que la perte qu'on lui imputoit n'étoit pas arrivée par sa faute. Du reste , s'il avoit manqué en quelque chose au devoir d'un bon Capitaine , il en demanda pardon , & pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'Assemblée , dont la fureur se tourna contre ses accusateurs , & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre. Mais le souvenir de l'échec qu'il avoit reçu , rallentit beaucoup son courage. Il se conduisit plutôt en sage citoyen , qu'en grand capitaine ; & quoique les Etoliens lui donnaient souvent de grandes prises sur eux , il n'en profita point , & leur laissa ravager presque impunément tout le pays.

Les Achéens se virent donc obligés de tendre encore les mains à la Macédoine , & d'appeler à leur secours le Roi Philippe , dans l'espérance que l'affection qu'il portoit à Aratus , & la confiance qu'il avoit en lui , le leur rendroient favorable. En effet Antigone , en mourant , avoit recommandé sur toutes choses à Philippe de s'attacher à Aratus , & de se gouverner par ses conseils quand il traiteroit avec les



Achéens. Quelque tems auparavant, il l'avoit envoyé dans le Péloponnèse pour s'y former sous ses yeux & par ses avis. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, le traita avec toutes les distinctions que méritoit son rang, & s'appliqua à lui inspirer tous les principes & les sentimens capables de le mettre en état de gouverner sagement un aussi grand royaume que celui auquel il étoit destiné. Aussi ce jeune Prince étoit retourné en Macédoine plein d'affection pour Aratus, & dans les dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Grèce.

Mais les Courtisans, qui avoient intérêt d'écarter un homme d'une probité aussi reconnue que l'étoit Aratus, pour s'emparer seuls de l'esprit du jeune Prince, le lui rendirent suspect, & le portèrent à se déclarer ouvertement contre lui. Bientôt après néanmoins, reconnoissant qu'on l'avoit trompé, il punit sévèrement les délateurs, unique moyen d'écarter pour toujours d'auprès des Princes la calomnie que l'impunité, & quelquefois la récompense, enhardissent & arment contre les plus gens de bien. Philippe rendit à Aratus toute sa confiance, & résolut de ne se plus conduire que par ses conseils. On s'en aperçut en plusieurs occasions, mais sur-tout dans l'affaire de Lacédémone. Cette ville mal-

féditions. Dans une de ces émeutes on tua un des Ephores , & avec lui plusieurs autres citoiens , parce qu'ils tenoient le parti de Philippe. Quand ce Prince fut arrivé de Macédoine , il écouta les Députés de Sparte à Tégée où il les avoit mandés. Dans le Conseil plusieurs étoient d'avis qu'il traitât cette ville comme Alexandre avoit traité celle de Thebes. Il rejetta cette proposition avec horreur , & se contenta de faire punir les principaux auteurs de la fédition. On admira cette modération & cette sagesse dans un jeune Roi qui n'avoit que dix-sept ans , & l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Il n'en fit pas toujours le même usage.

AN. M. 3784.

Av. J.C. 220.

Polyb. l. 4.

pag 294-299.

Etant arrivé à Corinthe , il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Eto-  
liens , & d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des Alliés. Elle commença à peu près dans le tems qu'Annibal songeoit à assiéger Sagonte. Ce Décret fut envoyé à toutes les villes , & ratifié dans l'assemblée générale des Achéens. Ceux d'Etolie , de leur côté , se préparèrent à la guerre , & mirent à leur tête Scopas , le principal auteur des troubles qu'ils avoient excités , & des violences qu'ils avoient commises. Philippe ramena ses troupes en Macédoine , & pendant les quartiers d'hiver travailla sérieusement aux préparatifs

de la guerre. Il songea à se fortifier du secours des alliés, dont peu répondirent à ses vûes, colorant de faux prétextes leur retardement. Il envoya aussi vers le Roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni de troupes ni d'argent.

Cléomène étoit actuellement en Egypte : mais comme une licence affreuse régnoit dans cette Cour, & que le Roi ne s'occupoit que de plaisirs & de débauches, il y menoit une vie fort triste. Cependant Ptolémée, dans le commencement de son règne, ne laissa pas de se servir de Cléomène. Car, comme il craignoit son frère Magas, qui, à cause de sa mère, avoit beaucoup de crédit & de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cléomène, & l'admit dans ses Conseils les plus secrets, où il cherchoit les moïens de se défaire de son frère. Cléomène seul s'y opposa, représentant qu'un Roi ne sauroit avoir de Ministres plus affectionnés à son service, & plus obligés à l'aider à porter le pesant fardeau de la roiauté, que ses propres frères. Cet avis prévalut pour lors : mais bientôt Ptolémée revint à ses craintes & à ses défiances, & il s'imagina ne pouvoir s'en délivrer qu'en ôtant la vie à celui qui en étoit la cause. Alors il se crut en sûreté, se flatant de n'avoir plus d'ennemis à craindre ni au dedans ni au dehors, parce qu'Antigone & Séleu-

*Plut. in  
Cleom. pag.  
820-823,*

*Polyb. lib.  
5. p. 380-385.*



cus n'avoient laissé en mourant pour successeurs que Philippe & Antiochus, que leur âge lui faisoit mépriser. Dans cette sécurité, il se livra tout entier aux plaisirs. Nul soin, nulle application n'en interrompoit le cours. Ni ses Courtisans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Etat, n'osoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui se passoit dans les Etats voisins de son royaume. C'étoit cependant sur quoi ses prédécesseurs veilloient plus que sur les affaires même de l'intérieur de l'Etat. Maîtres de la Célésyrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en respect par mer & par terre. Comme les villes les plus considérables, les postes & les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, & les lieux voisins de Lyfimachie leur étoient soumis, de là ils observoient les Puissances de l'Asie, & les îles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on osé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Maronée, & dans des villes encore plus éloignées? Avec une domination si étendue, & tant de places fortes qui leur tenoient lieu de barrières, leur propre royaume étoit en sûreté. C'étoit donc avec grande raison qu'ils tenoient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passoit au dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignoit de se donner cette peine.

La débauche & le vin faisoient toutes ses delices , comme toutes ses occupations.

Dans cette disposition , on juge aisément quel cas il faisoit de Cléomène. Quand celui-ci eut nouvelle qu'Antigone étoit mort , que les Achéens étoient engagés dans une grande guerre contre les Etoliens , que les Lacédémoniens s'étoient unis avec les derniers contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine , & que tout sembloit le rappeler dans sa patrie , alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant pas obtenir cette grace , il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille , & qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentoit de rentrer dans son royaume. Ptolémée étoit trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette prière de Cléomène.

Sofibe , qui pour lors avoit dans le royaume une grande autorité , assembla ses amis ; & dans ce Conseil il fut résolu de ne donner à Cléomène ni flotte ni provisions. Ils croioient cette dépense inutile , parce que depuis la mort d'Antigone les affaires du dehors du royaume ne leur paroissoient d'aucune importance. D'ailleurs ce Conseil craignoit qu'Antigone n'étant plus , & n'y aiant plus personne pour résister à

Cléomène, ce Prince, après s'être soumis en peu de tems la Grèce, ne devint pour l'Egypte un ennemi fâcheux & redoutable : d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du royaume, qu'il en connoissoit le fort & le foible, qu'il avoit un souverain mépris pour le Roi, & qu'il voioit quantité de parties du royaume séparées & fort éloignées, sur lesquelles on pouvoit trouver mille occasions de tomber. Ce furent-là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomène la flotte & les secours qu'il demandoit. D'un autre côté, laisser partir, après un refus méprisant, un Prince hardi & entreprenant comme celui-ci, c'étoit s'en faire un ennemi qui tôt ou tard se ressouviendrait de cette insulte. Sosibene ne crut pas même qu'il y eût fureté de le laisser libre dans Alexandrie. Un mot échapé imprudemment à Cléomène lui revint alors dans l'esprit. Dans un Conseil où l'on délibéroit au sujet de Magas, le Ministre avoit témoigné craindre que ce Prince n'excitât du tumulte par le moien des soldats étrangers : *Je vous réponds d'eux*, dit Cléomène, en parlant de ceux du Péloponnèse ; *& vous pouvez compter qu'au premier signal que je leur donnerai, ils prendront les armes pour vous*. Sosibene n'hésita plus. Sur une accusation inventée à plaisir, & qu'il appuya d'une fausse lettre que lui-même avoit supposée à ce  
malheureux



malheureux Prince , il déterminâ le Roi à le faire arrêter , & à l'enfermer dans une maison sûre , où il lui fourniroit toujours le même entretien , & où il lui laisseroit la liberté de voir ses amis , mais non celle de sortir.

Ce traitement jetta Cléomène dans un chagrin mortel , & dans une noire mélancolie. Comme il ne voioit aucune fin ni aucune issue à ses maux , il prit avec ses amis , qui le venoient voir , une résolution que le seul desespoir pouvoit lui suggérer : c'étoit de repousser par les armes l'injustice de Ptolémée , de soulever contre lui le peuple , de mourir d'une manière digne de Sparte , & de ne pas attendre , comme des victimes engraislées , qu'on vînt les immoler.

Ses amis aiant trouvé le moien de le tirer de sa prison , ils courent tous ensemble les armes à la main dans toutes les rues , exhortant & appelant le peuple à la liberté : mais personne ne s'émeut. Ils tuent le Gouverneur de la ville qui venoit à leur rencontre , & quelques autres Seigneurs. Ils prennent le chemin de la Citadelle , pour en enfoncer les portes , & délivrer les prisonniers ; mais ils trouvèrent ces portes bien fermées & bien barricadées. Cléomène , déchu de son espérance , alloit errant çà & là par toute la ville , sans que personne

se présentât pour le suivre, ni pour le combattre, mais ils prenoient tous la fuite saisis de fraieur. Alors, voyant que leur entreprise ne pouvoit réussir, ils la terminèrent par une fin tragique & sanglante, s'entregorgeant tous les uns les autres, pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléomène, après avoir régné seize ans à Sparte. Le Roi fit mettre son corps en croix, & condanna à la mort sa mère, ses enfans, & toutes les femmes qui l'accompagnoient. Quand on eut mené cette malheureuse Princesse au lieu du supplice, elle ne demanda d'autre grace, sinon qu'on la fît mourir avant ses enfans. Mais ce fut par eux qu'on commença, tourment plus cruel pour une mère que la mort même : après quoi elle présenta la gorge à l'Exécuteur, sans avoir prononcé d'autre parole que celle-ci : *Ah, mes enfans, où êtes-vous venus !*

Le dessein que formèrent Agis & Cléomène de réformer Sparte, & d'y rétablir l'ancienne discipline, étoit certainement très louable en lui même ; & ils avoient raison l'un & l'autre de croire, que dans un État entièrement infecté & corrompu comme étoit alors celui de Sparte, vouloir corriger les abus en détail, & retrancher peu à peu les désordres, c'étoit couper les têtes de l'Hydre, & qu'il falloit aller tout d'un coup à la racine du mal. Mais je ne

J'ai si la <sup>a</sup> maxime de Platon n'auroit pas lieu ici, qui est de n'entreprendre dans une République libre que ce que l'on peut faire accepter aux citoyens par la voie de la persuasion, sans jamais employer celle de la violence. N'est-il pas quelquefois des maladies désespérées à un point que les remèdes ne peuvent qu'avancer la mort? N'y <sup>b</sup> a-t-il pas aussi quelquefois des désordres qui ont tellement pris le dessus dans un Etat, que de tenter alors une réforme, c'est une entreprise qui n'aboutit qu'à faire sentir la foiblesse des Magistrats & des loix? Mais, ce qui ne peut s'excuser dans Cléomène, c'est d'avoir, contre toute raison & toute justice, égorgé les Ephores pour faire réussir son entreprise : conduite absolument tyrannique, & indigne d'un Spartiate, & encore plus d'un Roi; & qui sembla autoriser les Tyrans qui depuis firent tant souffrir Lacédémone. Aussi a-t-il été traité lui-même par certains historiens de Tyran, & <sup>c</sup> c'est à lui qu'ils ont commencé la succession des Tyrans de Sparte.

a Jubeat Plato, quem ego prævalida & adulta vitia, auctorem vehementer sequor, tantum contendere quam hoc adsequi, ut palam fieret quibus flagitiis im- in republica, quantum pro- pares essemus. Tacit. Annal. bare civibus tuis possis, vim lib. 3. cap. 53.  
neque parenti neque patriæ c Post mortem Cleomenis, afferre oportere. Cic. lib. 1. qui primus Tyrannus Lace- Epist. 9. ad Famil. dæmone fuit. Liv. lib. 34.  
<sup>b</sup> Decebat omittere potius n. 26.



*Polyb lib.  
4. pag. 304.*

*Mille écus.*

Depuis trois ans que Cléomène avoit quitté Sparte, on n'avoit point songé à y nommer des Rois, parce qu'on espéroit toujours qu'il pourroit revenir, & qu'on conservoit pour lui une grande estime & un grand respect. Dès qu'on eut appris sa mort, on procéda à l'élection des Rois. On nomma d'abord Agésipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles roiales, & on lui donna pour Tuteur Cléomène son oncle. Ensuite on choisit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avoit régné, mais qui avoit gagné les Ephores, en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la roiauté à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de ce choix, qui étoit contre toutes les loix, & qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement opposé à Philippe, & qui exerçoit dans la ville les dernières violences, avoit présidé à ce choix. Aussitôt après ils firent déclarer Sparte en faveur des Etoliens.

### §. III.

*Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Étolie : Therme pris d'emblée : excès qu'y commirent les soldats de Philippe : prudente retraite de ce Prince, Troubles*

*dans le camp : punition de ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés : leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un côté & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut.*

Nous avons vû auparavant que Philippe roi de Macédoine, appelé par les Achéens pour les secourir, étoit venu à Corinthe où se tenoit leur Assemblée générale, & que là, d'un commun accord, on avoit déclaré la guerre aux Etoliens. Le Roi retourna ensuite en Macédoine pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Philippe engagea dans l'alliance des Achéens Scerdilède. C'étoit, comme je l'ai déjà dit, un petit roi d'Illyrie. Les Etoliens, dont il étoit allié, lui avoient manqué de parole, en refusant de lui donner une certaine partie du butin qu'ils avoient fait dans la prise de Cynéthe comme ils en étoient convenus : il embrassa avec joie cette occasion de se venger de leur perfidie.

Démétrius de Phare s'attacha aussi à Philippe. Nous avons vû que les Romains, pour qui il s'étoit d'abord déclaré, l'avoient gratifié de plusieurs des villes qu'ils avoient conquises dans l'Illyrie. Comme le principal revenu de ces petits Princes avoit consisté jusques-là dans le butin qu'ils faisoient

AN. M 378.  
AV. J. C. 219.  
Polyb. l. 4.  
p. 294-306.

Polyb. l. 3.  
p. 171-174.  
lib. 4. p. 285-305.

sur leurs voisins , quand les Romains furent éloignés , il ne put s'empêcher de piller les villes & les terres du pays qui étoient de leur domaine. D'ailleurs , Démétrius , aussi bien que Scerdilède , avoit , dans la même vûe , navigé au delà de la ville d'Issus , ce qui étoit directement contraire au principal article du Traité conclu avec la Reine Teuta. Pour toutes ces raisons les Romains déclarèrent la guerre à Démétrius. Le Consul Emilius l'attaqua vivement , lui enleva ses meilleures places , & l'assiégea lui-même dans sa ville de Phare. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il s'en sauva. La ville se rendit aux Romains. Dépouillé de tous ses Etats , il se réfugia vers Philippe , qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés , & lui envoïèrent des Ambassadeurs pour redemander Démétrius. Philippe , qui rouloit dès lors dans sa tête le dessein qui éclata bientôt après , n'eut point d'égard à leur demande. Démétrius passa le reste de sa vie auprès de lui. C'étoit un homme plein de courage & de hardiesse , mais téméraire & inconsidéré dans ses entreprises , & dont le courage étoit absolument destitué de prudence & de jugement.

Les Achéens , prêts de s'engager dans une guerre considérable , envoïèrent vers leurs alliés. Ceux d'Acarnanie se joignirent volontiers à eux , quoiqu'ils courussent

*Liv. lib. 22.*

*n. 33.*



grand risque, étant les plus voisins de l'Etolie, & par conséquent les plus exposés aux incursions de ce peuple. Polybe loue extrêmement leur fidélité.

Les Epirotes ne marquèrent pas tant de bonne volonté, & parurent vouloir demeurer neutres : cependant peu après ils se déclarèrent.

On envoya aussi des Députés au Roi Protémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni d'argent ni de troupes.

Les Messéniens, pour l'intérêt desquels on s'étoit d'abord engagé dans cette guerre, répondirent mal à la juste espérance qu'on avoit qu'ils la soutiendroient de toutes leurs forces.

Les Lacédémoniens s'étoient d'abord déclarés pour les Achéens : mais la faction contraire fit changer le décret, & ils se joignirent aux Etoliens. C'est dans cette conjoncture, comme je l'ai déjà dit, qu'on nomma pour Rois à Sparte Agésipolis & Lycurgue.

Aratus le jeune, fils du grand Aratus, exerçoit alors la première magistrature chez les Achéens, & Scopas chez les Etoliens.

Philippe partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux. Aiant passé la Thessalie, il arriva dans l'Epire. S'il avoit marché droit contre les Etoliens, il les auroit surpris & battus.

*Polyb. lib.*

*4. P. 325-330.*

Mais , à la prière des Epirotes , il forma le siège d'Ambracie , qui le retint quarante jours , & donna aux ennemis le tems de se préparer & de l'attendre. Ils firent plus. Scopas , menant avec lui une partie des troupes Etoliennes , pénétra jusques dans la Macédoine , y fit un grand ravage , & revint promptement chargé de butin , ce qui lui fit beaucoup d'honneur , & encouragea extrêmement ses troupes. Cependant elles n'empêchèrent point Philippe d'entrer dans l'Etolie , & de s'y rendre maître d'un grand nombre de places importantes. Il auroit achevé de la soumettre : mais la nouvelle qu'il reçut que les Dardaniens \* songeoient à faire une irruption dans son royaume , l'obligea d'y retourner. Il promit aux Ambassadeurs des Achéens en partant , qu'il reviendrait au plutôt à leur secours. Sa prompte arrivée déconcerta les Dardaniens , & arrêta leur entreprise. Il revint en Thessalie , dans le dessein de passer le reste de l'été à Larissa.

*Polyb. p. 330-336.* Cependant Dorimaque , que les Etoliens venoient d'élire pour Général , entra en Epire , ravagea tout le plat pays , & n'épargna pas même le temple de Dodone.

Philippe , quoique dans le fort de l'hiver , étant parti de Larissa , arriva à Corinthe , sans qu'on eût aucun avis de sa mar-

\* C'étoient des peuples situés au nord de ce royaume voisins de la Macédoine , me.

che. Il y manda Aratus le père, & marqua dans une lettre à son fils, qui cette année commandoit les troupes, l'endroit où il devoit les conduire. Le rendez-vous étoit à Caphyes. Eurypidas, qui ne savoit rien de l'arrivée de Philippe, menoit un détachement d'Eleens de plus de deux mille hommes pour ravager le territoire de Sicyone. Ils tombèrent entre les mains de Philippe, & tous, à l'exception de cent, furent pris, ou tués.

Le Roi, aiant trouvé Aratus le jeune avec ses troupes au rendez-vous marqué, marcha vers Psophis pour en faire le siège. C'étoit une entreprise très hardie. La place *Ville de l'Arcadie.* passoit pour être presque imprenable, tant à cause de sa situation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées. La saison de l'hiver où l'on étoit avoit ôté toute crainte aux habitans qu'on voulût ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la Citadelle se rendirent après quelque résistance. Comme ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un siège, le manque de vivres & de munitions avança beaucoup la prise de la place. Philippe abandonna généreusement cette ville aux Achéens, pour qui elle étoit d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avoit rien plus à cœur que de leur faire plaisir, & de les bien convaincre de son affection, & de son zèle pour leurs inté-



rêts. Un Prince qui agiroit toujours de la forte, seroit véritablement grand, & feroit honneur à la Roiauté.

De là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laissa de même à ses alliés, il passa chez les Eléens pour y faire le dégât. Ce pays étoit fort peuplé & fort riche, & les habitans de la campagne fort à leur aise. Autrefois cette terre étoit comme sacrée, à cause des Jeux Olympiques qui s'y célébroient de quatre ans en quatre ans, & tous les peuples de la Grèce étoient convenus de n'y jamais toucher, & de n'y point porter leurs armes. Les Eléens avoient perdu ce privilège par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Grèce. Philippe y fit un grand butin, & y enrichit ses troupes : après quoi il se retira à Olympie.

*Polyb. p.*  
338-339. Parmi les Courtisans de Philippe, Apelle tenoit le premier rang, & avoit un grand crédit sur l'esprit de son maître, dont il avoit été Tuteur : mais, comme cela est assez ordinaire, il abusoit étrangement de son pouvoir pour vexer les particuliers & les peuples. Il s'étoit mis en tête de réduire les Achéens à l'état où étoient ceux de la Thessalie, c'est-à-dire de les soumettre absolument aux volontés des Ministres de Macédoine, en ne leur laissant que le nom & un vain phantôme de liberté. Pour les accoutumer à ce joug, il n'y avoit point de

mauvais traitemens qu'il ne leur fît souffrir. Aratus en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, & l'assura qu'il y mettroit ordre, & que rien de pareil n'arriveroit dans la suite. En effet il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens que de concert avec leur Général. C'étoit agir bien mollement avec un Ministre, qui abusoit de sa confiance d'une manière si indigne, & qui méritoit d'être entièrement disgracié. Les Achéens, charmés des bontés que leur témoignoit Philippe, & des ordres qu'il avoit donnés pour leur procurer du repos & de la sûreté, ne cessèrent d'exalter ce Prince, & de faire valoir ses bonnes qualités. En effet il avoit toutes celles qui rendent un Roi recommandable : de la vivacité d'esprit, de la mémoire, le talent de la parole, & une grace naturelle dans tout ce qu'il faisoit ; une beauté de visage, accompagnée d'un air noble & majestueux qui lui attiroit le respect ; de la douceur, de l'affabilité, & un penchant à faire plaisir ; enfin un courage, une hardiesse, une expérience dans la guerre qui passoit son âge : de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs & dans sa conduite.

Philippe aiant pris Aliphéra, qui étoit *Polyb. pag.*  
une place très forte, presque toutes celles 339-343.  
du pays, alarmées d'un succès si étonnant,

& lassés d'être sous le pouvoir tyrannique des Étoliens , se rendirent à lui. Ainsi en assez peu de tems il devint maître de toute la Tryphalie.

*Id. p. 343.*  
*44.* Dans ce même tems , Chilon Lacédémonien , prétendant que le trône lui appartenait à plus juste titre qu'à Lycurgue qu'on y avoit placé , entreprit de l'en chasser , & de s'y établir à sa place. Aiant engagé dans son parti environ deux cens citoyens , il entra à main armée dans la ville , tua les Ephores qu'il trouva tous ensemble à table , & marcha droit à la maison de Lycurgue pour l'égorger. Mais au bruit de ce tumulte il s'étoit sauvé. Chilon se rendit ensuite dans la place publique , exhorta les citoyens à recouvrer leur liberté , & leur fit de grandes promesses. Voiant que rien ne branloit , & qu'il avoit manqué son coup , il se condamna lui-même à l'exil , & se retira dans l'Achaïe. On est étonné de voir Sparte , autrefois si jalouse de sa liberté , & maîtresse de toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres , remplie maintenant de troubles & de seditions , & asservie honteusement à des espèces de Tyrans , elle qui n'en pouvoit souffrir le nom. Voila le fruit du violement des loix de Lycurgue , & sur-tout de l'introduction de l'or & de l'argent dans Sparte , qui y firent entrer peu à peu avec eux l'esprit de domination , l'avarice , le



faſte , le luxe , la molleſſe , le dérèglement des mœurs , & tous les autres vices qui accompagnent ordinairement les richèſſes.

Philippe s'étant rendu à Argos , y paſſa le reſte de l'hiver. Apelle ſon Miniſtre n'a-  
*Polyb. l. 4. p. 344-349.*  
voit pas renoncé aux vûes qu'il avoit formées d'aſſervir les Achéens. Aratus , pour qui le Roi avoit conçu une eſtime toute particulière , & en qui il avoit une grande confiance , mettoit un obſtacle inſurmontable à ſes deſſeins. Il ſongea à ſ'en délivrer. Pour cela il fit venir à la Cour ſous main tous ceux qui étoient ſes ennemis ſecrets , & travailla à les bien mettre dans l'eſprit du Prince. Puis , dans les converſations qu'il avoit avec lui , il lui faiſoit entendre que tant qu'Aratus auroit du crédit dans la République des Achéens , lui Philippe n'y auroit aucun pouvoir , & que comme le dernier des citoyens il ſeroit aſſervi à ſuivre leurs loix , & à ſe conformer à leurs uſages : au lieu que ſ'il faiſoit mettre en place quelqu'un qui dépendît de lui , il pourroit agir en maître , & impoſer la loi aux autres , au lieu de la recevoir. Les nouveaux amis appuioient ces réflexions , & enchériſſoient encore ſur les raifonnemens d'Apelle. Cette idée d'un pouvoir deſpotique flata le jeune Roi ; & c'eſt la grande tentation des Princes. Il alla expreſ à Egium , où ſe tenoit l'Assemblée des Etats pour l'élection d'un nouveau

Général; & fit tant par ses promesses & par ses menaces qu'il donna l'exclusion à Philoxène qui étoit soutenu par Aratus, & fit tomber le choix sur Epérate qui lui étoit absolument contraire. Dévoué aveuglément aux volontés de son Ministre, il ne s'apercevoit pas qu'il se dégradoit & se diffamoit lui-même, rien n'étant plus odieux aux Compagnies libres, telles qu'étoient ces assemblées de Grecs, que de donner l'atteinte même la plus légère à la liberté des suffrages.

Le choix étoit tombé sur un sujet tout-à-fait indigne, comme il arrive ordinairement quand les élections sont contraintes & forcées. Epérate étant sans mérite & sans expérience, tomba dans un mépris général. Comme Aratus ne se méloit plus des affaires, il ne se faisoit plus rien de bien, & tout alloit en dépérissant. Philippe, sur qui en retomboit tout le blâme, sentit bien alors qu'on lui avoit fait prendre un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, lui rendit son amitié & sa confiance; & voyant qu'après cette démarche ses affaires prospéroient visiblement, & que sa réputation & sa puissance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus prendre conseil que de lui, comme du seul homme de qui venoient toute sa grandeur & toute sa gloire. Qui ne croiroit pas qu'après des preuves

si évidentes & si réitérées, d'un côté de l'innocence d'Aratus, de l'autre de la noire malice d'Apelle, Philippe seroit détrompé pour toujours, & comprendroit lequel des deux avoit pour son service un zèle plus sincère. La suite fera voir que la jalousie ne s'éteint qu'avec l'objet qui l'excite, & que les Princes reviennent difficilement des préventions qui flatent leur autorité.

On en eut bientôt une nouvelle preuve. Comme les Eléens refusoient les conditions avantageuses que Philippe leur offroit par le canal d'un certain Amphidame, Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable étoit l'effet des mauvais services que lui rendoit sous main Aratus, quoiqu'il affectât au dehors de prendre vivement ses intérêts : que lui seul avoit détourné Amphidame d'appuyer auprès des Eléens comme il auroit dû, & comme il s'y étoit engagé, les offres que le Roi leur faisoit. Et sur tout cela il composoit une histoire, & citoit plusieurs témoins. Le Roi eut l'équité d'exiger de son Ministre qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé. Il le fit avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, capable de déconcerter le plus homme de bien. Il ajouta même que le Roi porteroit l'affaire devant le Conseil des Achéens, & lui en laisseroit la décision. C'est ce qu'il auroit souhaité, comptant sûrement que par son crédit il viendrait à



bout de l'y faire condamner. Aratus aiant pris la parole pour se défendre, commença par supplier le Roi de vouloir bien ne rien croire légèrement de tout ce qu'on lui imputoit. Que c'étoit une justice qu'un Roi, encore plus que tout autre, devoit à un accusé, d'ordonner un sévère examen sur tous les chefs d'accusation, & jusques-là de suspendre son jugement. Il demandoit en conséquence qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui sur-tout de qui il prétendoit tenir tout ce qu'il avoit avancé contre lui, & qu'on n'omît aucun des moiens usités & prescrits pour constater un fait, avant que de porter l'affaire au Conseil public. Le Roi trouva la demande d'Aratus fort raisonnable, & promit de lui donner satisfaction. Mais le tems s'écouloit, sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'auroit-il fait? Un événement imprévu amena Amphidame comme par hazard à la ville de Dyme, où étoit Philippe pour régler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, & pressa le Roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, & reconnut que l'accusation n'avoit pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent, mais le calomniateur ne fut point puni.

L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrètes pour écarter ceux qui lui faisoient ombrage.

Quatre personnes sur-tout , sans compter Apelle , partageoient les principales charges de la Couronne , & en même tems la confiance du Prince. C'étoit Antigone qui les avoit nommés dans son testament , & qui leur avoit assigné à chacun leur place. Sa principale vûe avoit été de prévenir & d'arrêter par ce choix les brigues & les mouvemens presque inévitables pendant la minorité d'un Prince enfant. Deux de ces Seigneurs étoient entièrement dévoués à Apelle , c'étoient Léontius & Mégaléas. Il ne dispoit pas de même des deux autres , qui s'appelloient Taurion & Alexandre ; le premier étoit chargé des affaires du Péloponnèse , le second avoit le commandement des Gardes. Le Ministre vouloit faire tomber leurs charges à des Seigneurs dont il fût bien sûr , & qui lui fussent parfaitement vendus. Il s'y prit différemment à leur égard. Car , dit Polybe , les gens de Cour savent se retourner ; & ils emploient tantôt les louanges , tantôt les calomnies , pour parvenir à leurs fins. Quand on parloit de Taurion , il s'appliquoit à relever son mérite , son courage , son expérience ; & en parloit comme d'un homme qui méritoit que le Roi l'attachât de plus près à sa personne : c'étoit afin de le retenir à la Cour , & de faire tomber à quelqu'une de ses créatures le gouvernement du Péloponnèse qui étoit d'une grande importance ,

& qui demandoit la présence de celui qui en étoit revêtu. S'agissoit-il d'Alexandre, il ne manquoit aucune occasion de le décrier dans l'esprit du Prince, & même de le lui rendre suspect, afin de l'écarter de la Cour, & de faire donner sa place à quelqu'un dont il fût maître. Polybe marquera dans la suite quel fut le succès de toutes ces menées secrettes. Il insinue ici seulement qu'Apelle enfin fut pris lui-même dans ses pièges, & qu'il éprouva le traitement qu'il préparoit aux autres. Mais nous le verrons commettre encore auparavant l'injustice la plus noire & la plus criante contre ce même Aratus, & porter ses desseins criminels jusques sur le Prince même.

*Polyb. lib. 5.  
p. 350-365.* J'ai déjà dit que Philippe aiant reconnu plus d'une fois qu'on l'avoit trompé, avoit rendu ses bonnes grâces & sa confiance à Aratus. Soutenu par son crédit & par ses conseils il se rendit à l'Assemblée des Achéens, qui avoit été indiquée en sa considération à Sicyone. Sur le rapport qu'il fit de l'état des finances, & du pressant besoin qu'il avoit d'argent pour l'entretien & la subsistance de ses troupes, il fut arrêté qu'on lui fourniroit cinquante talens dans le moment même qu'il commenceroit à mettre ses troupes en marche, avec trois mois de paie pour ses soldats, & dix mille mesures de froment : & que dans la suite,

*Cinquante  
mille écus.*



tant qu'il feroit la guerre en personne dans le Péloponnése , on lui fourniroit chaque mois dix-sept talens.

*Dix-sept  
mille écus.*

*AN. M. 3786.*

*Av. J. C. 218.*

Quand les troupes , revenues de leurs quartiers d'hiver , se furent rassemblées , le Roi délibéra dans son Conseil sur les opérations de la campagne prochaine. Il fut résolu d'agir par mer , parce que c'étoit un moien sûr de partager les forces des ennemis par l'incertitude où ils seroient de quel côté on devoit les attaquer. C'étoit aux Etoliens , aux Lacédémoniens , & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre.

Pendant que le Roi , qui étoit retourné à Corinthe , y formoit ses Macédoniens à tous les exercices de la marine , Apelle qui sentoît son crédit diminué , & qui ne pouvoit souffrir qu'on ne suivît plus ses conseils , mais ceux d'Aratus , prit des mesures secrètes pour faire échouer toutes les entreprises du Roi. Sa vûe étoit de se rendre nécessaire à son Maître , & de le forcer par la déroute de ses affaires à se jeter entre les bras d'un Ministre , qui en avoit le plus de connoissance , & qui étoit en possession de les manier. Quelle noirceur ! Apelle engagea Léontius & Mégaleas ses deux confidens à s'acquitter négligemment de toutes leurs fonctions dans les postes qui leur seroient confiés. Pour lui , sous prétexte de quelque affaire il se rendit à Chalcis : & là , comme tout le monde exé-

cutoit ponctuellement ses ordres , il arrêta les convois d'argent qu'on envoioit au Roi , & le réduisit à une telle disette , qu'il se vit obligé de mettre en gage sa vaisselle d'argent pour ses propres besoins , & pour l'entretien de sa maison.

*Ile de la mer  
Ionienne.*

Philippe s'étant mis en mer , arriva le second jour à Patres , & de là étant abordé dans la Céphallénie , il forma le siège de Palée , ville qui par sa situation devoit lui être d'une grande commodité pour en faire sa place d'armes , & pour infester de là les terres des ennemis. Il fit avancer les machines , & travailler aux mines. Une des manières d'ouvrir les brèches , étoit de creuser la terre jusques sous le fondement des murailles. Quand on y étoit parvenu , on étoit & on soutenoit les murailles par de gros pieux de bois , auxquels ensuite les mineurs mettoient le feu , & se retiroient ; & bientôt l'on voioit tomber de longs pans de murailles. Comme les Macédoniens avoient travaillé avec une ardeur incroiable , en très peu de tems il se fit une brèche large de plus de trente toises. Léontius fut cominandé avec ses troupes pour monter à cette brèche. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire , la prise de la ville étoit sûre. Mais il attaqua les ennemis mollement , & fut repoussé avec grande perte des siens , de sorte que Philippe fut obligé de lever le siège.

Dès qu'il l'eut formé , les ennemis avoient envoyé Lycurgue avec quelques troupes de la Messénie , & Dorimaque avec une moitié de l'armée dans la Thessalie , pour obliger Philippe par cette double diversion à quitter son entreprise. Il arriva bientôt des Députés de la part des Acarnaniens & des Messéniens. Philippe , qui avoit levé le siège , assembla son Conseil , pour examiner de quel côté il devoit porter ses armes. Les Messéniens représentoient qu'en un jour on pouvoit arriver de Céphallénie dans leur pays , & accabler tout d'un coup Lycurgue , qui ne s'attendoit pas à une attaque si prompte. Léontius appuya fort cet avis. Sa raison secrète étoit , que le retour devenant impraticable à Philippe à cause des vents qui lui seroient pour lors absolument contraires , il seroit obligé d'y rester , & qu'ainsi la campagne se passeroit sans rien entreprendre. Les Acarnaniens au contraire demandoient qu'on marchât droit contre l'Etolie , qui se trouvoit dénuée de troupes : que l'on ravageroit tout le pays impunément , & qu'on empêcheroit Dorimaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus ne manqua pas de se déclarer pour ce dernier avis ; & le Roi , qui depuis la lâche attaque de Palée commençoit à se défier de Léontius , s'y rendit aussi.

Aiant pourvû au besoin pressant des



Messéniens , il partit de la Céphallénie ; aborda le second jour à Leucade , de là entra dans le golfe d'Ambracie , & arriva un peu devant le jour à Linnée. Aussitôt il donna ordre aux soldats de prendre de la nourriture , de se décharger de la plus grande partie de leurs bagages , & de se tenir prêts à marcher. L'après-dinée , Philippe ayant laissé les bagages sous bonne garde , partit de Linnée ; & au bout d'environ soixante stades (trois lieues) il fit halte , pour donner à son armée le tems de prendre de la nourriture & du repos. Puis il marcha toute la nuit , & arriva au point du jour au fleuve Achéloüs , dans la vûe de se jeter brusquement & à l'improviste sur Therme. Léontius conseilla au Roi de s'arrêter quelque tems , sous prétexte de donner aux soldats fatigués d'une longue marche le tems de respirer , mais en effet pour procurer aux Etoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus , au contraire , qui favoit que l'occasion passe & s'échape rapidement , & que l'avis de Léontius étoit une trahison manifeste , conjura Philippe de saisir le moment favorable , & de partir sans délai.

Le Roi , déjà piqué & en défiance contre Léontius , part sur le champ , passe l'Achéloüs , & marche droit à Therme par un chemin très âpre & très difficile , creusé entre des rochers fort escarpés. C'étoit la

capitale du pays , où les Etoliens chaque année tenoient leurs foires & leurs assemblées solennelles , tant pour le culte des dieux , que pour l'élection des Magistrats. Comme cette ville passoit pour imprenable à cause de sa situation avantageuse , & que jamais ennemi n'avoit osé en approcher , les Etoliens y laissoient tous leurs meilleurs effets & toutes leurs richesses , & les y croioient fort en sûreté. La surprise fut extrême , quand , vers la fin du jour , ils virent Philippe y entrer avec son armée.

Après avoir fait pendant la nuit un butin immense , les Macédoniens dressèrent leur camp. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui se trouveroit d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp , & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient suspendues aux galeries du temple : on mit à part les meilleures pour s'en servir au besoin , & le reste , qui montoit à plus de quinze mille , fut réduit en cendres. Jusques-là il n'y avoit rien que de juste , rien qui ne fût selon les loix de la guerre.

Les Macédoniens ne s'en tinrent pas là. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avoient fait les Etoliens à Die & à Dodone , ils mirent le feu aux galeries du temple , brisèrent tous les présens qui y étoient appendus , & entre lesquels il y en

avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaire. On ne se contenta pas de bruler les toits, on rasa le temple. Les statues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pièces un grand nombre : on n'épargna que celles que l'on connut par les inscriptions ou par la figure être des statues de dieux. On écrivit sur les murailles ce vers :

Voi Dium, c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avoient inspiré à Philippe & à ses alliés les sacrilèges commis à Die par les Etoliens, leur persuadoit sans doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faisoient n'étoit qu'une juste représaille. On me permettra, dit Polybe, d'en penser autrement. Pour appuier son sentiment, il cite trois grands exemples tirés de la famille même du Prince dont il condamne ici la conduite. Antigone, après avoir vaincu en bataille rangée Cléomène roi des Lacédémoniens, & s'être rendu maître de Sparte, loin de sévir contre les temples & les choses sacrées, ne sévit pas même contre les vaincus, mais il les rétablit au contraire dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçue de leurs pères, & les combla de marques de bonté & d'amitié. Philippe, à qui la famille roiale étoit redevable de toute sa splendeur, & qui défit les  
Athéniens



Athéniens à Chéronée, ne leur fit sentir sa puissance & sa victoire que par des bienfaits, leur rendant les prisonniers sans rançon, prenant soin lui-même des morts, faisant porter leurs os à Athènes par Antipater, & donnant des habits à ceux des prisonniers qui en avoient plus besoin. Enfin, Alexandre le grand, dans les violens excès de sa colère contre Thebes qui la lui fit raser, loin d'oublier le respect qu'il devoit aux dieux, eut soin qu'on ne fit pas, même par imprudence, le moindre tort aux temples & aux autres lieux sacrés : &, ce qui est encore plus admirable, dans la guerre qu'il fit contre les Perses qui avoient pillé & brûlé presque tous les temples de la Grèce, il épargna & respecta tous les lieux consacrés au culte des dieux.

Il eût été à souhaiter, continue Polybe, que Philippe, attentif à ces grands exemples de ses ancêtres, eût eu plus à cœur de paroître avoir succédé à leur modération & à leur magnanimité, qu'à leur trône & à leur puissance. Les loix de la guerre, à la vérité, obligent souvent de renverser les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaisseaux, d'enlever les fruits & autres choses semblables, pour diminuer les forces des ennemis, & augmenter les nôtres. Mais détruire ce qui ne peut nous causer aucun dommage, ou qui n'avance point la dé-

faite des ennemis, bruler des temples, briser des statues & autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'une fureur & une rage forcenée qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre si l'on est équitable : mais c'est pour les porter à reconnoître & à réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocens & les coupables, mais plutôt de sauver les uns & les autres. C'est un homme de guerre & un payen qui parle ainsi.

Si, dans cette occasion, Philippe se montra peu religieux, il y parut un excellent Capitaine. Sa vûe, en se mettant sur mer, étoit d'aller surprendre la ville de Therme, en profitant de l'absence d'une partie des troupes Etoliennes. Pour couvrir son dessein, il prend un long circuit, qui laisse les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, & qui les empêche de songer à se saisir des pas des montagnes & des défilés où l'on pourroit l'arrêter tout court. Il y avoit des rivières à passer : il faisoit user d'une extrême diligence, & tourner tout court sur l'Etolie par une marche prompte & forcée. C'est ce qu'il fait, sans écouter les mauvais conseils des traîtres. Il laisse ses bagages pour rendre son armée moins pesante. Il passe les défilés sans trou-

ver aucun obstacle , & entre dans Therme comme s'il y étoit tombé du ciel , tant il avoit caché & brusqué sa marche , sans qu'il paroisse qu'on en eût eu le moindre soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirable. Pour se l'assurer , il avoit fait occuper plusieurs postes importans , s'attendant bien qu'en descendant , son arrière-garde surtout ne manqueroit pas d'être attaquée. Elle le fut en effet à deux reprises différentes : mais les sages précautions qu'il avoit prises rendirent inutiles les efforts des ennemis.

Une entreprise si bien concertée , conduite avec tant de secret , & exécutée avec tant de prudence & de promptitude , passe les forces d'un Prince à l'âge où étoit alors Philippe , & porte le caractère d'un vieux guerrier , exercé de longue main dans toutes les finesses & dans toutes les ruses de la guerre. On ne peut guères douter , & le narré de Polybe l'insinue assez clairement , qu'Aratus , comme il avoit été l'auteur d'un si beau projet , n'en ait été aussi comme l'ame & le grand mobile dans toutes ses suites. J'ai déjà fait observer qu'il étoit plus propre à conduire une ruse de guerre , à former des entreprises extraordinaires , & à les faire réussir par ses conseils hardis , qu'à les exécuter lui-même. Quel bonheur pour un jeune Roi d'avoir dans



ses troupes un Général de ce caractère ; prudent , habile , aguerri , instruit par une longue expérience & rompu dans toutes les parties de la science militaire ; d'en savoir discerner le mérite ; d'en connoître , d'en sentir tout le prix ; d'être docile à ses avis , quoique souvent contraires à son goût & à son sentiment particulier ; & de se laisser guider par de si sages conseils ! Après l'heureux succès d'une action , celui qui a donné le conseil disparoit , & toute la gloire en retombe sur le Prince. Plutarque , qui ap-

*Plut. in  
Arato , pag.  
1049.*

puie ce que je viens de dire , trouve qu'il étoit également glorieux à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis , & à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Quand Philippe , qui avoit repris le chemin par où il étoit venu , fut arrivé à Limnée , s'y trouvant en repos & en sûreté , il offrit aux dieux des sacrifices en action de grâces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises , & fit un grand festin aux Officiers , qui n'étoient pas moins sensibles que lui à la gloire qu'il venoit de s'acquérir. Il n'y eut que Léontius & Mégaléas qui se firent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince. Chacun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Pendant le repas ils répandirent leur bile con-

tre Aratus par des railleries injurieuses & outrageantes. Ils ne s'en tinrent pas à des paroles. Au sortir de la table, comme ils avoient la tête échauffée de colère & de vin, ils le poursuivirent à coup de pierres jusques dans sa tente. Tout le camp fut en émeute. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles du Roi, qui s'étant fait informer exactement de ce qui étoit arrivé, condamna Mégaléas à une amende de vingt talens (vingt mille écus) & le fit mettre en prison. Léontius, averti de ce qui lui étoit arrivé, vint suivi de plusieurs soldats à la tente du Roi, persuadé que le jeune Prince auroit peur de ce cortège, & changeroit bientôt de résolution. Arrivé devant le Roi, *Qui a été assez hardi, demanda-t-il, pour porter les mains sur Mégaléas, & pour le mettre en prison? C'est moi*, répondit fièrement le Roi. Léontius fut effraïé : il jeta quelque soupir, & se retira fort en colère. Quelques jours après, il se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas ; & celui-ci fut mis en liberté.

Pendant l'expédition de Philippe contre l'Etolie, Lycurgue roi de Sparte avoit fait une entreprise contre les Messéniens : mais elle n'eut point de suites. Dorimaque, qui avoit mené un corps de troupes Etoiliennes assez considérable en Thessalie, dans l'espérance de ravager le pays & d'obliger Philippe à lever le siège de Palée pour

Polyb. lib. 5.

P. 365 37.

aller secourir ses alliés, y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Étolie l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre pays. Quelque diligence qu'il fit, il arriva trop tard : les Macédoniens en étoient déjà fortis.

Philippe conduisit son armée avec une promptitude qu'on a peine à concevoir. Étant parti de Leucade avec sa flotte, & étant arrivé à Corinthe, il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, les mit en marche, & passant par Argos il arriva le douzième jour à Tégée, où il avoit donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avoit appris par le bruit public ce qui s'étoit passé à Therme, fut véritablement alarmée quand elle vit ce jeune vainqueur sur ses terres, où l'on ne s'attendoit pas qu'il dût arriver si brusquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées, où Philippe eut toujours l'avantage. J'en omets le détail, pour ne point trop allonger cette histoire. Il montra par-tout un courage & une prudence supérieures à son âge, & cette expédition ne lui fit guères moins d'honneur que celle d'Étolie. Après avoir ravagé tout le pays, & fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe.

Il y trouva des Ambassadeurs de Rhodes



& de Chio, qui venoient offrir leur médiation, & porter les deux parties à un traité de paix. Le Roi, dissimulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours souhaité & qu'il souhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea, en les congédiant, de les y disposer. Il descendit ensuite à Léchée, pour passer de là dans la Phocide, où il avoit dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

La cabale formée par Léontius, Mégaleus, & Ptolémée, (ce dernier étoit aussi un des principaux Officiers de Philippe) ayant épuisé tous les moyens secrets pour écarter & pour perdre tous ceux qui leur étoient opposés ou suspects, & voyant avec douleur que ces ressorts cachés n'avoient pas eu le succès qu'elle en attendoit, prit la résolution de se rendre redoutable au Prince même, en se servant du crédit qu'ils avoient auprès des troupes pour les indispouter contre le Roi, & pour se les attacher. La plus grande partie de l'armée étoit restée à Corinthe. L'absence du Roi leur parut une occasion favorable pour exécuter leurs desseins. Ils représentèrent aux soldats armés à la légère & à ceux de la garde, qu'ils s'exposoient pour le salut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux : que cependant on ne leur rendoit point justice, &

qu'on n'observoit pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens échaufes par ces discours séditieux, se divisent par troupes & par pelotons, pillent les logemens des Courtisans les plus distingués, & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi, & à en briser les tuiles. Il s'excita un grand tumulte dans la ville. Philippe en étant averti, vint de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, & par un discours mêlé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors, les uns disoient qu'il falloit saisir & punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les esprits doucement, & ne plus penser à ce qui étoit arrivé.

Le Roi étoit encore jeune. Son autorité n'étoit pas entièrement affermie dans l'esprit du peuple, & parmi les troupes. Il avoit contre lui les premiers Officiers de la Couronne, qui avoient été les Régens du royaume pendant sa minorité, qui avoient rempli toutes les places de leurs créatures, qui s'étoient soumis tous les Ordres de l'Etat, qui avoient le commandement des troupes, qui de longue main s'étoient appliqués à s'en attirer l'affection, & qui avoient partagé entr'eux le maniement de toutes les affaires. Dans une conjoncture si

délicate, il ne crut pas qu'il fût à propos de faire de l'éclat, de peur d'aigrir les esprits par des châtimens employés à contretems. Il dissimula donc pour le présent, fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulèvement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projeté.

Léontius, ne voyant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès, eut recours à Apelle. Il envoya courriers sur courriers pour lui apprendre le danger où il se trouvoit, & pour le presser de venir le joindre. Ce Ministre, pendant son séjour à Chalcis, y dispoisoit de tout avec une autorité souveraine, & par cette raison extrêmement odieuse. A l'entendre, le Roi, jeune encore, n'étoit maître de rien, & ne suivoit que les impressions qu'il lui donnoit. Il s'arrogeoit à lui seul le maniement de toutes les affaires, comme aiant un plein pouvoir de faire tout à son gré. Les Magistrats de Macédoine & de Thessalie, les Officiers chargés de la régie des affaires, lui raportoient tout. Dans toutes les villes de Grèce à peine faisoit-on mention du Prince, soit qu'on eût des résolutions à prendre, des affaires à régler, des jugemens à porter; soit qu'il fût question de décerner des honneurs, ou d'ac-



corder des graces. Apelle se réservoir tout , & faisoit tout.

Il y avoit lontems que Philippe étoit informé de cette conduite , & il la supportoit avec peine. Aratus le pressoit souvent d'y mettre ordre , & tâchoit de le tirer de son irrésolution & de sa servitude. Mais le Roi dissimuloit , sans faire connoître à personne de quel côté il panchoit , & à quoi il se détermineroit. Apelle , qui ne savoit rien de ses dispositions à son égard , persuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi qu'on le consulteroît sur tout , accourut de Chalcis au secours de Léontius.

Quand il arriva à Corinthe , Léontius , Ptolémée , & Mégaleas , qui commandoient les corps de troupes les plus distingués , engagèrent la jeunesse à aller au devant de lui. Apelle , reçu de la sorte avec grande pompe & grand appareil , & accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de soldats , va d'abord descendre au logis du Roi , où il prétendoit entrer comme autrefois. Mais l'huis sier , qui avoit le mot , l'arrête brusquement , en lui disant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception si extraordinaire à laquelle il ne s'attendoit pas , il délibère lontems sur le parti qu'il avoit à prendre , & enfin se retire tout confus. Il a n'y

a Nihil rerum mortalium sua vi nixæ. Tacit. Annal.  
tam instabile ac fluxum est, lib. 13. cap. 15.  
quàm fama potentia non

a rien de si fragile qu'une puissance empruntée, & qui n'est point appuyée sur ses propres fondemens. Le brillant cortège dont il s'étoit fait suivre se dissipa sur le champ, & il arriva à son logis suivi de ses seuls domestiques. Vive image, dit Polybe, de ce qui se passe à la Cour des Rois, & de ce que doivent craindre les Courtisans les plus accrédités. Il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble & leur élévation, & leur chute. Semblables à des jettons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus grande valeur à la plus petite au gré de celui qui calcule; selon qu'il plaît au Prince de leur être ou favorable ou contraire, aujourd'hui ils sont dans le plus grand crédit, & demain dans la dernière misère & dans un mépris général. Mégasthènes, averti par la disgrâce du Premier Ministre de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, ne pensa plus qu'à se mettre à couvert par la fuite, & il se retira à Thèbes, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ses complices.

Le Roi, soit pour ne pas pousser Apelle au désespoir, soit qu'il ne se crût pas encore assez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reste de considération & de reconnoissance pour son Tuteur & son Gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, & lui laissa quelques autres honneurs semblables : mais il l'ex-

clut du Conseil , & du nombre de ceux qu'il invitoit à souper. S'étant rendu à Sicyone , les Magistrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus qu'il ne quittoit point , & avec qui il passoit les jours entiers. Il donna ordre à Apelle de s'en aller à Corinthe.

Aiant ôté à Léontius le commandement des troupes qu'il avoit , lesquelles furent envoyées ailleurs sous prétexte d'un besoin pressant , il le fit mettre en prison , en apparence pour le paiement des vingt talens dont il avoit répondu pour Mégaléas , mais en effet pour s'assurer de sa personne , & pour sonder les dispositions des troupes. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'Infanterie dont il avoit été le Chef , qui aussitôt députa au Roi pour lui présenter une requête , portant que , si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison , il ne décidât rien qu'elle ne fût présente : que s'il lui refusoit cette grace , elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne : ( telle étoit la liberté dont les Macédoniens étoient en possession d'user avec leur Roi ) mais que si Léontius n'étoit renfermé que pour le paiement des vingt talens , elle s'offroit de paier en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colère du Roi , & accélérer la mort de Léontius.



Sur ces entrefaites arrivèrent d'Etolie les Ambassadeurs de Rhodes & de Chio après avoir fait consentir les Etoliens à une trêve de trente jours. Ils assurèrent le Roi que ce peuple étoit disposé à la paix. Philippe accepta la trêve, & écrivit aux alliés d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation.

Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaléas de la Phocide aux Etoliens, dans lesquelles ce perfide exhortoit les Etoliens à ne rien craindre, & à continuer la guerre : que Philippe étoit aux abois de munitions & de vivres ; & il ajoutoit à cela des choses fort injurieuses à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe jugeant bien qu'Apelle en étoit le principal auteur, le fit arrêter avec son fils. Il envoya en même tems à Thèbes, pour y faire juger Mégaléas, qui n'attendit pas la décision des Juges, & se donna la mort lui-même. Apelle & son fils furent aussi mis à mort peu de tems après.

Je ne sai si l'on trouve dans l'histoire un exemple plus remarquable de l'empire qu'un Favori peut prendre sur l'esprit de son jeune Maître pour satisfaire impunément son avarice & son ambition. Apelle avoit été Tuteur de Philippe, & comme tel chargé de son éducation. Il avoit été

Chef du Conseil de Régence établi par le feu Roi. Cette double qualité de Tuteur & de Gouverneur, d'un côté avoit inspiré au jeune Prince, comme cela étoit naturel & raisonnable, des sentimens de docilité, d'estime, de respect, & de confiance à l'égard d'Apelle; & d'un autre côté avoit fait prendre à Apelle sur son pupille un air d'autorité & de commandement, dont il ne se défaisit jamais dans la suite. Philippe ne manquoit point d'esprit, de jugement, de pénétration. Quand il fut dans un âge plus avancé, il sentit dans quelles mains il étoit tombé; mais il s'aveugloit lui-même sur les défauts de son Maître. Il avoit reconnu plus d'une fois la basse jalousie d'Apelle contre tout mérite éclatant, & sa haine déclarée contre les sujets du Roi les plus capables de le bien servir. Les preuves de vexations & de concussions, se renouvelloient tous les jours par des plaintes réitérées qui rendoient le gouvernement odieux & insupportable. Tout cela ne faisoit nulle impression, ou n'en faisoit qu'une très-légère sur l'esprit du jeune Prince, que le Ministre s'étoit asservi & avoit subjugué jusqu'au point de s'en faire craindre. On a vû ce qu'il lui en couta pour rompre ce charme.

*Polyb. lib. 5. pag. 376. 377.* Cependant les Etoliens souhaitoient tous les jours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'a-

voit répondu à leur attente. Ils s'étoient flatés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & avoient espéré de s'en jouer comme d'un enfant. Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en sagesse & en résolution il étoit homme fait, & qu'eux ils s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais aiant appris le soulèvement des troupes & la conjuration d'Apelle & de Léontius, ils reculèrent le jour où ils devoient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'élèveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitoit rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que les ennemis eux-mêmes lui en fournissoient, & engagea les alliés qui étoient venus au rendez-vous à continuer la guerre. Ensuite il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays : puis cotoiant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à \*  
Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restoit, & le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

\* Ville de  
la Thessalie  
maritime.

Tout ceci arriva au tems qu'Annibal campoit en Italie sur le Pô; & qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande



partie de la Célé-Syrie , avoit envoyé ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue , roi des Lacédémoniens , s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colère des Ephores , qui sur un faux bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller , s'étoient assemblés pendant la nuit , & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Mais , sur le pressentiment qu'il eut de cette violence , il prit la fuite avec sa famille. Il fut rappelé peu de tems après quand on eut reconnu la fausseté des soupçons formés contre lui. L'hiver venu , Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens , Epérate étoit dans un mépris général. Personne n'obéissoit à ses ordres : le pays étoit tout ouvert & sans défense , & souffrit beaucoup de ravages. Les villes abandonnées , & ne recevant pas de secours , étoient à l'extrémité , & ne pouvoient fournir leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangères , dont on reculoit de jour en jour le paiement , servoient comme on les paioit , & il en déser-toit un grand nombre. Tout cela arrivoit par le peu de tête du Chef : on a vu comment il fut choisi. Heureusement pour les Achéens le tems de sa Magistrature expiroit. Il quitta cette charge au commencement de l'été , & Aratus le père fut mis en place.

ne, avoit pris Bylazore, la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine : de sorte que s'en étant rendu maître, il n'avoit presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens.

Après la prise de cette ville, il reprit le chemin de la Grèce. Il jugea à propos de mettre le siège devant Thebes de Phthiotide, d'où les Etoliens faisoient des courses continuelles & de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharsale, & même de Larisse. L'attaque fut rude, & la défense très-vigoureuse : mais enfin les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettoit en sûreté la Magnésie & la Thessalie, & enlevoit aux Etoliens un grand butin.

AN. M. 1787.

AV. J. C. 217.

Il reçut encore là des Ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance, & de la part de Ptolémée, au sujet de la paix : il leur répondit, comme il avoit déjà fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle se fit, & qu'ils n'avoient qu'à savoir des Etoliens s'ils seroient dans les mêmes dispositions. Ce n'est pas qu'en effet il désirât fort la paix, mais il ne vouloit pas se déclarer.

Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux Jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il assistoit à un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne

avis que les Romains avoient perdu une grande bataille dans la Toscane près du Lac de Thrasymène , & qu'Annibal étoit maître du plat pays. Le Roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Phare , & lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devoit au plutôt laisser la guerre d'Etolie , pour attaquer les Illyriens , & passer ensuite en Italie. Il ajoutoit que la Grèce déjà soumise en tout , lui obéiroit également dans la suite : que les Achéens étoient entrés d'eux-mêmes & de plein gré dans ses intérêts : que les Etoliens abbattus & rebutés par les mauvais succès de la guerre présente , ne manqueroient pas de les imiter. Que s'il vouloit se rendre maître de l'univers , noble ambition qui ne convenoit mieux à personne qu'à lui , il falloit commencer par passer en Italie , & la conquérir : qu'après la défaite des Romains dont il venoit d'apprendre la nouvelle , le tems étoit venu d'exécuter un si beau projet , & qu'il n'y avoit plus à hésiter. Un Roi jeune , heureux dans ses exploits , hardi , entreprenant , & outre cela né d'un sang qui s'étoit toujours flaté de parvenir un jour à l'Empire universel , ne pouvoit être qu'enchanté d'un pareil discours.

Cependant , comme il se possédoit , & que maître de ses sentimens il n'en montrait que ce qui convenoit au bien de ses



affaires, qualité bien estimable & bien rare dans un âge si peu avancé, il ne marqua point trop d'empressement pour la paix, quoiqu'alors il la souhaitât avec beaucoup d'ardeur. Il fit dire seulement aux villes alliées d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Naupacte pour délibérer en commun sur la paix. Pressé par les Etoliens, il se rendit lui-même bientôt tout près de cette ville à la tête de ses troupes. On étoit de tous côtés si las de la guerre, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Le Roi fit proposer aux Etoliens par les Ambassadeurs des Alliés pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce qu'on avoit. Ils y consentirent. On convint facilement des autres articles. Le Traité fut ratifié, & chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe & des Achéens avec les Etoliens, la bataille perdue par les Romains près du Lac de Thrasymène, & celle qu'Antiochus perdit à Raphia, tous ces événemens arrivèrent dans la troisième année de la cent quarantième Olympiade.

AN. M. 3787.

AV. J. C. 217.

Dans la première Conférence particulière qui s'étoit tenue devant le Roi & les Ambassadeurs des Alliés, l'un d'eux, c'étoit Agélas de Naupacte, appuya son avis de raisons qui méritent d'être ici rapportées, & que Polybe a cru devoir insérer toutes entières dans son récit. Il dit qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n'eussent

jamais de guerre les uns contre les autres : que ce seroit un grand bienfait des dieux , si , n'ayant que les mêmes sentimens , ils se tenoient tous pour ainsi dire par la main , & réunissoient toutes leurs forces pour se mettre à couvert des insultes des Barbares. Si cela ne se pouvoit pas absolument , que du moins , dans les conjonctures présentes , ils devoient s'unir ensemble , & veiller à la conservation de la Grèce. Qu'il n'y avoit , pour sentir la nécessité de cette union , qu'à jeter les yeux sur les armées formidables des deux puissans peuples qui se faisoient actuellement la guerre. Qu'il étoit évident à quiconque avoit la moindre teinture des maximes de politique , que jamais les vainqueurs , soit Carthaginois ou Romains , ne se borneroient à l'Empire de l'Italie & de la Sicile , mais que sans doute ils pousseroient leurs projets beaucoup plus loin. Que tous les Grecs en général devoient être attentifs au péril dont ils étoient menacés , & sur-tout Philippe. Que ce Prince n'auroit rien à craindre , si , au lieu de travailler à la ruine des Grecs , & de faciliter leur défaite à leurs ennemis , comme il avoit fait jusqu'alors , il prenoit à cœur leurs intérêts comme les siens propres , & veilloit à la défense de toute la Grèce , comme si c'étoit son propre royaume. Que par cette conduite il gagneroit l'affection des Grecs , qui de leur côté lui

demeureroient inviolablement attachés dans toutes ses entreprises, & deconcerteroient par leur fidélité pour lui tous les projets que les Etrangers pourroient former contre son royaume. Que si, au lieu de se contenter de demeurer sur la défensive, il avoit envie d'entrer en action & de faire quelque grande entreprise, il n'avoit qu'à se tourner du côté d'Occident, & se rendre attentif aux événemens de la guerre d'Italie. Que, pourvû qu'il se mît en état de saisir habilement la première occasion qui ne manqueroit pas de se présenter, tout sembloit lui fraier le chemin à l'Empire universel. Que, s'il avoit quelque chose à démêler avec les Grecs, il en remît la discussion à un autre tems. Que sur-tout il eût soin de se conserver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir la guerre avec eux quand il voudroit. Que s'il souffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre sur la Grèce, il étoit fort à craindre qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de décider leurs affaires à leur gré & de la manière qu'ils le jugeroient à propos.

On ne peut rien imaginer de plus sensé que ce discours, qui est une claire prédiction de ce qui devoit arriver à la Grèce, dont les Romains se rendront bientôt les maîtres absolus. C'est ici, pour la première



fois, que la vûe des affaires d'Italie & d'Afrique influe dans celles de la Grèce, & en conduit les mouvemens. Dans la suite, ni Philippe ni les autres puissances de la Grèce ne se réglèrent plus sur l'état de leur pays, pour faire la guerre ou la paix : ils portèrent leur vûe & leur attention vers l'Italie. Les peuples de l'Asie & les Insulaires firent bientôt après la même chose. Tous ceux qui depuis ce tems là ont eu sujet de n'être pas contens de Philippe, ou d'Attale, n'ont plus compté sur les secours ou sur la protection d'Antiochus, ni de Ptolémée : ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou l'Orient : ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoioit des Ambassadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connoissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embaras où ils se trouvoient. C'est ce que la suite de l'histoire va nous faire connoître.

## §. IV.

*Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses déréglemens. Il fait empoisonner Aratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale, roi de Pergame, s'y joint, aussi bien que*

*les Lacédémoniens. Machanidas devient Tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpitius Préteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.*

LA GUERRE des Carthaginois & des Romains, c'est-à-dire des deux plus puissans peuples qui fussent alors, attiroit l'attention de tous les Rois & de tous les peuples de la terre. Philippe, roi de Macédoine, s'y croioit d'autant plus intéressé, que ses Etats n'étoient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appellons aujourd'hui le golfe de Venise. Quand il apprit par le bruit public qu'Annibal avoit passé les Alpes, il fut bien aise à la vérité de voir les Romains & les Carthaginois en guerre les uns contre les autres ; mais, comme l'événement étoit incertain, il ne voioit pas encore clairement quel parti il devoit embrasser. Trois victoires remportées de suite par Annibal ne lui laisserent plus lieu d'hésiter, & levèrent tous ses doutes. Il lui envoya des Ambassadeurs, qui malheureusement tombèrent dans les mains des Romains. Ils furent conduits vers le Préteur Valérius Lévinus, campé alors près de Lucérie. Le Chef de l'Ambassade (il se nommoit Xénophane) sans se déconcerter, répondit d'un ton ferme que Philippe l'avoit envoyé pour faire alliance & amitié

*Liv. lib. 23.  
num. 33. 34.  
& 38.*

*AN. M. 3788.  
AV. J. C. 216.*

avec le peuple Romain , & qu'il avoit des ordres pour les Consuls , aussi bien que pour le Senat & pour le peuple de Rome. Lévinus , ravi de joie qu'au milieu de la defection des anciens allies , un Roi si puissant songeât à faire alliance avec les Romains , traita les Ambassadeurs avec le plus d'honnêteté qui lui fut possible , & leur donna une escorte pour les conduire. Étant arrivés en Campanie , ils s'échappèrent & se rendirent au camp d'Annibal , où ils conclurent avec lui un Traité , dont les conditions portoient ; „ Que le Roi „ Philippe passeroit en Italie avec une flotte „ de deux cens vaisseaux , & ravageroit les „ côtes maritimes , & qu'il emploieroit „ ses forces par terre & par mer pour aider les Carthaginois. Que ceux-ci , lorsque la guerre seroit terminée , demeureroient maîtres de toute l'Italie & de Rome , & que tout le butin seroit pour Annibal. Qu'après la conquête de l'Italie , ils passeroient par mer dans la Grèce , & y feroient la guerre avec qui il conviendrait au Roi ; & que tant les villes du Continent , que les Iles situées vers la Macédoine , demeureroient en propre à Philippe & à son royaume. „ Annibal de son côté envoya aussi des Ambassadeurs à Philippe , pour tirer de lui la ratification du Traité. Ils partirent avec ceux de Macédoine. J'ai remarqué ailleurs que



que dans ce Traité, dont Polybe nous a *Polyb. lib. 7.*  
conservé la teneur en entier, il est fait men- *P. 502-507.*  
tion expresse d'un grand nombre de divi-  
nités des deux peuples comme présentes à  
ce Traité, & dépositaires des sermens qui  
en accompagnoient la cérémonie. On ne  
trouve point dans Polybe une grande par-  
tie des choses que Tite-Live rapporte avoir  
été réglées par ce Traité.

Les Ambassadeurs qui étoient partis de  
compagnie, furent malheureusement aper-  
çus & arrêtés par les Romains. Le men-  
songe de Xénophane ne lui réussit pas com-  
me la première fois. On reconnut les Car-  
thaginois à leur air, à leur habillement, &  
encore plus à leur langage. On les trouva  
chargés de lettres d'Annibal pour Philip-  
pe, & d'une copie du Traité. On les con-  
duisit à Rome. Dans l'état où étoient pour  
lors les affaires des Romains qui avoient  
sur les bras Annibal, c'est tout dire; la  
découverte d'un nouvel ennemi aussi puis-  
sant que Philippe devoit leur causer une  
extrême allarme. Mais c'est dans ces occa-  
sions que paroissoit la grandeur Romaine.  
Sans se troubler ni se déconcerter, ils pri-  
rent toutes les mesures nécessaires pour  
soutenir cette nouvelle guerre. Philippe  
aiant appris l'aventure des Ambassadeurs,  
envoia à Annibal une seconde ambassade,  
qui fut plus heureuse que la première, &  
rapporta le Traité. Mais ces contretens fi-

rent qu'on ne put rien entreprendre cette année là, & tinrent encore les choses en suspens.

*Polyb. lib. 5.  
pag. 439. &  
445-447.*

Philippe n'étoit plus occupé que du grand dessein de porter la guerre en Italie. Il avoit auprès de lui Démétrius de Phare, qui ne cessoit d'allumer en lui de plus en plus ce désir, moins par zèle pour les intérêts de ce Prince, que par haine contre les Romains qui l'avoient dépouillé de ses Etats, dans lesquels il croioit ne pouvoir se rétablir que par ce moien. C'est par son conseil qu'il avoit fait la paix avec presque tous ses ennemis, pour donner tous ses soins & toute son application à cette guerre, dont la pensée ne le quittoit ni jour ni nuit, de sorte que dans tous ses rêves il ne parloit que de guerre & de combats contre les Romains, & se réveilloit souvent en sursaut plein de sueur, & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoit Démétrius, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui une ardeur qui prenoit tous les jours de nouvelles forces.

*Liv. lib. 24.  
n. 40.*

Pendant l'hiver il songea à équiper une flotte, non pour hazarder un combat naval contre les Romains, il n'étoit pas en état de le tenter; mais pour transporter

ses troupes en Italie avec plus de promptitude , & surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendroient le moins. Il fit donc construire chez les Illyriens cent ou six vingts barques , & après avoir exercé pendant quelque tems les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme , il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique , située au côté occidental de l'Epire. Valérius, Commandant de la flotte qui étoit à Brinde , en aiant été averti , partit sur le champ avec ce qu'il avoit de vaisseaux prêts à faire voile , reprit le lendemain Orique où Philippe n'avoit laissé qu'une légère garnison, & envoya un assez gros détachement au secours d'Apollonie dont Philippe avoit formé le siège. Névius , Officier habile & expérimenté , qui commandoit ce détachement , aiant débarqué ses troupes à l'embouchure de la rivière d'Aous , sur laquelle Apollonie est située , prit un chemin détourné , & entra de nuit dans la ville sans que les ennemis s'en aperçussent. Les Macédoniens se croiant sans péril parce qu'ils se voioient séparés des ennemis par la mer , étoient dans une grande sécurité , & avoient négligé toutes les précautions que la guerre prescrit, & qu'une exacte discipline demande. Névius, qui en avoit été informé , sortit de nuit de la ville sans faire de bruit , & arriva dans le camp où tout étoit endormi. Les cris de



ceux qui furent attaqués les premiers aiant éveillé les autres , ils ne songèrent qu'à fuir , & à se sauver. Le Roi lui-même, encore à demi endormi & presque nud , eut bien de la peine de gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule. Il y en eut près de trois mille pris ou tués. Valérius , qui étoit resté à Orique , à la première nouvelle de cette sortie , avoit envoie sa flotte vers l'embouchure de la rivière , pour en fermer la sortie à Philippe. Ce Prince , se voyant sans issue & sans ressource , après avoir mis le feu à ses vaisseaux , retourna par terre en Macédoine , menant avec lui les tristes débris de ses troupes presque entièrement désarmées & dépouillées.

*Plut. in* Il y avoit déjà quelque tems que Philip-  
*Araio , pag.* pe, en qui jusques-là l'on avoit remarqué  
*1049-1052.* & admiré beaucoup de qualités d'un grand  
*Polyb. lib. 8.* Roi, avoit commencé à changer de caractè-  
*P. 518. 519.* re & de conduite ; & l'on attribuoit ce changement aux mauvais conseils de ceux qui l'environnoient , qui , pour lui plaire, ne cessoient de le louer , d'entrer dans toutes ses passions , & de lui faire entendre que la grandeur d'un Roi consistoit à gouverner avec empire , & à se faire obéir aveuglément & sans résistance. Au lieu de la douceur , de la sagesse , de la modération qu'il avoit fait paroître jusques-là , on le vit traiter les villes & les peuples ,

non-seulement avec fierté & hauteur , mais encore avec injustice & dureté ; & n'étant plus sensible comme auparavant à sa réputation , il s'abandonna sans retenue à toutes sortes de débauches & de dérèglements. Effet trop ordinaire de la flatterie , dont le poison subtil corrompt presque toujours les meilleurs Princes , & ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avoit conçues !

Il semble que l'échec qu'il avoit reçu devant Apollonie , en le couvrant de honte , devoit abattre son orgueil , & le rendre plus traitable. Il ne fit qu'aigrir son humeur , & l'on auroit dit que ce Prince vouloit se venger sur ses sujets & sur ses alliés de l'affront qu'il avoit reçu de ses ennemis.

S'étant rendu dans le Péloponnèse peu de tems après sa défaite , il fit tous ses efforts pour tromper & surprendre les Messéniens. Mais ses ruses aiant été découvertes , il leva le masque , & ravagea tout le pays. Aratus , qui étoit plein de probité & d'honneur , ne put tenir contre une injustice si criante , & s'en plaignit hautement. Il avoit déjà commencé dès auparavant à se retirer insensiblement de la Cour : ici il crut devoir rompre absolument avec ce Prince qui ne respectoit plus le public , & qui ne gardoit plus aucune mesure avec lui-même. Car il savoit le commerce qu'il

avoit eu avec sa belle-fille , dont il avoit été très-affligé : mais il n'en avoit rien dit à son fils , à qui il n'auroit de rien servi de connoître sa honte , lorsqu'il étoit dans l'impuissance de s'en venger.

Comme cette rupture ne put se faire sans éclat , Philippe , à qui les plus grands crimes ne coutoient plus rien , résolut de se défaire d'un Censeur incommode, dont l'absence même lui reprochoit tous ses désordres. La grande réputation d'Aratus , & le respect qu'on avoit pour sa vertu , l'empêchèrent de recourir à la force ouverte & à la violence. Il chargea Taurion , l'un de ses confidens , de le faire mourir par quelque voie secrète en son absence. Il fut obéi. Taurion aiant fait amitié avec Aratus , & s'étant insinué dans sa familiarité , l'invita plusieurs fois à manger chez lui ; & dans l'un de ces repas il lui donna du poison : non de ces poisons violens & prompts , mais de ceux qui allument dans le corps un feu lent , & qui le consomment peu à peu ; & qui sont d'autant plus dangereux , qu'ils avertissent moins.

Aratus connut fort bien la cause de son mal : mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre , il le supporta patiemment sans en dire un mot , comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement aiant craché du sang en pré-



sence d'un ami qui étoit dans sa chambre, comme il vit que cet ami en étoit surpris : *Voilà , mon cher Céphalon , dit Aratus , le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette manière à Egium , lorsqu'il étoit Capitaine Général pour la dix-septième fois.

Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le lieu où il étoit mort , & se préparoient à lui élever un tombeau qui répondit à la gloire de sa vie , & aux services qu'il leur avoit rendus. Mais les Sicyoniens obtinrent cet honneur pour leur ville , dont Aratus étoit natif ; & changeant leur deuil en fête, couronnés de chapeaux de fleurs , & vêtus de robes blanches, ils allèrent prendre le corps à Egium, & le portèrent en pompe à Sicyone en dansant , & en chantant en son honneur des hymnes & des cantiques. Ils choisirent le lieu le plus éminent , où ils l'enterrent comme le Fondateur & le Sauveur de leur ville , & ce lieu s'appella depuis *Aratium*. Du tems de Plutarque , c'est-à-dire environ trois cens ans après, on lui offroit encore tous les ans deux sacrifices solennels : le premier , le jour qu'il delivra la ville du joug de la tyrannie , & ce sacrifice portoit le nom de *Soteria* ; & l'autre , le jour qu'il vint au monde. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique chantoient sur la lyre des cantiques , & le Maître des chœurs à la tête des enfans & des jeunes

hommes , faisoit une procession autour de l'Autel. Le Sénat , couronné de chapeaux de fleurs , suivoit cette procession avec une grande partie des habitans.

On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de son tems. Il peut être regardé en quelque sorte comme le Fondateur de la République des Achéens: c'est lui du moins qui lui donna la forme & l'éclat qu'elle a conservé lontems depuis , & qui en ont fait un des plus puissans Etats de la Grèce. Mais il fit une faute considérable en appelant au secours de cette République les Rois de Macédoine , qui en devinrent les maîtres & les tyrans: & ce fut , comme nous l'avons remarqué, la jalousie contre Cléomène roi de Sparte qui l'engagea dans cette démarche.

Il en fut bien puni par la manière dont Philippe le traita. Son fils Aratus eut un sort encore plus déplorable. Car ce Prince, devenu profondément scélérat , dit Plutarque, & qui affectoit d'ajouter l'outrage à la cruauté, emploia contre lui , non les poisons mortels , mais ceux qui font perdre la raison, & qui jettent dans la démence ; & par ce moien il lui fit faire des choses indignes & affreuses , qui l'auroient entièrement deshonoré si elles avoient été volontaires & faites de sens rassis. De sorte que, quoiqu'il fût encore fort jeune & dans la fleur de son âge , la mort fut regardée

pour lui , non comme un malheur , mais comme le remède & la fin de ses maux.

Vers ce tems-là Philippe fit une expédition contre les Illyriens , qui eut un heureux succès. Il souhaitoit depuis longtemps de se rendre maître de la ville de Lissus : mais il désespéroit de pouvoir prendre le Château , qui passoit pour imprenable , tant il étoit bien situé , & bien fortifié. Ne pouvant réussir par la force , il eut recours à la ruse. Un petit vallon séparoit la ville du château. Il découvrit dans cet intervalle un endroit couvert d'arbres , & fort propre à cacher une embuscade. Il y plaça de nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitans , qui étoient en grand nombre , se défendirent très courageusement , & pendant quelque tems l'avantage fut égal de part & d'autre. Enfin ils firent une furieuse sortie , & poussèrent vivement les assiégeans. La garnison du château , qui vit que Philippe se retiroit , crut sa défaite assurée , & voulant avoir part au butin , sortit en grand nombre , & se joignit aux habitans. Cependant ceux qui étoient en embuscade attaquèrent le château , & l'emportèrent sans beaucoup de résistance. En même tems , sur le signal dont on étoit convenu , les fuyards tournèrent visage , & poursuivirent les habitans jusques dans la ville , qui se rendit peu de jours après.



AN. M. 3793.  
AV. J. C. 211.  
*Liv. lib. 26.*  
n. 24-26.

M. Valérius Lévinus, en qualité de Préteur, avoit eu pour département la Grèce & la Macédoine. Il sentit bien de quelle importance il étoit, pour diminuer les forces de Philippe, de lui débaucher quelques-uns de ses alliés. Les Etoliens étoient les plus puissans de tous. Il commença par sonder dans des entretiens particuliers la disposition des principaux de la nation, & après les avoir gagnés, il se rendit à l'Assemblée générale. Là, après avoir exposé en quel heureux état se trouvoient actuellement les affaires des Romains, & l'avoir prouvé par la prise de Syracuse en Sicile, & par celle de Capoue en Italie, il exalta la générosité & la fidélité des Romains envers leurs alliés. Il ajouta que les Etoliens devoient s'attendre à être d'autant mieux traités par les Romains, qu'ils seroient les premiers des peuples d'outre mer qui auroient fait amitié avec eux. Que Philippe & les Macédoniens étoient pour eux des voisins dangereux, de qui ils avoient tout à craindre. Que Rome avoit déjà rabattu de beaucoup leur fierté, & qu'elle sauroit bien les réduire, non seulement à restituer aux Etoliens les places qu'ils leur avoient enlevées, mais à craindre eux-mêmes pour leur propre pays. Que pour ce qui regardoit les Acarnaniens qui s'étoient détachés du corps & de la société des Etoliens, elle les y feroit rentrer sous

les mêmes conditions qui leur avoient été prescrites quand ils y furent admis , ou même les leur soumettroit entièrement.

Scopas qui occupoit alors la première charge chez les Etoliens , & Dorimaque celui de leurs citoiens qui étoit le plus accrédité , appuièrent fort le discours & les promesses du Préteur , & enchérèrent beaucoup sur ce qu'il avoit dit de la grandeur & de la puissance Romaine , parce qu'ils n'étoient pas obligés de garder sur ce sujet autant de retenue que lui , & qu'on étoit plus disposé à les croire qu'un étranger qui parloit pour les intérêts de sa patrie. Ce qui les touchoit le plus , étoit l'espérance de se rendre maîtres de l'Acarnanie. Le Traité fut donc conclu entre les Romains & les Etoliens. On laissa aux Eleens , aux Lacédémoniens , à Attale roi de Pergame , à Pleurate & Scerdilède tous deux rois , le premier dans la Thrace , l'autre dans l'Illyrie ; on leur laissa , dis-je , la liberté d'entrer , s'ils le vouloient , dans le Traité aux mêmes conditions. Elles portoient , » Que les Etoliens feroient au plu-  
» tôt la guerre à Philippe : Que les Ro-  
» mains leur fourniroient au moins vingt-  
» cinq galères à cinq rangs de rames : Que  
» les villes qu'on prendroit depuis l'Eto-  
» lie jusqu'à l'île de Corcyre ( Corfou )  
» demeureroient en propre aux Etoliens ,  
» tout le butin & tous les prisonniers aux

» Romains. Que les Romains travaille-  
» roient à rendre les Etoliens maîtres de  
» l'Acarnanie. Que les Etoliens ne pour-  
» roient faire la paix avec Philippe qu'à  
» condition que ce Prince seroit tenu de  
» retirer ses troupes des terres des Ro-  
» mains & de celles de leurs alliés ; ni les  
» Romains avec Philippe que sous la mê-  
» me clause. « Les actes d'hostilité com-  
mencèrent sur le champ. On prit quel-  
ques villes sur Philippe, après quoi Lévi-  
nus se retira à Corfou, bien persuadé que  
le Roi avoit assez d'affaires & d'ennemis  
sur les bras, pour être hors d'état de pen-  
ser à l'Italie & à Annibal.

Philippe étoit en quartier d'hiver à Pella, quand il apprit la nouvelle du Traité des Etoliens. Afin de pouvoir marcher au plutôt contr'eux, il travailla à régler les affaires de la Macédoine, & à la mettre en sûreté contre les insultes des peuples voisins. Scopas de son côté se prépara à porter la guerre contre les Acarnaniens, qui se voiant dans l'impuissance de tenir tête en même tems à deux peuples aussi puissans qu'étoient les Etoliens & les Romains, prirent néanmoins les armes plutôt par désespoir que par raison, & résolurent de vendre bien cher leurs vies. Aiant envoyé dans l'Epire qui étoit tout proche, leurs femmes, leurs enfans, & tous les vieillards au dessus de soixante ans, tous



ceux qui restoient depuis quinze ans jusqu'à soixante s'engagent par serment de ne revenir de la guerre que vainqueurs , prononcent contr'eux-mêmes les plus terribles imprécations s'ils manquent à leur engagement , & prient seulement les Epirotes d'enfermer dans un même tombeau ceux qui auront été tués dans le combat , avec cette inscription : CI GISENT LES ACARNANIENS , QUI SONT MORTS EN COMBATTANT POUR LEUR PATRIE CONTRE LA VIOLENCE ET L'INJUSTICE DE CEUX D'ETOLIE. Pleins de courage ils partent dans le moment , & vont au devant de l'ennemi jusqu'aux frontières de leur pays. Une telle résolution effraia les Etoliens. D'ailleurs ils apprirent que Philippe s'étoit déjà mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Ils rebroussèrent chemin , & s'en retournèrent chez eux : Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printems, Lévinus assiégea Anticyre \*, qui se rendit peu de tems après. Il l'abandonna aux Etoliens , & retint seulement le butin pour lui. Il y reçut la nouvelle qu'on l'avoit nommé Consul en son absence , & que P. Sulpitius venoit pour prendre sa place.

Dans le Traité entre les Romains & Polyb. lib. 9. ceux d'Etolie on avoit invité plusieurs autres peuples & plusieurs Rois à y entrer. Il paroît qu'Attale, Pleurate, & Scerdilée

\* Ville d'Anticyre dans la Phocide.

de profitèrent de cette invitation. Les Eto-  
liens exhortèrent ceux de Sparte à en faire  
autant. Chlénéas leur Député représenta  
vivement aux Lacédémoniens tous les  
maux dont les Rois de Macédoine les a-  
voient accablés ; le dessein qu'ils avoient  
toujours eu & qu'ils avoient encore d'op-  
primer la liberté de la Grèce ; en particu-  
lier l'impiété sacrilège dont avoit usé Phi-  
lippe en pillant un temple dans la ville de  
Thérine, la noire perfidie & la cruauté qu'il  
avoit exercées contre les Messéniens. Il  
ajouta qu'ils n'avoient rien à craindre de la  
part des Achéens, lesquels, après toutes  
les pertes qu'ils avoient faites dans la der-  
nière campagne, se trouveroient fort heu-  
reux de pouvoir défendre leur pays : que  
pour Philippe, quand il verroit les Eto-  
liens l'attaquer par terre, les Romains &  
Attale par mer, il ne songeroit point à  
porter ses armes dans la Grèce. Il conclut,  
en demandant que les Lacédémoniens per-  
sévéraissent dans l'alliance qu'ils avoient fai-  
te avec l'Etolie, ou que du moins ils de-  
meurassent neutres.

Lyciscus, Député des Acarnaniens, par-  
la après lui, & se déclara d'abord ouverte-  
ment pour les Macédoniens. Il fit valoir  
les services que Philippe, & après lui A-  
lexandre, avoient rendus à la Grèce en at-  
taquant & ruinant les Perses qui en étoient  
les plus anciens & les plus cruels ennemis.

Il fit souvenir les Lacédémoniens de la douceur & de la clémence qu'avoit montré à leur égard Antigone lorsqu'il se rendit maître de Sparte. Il insista sur la honte & sur le danger qu'il y avoit de donner entrée dans la Grèce à des Barbares : il appelloit ainsi les Romains. Il dit qu'il étoit de la sagesse des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençoit à se former en Occident, & qui sans doute éclateroit bientôt, d'abord sur la Macédoine, puis sur la Grèce entière, dont il causeroit la ruine. » Pourquoi vos ancêtres, leur dit-il, » précipitèrent-ils dans un puits celui qui » venoit de la part de Xerxès les inviter à » se soumettre & à se joindre à ce Prince ? » Pourquoi Léonide votre Roi, avec ses » trois cens Spartiates, affronta-t-il la » mort ? N'étoit-ce pas pour défendre la » liberté commune de la Grèce ? Et maintenant on vous exhorte à la livrer à d'autres Barbares, d'autant plus dangereux, » qu'ils paroissent plus modérés. Que les » Etoliens se deshonnorent, s'ils le veulent, » par cette honteuse prévarication : elle » leur convient, à eux qui ignorent ce que » c'est que la gloire, & qui ne sont sensibles qu'à un sordide intérêt. Pour vous, » Spartiates, défenseurs de la liberté & de » l'honneur de la Grèce, vous soutiendrez » jusqu'à la fin un titre si glorieux.

Le fragment de Polybe, où ces deux



harangues sont rapportées , en demeure là , & ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connoître que Sparte se joignit aux Etoliens, & entra dans le Traité commun. Elle étoit pour lors partagée en deux factions , dont les intrigues & les disputes, poussées jusqu'aux dernières violences , excitoient de grands troubles dans la ville. L'une portoit avec chaleur les intérêts de Philippe , l'autre étoit ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paroît que Machanidas étoit à la tête , & que profitant des troubles qui agitoient pour lors la République , il s'en rendit le maître , & en devint le Tyran.

AN. M. 3796. P. Sulpitius & le Roi Attale étant arrivés  
 Av. J.C. 208. avec leur flotte au secours des Etoliens, ceux-  
 Liv. lib. 27. ci concurent de grandes espérances , & la  
 n. 29-33. terreur se répandit dans le parti contraire,  
 Polyb. l. 10. d'autant plus que Machanidas Tyran de  
 pag. 612. Sparte attaquoit déjà les terres des Achéens , dont il étoit tout voisin. Aussitôt les Achéens & leurs alliés députent vers Philippe , & le pressent de venir en Grèce pour les défendre & les soutenir. Il ne tarda pas. Les Etoliens sous la conduite de Pyrrhias qui cette année avoit été nommé leur Général conjointement avec le Roi Attale , s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia. Pyrrhias avoit avec lui les troupes qu'Attale & Sulpitius lui avoient envoyées. Philippe le battit deux fois , & les Etoliens

Ville de  
 Thessalie  
 dans la Ph-  
 thiotide.

furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à Phalare avec son armée. *Ville aussi de Thessalie.*

Pendant le séjour qu'il y fit, il arriva des Ambassadeurs de la part de Ptolémée roi d'Egypte, des Rhodiens, des Athéniens, & des habitans de Chio. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour établir une paix solide entre Philippe & les Etoliens. Ce n'étoit pas tant par bonne volonté pour ceux-ci, que par la peine qu'ils avoient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Grèce, ce qui pouvoit le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandoient. Car ses conquêtes sur les Etoliens & sur leurs alliés lui facilitoient le moien de devenir maître de toute la Grèce, à quoi ses prédécesseurs avoient toujours aspiré, & lui ouvroient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédoit hors de l'Egypte. Philippe renvoia la délibération sur la paix à l'Assemblée prochaine des Achéens, & cependant accorda aux Etoliens une trêve de trente jours. Quand il se fut rendu à l'Assemblée, les Etoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, ôtèrent toute espérance d'accommodement. Philippe, indigné que les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'Assemblée, il n'avoit point du tout compté sur la droiture & la sincérité des Etoliens, mais qu'il étoit

bien aise de convaincre ses Alliés qu'il désiroit véritablement la paix , & que les Etoliens seuls y mettoient obstacle. Il partit de là , après avoir laissé aux Achéens quatre mille hommes pour les soutenir , & se rendit à Argos , où l'on étoit près de donner les Jeux Néméens , dont il étoit bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence.

Pendant qu'il étoit occupé à la célébration de ces Jeux , Sulpitius étant parti de Naupacte , & aiant débarqué entre Sicyone & Corinthe , ravagea tout le plat pays. Philippe , sur cette nouvelle , quitta les Jeux , marcha promptement contre les ennemis , & les trouvant chargés de butin , il les mit en fuite , & les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux Jeux il fut reçu avec un applaudissement général , d'autant plus qu'ayant quitté son diadème & sa pourpre royale , il s'égaloit & se confondoit avec tous les spectateurs , spectacle bien agréable & bien flatteur pour des villes libres. Mais autant que ses manières simples & populaires l'avoient fait aimer , autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux. Il alloit de nuit dans les maisons en simple particulier , & y exerçoit toutes sortes de licences. Il n'étoit pas sur aux pères & aux maris de vouloir s'y opposer , & ils couroient risque de leur vie.

Quelques jours après la célébration des



Jeux , Philippe , avec les Achéens , qui avoient pour Capitaine Général Cycliade, aiant passé la rivière de Larisse , s'avance jusqu'à la ville d'Elis , qui avoit reçu une garnison Etolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines : puis il s'approcha de la ville en bataille rangée , & fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes , pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet : mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes Romaines. Sulpitius étant parti de Naupaëte avec quinze galères, & aiant débarqué quatre mille hommes, étoit entré de nuit dans la ville d'Elis. Le combat fut rude. Démophante , Général de la cavalerie des Eléens, aiant apperçu Philopémen qui commandoit celle des Achéens, s'avança hors des rangs , & courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pié ferme , & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux piés de son cheval. Démophante tombé , sa cavalerie prit la fuite. J'ai déjà parlé de Philopémen , & bientôt je le ferai connoître plus en détail. D'un autre côté l'Infanterie Eleenne combattoit avec avantage. Le Roi voyant que les siens commençoient à plier, poussa son cheval au milieu de l'infanterie Romaine. Son cheval percé d'un coup de javelot, le jette par terre. Alors le combat devint furieux , chacun de son côté faisant des ef-

*Plut. in Philop. p. 360.*

forts extraordinaires , les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le Roi signala son courage en cette occasion, aiant été obligé de combattre long-tems à pié au milieu de la cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin aiant été enlevé par les siens, & mis sur un autre cheval , il se retira. Il alla camper à cinq milles de là , & le lendemain aiant attaqué un château où s'étoit retirée une grande multitude de payfans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, & prit vingt mille bêtes tant de gros que de menu bétail: avantage qui pouvoit le consoler de l'affront qu'il venoit de recevoir à Elis.

Dans ce moment il reçut des nouvelles que les Barbares avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur le champ pour aller défendre son pays , aiant laissé aux alliés deux mille cinq cens hommes de son armée. Sulpitius avec sa flote se retira à Egine , où il se joignit au Roi Attale , & y passa l'hiver. Quelque tems après les Achéens livrèrent un combat aux Etoliens & aux Eléens près de Messène , où ils eurent l'avantage.

## §. V.

*Education & grandes qualités de Philopémen.*

*Plut. in  
Philop pag.  
356-361.*

PHILOPÉMEN , dont il sera beaucoup

parlé dans la suite , étoit de Mégalopolis , ville de l'Arcadie dans le Péloponnèse. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre de Mantinée , qui après la mort de son père, par reconnoissance pour les services importans qu'il en avoit reçus, servit au jeune pupille de Tuteur & de Gouverneur.

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Edémus & de Démophane, citoyens de Mégalopolis , qui avoient été dans l'école d'Arcésilas fondateur de la nouvelle Académie. Le but de la philosophie , dans ces tems-là , étoit de porter les hommes à servir leur patrie , & de les former par ses préceptes au gouvernement de la République & au maniement des grandes affaires. C'est l'avantage inestimable que procurèrent à Philopémen les deux Philosophes dont nous parlons , par où ils le rendirent le bonheur commun de la Grèce. Aussi , comme on dit que les mères aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont dans un âge avancé , la Grèce, comme ayant enfanté Philopémen dans sa vieillesse , & après tous les grands personnages qu'elle avoit portés, l'aima singulièrement, & se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voioit croître sa réputation. Il fut appelé *le dernier des Grecs* , comme Brutus dans la suite *le dernier des Romains* : sans doute pour marquer que la Grèce ,



après Philopémen, n'avoit produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Aiant pris Epaminondas pour son modèle, il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à exécuter, & son parfait désintéressement : mais pour sa douceur, sa patience, sa modération dans les différens qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat, c'est ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain esprit de contention, qui étoit la suite de son caractère violent & emporté, le rendoit plus propre aux vertus guerrières qu'aux vertus politiques.

Aussi, dès son enfance, il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à cette profession ; à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paroissoit très bien constitué & très bien formé pour la Lutte, & que quelques amis particuliers l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda si cet exercice des Athlètes étoit propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre, que la vie des Athlètes, obligés de garder un régime fixe & réglé, de prendre de certaines nourritures & toujours aux mêmes heures, & de donner un certain tems au sommeil, pour conserver leur embonpoint qui faisoit la plus

grande partie de leur mérite ; que cette vie, dis-je , étoit toute différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim & la soif, le froid & le chaud , & qui n'ont point toujours des heures marquées ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques , ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public & pour l'Etat , & les trouvant dès-là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talens , & quelque amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses Gouverneurs & de ses Maîtres , il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoie faire des courses dans la Laconie , pour piller & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses , il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il n'y avoit point de troupes en campagne , il occupoit son loisir à se rendre robuste & léger par les exercices de la chasse , ou bien il s'appliquoit à cultiver la terre , car il avoit un bel héritage à une lieue de la ville, où il alloit tous les jours après son diner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paille comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du

jour, il alloit avec ses vigneronns travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ses laboureurs : après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques avec ses amis & les Magistrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'emploioit à payer la rançon de ceux de ses citoiens qui avoient été faits prisonniers. Il tâchoit d'augmenter son revenu en mettant ses terres en valeur, qui est le plus juste de tous les gains ; & il ne se contentoit pas de s'y arrêter en passant & pour son seul plaisir, mais il y donnoit tous ses soins, persuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité & d'honneur que de faire profiter son bien en s'abstenant de celui des autres.

Je prie les Lecteurs, pour juger saine-ment de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siècles dont je parle, & de se souvenir de l'estime & de l'usage que toutes les nations policées, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Romains, faisoient de la culture des terres, & du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers, je veux dire les Romains, après avoir remporté de célèbres victoires, & être descendus du char de triomphe couronnés de lauriers & de gloire, retournoient aussitôt à leurs mé-  
tairies d'où on les avoit tirés pour les met-  
tre



tre à la tête des armées , & alloient conduire la charrue & les bœufs avec ces mêmes mains qui venoient de vaincre & de défaire les ennemis. Nos mœurs, nos usages ne trouvent rien que de vil & de méprisable dans un pareil exercice : mais c'est un malheur pour nous. Le luxe , en corrompant nos mœurs , a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand & estimable , ce qui n'est digne que de mépris ; & il attache au contraire une idée de mépris & de bassesse à ce qui a une véritable grandeur & une solide beauté.

Philopémen écoutoit volontiers les discours des Philosophes , & lisoit avec plaisir leurs traités ; non pas tous indifféremment , mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homère , il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguïser le courage, & porter aux grandes actions ; & ce Poète en est plein , jamais écrivain n'ayant peint la valeur avec des traits si vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures , il aimoit sur-tout à lire les traités d'Evangelus qu'on appelle *les Tactiques* , c'est-à-dire l'Art de ranger des troupes en bataille , & les histoires de la vie d'Alexandre. Car il pensoit qu'il falloit toujours rapporter les paroles aux actions , les préceptes à la pratique : estimant peu des lectures qui n'ont pour but que de sa-

tisfaire une vaine curiosité , ou de procurer un plaisir rapide & passager.

Quand il avoit lu les préceptes & les règles des Tactiques , il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par des plans dressés sur des planches : mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne. Car , dans ses marches , il observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas ; toutes les coupures & les irrégularités du terrain ; toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligés de prendre à cause des ruisseaux , des ravins , des défilés , qui forcent de se resserrer ou de s'étendre : & après y avoir fait de sérieuses réflexions en lui-même , il en raisonnoit avec ceux qui l'accompagnoient.

Il étoit dans sa trentième année lorsque Cléomène , roi de Lacédémone , attaqua Mégalopolis. Nous avons vû quel courage & quelle grandeur d'ame il fit paroître dans cette occasion. Il ne se signala pas moins , quelques mois après , dans la bataille de Sélasie , où Antigone remporta une célèbre victoire sur le même Cléomène. Ce Prince , touché d'un mérite si éclatant dont il avoit été témoin par lui-même , lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attacher à son service. Il les refusa par l'attachement qu'il avoit pour sa patrie , & parce que d'ailleurs il se sentoit une répu-

gnance naturelle pour la vie de la Cour , qui exige mille assujettissemens , & où il n'est pas possible de conserver sa liberté. Ne voulant pas néanmoins demeurer oisif & sans occupation , il passa en Crète où il y avoit guerre , pour apprendre encore mieux le métier des armes. La Crète fut pour lui une excellente école , où il fit de grands progrès , & où il acheva de se former dans l'art militaire. Il y trouva des hommes très belliqueux , très adroits à toutes sortes de combats , très tempérans , & accoutumés à une discipline très sévère.

Après y avoir servi quelque tems , il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom , qu'à son arrivée il fut fait Général de la Cavalerie. Il commença par examiner l'état de ses troupes , où il ne trouva aucun ordre , aucune discipline. Il ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville , exhortant en particulier tous les jeunes gens , les piquant d'honneur , les animant par la vûe des récompenses , employant quelquefois la sévérité & les châtimens quand il trouvoit des esprits indociles & rebelles. Il leur faisoit faire souvent des exercices , des revûes , des tournois dans les lieux où il pouvoit avoir le plus de spectateurs. Par ce moien , en très peu de tems , il les rendit tous si robustes , si adroits , si courageux , & si prompts , que



toutes les évolutions & tous les mouvements à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque Cavalier seul, se faisoient avec une adresse & une facilité, qui eussent presque donné lieu de croire que toute cette Cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans le combat près de la ville d'Elis, qui est le dernier dont nous avons parlé, & où il commandoit la cavalerie, il se fit un grand honneur; & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au dessous d'aucun soldat pour des coups de main, ni inférieur aux plus vieux Capitaines en sagesse & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puissance où elle parvint, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient méprisés & foibles, parce qu'ils étoient défunis, & que chaque ville ne travailloit que pour elle & pour ses propres intérêts. Aratus les releva en les unissant & en les liguant toutes ensemble, & sa vûe étoit de faire de tout le Péloponnèse un seul corps & une seule puissance, que cette union auroit rendu invincible. Il réussit moins dans ses entreprises par son courage & sa hardiesse, que par sa prudence, son adresse,

son affabilité, sa douceur, &, ce qu'on a regardé comme un défaut dans son gouvernement, par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les Princes étrangers, auxquels par là sa République demeura soumise. Mais, dès que Philopémen eut commencé à prendre en main le gouvernement, comme il étoit grand homme de guerre, & qu'il avoit fait panacher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, il releva le courage des Achéens, & les trouvant en état de résister par eux-mêmes à leurs ennemis, il leur fit secouer le joug des puissances étrangères.

Il réforma beaucoup de choses dans les troupes des Achéens, changea leur ordonnance de bataille & leur armure, qui étoient très défectueuses. Il leur fit prendre de grands & forts boucliers, leur donna de bonnes lances, les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, & de bons cuissarts; & par là il les accoutuma à combattre de pié ferme & en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir & de voltiger comme des troupes légèrement armées, qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent.

Il travailla ensuite à une autre réforme, bien plus difficile, mais encore plus importante en un sens : ce fut de modérer & de régler leur luxe & leur excessive dépense. Je dis modérer : car il ne crut pas

pouvoir déraciner entièrement cette forte passion qu'ils avoient pour la parure & pour l'éclat. Il se contenta d'abord de lui substituer un autre objet, en leur inspirant du goût pour une autre magnificence, qui consistoit à se distinguer par leurs chevaux, par leurs armes, & par tout l'équipage de guerre. Cette ardeur passa jusques aux femmes, qui n'étoient plus occupées qu'à travailler pour leurs maris ou pour leurs enfans. On ne voioit entre les mains des femmes que des casques qu'elles ornoient de panaches teints dans les plus vives couleurs, & des cottes d'armes de cavaliers, & des casques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûe seule augmentant leur audace, excitoit en eux un vif desir d'affronter les plus grands dangers, & une sorte d'impatience d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne inmanquablement après elle le luxe, inspire une secrète mollesse à ceux qui les regardent & qui s'y livrent: les sens enchantés & éblouis par ces charmes trompeurs conspirant à séduire l'esprit même, & à l'affoiblir par leurs douces sollicitations. Mais au contraire, la magnificence qui a les armes pour objet, relève le courage & le fortifie.

*Plut. in Brut. pag. 1001.* D'autres grands hommes ont pensé de même que Philopémen. Plutarque observe



que Brutus , qui dans tout le reste avoit accoutumé les Capitaines à fuir toute superfluité , étoit persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre les mains , & dont ils se couvrent , relève le courage des hommes qui ont du cœur & de l'ambition , & rend plus âpres au combat les avarés , en les forçant de défendre avec courage des armes qu'ils regardent comme une possession précieuse & honorable. Le même Auteur dit que ce qui acquit à Sertorius les bonnes grâces des Espagnols, c'est qu'il leur donnoit avec profusion de l'or & de l'argent pour dorer leurs casques , & enrichir leurs boucliers. C'étoit aussi le sentiment de <sup>a</sup> César , qui avoit soin de donner à ses soldats des armes brillantes d'or & d'argent , non seulement pour la pompe & l'éclat , mais pour les rendre plus fermes dans le combat par la crainte de perdre des armes d'un tel prix.

Il ne faut pas dissimuler que des Capitaines d'un aussi grand nom que ceux que je viens de nommer , pensoient diversement. Mithridate , instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifi-

*Plut. in  
Lucullo pag.  
486.*

a Habebat tam cultos miliciores eorum in prælio essent  
lites , ut argento & auro metu damni. *Sueton. in Jul.  
politici armis ornaret , simul* *Cæs. cap. 67.*  
& ad speciem , & quo tena-

les regarder comme la richesse du vainqueur, & non comme la force de ceux qui les portent. Papirius, célèbre Dictateur, qui répara si avantageusement par la défaite des Samnites, l'affront que les Romains avoient reçu aux fourches Caudines, disoit <sup>a</sup> à ses troupes qu'il faut que le soldat ait quelque chose de hérissé, & que la dorure lui sied mal : que le fer & le courage doivent faire sa gloire & sa fierté. En effet, ajoutoit-il, l'or & l'argent, à parler vrai, sont moins des armes que des dépouilles. Cette parure brille avant l'action, & devient hideuse à travers le sang & le carnage. L'ornement du soldat, c'est la bravoure : le reste suit toujours la victoire. Un ennemi riche est la proie du vainqueur, quelque pauvre qu'il soit. Tout le monde sait <sup>b</sup> qu'Alexandre le Grand parloit ainsi de la richesse & de la magnificence des armes Persannes.

Ce n'est pas à moi à décider, dans cette variété de sentimens, lesquels de ces grands hommes pensoient plus juste. Mais on ne

<sup>a</sup> Horridum militem esse debere, non calatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam veriùs quàm arma esse; nitentia ante rem, deformia inter sanguinem, & vulnera. Virtutem esse militis decus, & omnia illa victoriam sequi: & ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse. *Liv. lib. 9. n. 40.*

<sup>b</sup> Aciem hostium auro purpuraque fulgentem intueri jubebat, prædam non armagestantem. Irent, & imbellibus feminis aurum viri eriperent. *Q. Curt. lib. 3. cap. 10.*

peut qu'admirer l'habileté & l'adresse de Philopémen, qui trouvant le luxe établi & dominant dans sa nation, ne crut pas devoir entreprendre de l'extirper entièrement ; & se contenta de lui donner un objet plus louable, & plus digne d'hommes courageux.

Quand Philopémen eut accoutumé la jeunesse à chercher sa parure dans ses armes, il l'exerça & la forma lui-même avec grand soin à toutes les parties de la discipline militaire. Les jeunes gens de leur côté se prétoient avec grand plaisir aux leçons qu'il leur donnoit par rapport aux évolutions militaires, & il y avoit entre eux une forte émulation à qui les exécuteroit avec plus de facilité & de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna, leur plut merveilleusement, parce que des rangs bien ferrés leur parurent plus difficiles à rompre : & leurs armes, quoique beaucoup plus pesantes qu'auparavant, leur devinrent plus aisées & plus légères, parce qu'ils les manioient & les portoient plus volontiers, à cause de leur éclat & de leur beauté, & qu'il leur tar-  
doit de les essayer, & de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Il faut avouer que Philopémen, de quelque côté qu'on l'envisage, est un grand homme de guerre, & un beau modèle pour tous ceux que la Providence appelle à la



*En 1735.*

profession des armes. Je ne puis trop exhorter nos jeunes Officiers, & notre jeune Noblesse, à étudier avec attention un si parfait modèle, & à s'y conformer en tout ce qui est imitable pour eux. Nos jeunes Seigneurs sont pleins de courage, de sentimens d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour le service de leur Prince : la guerre qui vient de s'allumer tout d'un coup dans l'Europe, & à laquelle ils se portent avec une ardeur incroyable, en est une preuve bien sensible : & encore plus ce qui s'est passé en Italie & sur le Rhin. Ils ont du feu, de la vivacité, de l'esprit, & ne manquent point de talens, & des qualités qui peuvent conduire à tout qu'il y a de plus grand. Mais ils manquent quelquefois d'une éducation mâle & vigoureuse, seule capable de former de grands hommes en quelque genre que ce soit. Nos mœurs, tournées malheureusement par un goût presque général vers la mollesse, les délices, le luxe, les plaisirs, l'admiration des choses vaines, & l'amour d'un faux éclat, énervent le courage dès les plus tendres années, & émoussent en nous cette pointe de vertu Gauloise qui nous étoit naturelle.

Si notre jeune Noblesse étoit élevée comme le fut Philopémen, je parle de ce qui est compatible avec nos mœurs : que de bonne heure elle prît du goût pour des

études solides, pour la bonne philosophie, pour l'histoire, pour la politique; qu'elle se proposât pour modèles tant de grands Capitaines que le dernier siècle a portés; qu'elle se rendit disciple de ceux qui se distinguent aujourd'hui parmi nous; qu'elle comprît bien une fois que la vraie grandeur ne consiste point à l'emporter sur les autres par le faste & la dépense, mais à s'en distinguer par un solide mérite; enfin, qu'elle mît son plaisir & sa gloire à se former dans l'art militaire, à en étudier toutes les parties, à en saisir le vrai point & le vrai but, & à n'omettre aucun des moïens qui peuvent l'y perfectionner: quels Officiers, quels Commandans, quels Héros la France ne fourniroit-elle pas! Un seul homme jetta cette ardeur & cette émulation parmi les Achéens. Qu'il seroit à souhaiter, (& pourquoi ne l'espérerions-nous pas?) que quelqu'un de nos Princes grand en tout, en courage comme en naissance, fît revivre dans nos armées cet ancien goût de simplicité, de frugalité, de générosité; & tournât le goût de la nation vers le beau, le solide, & l'honnête! Nulle conquête n'approcheroit de cette gloire.



## §. VI.

*Diverses expéditions de Philippe & de Sulpitius. Digression de Polybe sur les Signaux par le feu.*

AN M. 3797. NOUS AVONS DIT que le Proconsul  
 AV. J. C. 207. Sulpitius & le Roi Attale étoient demeu-  
 Polyb. l. 10. rés à Egine pendant les quartiers d'hiver.  
 p. 612 614. Ils en sortirent dès que le printems fut  
 Liv. lib. 28. venu, & se rendirent à Lemnos avec leurs  
 n. 5-8. flotes, qui, jointes ensemble, faisoient soi-  
 xante galères. Philippe de son côté, après  
 avoir marqué le rendez-vous de l'armée  
 à Larisse, ville de Thessalie, s'avança vers  
 Démétriade, pour être en état de faire face  
 à l'ennemi soit par terre, soit par mer. Les  
 Ambassadeurs des alliés y vinrent de tous  
 côtés pour implorer son secours dans le  
 danger pressant où ils se trouvoient. Il les  
 écouta favorablement, & leur promit à  
 tous de leur envoyer du secours selon que  
 le tems & le besoin l'exigeroient. Il le fit  
 en effet, & envoya différens corps de trou-  
 pes en différens endroits, pour les mettre  
 en sûreté contre l'attaque des ennemis. Il  
 se rendit lui-même à Scotusse, & y fit pas-  
 ser ses troupes de Larisse qui en est fort  
 près : puis il retourna à Démétriade. Et  
 afin de pouvoir courir à propos au secours  
 des alliés qui seroient attaqués, il établit  
 dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la



petite île de Péparétthe des signaux, & plaça de son côté sur le Tifée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient dessein d'attaquer. J'expliquerai dans la suite en quoi consistoient ces signaux.

Le Proconsul & le Roi Attale s'avancèrent vers l'Eubée, & formèrent le siège d'Orée qui est une des principales villes. Elle avoit deux Châteaux très bien fortifiés, & pouvoit faire une longue résistance: mais Plator, qui y commandoit pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeans. Il avoit donné exprès les signaux trop tard, pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avoit assiégée aussitôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos, & le Commandant, sourd & inaccessible aux promesses du Proconsul, se préparoit à faire une bonne défense. Sulpitius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente, & il eut la sagesse d'y renoncer sur le champ. La ville étoit très bien fortifiée par elle-même, & d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux, <sup>a</sup> dans le-

<sup>a</sup> *Haud alia infestior classium montibus, subiti ac procel-  
latus est. Nam & venti ab ipsi se dejiciunt, & fretum  
utriusque terræ præ altis ipsum Euripi, non septies*

quel le flux & le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des tems fixes & marqués, comme c'est le bruit commun, dit Tite-Live, mais où ils n'ont rien de réglé, & où les flots sont agités tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec tant de violence, qu'on diroit que ce sont des torrens qui se précipitent du haut des montagnes : de sorte que les vaisseaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni sûreté.

Attale assiégea Opunte, ville située assez près de la mer, chez les Locriens, dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, aiant fait en un seul jour plus de soixante milles, \* c'est-à-dire plus de vingt lieues. La ville venoit d'être prise quand il en approcha ; & il auroit pu surprendre Attale qui la ravageoit, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée, & là aiant appris que Prusias, roi de Bithynie, étoit entré dans ses Etats, il reprit le chemin de l'Asie ; & Sulpitius retourna à l'île d'Egine. Philippe, après avoir pris plusieurs petites villes, & fait échouer le des-

die, sicut fama fert, tempo- | Ita nec nocte, nec die, quies  
ribus statim reciprocatur : sed | navibus datur. Liv.  
temere, in modum venti | \* Tite-Live le marque  
nunc huc nunc illuc verso | ainsi. C'étoit une marche  
mari velut monte præcipiti, | bien forcée.  
devolutus torrens rapitur.

sein de Machanidas, tyran de Sparte, qui songeoit à attaquer les Eléens occupés à préparer la célébration des Jeux Olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens qui se tenoit à Egium, où il comptoit trouver la flotte Carthaginoise, & la joindre à la sienne : mais sur la nouvelle du départ de celle des Romains & d'Attale, elle s'étoit retirée.

Philippe <sup>a</sup> avoit une vraie douleur de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à tems pour exécuter ses projets ; la fortune, disoit-il, prenant plaisir à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, & à rendre ses courses & tous ses mouvemens inutiles. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Aiant pris les dieux & les hommes à témoin qu'il n'avoit manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher par-tout l'ennemi, il ajouta qu'il ne pouvoit dire de quel côté il y avoit eu le plus de promptitude, ou du sien à voler au secours des alliés, ou de celui des ennemis à se dérober de ses mains par la fuite. Que c'étoit déjà de leur part un aveu qu'ils se croioient inférieurs à lui en forces : mais

<sup>a</sup> Philippus mœrebat & currisse; & sapientem om-  
angebatur, cum ad omnia nia ex oculis elusisse celeri-  
ipse raptim isset, nulli ta- tatem suam fortunam. Liv.  
men se rei in tempore oc-



qu'il espéroit remporter bientôt sur eux une victoire complète, qui en feroit une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, & fait quelques légères expéditions, il retourna en Macédoine, pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

*Digression de Polybe sur les signaux par le feu.*

LA MATIERE que traite ici Polybe est assez curieuse par elle-même, & d'ailleurs elle a assez de rapport avec l'histoire dont je parle actuellement, pour faire excuser une digression qui ne sera pas extrêmement longue, & que l'on peut passer si l'on craint qu'elle n'ennuie. Je la rapporterai presque mot à mot telle qu'elle est dans Polybe. Tite-Live, dans le récit des faits que je viens de rapporter, & qu'il a copié presque littéralement d'après Polybe, fait a mention de ces mêmes signaux par le feu: mais il se contente de les indiquer simplement, parce que l'invention n'en étant pas dûe aux Romains, cela regardoit moins son histoire. Mais cet artifice des signaux, qui

a Philippus, ut ad omnes hostium motus posset occurrere, in Phocidem atque Eubœam, & Peparethum, qui loca alta eligent, unde editi ignes apparerent: ipse in Tisæo (mons 28. n. 5. est in altitudinem ingentem cacuminis editi) speculam posuit, ut ignibus procul sublati, signum, ubi quid committerent, unde editi ignes apparerent acciperet. Liv. lib.

fait une partie de l'art militaire, appartient proprement à l'histoire des Grecs, & montre jusqu'à quel point de perfection ils avoient porté toutes les parties de ce grand art, les réflexions sérieuses qu'ils avoient faites sur tout ce qui y a quelque rapport, & le détail étonnant où ils étoient entrés pour la construction des machines & des différentes armures, & pour les signaux.

Comme la manière de donner des signaux par le feu, dit Polybe, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, je croi qu'il est à propos de ne point passer légèrement sur cette matière, mais de m'y arrêter un peu, pour en donner une connoissance plus parfaite. *Polyb. l. 10. p. 614 618.*

C'est une vérité reconnue de tout le monde, que l'occasion peut beaucoup en toutes choses, mais principalement dans la guerre. Or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer ou qu'elles se passent actuellement, il est facile par ce moien de les faire savoir à trois ou quatre journées de là, & quelquefois à une plus grande distance : & par là on se met en état de recevoir à point nommé le secours dont on a besoin.

Autrefois cette manière d'avertir, parce qu'elle étoit trop simple, n'étoit presque

d'aucune utilité. Car pour en faire usage, il falloit être convenu de certains signaux : & comme il y a une infinité de divers événemens, la plupart ne pouvoient se connoître par cette voie. Par exemple, pour ne point sortir de l'histoire que je raporte, il étoit aisé de faire savoir qu'il étoit arrivé une armée navale à Orée, à Péparétthe, ou à Chalcis, parce qu'on avoit prévu ces cas, & qu'on étoit convenu des signaux qui pouvoient les marquer. Mais une révolte subite, une trahison, un grand meurtre commis dans la ville, & d'autres choses qui arrivent assez souvent, & qu'on ne peut prévoir; ces sortes d'événemens, qui demandent néanmoins que sur le champ on en délibère, & qu'on y apporte un prompt remède, ne pouvoient s'annoncer par le moien des signaux. Car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événemens qu'il n'est pas possible de prévoir.

Enée \*, cet Auteur dont nous avons un Ouvrage sur les devoirs d'un Général d'armée, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient : mais il s'en faut beaucoup qu'il

\* Enée vivoit du tems d'Alexandre le Grand. Il écrivit un ouvrage sur l'art militaire. Cinéas, Conseiller de Pyrrhus, fit un abrégé de ce Livre. Pyrrhus écrivit aussi sur la même matière. *Ælian. Tact. cap. 1.* Cicéron fait mention de ces deux derniers dans une de ses lettres. *Summum me duces litteræ tuæ reddiderunt. Flanè nesciebam te tam peritum esse rei militaris. Pyrrhi te libros & Cineæ video lectitasse. Lib. 9. Epist. 15. ad Papir. Poetam.*



ne l'ait fait avec tout le succès qu'on auroit souhaité , & qu'il s'étoit proposé lui-même. On en va juger.

Ceux, dit-il, qui veulent s'entre-donner des signaux pour des affaires pressantes, doivent commencer par préparer deux vaisseaux de terre qui soient également larges par-tout & également profonds. C'est assez qu'ils aient quatre piés & demi de profondeur, & un pié & demi de largeur. Il faut avoir ensuite des morceaux de liége qui soient proportionnés à l'ouverture de ces vaisseaux, mais qui aient un peu moins de largeur, (pour pouvoir descendre aisément jusqu'au fond des vaisseaux.) On fiche au milieu de ce liége un bâton, qui doit être dans l'un & dans l'autre des deux vases d'une égale grandeur. On divise ce bâton par des intervalles bien marqués de trois doigts chacun, pour y écrire les choses qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervalles par exemple : IL EST ENTRÉ DE LA CAVALERIE DANS LE PAYS. Sur l'autre : IL EST ARRIVÉ DE L'INFANTERIE PESAMMENT ARMÉE. Sur le troisième : DE L'INFANTERIE LÉGÈRE. Sur le suivant : DE L'INFANTERIE ET DE LA CAVALERIE. Sur un autre : DES VAISSEAUX. Ensuite : DES VIVRES. Et ainsi du reste, jusqu'à ce qu'on ait rempli tous les intervalles des choses que l'on prévoit qui peuvent vrai-

semblablement arriver dans la guerre dont il s'agit.

Après cela il faut observer que les deux vaisseaux aient chacun un petit tuyau ou robinet d'une égale grosseur , afin que les eaux se vuident également. Pour lors on remplit d'eau les vases ; on pose dessus les morceaux de liége avec leurs bâtons , & on ouvre les robinets. Cela fait , il est clair que , les vases étant égaux , le liége descendra , & les bâtons s'enfonceront dans les vases , à proportion que ceux-ci se videront. Pour être plus sûr de cette justesse , il est bon d'en faire l'épreuve auparavant , & d'examiner si tout s'accorde & concourt ensemble par une exécution uniforme de part & d'autre.

Quand on s'en est bien assuré , on porte les deux vases aux deux endroits où l'on doit donner & observer les signaux : on y verse de l'eau , & on y met le liége avec le bâton. A mesure qu'il arrivera quelque une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons , on leve un flambeau , un fanal , & on le tient élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en leve un autre. ( Ce premier signal n'est que pour s'assurer de part & d'autre qu'on est prêt & attentif. ) Alors on baisse le fanal , & on ouvre les robinets. Quand l'intervalle , c'est-à-dire l'endroit du bâton où la chose dont on veut avertir est écrite , sera descendu au niveau

des vases , celui qui donne le signal leve son flambeau ; & de l'autre côté sur le champ le correspondant ferme le robinet de son vase , & regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau. Si de part & d'autre tout a été exécuté avec la même promptitude , de part & d'autre on lira la même chose.

Quoique cette manière soit différente de celle qui se pratiquoit dans les premiers tems , où l'on ne faisoit autre chose que de demeurer d'accord d'un simple signal qui devoit marquer l'événement qu'on desiroit savoir , & dont on étoit convenu ; néanmoins elle est encore trop vague & trop indéterminée. Car il n'est pas possible de prévoir toutes les choses qui peuvent arriver dans une guerre : & quand on pourroit les prévoir , il seroit impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs , quand il arrivera quelque chose à quoi on ne s'attendoit pas , comment en avertir selon cette méthode ? Ajoutez que ce qui est écrit sur le bâton , n'est point du tout précis & circonstancié. On n'y voit pas combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie ; ni en quel endroit du pays sont ces troupes ; ni combien il est arrivé de vaisseaux ; ni ce qu'on a de vivres. Car, pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton , il auroit falu les prévoir ; &



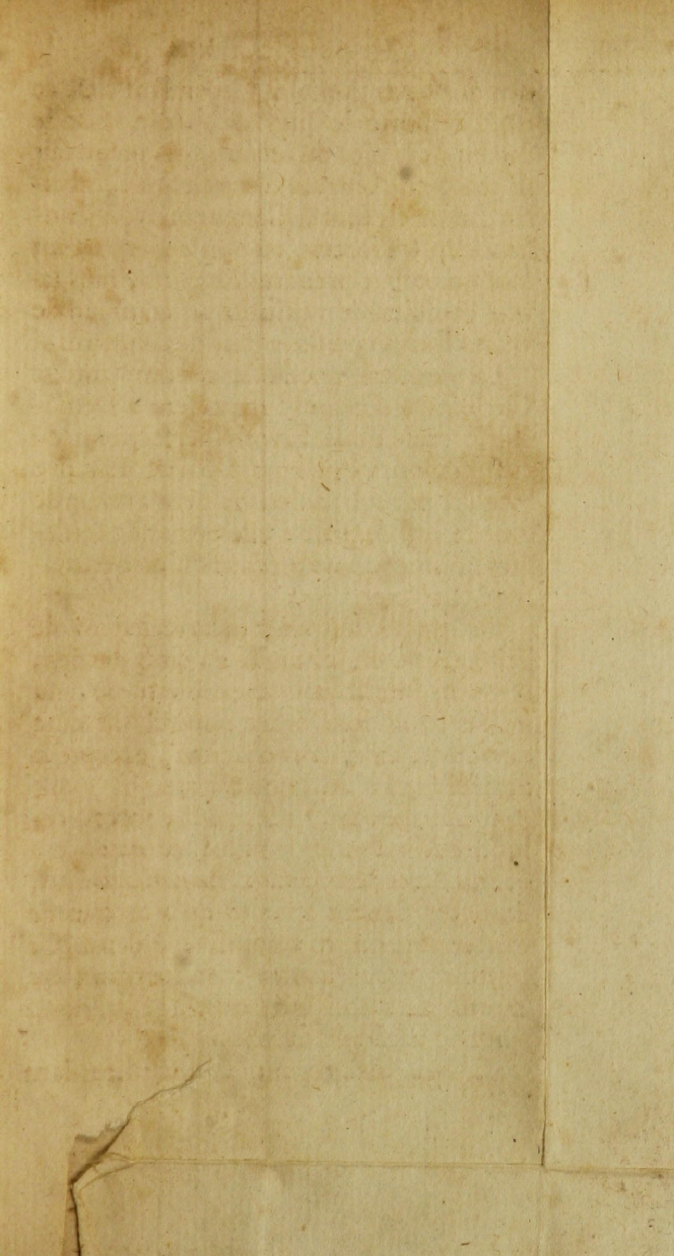
cela n'est pas possible. Cependant c'est ce qu'il importe le plus de savoir. Car le moien d'envoyer du secours, si l'on ne fait ni combien l'on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont ? Comment avoir confiance en ses forces, ou s'en défier, en un mot comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des ennemis ?

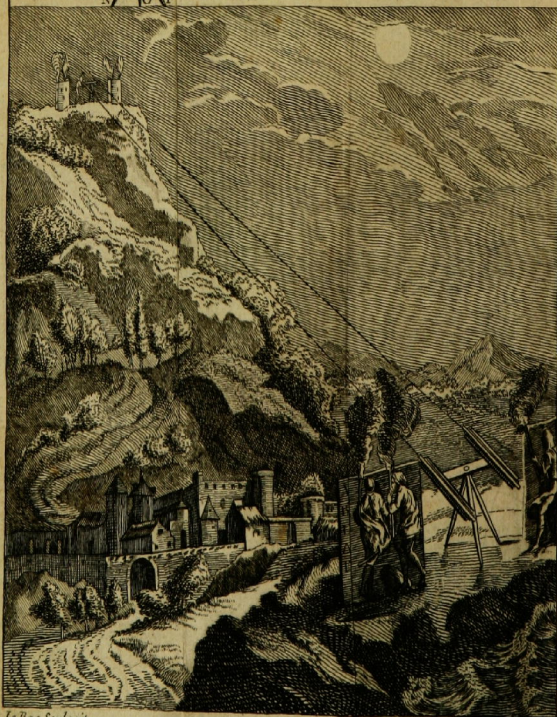
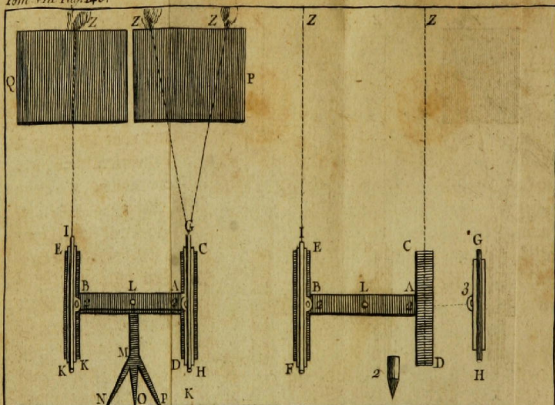
La dernière méthode a pour auteur Cléoxène, d'autres l'attribuent à Démoclite : mais nous l'avons perfectionnée ; c'est toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, & par son moien on peut avertir de tout ce qui se passe : elle demande seulement beaucoup de précaution & d'exactitude. La voici.

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet : on les divise en cinq parties, & on les inscrit dans une tablette de haut en bas selon leur ordre naturel sur cinq colonnes, cinq dans chacune, excepté la dernière qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la sorte, celui qui doit donner le signal, commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, & il les tiendra levés jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux. Ce premier signal servira à faire connoître que de part & d'autre on est prêt : après quoi on baisse ces flambeaux,

Il s'agit maintenant de faire lire dans





Le Bar. Sculpt. it.

Signaux par le feu.



cet alphabet à celui que l'on instruit de loin ce qu'on lui veut apprendre. Celui qui donne le signal élèvera des flambeaux à sa gauche pour faire connoître par leur nombre à l'autre dans quelle colonne il doit prendre les lettres pour les écrire à mesure qu'on les lui montrera ; de sorte que si c'est la première colonne, il n'élève qu'un flambeau ; si c'est la seconde, il en élève deux ; & ainsi du reste , & cela toujours à gauche. Il en fera autant à sa droite , pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il observe & qu'il écrive. Voilà de quoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions chacun s'étant mis à son poste , il faudra que celui qui donne le signal ait un instrument \* géométrique garni de deux tuiaux , afin qu'il connoisse par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dressera la tablette proche de cet instrument , & l'on élèvera à droite & à gauche un solide de dix piés de largeur, & environ de la hauteur d'un homme , afin que les flambeaux qu'on élèvera au-dessus fassent une lumière sûre & aisée à discerner ; & que quand on voudra les abaisser ils soient entièrement cachés derrière.

Tout cela disposé ainsi de part & d'autre, je suppose par exemple qu'on veuille

\* On en trouvera la figure à la fin de ce petit Traité.

annoncer , que *cent hommes de l'île de Crète se sont retirés chez les ennemis*. On choisira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il sera possible, comme *Krétois \* cent ont déserté* ; ce qui exprime la même chose avec beaucoup moins de lettres. On l'annoncera ainsi.

La première lettre est un K , qui est dans la seconde colonne. On élèvera donc à gauche deux flambeaux , pour marquer à celui qui reçoit le signal , que c'est la seconde colonne qu'il doit examiner. Puis on en élèvera cinq à droite , qui feront connoître que la lettre qu'on cherche est la cinquième de la seconde colonne, c'est-à-dire un K.

Ensuite on élèvera quatre flambeaux à gauche , pour marquer le \*\* P qui est dans la quatrième colonne ; puis deux à droite , pour l'avertir que cette lettre est la seconde de la quatrième colonne. On fera la même chose pour les lettres suivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe & déterminée. Si l'on y emploie plusieurs feux , c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : la première , pour savoir dans quelle colonne elle se trouve ; la seconde, pour savoir quel

\* Cela est ainsi disposé ainsi en lettre majuscule dans dans le Grec.

\*\* Le rho , ou , ρ , s'écrit

rang elle tient dans la colonne indiquée. Mais, d'un autre côté, si l'on observe exactement tout ce qui a été prescrit, l'indication sera sûre. Pour parvenir à cette exactitude dans l'opération même, il faudra s'y être beaucoup exercé.

Voilà ce que propose Polybe, grand homme de guerre comme on fait, & politique: dont les vûes, par cette raison, ne doivent pas être méprisées. On pourroit les perfectionner par la réflexion, & en faire usage en plusieurs occasions. C'est dans des pays de montagnes que ces signaux étoient employés.

On m'a prêté une brochure imprimée en 1702, qui a pour titre : *L'Art des signaux, tant pour la terre que pour la mer.* L'écrit est dédié au Roi par le sieur Marcel, Commissaire de la Marine à Arles. Cet Auteur prétend avoir communiqué plusieurs fois, à deux lieues de distance (dans l'intervalle du tems qu'il auroit falu à un homme pour bien écrire & former exactement les lettres du même discours) un avis imprévu d'une page d'écriture.

Je ne sai point quelle étoit cette nouvelle invention, ni quel succès elle a eu: mais il me semble que ces sortes de découvertes ne sont point à négliger. Dans tous les tems, & dans tous les pays, on a été fort curieux de trouver & d'employer des moïens de recevoir ou de donner aux au-



tres de promptes nouvelles ; & les signaux par le feu en font un des principaux.

*Pausan. lib.*  
*1, pag. 130.*

Dès les tems fabuleux, lorsque les cinquante Danaïdes égorgèrent toutes en une seule nuit leurs maris, excepté Hypermnestre qui épargna Lyncée, on dit que l'une & l'autre s'étant sauvées par la fuite, & étant arrivés chacun de son côté en un lieu de sûreté, ils se le firent savoir mutuellement par des signaux de feu ; & que de là étoit venue la fête des flambeaux établie à Argos.

Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troie, avoit promis à Clitemnestre, que le jour même que la ville seroit prise, il l'avertiroit de sa victoire par les feux qu'il feroit allumer. Il lui tint parole, comme on le voit dans la tragédie d'Eschyle, qui porte le nom de ce Prince : où la sentinelle, chargée d'observer ce signal, marque qu'elle passoit de bien mauvaises nuits dans ce fâcheux poste.

On a voit dans les Mémoires que César nous a laissés sur la guerre des Gaules, qu'il employoit aussi ce moien.

*Cæs. Bell.*  
*Gall. lib. 7.*

Le même César en raporte un autre usité chez les Gaulois. Lorsqu'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, ou qu'on avoit besoin d'un prompt secours, ils s'entr'aver-

a Celeriter, ut antè Cæsar castellis eò concursus est.  
imperaverat, ignibus signi- *Cæs. Bell. Gall. lib. 2.*  
ficatione facta, ex proximis

tissoient par des cris redoublés , & qui étoient portés d'un lieu à un autre ; de sorte que le massacre des Romains qui avoit été fait à Orléans au lever du soleil , fut sù sur les huit à neuf heures du soir en Auvergne , à quarante lieues de là.

On parle d'une voie bien plus courte. On prétend que le Roi de Perse, lorsqu'il porta la guerre dans la Grèce , avoit disposé des espèces de sentinelles d'un lieu à un autre qui se communiquoient par la voix les nouvelles que l'on vouloit faire porter au loin ; & qu'elles pouvoient arriver d'Athènes à Suse ( l'espace est de plus de cent cinquante lieues ) en quarante huit heures. Il falloit bien des voix , & la nouvelle n'étoit guères secrète.

*Coel. Rhod. lib. 18. cap. 8. Diod. l. 19. pag. 666.*

On raporte \* aussi qu'un Sidonien proposa à Alexandre le Grand un moien infailible pour établir une communication prompte & sûre entre tous les pays de sa domination. Il ne lui demandoit que cinq jours pour la plus grande distance de ses Etats héréditaires & la plus éloignée de ses conquêtes des Indes. Le Roi , regardant cette offre comme une vision , la rejetta avec mépris ; mais il s'en repentit bientôt. Avec raison : l'épreuve n'en coutoit rien.

Pline raporte un moien d'une autre es-

*Polyb. lib. 8. cap. 37.*

\* Vignére , dans ses observations sur le septième livre des guerres de César | dans la Gaule , raporte ce fait sans citer précisément l'auteur.

pèce , qui n'est pas tout-à-fait fans vraisemblance. Décimus Brutus défendoit la ville de Modène assiégée par Antoine , qui la serroit de près , & ne lui laissoit aucun moien de faire savoir de ses nouvelles aux Consuls , aiant fait des lignes autour de la ville , & fait dresser des filets dans la riviere. Brutus se servit de pigeons , aux piés desquels il attacha ses lettres , qui arrivèrent en sûreté où il vouloit. Que<sup>a</sup> servoient à Antoine , dit Pline , les retranchemens & les sentinelles ? que lui servoient les filets qu'il avoit fait tendre ? Le nouveau courrier prit sa route par les airs.

Les voyageurs rapportent que , pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep lorsque les vaisseaux sont arrivés dans ce port , on se sert de pigeons qui ont des petits à Alep ; on leur attache au col ou aux piés un billet , contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent , s'élèvent fort haut , & vont à tire d'aile à Alep , où l'on prend les bulletins. On emploie le même moien en plusieurs autres endroits.

*DESCRIPTION de l'Instrument  
employé dans les signaux par le feu.*

M. Chevalier , Professeur de Mathé-

<sup>a</sup> Quid vallum , & vigillatio , per cœlum eunte  
obsidio , atque etiam retia nuntio ?  
gmae prætexta profuere An-



matiques au Collège Roial, l'un de mes Collègues & de mes amis, a bien voulu, à ma prière, tracer la figure de l'instrument dont parle ici Polybe, & y ajouter l'explication suivante.

Voici comme je conçois l'instrument décrit par Polybe pour se communiquer des nouvelles à une grande distance par des signaux de feu.

A B est une traverse de bois de 4 ou 5 piés de long sur 5 ou 6 pouces de large, & 2 ou 3 pouces d'épaisseur. A ses extrémités sont attachées à tenons & mortaises, & bien perpendiculairement par leur milieu, deux autres tringles de bois C D, E F de même largeur & épaisseur que la traverse, & de 3 ou 4 piés de long. Les côtés de ces tringles doivent être bien parallèles, & leur surface supérieure très unie. On tracera sur le milieu de la surface de chacune de ces tringles une ligne droite parallèle à leurs côtés, & par conséquent ces lignes seront parallèles entr'elles à un pouce & demi ou deux pouces de distance de ces lignes: & précisément au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera solidement & bien à plomb une vis de fer ou de cuivre, (2) dont la partie supérieure, qui doit être ronde ou cylindrique, & avoir 5 ou 6 lignes de diamètre, excédera la surface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux tuiaux ou cylindres creux G H, I K, au travers desquels se font les observations. Ces tuiaux doivent être exactement cylindriques, & faits de quelque métal dur & solide pour ne se point déjetter. On leur donnera un pié de longueur plus qu'aux tringles qui les portent: ainsi ils les débordront de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuiaux soient attachés & fixés sur deux règles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excédente & arrondie, (3) d'environ un pouce. Cette partie (3) sera percée dans son milieu d'un trou bien rond d'environ un demi pouce de diamètre; de sorte qu'appliquant les règles qui portent ces tuiaux sur les tringles de bois C D, E F, ce trou soit exactement rempli par la partie excédente & cylindrique de la vis (2) qu'on y a mise, sans qu'ils puissent varier. La tête de la vis peut surpasser de quelques lignes la surface de la règle. Il faut observer que les tuiaux puissent tourner avec leur règle de métal autour de ces vis pour les aligner sur les massifs P, Q, derrière lesquels se font les signaux de feu, suivant les différentes distances des lieux où se feront les signaux.

On doit noircir les tuiaux en dedans, afin que l'œil appliqué à l'un de leurs bouts ne reçoive point de rayons réfléchis. Il faut aussi placer vers le bout du côté de l'ob-

servateur un diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture ; & placer à l'autre bout deux fils , l'un vertical , & l'autre horizontal , qui se croisent dans l'axe du tube.

Au milieu de la traverse A B on fait un trou rond de 2 pouces de diamètre , pour porter le pié LMNOP qui porte toute la machine , & autour duquel elle tourne comme sur un pivot. L'on peut nommer cette machine Alidade , quoiqu'elle soit différente de celles que l'on applique à des cercles, demi-cercles, & même à des carrés géométriques , dont on se sert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages , &c. mais elle a le même usage , qui est de prendre des alignemens.

Celui qui donne le signal , & celui qui le reçoit , doivent avoir chacun un semblable instrument : autrement celui qui reçoit le signal ne pourroit distinguer si les signaux qu'on lui donne sont à droite ou à gauche de celui qui les fait , ce qui est essentiel dans l'exécution de Polybe.

Les deux massifs P , Q destinés à marquer la droite & la gauche de celui qui donne les signaux , à découvrir ou cacher les feux suivant les circonstances de l'observation , doivent être plus ou moins grands , & plus ou moins éloignés l'un de l'autre , selon que la distance entre les lieux où se donnent & reçoivent les signaux sera plus ou moins grande.



On n'a cherché dans la description de la machine précédente , qu'à expliquer la manière dont on pourroit exécuter l'idée de Polybe pour donner des signaux par des feux , sans en approuver l'usage pour des distances un peu considérables. Car il est certain que quelque machine que l'on puisse faire , ces signaux de 2 , 3 , 4 , & 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues ou plus comme il le suppose. Il faudroit pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou baisser à la main , mais des feux très grands & étendus , comme des chartées de paille ou de bois , pour qu'ils pussent être aperçus , & par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connoissoit point les lunettes d'approche du tems de Polybe : elles n'ont été découvertes ou perfectionnées que dans le dernier siècle. Elles auroient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples ruiaux : mais je doute encore qu'elles pussent être employées à l'usage auquel Polybe destine ces signaux, pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je croi qu'une place assiégée pourroit communiquer ses besoins à une armée de secours , ou lui marquer combien de tems elle est en état de se défendre , afin qu'elle prît ses mesures ; & que réciproquement l'armée

de secours pourroit communiquer ses des-  
seins à la ville assiégée, sur-tout en se ser-  
vant de lunettes d'approche.

## §. VII.

*Célèbre victoire remportée près de Mantinée  
sur Machanidas Tyran de Sparte, par  
Philopémen. Estime qu'on faisoit de ce  
Général. Nabis succède à Machanidas;  
traits de son avarice & de sa cruauté.  
Paix générale conclue entre Philippe &  
les Romains, dans laquelle furent com-  
pris tous les Alliés de part & d'autre.*

LES ROMAINS, uniquement occupés de  
la guerre contre Annibal, à laquelle ils  
avoient résolu de mettre fin, prirent peu  
de part à celle des Grecs, & les laissèrent  
en repos pendant les deux années qui vont  
suivre.

Dans la première, Philopémen fut nom-  
mé Capitaine Général des Achéens. Revê-  
tu de cette première charge de la Républi-  
que, il assembla ses Alliés avant que de  
songer à se mettre en campagne, les ex-  
horta fortement à seconder son zèle par  
leur courage & leur bonne volonté, & à  
soutenir dignement sa réputation & la leur.  
Il insista beaucoup sur le soin qu'on de-  
voit prendre, non plus de la beauté & de  
la magnificence des habits, ce qui ne con-  
vient qu'à des femmes & encore à des

AN.M. 3798.  
AV. J.C. 206.  
Polyb. l. 11.  
p. 629-631.

femmes d'un mérite médiocre ; mais de la propreté & de l'éclat des armes , ce qui sied bien à des hommes occupés de leur propre gloire , & du bien de la patrie.

Son discours fut écouté avec un applaudissement général , de manière qu'au sortir de l'assemblée on montroit au doigt ceux que l'on voioit vêtus magnifiquement : tant une exhortation faite à propos par un homme respectable , a de force , non seulement pour détourner les hommes du mal , mais encore pour les porter au bien ; sur-tout quand sa vie répond à ses paroles : car alors on ne peut presque pas ne se point rendre à ses conseils. C'étoit là le caractère de Philopémen. Simple dans ses habits , frugal dans ses repas , il s'occupoit peu du soin de son corps. Dans les conversations il souffroit avec patience la mauvaise humeur des autres , & même leurs paroles méprisantes : pour lui il évitoit de faire la moindre peine à qui que ce fût. Il se fit une étude particulière toute sa vie de ne parler que vrai. Aussi ses moindres paroles étoient toujours écoutées avec respect , & l'on n'hésitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader , sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devoit faire.

L'assemblée congédiée , tous retournèrent dans leurs villes , pleins d'admiration



pour tout ce qu'ils avoient entendu dire à Philopémen, & persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes, & pour donner ordre à tout. Il assembla le peuple dans chaque lieu, lui marqua ce qu'il étoit à propos qu'il fît, & leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il se mit en campagne, & assembla ses troupes à Mantinée.

Machanidas, Tyran de Lacédémone, *Polyb. l. 11. pag. 631-637. Plut. in Philop. pag. 361.* épioit avec une puissante armée l'occasion d'affujettir tout le Péloponnèse. Dès qu'on eut nouvelles qu'il étoit arrivé sur les terres de Mantinée, Philopémen songea à lui livrer bataille.

Le Tyran de Sparte se mit en marche dès le matin à la tête de l'infanterie pesamment armée, & plaça à droite & à gauche sur la même ligne un peu plus avancée l'infanterie légère composée des étrangers; & derriere eux les chariots chargés de catapultes & de traits, pour les soutenir. Il paroît par la suite qu'il avoit devant lui un fossé qui traversoit une partie de la plaine, mais qui étoit débordé aux deux bouts par ses troupes.

En même tems Philopémen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Le premier, composé de la cavalerie Achéen-

ne, se mit à la droite. Le second, qui étoit de l'infanterie pesamment armée, prit le centre, s'avancant vis-à-vis du fossé. Le troisième, composé des Illyriens, des cuirassiers, des étrangers, des armés à la légère & de quelques chevaux \* Tarentins, occupa la gauche, aiant Philopémen à sa tête.

L'heure du combat étant proche, & les ennemis en présence, ce Général voltigeant dans les intervalles de l'infanterie, encouragea ses gens en peu de paroles, mais très fortes. La plupart même ne furent pas entendues. Car ses soldats l'aimoient tant, & avoient tant de confiance en lui, qu'ils se portoient d'eux-mêmes à combattre avec un empressement & une ardeur incroiable. Eux-mêmes avec une espèce de transport, animoient leur Général, & le pressoient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire entendre, étoit que le tems étoit venu où leurs ennemis alloient être réduits à une honteuse servitude, & eux remis dans une liberté glorieuse & à jamais mémorable.

Machanidas marcha avec son infanterie en une espèce de colonne, comme s'il eût voulu d'abord commencer l'action par l'attaque de la droite. Mais quand il se fut approché à une distance convenable, il fit faire tout d'un coup à son infanterie un

\* Les cavaliers Tarentins avoient chacun deux chevaux. Liv. lib. 35, n. 28.

demie tour pour s'allonger sur la droite, & pour faire un front égal à la gauche des Achéens, & fit avancer pour la couvrir tous les chariots chargés de catapultes. Philopémen vit bien que son but étoit de jeter le désordre dans son infanterie, en l'accablant de traits & de pierres. Il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par la cavalerie des Tarentins dans un terrain qui se trouvoit fort propre à la faire agir. Machanidas fut obligé de faire la même chose, & de mettre aussi aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armées à la légère étant venus peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part & d'autre. Et comme dans cette mêlée on se battoit d'homme à homme, le combat fut fort longtemps douteux. Enfin les étrangers de la part du Tyran eurent l'avantage, leur nombre, & la dextérité qu'une longue expérience leur avoit acquise, l'emportèrent. Les Illyriens & les cuirassiers qui soutenoient les étrangers de Philopémen ne purent résister à un choc si rude. Ils furent tous entièrement rompus, & s'enfuirent en hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un grand quart de lieue.

Tout paroissoit perdu du côté de Philopémen. On vit alors sensiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut



être raisonnablement contestée. Que la plupart des événemens militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Généraux. Philopémen, loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc, & de perdre tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, & dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, d'attaquer de front dans le moment avec son infanterie le centre de celle des ennemis, de la prendre en même tems en flanc par son aile victorieuse, & de finir ainsi toute l'affaire, se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes, & poursuit sans ordre les fuyards : comme si après avoir plié, la crainte seule n'eût pas suffi pour les faire courir jusqu'aux portes de la ville.

Philopémen, qui dans cette déroute s'étoit retiré près de l'infanterie du centre, en prend à la hâte les premières cohortes, leur ordonne de tourner à gauche, & vient avec elles se saisir du poste que Machanidas avoit abandonné. Par ce mouvement il separe le centre de l'infanterie ennemie de son aile droite. Il ordonne à ces cohortes de demeurer dans le poste qu'elles ve-

noient d'occuper jusqu'à nouvel ordre, & commande en même tems à \* Polybe le Mégalopolitain de rallier tous ceux des Illyriens, des cuirassiers, & des étrangers, qui, sans se debander par la fuite comme les autres, s'étoient jettés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur; & avec ces troupes de se poster sur le flanc de l'infanterie de son centre pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors l'infanterie Lacédémonienne enflée du premier succès de son aile droite, sans attendre le signal s'avance avec impétuosité vers les Acheens piques baissées jusques sur le bord du fossé. Quand ils y furent arrivés, soit qu'étant si près des ennemis, ils eussent honte de ne point passer outre, soit qu'ils comptassent pour rien un fossé qui étoit sans eau & sans aucune haie, & d'ailleurs ne pouvant plus reculer parce que les premiers rangs étoient poussés par les derniers, ils se jettent dedans sans hésiter. C'étoit là le moment décisif que Philopémen attendoit depuis lontems. Il fait sonner la charge. On court sur eux piques baissées avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui, en descen-

\* Le nouveau traducteur *toit point encore né. Il est vrai de Polybe a pris cet Officier que celui-ci portoit le même pour notre Historien, & il nom, & étoit de la même ville fait parler ici en personne : c'est ce qui rend l'erreur ne, ce qui n'est point dans plus pardonnable.*  
l'original. Notre Polybe n'é-

dant dans le fossé , avoient rompu leurs rangs , ne virent pas plutôt les ennemis au dessus d'eux , qu'ils prirent la fuite : mais il en resta dans le fossé un grand nombre , tué partie par les Achéens , partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuse action , il s'agissoit d'empêcher que le Tyran n'échapat au Vainqueur. C'est à quoi Philopémen s'appliqua. Machanidas , en revenant , s'aperçut que son armée fuioit , & sentant alors la faute qu'il avoit faite , il fit de vains efforts pour s'ouvrir un passage au travers des Achéens. Ses troupes , voyant que les ennemis gardoient le pont qui étoit sur le fossé , perdirent courage , & chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourroit. Machanidas lui-même , ne voyant pas de ressource par le pont , court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopémen le reconnoit à son manteau de pourpre , & aux harnois de son cheval. Après avoir donné aux Officiers les ordres nécessaires , il passe de l'autre côté du fossé , pour arrêter au passage le Tyran. Celui-ci aiant enfin rencontré un endroit où le fossé étoit aisé à franchir , pique vivement son cheval , qui s'élance avec force pour sauter de l'autre côté. Dans ce moment là même Philopémen lui lance sa javeline , & le renverse mort dans le fossé. La tête du Tyran portée de



rang en rang ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils poursuivent les fuyards avec une ardeur incroyable jusqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, & dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper sur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne couta pas beaucoup de monde aux Achéens : mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombèrent aussi entre les mains des Achéens.

Les vainqueurs, remplis d'admiration pour leur Général, à la bonne conduite duquel étoit dû le gain de la bataille, lui érigèrent une statue de bronze, où ils le représentoient dans la même attitude dans laquelle il avoit tué le Tyran, & qu'ils placèrent à Delphes dans le temple d'Apollon.

Polybe remarque avec raison que cette victoire éclatante ne doit être attribuée ni au hasard, ni à l'occasion, mais à l'habileté seule du Général, qui avoit tout prévu & tout disposé comme il falloit pour ce grand événement. En effet, dès le commencement (c'est toujours Polybe qui parle, & qui nous fait part de ses réflexions) Philopémén s'étoit couvert du fossé, non pour éviter le combat comme quelques-uns se l'imaginoient, mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il

avoit pensé en lui-même , que , si Machanidas faisoit franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu , elle ne manqueroit pas d'être taillée en pièces , & entièrement défaite : ou que si , arrêté par le fossé , il changeoit de sentiment , & rompoit par crainte son ordre de bataille , il seroit regardé comme le plus mal habile des hommes , d'avoir abandonné la victoire à son ennemi sans oser tenter le combat , & de n'avoir remporté de son entreprise que la honte d'y avoir renoncé. Polybe relève aussi beaucoup la présence d'esprit & la fermeté d'ame de Philopémen , de ne s'être point laissé abattre ni effraier par la déroute de son aile gauche , mais d'avoir tiré de cette déroute même l'occasion de remporter une éclatante victoire.

Il me semble que ces petits combats , où de part & d'autre les troupes ne sont pas fort nombreuses , & où , par cette raison , on peut suivre comme de l'œil toutes les démarches des Commandans , observer les ordres qu'ils donnent , les précautions qu'ils prennent , les fautes qu'ils commettent , peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui sont destinés à commander un jour dans les armées ; & c'est là un des principaux avantages que leur doit procurer la lecture de l'histoire.

AN.M. 3799.

AV. J. C. 205.

On dit que , dans l'Assemblée des Jeux Néméens qui se célébrèrent l'année d'a-

près cette célèbre bataille de Mantinée , Philopémen , élu pour la seconde fois Général des Achéens , & se trouvant alors de loisir à cause de la fête , fit d'abord devant tous les Grecs la revue de sa Phalange magnifiquement parée , & lui fit faire son exercice ordinaire , pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse , quelle force , & quelle légèreté elle faisoit tous les mouvemens que l'art ordonne , sans jamais confondre ni troubler les rangs. Ensuite il entra dans le théâtre où les Musiciens dispufoient le prix de la musique , accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes , tous bien faits , tous à la fleur de l'âge , tous pleins de respect pour leur Général , & pleins en même tems d'une jeune audace guerrière , sentimens que leur avoient inspiré tant de glorieux combats , & tant d'heureux succès sous la conduite de ce grand Capitaine.

Dans le moment que cette florissante Jeunesse entroit avec Philopémen , le Musicien Pylade , qui chantoit sur sa lyre *les Perses* de \* Timothée , prononça par hazard un vers qui dit ,

C'est moi qui couronne vos têtes  
Des fleurons de la liberté.

La majesté de ce vers admirablement

\* Ce Timothée étoit un | l'an 398 avant J. C. Une de  
poète dithyrambique , qui | ses pièces étoit intitulée *Les*  
floriffoit vers l'Olymp. xcv. | *Perses*.



bien soutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit , frapa toute l'assemblée. En même tems tous les Grecs jetterent les yeux sur Philopémen avec des battemens de mains & de grands cris de joie , rappelant dans leur esprit les beaux siècles de la Grèce triomphante , & se flattant de la douce espérance qu'ils feroient revivre ces anciens tems & cette ancienne gloire , tant ils se sentoient remplis de courage & de confiance sous un Chef tel que Philopémen.

Effectivement , dit Plutarque , comme on observe que les jeunes chevaux desirent toujours ceux qu'ils ont coutume de porter , & que si quelque autre cavalier les monte, ils s'effarouchent & se cabrent sous cette main étrangère : il en étoit de même de la Ligue des Achéens. Dès qu'il y avoit quelque occasion de guerre , & qu'il s'agissoit de donner un combat , si l'on avoit nommé quelqu'autre Général , elle perdoit d'abord courage , & cherchoit toujours des yeux son Philopémen : & dès qu'il paroissoit , elle étoit ranimée & prête à agir , par l'idée qu'elle avoit de son courage & de sa prudence , sentant bien qu'il étoit le seul de tous les Généraux dont les ennemis ne pouvoient soutenir la vue , & dont le nom seul les faisoit trembler.

Est-il ( je parle humainement ) une gloire plus douce , plus simple , plus solide

pour un Commandant & pour un Prince, que de se voir estimé, aimé, respecté par les troupes & par les peuples, comme l'étoit Philopémen ? Se peut-il trouver quelqu'un assez dépourvû de goût & de bon sens, pour préférer ou pour comparer à l'honneur que lui faisoient ses rares qualités la prétendue gloire que tant de Seigneurs s'imaginent tirer de leurs équipages, de leurs bâtimens, de leurs ameublemens, & de la folle dépense de leurs tables ? Philopémen se piquoit plus qu'eux de magnificence, mais il la plaçoit en quoi elle consiste véritablement. Equiper superbement ses troupes, les fournir de bons chevaux & d'armes éclatantes, pourvoir généreusement à tous leurs besoins tant en général qu'en particulier, faire des largesses à propos pour animer le courage des Officiers & même des soldats ; voila comment Philopémen, avec un habit tout simple sur sa personne, passoit pour le plus grand & le plus magnifique de tous les Généraux de son tems.

La mort de Machanidas dont j'ai parlé, ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté : elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le Tyran avoit été exterminé, non la Tyrannie. Cette ville infortunée, autrefois si jalouse des droits de l'indépendance, & maintenant livrée à la servitude, semble, par son indolence,

travailler elle-même à forger ou à entretenir ses fers. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyions dans Sparte aucun mouvement, aucun effort, pour secouer le joug de l'esclavage.

*Polyb. l. 13. p. 674. 675.* Nabis, dans les commencemens, ne songea point à rien entreprendre au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jeter des fondemens solides d'une longue & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qu'il restoit de Spartiates dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti. C'est d'eux qu'il fera parlé dans la suite sous le nom de Bannis. Il avoit pris à sa solde des étrangers, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous côtés autour du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur roi, s'en servant comme de satellites & de gardes, pour s'affermir dans la Tyrannie, & rendre sa puissance inébranlable. Il ne se contenta point de releguer les citoyens: il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asyle, ni aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins



par ses émissaires : il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela il inventa une machine , qu'on pourroit appeller infernale, qui représentoit une femme revêtue d'habits magnifiques , & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le pays , & Sparte en particulier , étoient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'Etat, des dépenses qu'il faisoit pour le culte des dieux , & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ses discours, il n'alloit pas plus loin : c'étoit ce qu'il se proposoit. Mais quand quelqu'un refusoit de se rendre , & se défendoit de donner, il disoit : „ Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader ; mais „ j'espère qu'*Apéga* vous persuadera. „ *Apéga* étoit le nom de sa femme. A peine avoit-il achevé ces paroles , que la machine paroissoit. Nabis la prenant par la main la levoit de sa chaise , & la conduisoit à son homme. Elle avoit les mains , les bras, & le sein hérissés de pointes de fer aiguës cachées sous les habits. La prétendue *Apéga* embrassoit ce pauvre malheureux , le serroit entre ses bras , l'approchoit de sa poitrine lui appuiant les mains sur le dos,

& lui faisoit jeter les hauts cris. La machine étoit susceptible de tous ces mouvemens par le moien des ressorts secrets dont elle étoit composée. Le Tyran fit périr de cette manière quantité de ceux dont il n'avoit pu extorquer autrement ce qu'il demandoit.

Croiroit-on un homme capable de s'appliquer de sang froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ses semblables, & pour repaître ses yeux & ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice & d'entendte leurs gémissemens? Il est étonnant que dans une ville comme Sparte, où la Tyrannie étoit en exécration, où l'on se faisoit gloire d'affronter la mort, où les loix & la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, sembloient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monstre si horrible ait pu subsister un seul jour.

AN.M. 3800. J'ai déjà marqué que les Romains, oc-  
 Av. J.C. 204. cupés à une guerre plus importante, avoient  
 Liv. lib. 29. donné peu d'attention à celle de Grèce. Les  
 R. 12. Etoliens se voiant négligés de ce côté-là, qui faisoit toute leur ressource, firent leur paix avec Philippe. A peine le Traité étoit-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius Proconsul avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & trente-cinq vaisseaux de guerre, ce qui étoit un secours fort considérable. Il leur fut fort mauvais

mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains , contre la teneur expresse du Traité d'alliance. Les Epirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoierent des Députés, avec la permission du Proconsul , vers Philippe qui étoit retourné en Macédoine , pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenoient comme assurés que s'il consentoit à avoir une entrevûe avec Sempronius, ils conviendroient facilement des conditions. Le Roi reçut cette proposition avec joie , & se rendit en Epire. Comme de part & d'autre on souhaitoit la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son Roiaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le Traité fut bientôt conclu. Le Roi y fit comprendre Prusias roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes : les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleurate, Nabis Tyran de Sparte qui avoit succédé à Machanidas, les Eléens, les Messéniens, les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des Alliés, par une paix qui ne fut pas de longue durée.

#### §. VIII.

*Expéditions glorieuses d'Antiochus vers  
l'Orient dans la Médie, la Parthie,  
Tome VIII.*

H



*l'Hyrkanie , & jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator.*

L'HISTOIRE des guerres de la Grèce nous a fait interrompre le récit de ce qui se passoit en Asie. Il faut maintenant retourner sur nos pas.

AN. M. 3792.

AV. J. C. 212.

Polyb. L. 10.

p. 597-602.

Antiochus aiant employé quelque tems, après la mort d'Achéus , à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie Mineure , marcha vers l'Orient , pour réduire les provinces qui avoient secoué le joug de l'Empire de Syrie. Il commença par la Médie , que les Parthes venoient de lui enlever. Leur roi étoit Arsace , fils de celui qui avoit fondé cet Empire. Il avoit profité de l'embarras que caufoit à Antiochus la guerre de Ptolémée & celle d'Achéus , & avoit fait la conquête de la Médie.

Ce pays, dit Polybe, est le plus puissant royaume de l'Asie, soit par son étendue, soit par le nombre & la force des hommes, & par la quantité de chevaux qu'on y trouve. C'est la Médie qui en fournit toute l'Asie, & ses paturages sont si bons, que les Rois voisins y mettent leurs haras. Ecbatane en est la capitale. Les richesses & la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du Roi a sept cens toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avoit en

bois fût de cédre & de cyprès , on n'y avoit rien laissé à nud. Les poutres , les lambris , & les colonnes qui soutenoient les portiques & les péristiles , étoient revêtues les unes de lames d'argent , les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du tems d'Alexandre : Antigone & Séleucus Nicator pillèrent le reste. Cependant , lorsqu'Antiochus entra dans ce royaume , le temple d'Ena étoit encore environné de colonnes dorées , & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent , quelque peu de briques d'or , & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus , laquelle monta à la somme de quatre mille talens , c'est-à-dire de douze millions.

Arface s'attendoit bien qu'Antiochus viendrait jusqu'à ce temple : mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert tel que celui qui est proche , & où sur-tout on ne trouve point d'eau. En effet , sur la surface de la terre on n'en voit point du tout. Il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux & des puits , mais il faut connoître le pays pour les découvrir. Sur cela les habitans du pays débitent une chose qui est vraie ; que les Perses , lorsqu'ils se rendirent maîtres de

l'Asie , donnèrent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant , l'usufruit de ces lieux là mêmes jusqu'à la cinquième génération inclusivement. Les habitans , animés par cette promesse , n'épargnèrent ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus , d'où il en découle une grande quantité , jusques dans ces deserts : de sorte que même à présent , dit Polybe , ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent,

Il seroit à souhaiter que Polybe , qui pour l'ordinaire est assez diffus , fût descendu ici dans un plus grand détail , & nous eût expliqué comment ces canaux souterrains avoient été construits , ce qu'il faut entendre par les puits dont il parle , & comment Arsace s'y prit pour les faire boucher. Ce qu'il dit des travaux immenses & des dépenses extraordinaires qu'il falut faire pour venir à bout de cet ouvrage , nous donne lieu de croire qu'on conduisit l'eau dans toute l'étendue de ce vaste desert par des aqueducs de maçonnerie bâtis sous terre , qui d'espace en espace avoient des ouvertures , que Polybe appelle des puits,

AN. M. 37939

AV. J. C. 211,

Lorsqu'Arsace vit qu'Antiochus traversoit le desert malgré les difficultés qu'il croioit devoir l'arrêter , il donna ordre



qu'on bouchât les puits. Antiochus, qui l'avoit prévu, envoya un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traversa les deserts, entra dans la Médie, en chassa Arface, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le pays des Parthes, où il eut le même succès qu'il avoit eu en Médie l'année précédente. Arface fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes qui la séparent de la Parthie, il seroit impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter.

Mais il se trompa. Car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne, & après avoir essuié des difficultés incroyables, il fit attaquer tous ces postes en même tems par toutes ses forces, dont il forma autant de Corps qu'il y avoit d'attaques à faire, & les eut bientôt forcés. Ensuite il les réunit toutes dans le plat-pays, & alla former le siège de Séringis, qui étoit comme la capitale d'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque tems, une grande brèche, & prit la ville d'assaut. Les habitans se rendirent à discrétion.

*Justin. lib.*  
41. *cap. 5.*

Arface cependant se donnoit de grands mouvemens. En se retirant il rassembloit des troupes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, & de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, & arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abbattre un ennemi si courageux, & de le chasser entièrement des provinces où il s'étoit si bien affermi par le tems. Ainsi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit pour terminer une guerre si fâcheuse.

*AN. M. 3796.*  
*AV. J. C. 208.*

On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arface garderoit la Parthie & l'Hyrkanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées.

*AN. M. 3797.*  
*AV. J. C. 207.*

Antiochus, après cette paix, tourna ses armes contre Euthydème, roi de Bactrie. On a vu ci-dessus comment Théodote avoit usurpé la Bactrie sur l'Empire de Syrie, & comment il l'avoit laissée à son fils qui portoit le même nom. Ce fils avoit été battu & dépossédé par Euthydème, homme brave & prudent, qui soutint longtems la guerre

*Polyb. l. 10.*  
*p. 60. 611.*  
*& lib. 11. p.*  
*651. 652.*

contre Antiochus. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactrie : mais la valeur & la vigilance d'Euthydème qui la défendoit, les rendit inutiles. Antiochus,

dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnèrent, il eut un cheval tué sous lui, & il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, & se termina à lui faire sauter quelques dents.

Il se lassâ enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il reçut donc les Ambassadeurs d'Euthydème, qui lui représentèrent, Que la guerre qu'il faisoit à leur Maître n'étoit point juste : qu'il n'avoit jamais été son sujet, & que par conséquent il ne devoit point s'en prendre à lui si d'autres s'étoient révoltés contre lui : que la Bactrie avoit secoué le joug de l'Empire de Syrie sous d'autres Chefs longtems avant lui : qu'il étoit entré en possession de cet Etat par droit de conquête sur les descendants de ces Chefs de la révolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuèrent aussi que les Scythes, voyant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, se dispoisoient à venir fondre sur la Bactrie, & que s'ils s'obstinoient à se la disputer, il pourroit aisément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux.

Cette considération frapa Antiochus, qui s'ennuioit fort de la lenteur infructueuse de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer & la ratifier, Euthydème envoya son fils à

AN. M. 378.

AV. J.C. 206.



Antiochus. Il le reçut fort bien; & jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, & sur l'air de majesté qui régnoit dans toute sa personne, qu'il étoit digne de régner, il lui promit une de ses filles en mariage, & accorda à son père le nom de Roi. Les autres articles du traité furent mis par écrit, & l'on confirma l'alliance par les sermens ordinaires.

Aiant reçu tous les éléphans d'Euthydème, ce qui étoit un des articles de la paix, il passa le Caucase, & entra dans l'Inde où il renouvela l'alliance avec le Roi du pays. Il en reçut aussi des éléphans, qui avec ceux qu'il avoit eus d'Euthydème, firent le nombre de cent cinquante. Il passa de là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie; établissant dans toutes ces provinces son autorité & le bon ordre.

AN. M. 3799.

AV. J.C. 205.

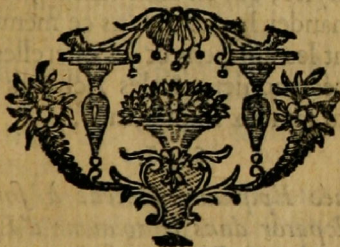
Il passa l'hiver dans cette dernière. De là il revint par la Perse, la Babylonie, & la Mésopotamie, & arriva enfin à Antioche au bout de sept ans qu'avoit duré cette expédition. La vigueur de ses entreprises, & la prudence avec laquelle il avoit conduit toute cette guerre, lui acquirent la réputation d'un Prince sage & vaillant, & le rendirent formidable à l'Europe aussi bien qu'à l'Asie.

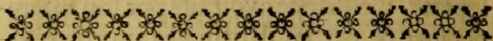
AN. M. 3800.

AV. J.C. 204.

Fort peu de tems après son arrivée à Antioche, il apprit la mort de Ptolémée Phi-

Iopator. Ce Prince avoit usé par son intempérance & par ses débauches un corps vigoureux & robuste. Il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant que d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avoit guères que vingt ans quand il monta sur le trône, & il ne l'occupa que dix-sept. Son fils, Ptolémée Epiphane, lui succéda à l'âge de cinq ans.





## LIVRE DIX-HUITIEME.

## ARTICLE PREMIER.

CE PREMIER Article renferme l'espace de vingt - quatre ans , qui est le tems du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Pendant cet intervalle les Romains font la guerre , d'abord contre Philippe roi de Macédoine, sur qui ils remportent une célèbre victoire ; puis contre Antiochus roi de Syrie, qui est aussi vaincu, & obligé de demander la paix. Dans ce même tems arrivent les différens & les querelles entre les Lacédémoniens & les Achéens , & la mort du fameux Philopémen.

## §. I.

*Ptolémée Epiphane succède à son père Philopator dans le royaume d'Egypte. Antiochus & Philippe se liguent ensemble pour envahir ses Etats. Le jeune Roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine & la Célé-Syrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens, Attale & les Rhodiens. Il assiège Abyde : fin tragique de cette ville. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpitius est envoyé en Macédoine.*



J'AI MARQUÉ dans le Livre précé-<sup>AN. M. 3803.</sup>  
 dent comment Ptolémée Philopator, usé<sup>AV J. C. 204.</sup>  
 de débauches & d'excès, avoit fini sa vie<sup>Justin. l. 30.</sup>  
 après un règne de dix-sept ans. Personne<sup>cap. 2.</sup>  
 n'ayant assisté à sa mort qu'Agathocle, sa<sup>Polyb. l. 18.</sup>  
 sœur, & leurs créatures, ils la cachèrent<sup>p. 712-720.</sup>  
 au public le plus lontems qu'ils purent,  
 afin d'avoir le tems d'emporter tout ce  
 qu'il y avoit d'argent, de bijoux, & d'au-  
 tres effets précieux dans le palais : & en  
 même tems ils formèrent un plan pour se  
 maintenir dans la même autorité qu'ils  
 avoient eue sous le feu Roi, en usurpant  
 la régence pendant la minorité de son fils,  
 nommé Ptolémée Epiphane, qui n'avoit  
 alors que cinq ans. Ils s'imaginèrent qu'ils  
 y réussiroient, s'ils pouvoient se défaire de  
 Tlépolème qui avoit été chargé du minis-  
 tère à la place de Sosibe, & ils prirent des  
 mesures pour le perdre.

Ils publient donc enfin la mort du Roi.  
 On assemble un grand conseil des \* Macé-  
 doniens. Agathocle & Agathoclée sa sœur  
 s'y rendent. Agathocle, après avoir versé  
 bien des larmes, débute par implorer leur  
 protection pour le jeune Roi, qu'il tenoit  
 entre ses bras. Il leur dit que son père, en  
 mourant, l'avoit mis entre les mains d'A-

\* Polybe appelle ainsi les Alexandrins descendus des Macédoniens, & les descendants des fondateurs d'A-lexandrie, ou de ceux à qui on avoit accordé les mêmes privilèges.

gathoclée qu'il leur montra, & l'avoit recommandé à la fidélité des Macédoniens. Qu'il venoit donc implorer leur assistance contre Tlépolème : qu'il avoit des avis certains qu'il travailloit à usurper la couronne. Il ajouta qu'il avoit amené exprès les témoins, qui mettroient au jour sa perfidie, & offrit de les produire. Il croioit, par ce foible artifice, qu'on se jetteroit d'abord sur Tlépolème, & qu'il n'y auroit plus qu'un pas aisé à faire pour obtenir la régence : mais la ruse étoit aisée à découvrir, & sur le champ on jura la perte entière & d'Agathocle, & de sa sœur, & de toutes leurs créatures. Ce dernier attentat rappelant tous leurs autres crimes, tout le peuple d'Alexandrie s'éleva contr'eux. On leur ôta le jeune Roi, qu'on alla mettre sur le trône dans l'Hippodrome. Après cela on amena Agathocle devant lui, puis sa sœur Agathoclée, & sa mère Enanthe, & on les y exécuta tous trois comme par ordre du Roi. Il n'y eut point d'indignités que le peuple ne leur fit souffrir après leur mort. Leurs corps furent traînés par les rues, & déchirés en pièces. On fit le même traitement à tous leurs parens & à toutes leurs créatures, sans en épargner aucune. Ordinaire & digne fin de ces malheureux favoris, qui abusent de la confiance de leurs maîtres pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent !

Philammon, l'assassin qu'on avoit employé pour le meurtre d'Arfinoé, étant revenu de Cyrène à Alexandrie deux ou trois jours avant ce tumulte, les Dames d'honneur de cette Reine infortunée en eurent aussitôt avis, & profitèrent du désordre où étoit la ville pour venger la mort de leur Maitresse. Elles allèrent enfoncer la maison où il étoit, & l'assommèrent à coups de pierre & de bâton.

On commit la garde de la personne du jeune Roi, en attendant qu'il y fût autrement pourvu, à Sosibe, fils de celui qui avoit gouverné sous les trois derniers régnés. L'histoire ne marque pas si le père vivoit encore. Il est bien sûr que sa vie fut fort longue : soixante ans de ministère, & au delà, en sont une bonne preuve. Jamais Ministre ne fut plus rusé ni plus corrompu que ce Sosibe. Les crimes les plus noirs ne lui coutoient rien, pourvu qu'ils le conduisissent à ses fins. Polybe lui attribue les meurtres de Lyfimaque fils de Ptolémée, & d'Arfinoé fille de ce Lyfimaque : de Magas fils de Ptolémée, & de Bérénice fille de Magas : de Bérénice mère de Ptolémée Philopator : de Cléoméne, roi de Sparte : enfin d'Arfinoé fille de Bérénice. Ce qui est étonnant, c'est que, malgré un ministère si violent & si cruel, il se soit soutenu si longtemps, & ait eu une fin tranquille.

*Polyb. in Excerpt. p. 64.*



AN. M. 3801. Antiochus roi de Syrie , & Philippe  
AV. J. C. 203. roi de Macédoine, pendant la vie de Pto-  
*Polyb. lib. 3.*  
*pag. 159.* & lémée Philopator, avoient paru fort atta-  
*lib. 15. pag.* chés à ses intérêts, & toujours prêts à lui  
707.708. donner du secours. A peine fut-il mort,  
laissant après lui un jeune enfant, que les  
loix de l'humanité & de la justice les obli-  
geoient de ne point troubler dans la pos-  
session du royaume de son père, qu'ils font  
entr'eux une ligue criminelle, & s'animent  
l'un l'autre à partager cette succession & à  
se défaire du légitime héritier. Philippe  
devoit avoir la Carie, la Lybie, la Cyré-  
naïque, & l'Egypte; & Antiochus, tout  
le reste. Celui-ci entra pour cet effet dans  
la Célé-Syrie & dans la Palestine; & en  
moins de deux campagnes fit la conquête  
entière de ces deux provinces, avec tou-  
tes leurs villes & toutes leurs dépendan-  
ces. Encore, dit Polybe, si comme les  
Tyrans, ils avoient tenté de mettre leur  
honneur à couvert par quelque prétexte  
au moins léger : mais ils se conduisirent  
d'une manière si ouvertement injuste &  
violente, qu'on leur appliqua ce qu'on  
dit ordinairement des poissons, qu'entre  
ces animaux, quoique de même espèce,  
les petits sont la proie des gros. On seroit  
tenté, continue le même Auteur, en  
voiant un violement si ouvert des loix de  
la société les plus sacrés, d'accuser la Pro-  
vidence comme indifférente & insensible

aux crimes les plus crians & les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement, en punissant ces deux Rois comme ils le méritoient, & elle en fit un exemple qui devoit servir dans les siècles suivans à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Car, pendant qu'ils ne cherchoient qu'à déchirer par morceaux le royaume d'un enfant foible & abandonné, elle fuffcita contr'eux les Romains, qui renversèrent de fond en comble les royaumes de Philippe & d'Antiochus, & qui firent sentir à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux Princes avoient voulu accabler le jeune Pucille.

Pendant ce tems-là Philippe étoit occupé à la guerre qu'il avoit entreprise contre les Rhodiens. Il remporta sur eux un léger avantage dans un combat naval qu'il donna près de l'île de Ladé, vis-à-vis de la ville de Milet.

*Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 70 & 71.*

L'année suivante il attaqua Attale, & s'avança jusqu'à Pergame la capitale de son royaume. Tous ses efforts dans l'attaque de cette ville ayant été inutiles, il tourna sa fureur & sa rage contre les dieux; & ne se contentant pas de brûler leurs temples, il brisoit les statues, renversoit les autels, & arrachoit les pierres jusques dans les fondemens, afin qu'il n'en restât aucune trace.

*AN. M. 3802.  
AV. J. C. 202.  
Polyb. Ibid. pag. 66.*

Il ne fut pas plus heureux contre les

Rhodiens. Il leur avoit déjà donné une première bataille avec un médiocre succès. Il en hazarda une seconde à la hauteur de l'île de Chio. Attale avoit joint sa flotte à celle des Rhodiens. Philippe fut battu, & fit une perte considérable. Les morts, dans son armée, monterent au nombre de trois mille Macedoniens, & de six mille alliés; & l'on fit prisonniers tant de Macedoniens que d'alliés, deux mille hommes, & sept cens Egyptiens. Du côté des Rhodiens, il n'y eut que soixante hommes de tués, & Attale n'en perdit que soixante & dix.

Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat; & cela sur ces deux raisons: la première, qu'ayant poussé Attale sur le rivage, il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince; l'autre, qu'ayant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'étoit arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais, quelque bonne mine qu'il fît, il sentoit bien sa perte, & ne pouvoit se la dissimuler à lui-même, ni la cacher aux autres. Jamais ce Prince, ni sur terre, ni sur mer, n'avoit perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en étoit pénétre de douleur, & il avoit un peu rabattu de sa première vivacité.

AN. M. 1803.

AV. J. C. 201

Polyb. l. 16.

P. 73 739

Liv. lib. 31.

R. 16-18.

Cependant le mauvais succès de cette bataille ne fit pas perdre courage à Philippe. C'étoit le caractère de ce Prince, d'être ferme dans ses résolutions, de ne se point



laisser abbattre par les contre-tems, & de vaincre les difficultés par sa constance & son opiniâtreté. Il continua donc la guerre avec un nouveau courage. Je ne sai si l'on ne peut pas placer dans ce tems-ci le traitement cruel que Philippe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est souvent reproché, & dont malheureusement on ignore le détail. Cios, dont les habitans sont appelés Cianiens, étoit une petite ville de Bithynie. Celui qui en étoit Gouverneur, avoit été placé par les Etoliens, dont Philippe pour lors étoit allié. Il paroît qu'il l'assiégea pour faire plaisir à Prusias son gendre, roi de Bithynie, qui prétendoit en avoir reçu quelque insulte. La ville fut prise, apparemment d'assaut : un grand nombre de citoyens souffrit les plus cruels tourmens, les autres furent réduits à un esclavage plus dur pour eux que la mort même, & la ville détruite jusqu'aux fondemens. Un traitement si barbare indisposa contre lui les Etoliens, & sur-tout les Rhodiens, qui étoient alliés & amis des habitans de Cios. Polybe semble en attribuer la perte à l'imprudence des Cianiens mêmes, qui mettoient en place ce qu'il y avoit chez eux de plus mauvais citoyens, & qui suivoient en tout aveuglement leurs pernicioeux avis, jusqu'à maltraiter ceux qui osoient s'y opposer. Il ajoute qu'en user ainsi, c'est se précipiter soi-même & de plein gré dans

*Polyb. l. 17.**pag. 745.**Liv. lib. 31.**n. 31.**Strab. l. 12.**pag. 563.**Polyb. l. 17.**p. 709-711.*

les plus grands maux; & qu'il est étonnant qu'on ne se corrige pas sur ce point par l'expérience de tous les siècles, qui montre que les plus puissans Etats ne se ruinent que par le mauvais choix de ceux à qui l'on confie ou la conduite des armées, ou le gouvernement des affaires politiques.

Philippe marcha ensuite vers la Thrace & la Querfonnése, où plusieurs villes se rendirent à lui sans résistance. Mais Abyde lui ferma ses portes, sans même vouloir entendre les Députés qu'il avoit envoyés; & il se vit obligé de l'assiéger. Cette ville est située en Asie, à l'endroit le plus étroit de l'Hellepont, qu'on appelle maintenant le détroit des Dardanelles, qui répond à la ville de Seste située vis-à-vis du côté de l'Europe. L'espace entre ces deux villes n'étoit que de deux mille pas. Il est aisé de comprendre de quelle importance étoit une place comme Abyde, qui commandoit le détroit, & rendoit maître de la communication entre le Pont-Euxin & l'Archipel.

On n'omit rien dans ce siège de ce qui se pratique ordinairement dans l'attaque & la défense des places. Jamais opiniâtreté à se défendre ne fut portée plus loin que dans cette occasion, où l'on peut dire qu'elle alla enfin, de la part des Abydédiens, jusqu'à la fureur & à la brutalité. Pleins de confiance en leurs forces, ils repoussèrent vivement les premières appro-

ches du Roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvoient approcher, qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux même qui les portoient étoient en péril, & les assiégeans avoient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre, les Abydénienens se défendirent aussi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne desespéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais, voyant la muraille extérieure sapée, & que les Macédoniens pouissoient leurs mines sous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoièrent des députés pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville à ces conditions : Que les troupes qui leur avoient été envoyées par les Rhodiens & par Attale, retourneroient à leurs maîtres sous sa sauve-garde, & que les personnes libres se retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient sur le corps. Philippe leur ayant répondu que les Abydénienens n'avoient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les députés se retirèrent.

Sur leur rapport, les assiégés au désespoir s'assemblent, & délibèrent sur ce qu'ils avoient à faire. Il fut résolu, premièrement qu'on donneroit la liberté aux esclaves



ves, pour les animer à la défense de la ville : en second lieu, qu'on renfermeroit toutes les femmes dans le temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnase : ensuite que l'on rassembleroit dans la place tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent, & que tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux seroit porté dans la quadrirème \* des Rhodiens & dans la trirème des Cyzicéniens. Cet avis aiant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens & des plus graves citoyens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui seroit résolu, & on leur fit prêter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galères chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramassé. Aiant pour lors appelé leurs Prêtres, ils jurèrent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main : & après avoir immolé des victimes, ils obligèrent les Prêtres & les Prêtresses de prononcer, en présence des autels, mille exécutions contre ceux qui manqueroient à leur serment.

Cela fait, on cessa de contreminer, &

\* Quadrirème, galère à quatre rangs de rames; trirème, à trois.

Pon prit la résolution, dès que la muraille seroit tombée, de se porter sur la brèche, & d'y combattre jusqu'à la mort. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés, fideles à leur serment, combattoient sur la brèche avec tant de courage, que, quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étoient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savoit encore qu'espérer du succès de son siège. Les premiers Abydénienens qui se présentèrent sur la brèche en passant sur les corps morts, ne se battoient pas seulement avec fureur, ils ne se servoient pas seulement de leurs épées & de leurs javelines: mais, quand leurs armes avoient été rompues, ou qu'elles leur avoient été arrachées des mains, ils se jetoient à corps perdu sur les Macédoniens, renversoient les uns, brisoient les sarisses des autres, & avec les morceaux leur fra-poient le visage & tout ce qu'ils trouvoient de leurs corps à découvert, & les réduisoient au désespoir.

Quand la nuit mit fin au carnage, la brèche étoit toute couverte d'Abydénienens morts; & ce qui étoit échappé pouvoit à peine se soutenir, accablés qu'ils étoient de lassitude & de blessures. Les choses étoient en cette situation, lorsque deux des principaux citoyens, ne pouvant se

réfoudre à exécuter l'affreuse résolution qui avoit été prise, & qui dans ce moment se montroit à eux dans toute son horreur, convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans, ils enverroient à Philippe dès le point du jour les Prêtres & les Prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour lui demander la vie sauve, & lui livrer la ville.

Le lendemain matin, la ville fut livrée à Philippe, comme on en étoit convenu, le gros des Abydédiens qui restoient faisant mille imprécations contre leurs concitoyens, & sur-tout contre les Prêtres & les Prêtresses qui livroient à l'ennemi ceux qu'ils avoient eux-mêmes dévoués à la mort avec les sermens les plus formidables. Philippe entra dans la ville, & se faisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydédiens avoient ramassées dans un même lieu. Mais il fut bien effraié du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Parmi ces malheureux citoyens, que le désespoir avoit rendu furieux & phrénétiques, les uns étouffoient leurs femmes & leurs enfans, les autres les poignardoient de leurs propres mains, ceux-ci se hâtoient de les étrangler, ceux-là les jettoient dans des puits, d'autres les précipitoient du haut des toits : tous les genres de mort étoient ici réunis. Philippe, à cette vue, pénétré



de douleur, & encore plus saisi d'horreur, arrêta le soldat avide de butin, & fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient se donner la mort. Il espéroit que cet intervalle leur feroit changer de sentiment : mais leur parti étoit pris. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, s'ils avoient pu se résoudre à leur survivre. Tous, dans chaque famille, se tuèrent les uns les autres, & il n'échapa de cette meurtrière expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha d'une autre manière de se défaire eux-mêmes.

Un peu avant que la ville se fût rendue, un Ambassadeur Romain étoit arrivé auprès de Philippe. Cette ambassade avoit plusieurs objets, qu'il est nécessaire d'expliquer. La gloire de ce peuple venoit d'être portée dans toute la terre par la victoire de Scipion sur Annibal en Afrique; événement qui termina d'une manière si glorieuse pour eux la seconde guerre Punique. La Cour d'Egypte, dans le danger où la mettoit l'union de Philippe & d'Antiochus contre son Roi pupille, avoit eu recours aux Romains pour implorer leur protection, & leur offrir la tutèle du Roi & la régence de ses Etats pendant sa minorité, assurant que le feu Roi l'avoit ainsi recommandé à sa mort. Les Romains avoient intérêt d'empêcher que la puis-

AN. M. 380;  
AV. J.C. 201.

Justin. l. 30.  
cap. 2. & 3.  
& lib. 31.  
cap. 1.  
Val. Max.  
lib. 6. cap. 6.  
Liv. lib. 31.  
n. 1. 2. & 18.

sance de Philippe & d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composoient l'Empire d'Egypte. Il leur étoit facile de prévoir qu'ils auroient bientôt la guerre avec ces deux Princes, avec l'un desquels ils avoient déjà eu des démêlés qui en annonçoient de plus grands. Ainsi, ils n'avoient point hésité à accepter la tutèle, & en conséquence ils avoient nommé trois députés, qui furent chargés de le notifier aux deux Rois, & de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les Etats de leur Pupille : qu'autrement ils seroient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance, que de se déclarer si généreusement pour un Roi & pour un Pupille opprimé.

Il arriva dans le même tems à Rome des Ambassadeurs de la part des Rhodiens & du Roi Attale, pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux Rois, & pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses députés, sollicitoit plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, & qu'il avoit sans doute quelque grand dessein en tête. Ce fut une nouvelle raison de hâter le départ des trois Ambassadeurs.

Étant arrivés à Rhodes, & aiant appris la nouvelle du siège d'Abyde, ils députèrent

tèrent vers Philippe, Emile le plus jeune d'entr'eux, qui arriva à Abyde, comme je l'ai déjà marqué, dans le tems même qu'on songeoit à livrer la ville. Emile dit à Philippe qu'il avoit ordre de l'exhorter de la part du Sénat à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, à n'envahir rien de ce qui appartenoit à Ptolémée, & à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avoit contre Attale & les Rhodiens. Que s'il se rendoit à ces remontrances, il vivroit en paix; & que s'il refusoit de s'y soumettre, il auroit guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avoient commencé par les Rhodiens. Mais, reprit Emile en l'interrompant, *les Athéniens & les Abydédiens vous ont-ils attaqué les premiers?* Philippe <sup>a</sup>, qui n'étoit pas accoutumé à s'entendre dire la vérité, choqué de la hardiesse d'une pareille réponse adressée à un Roi : *Votre âge*, dit-il à l'Ambassadeur, *vous* beauté (car Polybe remarque que le Romain étoit réellement de très-bonne mine) *& plus que cela encore le nom Romain vous*

a Insueto vera audire, ferocior oratio visa est, quàm quæ habenda apud regem esset. *Ætas*, inquit, & forma, & super omnia Romanum nomen te ferociorem facit. Ego autem primum velim vos fœderum me-

mores servare mecum pacem. Si bello lacefferitis, mihi quoque in animo est facere, ut regnum Macedonum nomenque haud minùs quàm Romanum nobile bello sentiat. Liv. lib. 31. n. 18.



rendent extrêmement fier. Pour moi, je souhaite que votre République garde fidèlement les traités qu'elle a faits avec moi : mais, si elle m'attaque, j'espère lui faire voir que l'Empire de Macédoine ne le cède à Rome ni en courage, ni en réputation. Le Député se retira avec cette réponse. Philippe s'étant rendu maître d'Abyde, y laissa une forte garnison, & retourna en Macédoine.

Il paroît que le même Emile passa en Egypte, pendant que peut-être les deux autres Ambassadeurs se rendirent chez Antiochus. Emile étant arrivé à Alexandrie, y prit possession de la tutèle de Ptolémée au nom des Romains, selon les instructions qu'il avoit reçues du Sénat en partant, & y mit ordre aux affaires autant que l'état où se trouvoit alors l'Egypte le lui permit. Il confia la garde & l'éducation du jeune Roi à Aristomène Acarnanien, & l'établit pour premier Ministre. Cet Aristomène avoit vieilli dans la Cour d'Egypte, & il s'acquitta avec beaucoup de prudence & de fidélité de l'emploi qui lui fut confié.

*Liv. lib. 31.  
n. 14.*

Cependant Philippe faisoit ravager l'Attique par ses troupes. Voici quel fut le prétexte de cette invasion. Deux jeunes hommes d'Acarnanie se trouvant à Athènes dans le tems qu'on y célébroit les grands mystères, étoient entrés avec toute la foule dans le temple de Cérès, ne sa-

chant pas que cela fût défendu. Quoique ce ne fût qu'une faute d'ignorance, ils furent massacrés sur le champ comme coupables d'impiété & de sacrilège. Les Acarnaniens, justement irrités d'un si cruel traitement, eurent recours à Philippe, qui saisit avidement cette occasion, & leur donna des troupes, avec lesquelles ils entrèrent dans l'Attique, ravagèrent tout le pays, & se retirèrent chez eux chargés du butin qu'ils avoient fait.

Les Athéniens portèrent leurs plaintes à Rome contre cette entreprise. Les Ambassadeurs des Rhodiens & du Roi Attale se joignirent à eux. Les Romains ne cherchoient qu'une occasion de rupture avec Philippe, dont ils étoient fort mécontents. Il avoit fort mal observé les conditions du traité de paix conclu avec lui trois ans auparavant, en ne cessant de molester les alliés qui y étoient compris. Tout récemment il avoit envoyé des troupes & de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenoit qu'actuellement il remuoit en Asie. Tous ces mouvemens donnoient de l'inquiétude au peuple Romain. Il se souvenoit des peines que lui avoit causé Pyrrhus avec une poignée d'Epirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainsi, délivré de la guerre contre Carthage, il crut devoir prévenir les entreprises de ce nouvel ennemi, qui pouvoit devenir redoutable,

*Liv. lib. 31.  
n. 13.*

si on lui laissoit le tems de se fortifier. Le Sénat, après avoir répondu favorablement à tous ces Ambassadeurs, chargea M. Valérius Lévinus, Propréteur, de s'approcher de la Macédoine avec une flotte, pour examiner les choses de plus près, & être en état de secourir promptement les alliés.

*Ibid. n. 3.* Cependant on délibéroit sérieusement à Rome sur le parti qu'il falloit prendre. Dans le tems même que le Sénat étoit assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe étoit près d'entrer en personne dans l'Attique, & qu'inafailliblement il se rendroit maître d'Athènes, si l'on ne leur envoioit un prompt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus Propréteur & d'Aurélius son Lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit très-pressant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre.

*AN. M. 3804.* Sur ces nouvelles, il fut résolu qu'on  
*AV. J. C. 200.* déclareroit la guerre à Philippe. Le Con-  
*Ibid. n. 14.* sul P. Sulpicius, à qui la Macédoine étoit échue par le sort, se mit en mer avec une armée, & y arriva bientôt. Les Ambassadeurs Athéniens vinrent promptement l'y trouver, pour lui apprendre qu'Athènes étoit assiégée, & pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galères,



commandée par Claudius Cento, qui partit sur le champ. Ce n'étoit pas Philippe en personne qui avoit formé le siège d'Athènes. Il y avoit envoyé un de ses Lieutenans. Pour lui, il avoit porté ses armes contre Attale & contre les Rhodiens.

## §. I I.

*Expéditions du Consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Étolien attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succède à Sulpicius. Pendant son année il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Antiochus recouvre la Syrie, qu'Aristomène, Ministre d'Égypte, lui avoit enlevée. Différentes expéditions du Consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains.*

CLAUDIUS CENTO, que le Consul avoit AN. M. 3804.  
 envoyé au secours d'Athènes, étant entré AV. J. C. 200.  
 dans le Pirée avec ses galères, rendit aux Liv. lib. 31.  
 habitans le courage & la confiance. Il ne n. 22-26.  
 se contenta pas de mettre la ville & tout  
 le pays voisin en sûreté: mais aiant appris  
 que la garnison de Chalcis ne gardoit au-  
 cune règle ni aucune discipline, comme  
 éloignée de tout danger, il partit avec sa  
 flotte, arriva près de la ville avant le jour,  
 & aiant trouvé les sentinelles endormies,

y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics remplis de blé, & à l'arsenal, qui étoit plein de machines de guerre, tailla en pièces toute la garnison, & après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avoit amassé, il retourna au Pirée d'où il étoit parti.

Philippe, qui étoit pour lors à Démétride, à la première nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais ils n'y étoient plus, & il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville, encore fumante & à demi ruinée. Il voulut rendre la pareille à Athènes, & en seroit venu à bout, si un de ces coureurs, qu'on appelle hémérodromes \*, aiant apperçu de la hauteur où il étoit placé les troupes du Roi, n'en avoit porté promptement la nouvelle à Athènes, où tout étoit endormi. Philippe arriva peu d'heures après, mais avant le jour. Voiant que la ruse lui avoit mal réussi, il résolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avoient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles à la porte Dipyle. Philippe marchant à la tête de son armée, les attaqua vigoureusement, & en aiant tué plusieurs de sa main, les repoussa dans la

\* On les appelloit ainsi, soit à la course beaucoup parce qu'en un jour ils faisoient de chemin.

ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colère sur les maisons de plaisance, sur les lieux publics d'exercice, comme le Lycée, & sur tous les temples qui se trouvoient hors de la ville, mettant le feu par-tout, & ruinant tout ce qui se rencontroit, sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avoit de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Eleusis, où il manqua aussi son coup. Puis il marcha vers Corinthe, & aiant appris que les Achéens tenoient leur assemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibéroit au sujet de Nabis, Tyran de Sparte, qui avoit succédé à Machanidas, & qui infestoit tout le pays par ses courses. Philippe offrit de se charger seul de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec un applaudissement général. Il y ajouta une condition qui rabattit bien de cette joie, c'étoit de lui fournir autant de troupes qu'il en falloit pour garder Orée, Chalcis, & Corinthe, & pour ne point laisser ses derrières sans défense, pendant qu'il iroit combattre pour eux. On sentit que son dessein étoit de tirer du Péloponnèse la jeunesse des Achéens, pour s'en rendre maître, & pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade, qui présidoit à l'assemblée, éluda la proposition, en marquant qu'il n'étoit pas permis, selon leurs loix, de délibérer d'autre chose



que de ce qui avoit fait le sujet de l'assemblée. Ainsi, l'on se sépara, après avoir résolu la guerre contre Nabis, & Philippe vit encore son espérance frustrée.

Il fit une nouvelle tentative contre Athènes, qui ne lui réussit pas mieux que la première, si ce n'est qu'il acheva de détruire ce qui étoit resté dans le pays de temples, de statues, & d'ouvrages précieux. Après cette expédition, il se retira dans la Béotie.

*Liv. lib. 31.*

*27. 32.*

Le Consul, qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium, envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du Lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays, & se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe, qui étoit retourné en Macédoine, travailloit fortement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre.

La grande attention des deux peuples étoit d'engager dans leur parti les Étoliens. Leur assemblée générale alloit se tenir. Philippe, les Romains, & les Athéniens y envoièrent leurs Ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Il se borna à demander que les Étoliens s'en tinssent aux conditions de la paix qu'ils avoient conclue trois ans auparavant avec Philippe, aiant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains leur étoit inutile. Il raporta l'exemple de plusieurs vil-

les dont ces derniers s'étoient rendus maîtres sous prétexte de les secourir, Syracuse, Tarente, Capoue; de cette dernière sur-tout, qui n'étoit plus Capoue, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement traitée par ceux qui l'avoient laissée à habiter en cet état, que s'ils l'eussent entièrement détruite.

„ Si des étrangers, dit-il, plus éloignés de  
 „ nous par leur langage, leurs mœurs, &  
 „ leurs loix, que par les espaces de terre  
 „ & de mer qui nous en séparent, vien-  
 „ nent à s'emparer de ce pays, il y auroit  
 „ de la folie d'espérer qu'ils nous veuillent  
 „ traiter plus humainement qu'ils n'ont  
 „ fait leurs voisins. Entre nous autres peu-  
 „ ples du même pays, & qui parlons la  
 „ même langue, Étoliens, Acarnaniens,  
 „ Macédoniens, il peut s'élever de légers  
 „ différens, qui n'ont point de suites ni  
 „ de durée; mais avec des étrangers, avec  
 „ des barbares, tous tant que nous som-  
 „ mes de Grecs, nous sommes & serons  
 „ continuellement en guerre. Dans ce  
 „ même lieu, il y a trois ans, vous fites la  
 „ paix avec Philippe : les mêmes causes  
 „ subsistent encore, & nous espérons que  
 „ vous garderez aussi la même conduite. “

Les Députés d'Athènes, du consentement des Romains, parlèrent les seconds. Ils commencèrent par exposer d'une ma-

nière touchante l'acharnement impie & sacrilège de Philippe contre les monumens les plus sacrés de l'Attique, contre les temples les plus augustes, contre les tombeaux les plus respectés, comme s'il eût déclaré la guerre non-seulement aux hommes & aux vivans, mais encore plus aux mânes des morts, & à la majesté même des dieux. Que l'Etolie & toute la Grèce devoient s'attendre à un pareil traitement, si Philippe en trouvoit l'occasion. Ils finirent en priant & en conjurant les Étoliens d'avoir compassion d'Athènes, & d'entreprendre sous la conduite des dieux, & sous celle des Romains dont la puissance ne le cédoit qu'à celle des dieux, une guerre aussi juste que celle qu'on leur proposoit.

Le Député Romain, après avoir réfuté fort au long les reproches du Macédonien sur le traitement que Rome avoit fait souffrir aux villes conquises, & avoir opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment on venoit d'accorder la paix & la liberté, dit que ce que les Romains avoient à craindre étoit que par leur trop grande bonté & douceur à l'égard des vaincus, ils ne portassent les peuples à se déclarer plus facilement contre eux, parce que les vaincus avoient toujours une ressource assurée dans leur clémence. Il représenta d'une manière courte, mais vive, les actions criminelles de Philippe, ses



parricides domestiques, le meurtre de ses parens & de ses amis, ses infâmes débauches encore plus détestées que sa cruauté : tous faits d'autant plus connus de ceux à qui il parloit, qu'ils étoient plus voisins de la Macédoine. » Mais pour me renfermer » dans ce qui vous regarde, dit ce Député » en s'adressant aux Etoliens, nous avons » entrepris la guerre contre Philippe pour » votre défense : vous avez fait la paix avec » lui sans notre participation. Peut-être » direz-vous pour vous justifier, que nous » voyant occupés à la guerre contre les » Carthaginois, forcés par la crainte, vous » avez accepté les loix que vous imposoit » le plus fort : & nous de notre côté, ap- » pellés ailleurs pour des soins plus impor- » tans, nous avons négligé une guerre à » laquelle vous aviez renoncé. Maintenant » délivrés, grâces aux dieux, de la guerre » de Carthage, nous tournons toutes nos » forces contre la Macédoine. C'est une » occasion pour vous de rentrer dans no- » tre amitié & notre alliance, à moins que » vous n'aimiez mieux périr avec Philippe, » que vaincre avec les Romains. «

Damocrite, Préteur des Etoliens, sentit bien que ce dernier discours entraîneroit tous les suffrages : on prétend que Philippe l'avoit gagné par argent. Sans paroître prendre aucun parti, il représenta que l'affaire étoit trop importante pour être déci-

dée sur le champ, & qu'il falloit prendre du tems pour y songer mûrement. Par-là il éluda l'effet de l'assemblée, & il se van-  
toit d'avoir rendu un service considérable à la République, qui attendroit l'événement pour se déterminer, & alors se déclareroit pour le plus fort.

*Liv. lib. 31.  
33-39.*

Philippe cependant préparoit vigoureu-  
sement la guerre par terre & par mer :  
mais le Consul la faisoit déjà. Il étoit entré  
en Macédoine, & s'étoit avancé vers les  
Dassarètes. Philippe se mit aussi en cam-  
pagne. Ils ignoroient encore tous deux  
quelle route l'ennemi avoit prise. On fit de  
part & d'autre un détachement pour aller  
à la découverte. Ces deux troupes se ren-  
contrèrent. Comme elles n'étoient com-  
posées que de gens d'élite, le combat fut  
rude, & la victoire demeura douteuse. Il  
resta sur la place, du côté des Macédo-  
niens, quarante cavaliers, & trente-cinq  
du côté des Romains.

Le Roi, persuadé que le soin qu'il pren-  
droit d'ensevelir ceux qui étoient morts  
dans cette rencontre, contribueroit beau-  
coup à lui gagner l'affection des troupes,  
& les animer à combattre vaillamment  
pour lui, fit amener leurs corps dans le  
camp, afin que toute l'armée fût témoin  
des honneurs qu'il leur rendroit. Il a n'y a

a Nihil tam incertum nec animi multitudinis. Quod  
tam inæstimabile est, quàm promptiores ad subeundam

rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentimens & les dispositions de la multitude. Ce spectacle, qu'on croioit devoir animer les soldats, ne servit qu'à rallentir leur courage. Ils n'avoient eu affaire jusques-là qu'avec les Grecs & les Illyriens, qui n'emploioient guère que des flèches, des javelots & des lances, & par cette raison faisoient de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vûe les saisit de fraieur, & leur fit comprendre contre quels ennemis on les menoit.

Le Roi lui-même, qui n'avoit point encore vû de près les Romains dans un combat en forme, en fut effraïé. Aiant su par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étoient arrêtés, il s'y fit conduire par des guides avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux; & il se posta à deux cens pas & un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés & de bons retranchemens. Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp Romain,

omnem dimicationem vide-|gritiamque incussit, *Liv*,  
batur factum, id metum pi-



*Le même mot est attribué à Pyrrhus.* il s'écria que ce n'étoit pas là un camp de barbares.

Le Consul & le Roi demeurèrent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisiéme, Sulpicius sortit de son camp & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignoit de hasarder une action générale, envoya contre les ennemis un detachment de quinze cens hommes, moitié infanterie & moitié cavalerie, auquel les Romains en opposèrent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, & mit l'autre en fuite. Ils évitèrent aussi prudemment une embuscade que le Roi leur avoit préparée. Ces deux avantages, l'un de force ouverte, & l'autre de ruse, remplirent les troupes de confiance & de hardiesse. Le Consul les remena dans le camp; & après un jour de repos, il les en fit sortir, & alla présenter la bataille au Roi, qui ne jugea pas à propos de l'accepter, & demeura renfermé dans son camp malgré les reproches insultans de Sulpicius, qui l'accusoit de crainte & de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage des deux armées les fourages étoient fort dangereux, le Consul s'éloigna d'environ huit milles, & s'avança vers un bourg nommé Octolophe, d'où les fourageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le Roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchemens comme si la peur

l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvoient faire des piétons, & alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains & les fourageurs. Là, divisant ses troupes, il envoie une partie contre les fourageurs, avec ordre de faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreroient; & lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pouvoient revenir. Ce n'étoit de tous côtés que meurtre & carnage, sans qu'on fût rien encore dans le camp Romain de ce qui se passoit au dehors, parce que les fuiards tomboient dans les troupes du Roi, & ceux qui gardoient les chemins en tuoient un bien plus grand nombre, que ceux qui étoient envoyés à la poursuite des ennemis.

Enfin, cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le Consul donna ordre aux cavaliers, d'aller, chacun par où il le pourroit, secourir leurs compagnons : pour lui il fit sortir les légions du camp, & les mena en bataillon quarré contre l'ennemi. Les cavaliers, dispersés de côté & d'autre, s'égarèrent d'abord, trompés par les cris qui venoient de divers endroits. Plusieurs ren-

contrèrent les ennemis. Le combat s'engagea en même tems de différens côtés. La plus rude mêlée fut dans le corps de troupes que le Roi commandoit en personne, qui par le grand nombre de fantassins & de cavaliers faisoit presque une juste armée, outre que ces troupes étoient infiniment animées par la présence du Roi, & que les Crétois qui combattoient serrés & de pié ferme contre des ennemis dispersés & en désordre, en tuoient un grand nombre. Il est certain que s'ils avoient su se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée auroit décidé, non-seulement de la bataille présente, mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, ils tombèrent au milieu des cohortes Romaines qui s'étoient avancées avec leurs Officiers. Et pour lors les fuiards, aiant apperçu les enseignes Romaines, firent volte face, & poussèrent leurs chevaux contre les ennemis qui étoient tout en désordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui poursuivoient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuiant; & ils ne périssent pas seulement par le fer, mais plusieurs se précipitant dans les marais, périssent dans la boue avec leurs chevaux. Le Roi lui-même courut un grand



risque : car aiant été jetté à bas par son cheval, qui avoit reçu une rude blessure, il alloit être percé de coups, si un cavalier, en sautant brusquement de son cheval, ne l'y eût fait monter à sa place. Mais lui-même, ne pouvant suivre à pié les cavaliers qui suioient, fut tué par les ennemis. Philippe, après avoir fait de longs circuits autour des marais, arriva enfin dans le camp, où l'on n'espéroit plus de le revoir.

Nous avons déjà vu plusieurs fois, & l'on ne sauroit trop le faire remarquer aux gens du métier pour leur faire éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent du trop d'ardeur des Officiers, qui n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient & négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, & se laissent enlever, par un desir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avoient entre les mains, & qui leur étoit assurée.

Philippe n'avoit pas perdu beaucoup de monde dans cette action ; mais il en craignoit une seconde, & que le vainqueur ne vînt brusquement l'attaquer. Il envoya sur le soir un héraut au Consul lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le Consul, qui s'étoit mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendroit réponse. Philippe, pour dérober sa marche aux Romains, aiant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés, en

partit sans faire bruit dès que la nuit fut venue ; & aiant d'avance sur le Consul la nuit entière & une partie du jour suivant, il le mit hors d'état de le poursuivre.

*Liv. lib. 31.  
n. 39-43.*

Sulpicius se mit en marche le lendemain, ne sachant pas encore quelle route le Roi avoit prise. Celui-ci avoit espéré l'arrêter dans des défilés dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchemens, & de gros amas de pierres & d'arbres : mais la patience Romaine surmonta toutes les difficultés. Le Consul, après avoir fait le dégât dans le pays, & s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il étoit parti au commencement de la campagne.

Les Éoliens, qui n'attendoient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardèrent pas alors à se déclarer en faveur des Romains ; les peuples d'Athamanie suivirent leur exemple. Les uns & les autres firent quelques courses dans la Macédoine, qui leur réussirent assez mal, Philippe les aiant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés dans son pays pendant son absence, & se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains.

*Liv. lib. 31.  
num. 44-47.*

Dans cette même campagne, la flotte Romaine jointe à celle d'Attale, entra dans

le Pirée, & causa une grande joie aux Athéniens. Leur haine contre Philippe, que la crainte leur faisoit dissimuler depuis longtemps, éclata alors sans mesure à la vûe d'un secours si puissant. Dans <sup>a</sup> une ville libre comme Athènes, où le talent de la parole avoit un pouvoir souverain, les Orateurs avoient pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'ils lui faisoient prendre telle résolution qu'il leur plaisoit. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna que toutes les statues & images de Philippe & de ses ancêtres seroient absolument détruites : que les fêtes, les sacrifices, les Prêtres établis en leur honneur, seroient pareillement abolis : que tous les lieux où l'on leur auroit érigé quelque monument, ou mis quelque inscription, seroient déclarés impurs & profanes : que les Prêtres, toutes les fois qu'ils offriroient aux dieux des prières pour le peuple d'Athènes, pour leurs alliés, pour leurs armées & pour leurs flotes, chargeroient en même tems de toutes sortes d'anathêmes & d'exécutions Philippe, ses enfans, son royaume, ses troupes de terre & de mer, en un mot, tous les Macédoniens en général, & tout ce qui leur appartenoit. On

<sup>a</sup> Nec unquam ibi desunt | tatibus, tum præcipuè Athe-  
linguæ promptæ ad plebem | nis, ubi oratio plurimum  
concitandam : quod genus, | pollet, favore multitudinis  
cùm in omnibus liberis civi- | alitur. Liv.



ajouta à ce décret, que tout ce qui seroit proposé dans la suite propre à deshonorer & à diffamer Philippe, seroit agréé par le peuple; & que quiconque oseroit dire ou faire quelque chose en faveur de Philippe, ou contre les décrets infamans, pourroit être tué sur le champ sans autre formalité. La dernière clause étoit, que tout ce qui avoit été autrefois ordonné contre les Pisistratides, le seroit aussi contre Philippe. Les <sup>a</sup> Athéniens faisoient ainsi la guerre à Philippe, par des décrets & des ordonnances qui étoient pour lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguèrent à proportion les louanges, les honneurs & toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale & des Romains.

La flotte, au sortir du Pirée, attaqua & prit quelques places & quelques petites îles: après quoi Attale & les Romains se séparèrent, pour entrer en quartier d'hiver.

AN.M. 3805. A Rome, l'année suivante, après le  
 AV. J.C. 199. choix des nouveaux Consuls, la Macé-  
 Liv. lib. 31. doine échut par sort à Villius.  
 n. 40. & lib.

32. n. 3.

Philippe, en se préparant aux opérations de la campagne qui alloit bientôt commencer, avoit de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'étoit engagé. Outre qu'il avoit affaire à des ennemis puissans & redoutables, il craignoit

<sup>a</sup> Athenienses quidem li-|valent, bellum adversus Phi-  
 teris verbisque, quibus solis|lippum gerebant. Liv.

que l'espérance de la protection Romaine ne lui fît perdre ses alliés, & que les Macédoniens, mécontents du gouvernement présent, ne songeassent à remuer, & ne lui demeurassent pas fidèles.

Dans la vûe d'écarter ces dangers, il relâcha quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité à laquelle ils ne s'attendoient pas; & en même tems il envoya des Ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devoit se renouveler tous les ans. Pouvoit-il regarder cette cérémonie comme un lien bien ferme, & capable de retenir les alliés dans le devoir, lui qui faisoit profession ouverte de violer tous ses sermens, qui n'avoit aucun scrupule de manquer à sa parole, ni aucun respect pour la divinité, pour la religion, & pour tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes?

Pour ce qui regarde les Macédoniens, *Polyb. l. 13. p. 672. 673.* il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide, l'un de ses ministres & de ses confidens, qui étoit haï & détesté des peuples à cause de ses rapines & de ses concussions, & qui leur avoit rendu le gouvernement fort odieux. Il étoit d'une fort basse naissance, originaire de Tarente où il avoit exercé les plus vils ministères, & d'où il avoit été chassé pour avoir voulu livrer sa ville aux Romains. Il s'étoit réfu-

gié chez Philippe, qui aiant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, & avec cela une ambition démesurée, que les plus grands crimes n'effraioient point, se l'étoit attaché particulièrement, & lui avoit donné toute sa confiance: digne instrument d'un Prince, qui étoit lui-même sans probité & sans honneur. Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse, il s'étoit livré aux plus infâmes prostitutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il se montrait bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au-dessus de lui. Il avoit un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même Auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant royaume, par le mécontentement général que ses injustices & ses violences y excitèrent. Le Roi le fit arrêter, & le fit mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragmens de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes.

Il ne se passa rien de considérable pendant cette campagne, non plus que dans la précédente, parce que les Consuls n'entroient dans la Macédoine que sur l'arrière



faison, & que tout le reste du tems se consumoit en de légères escarmouches, pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois. T. Quintius \*Flamininus ayant été nommé Consul, & la Macédoine lui étant échue par le sort, il n'imita pas ses prédécesseurs, mais partit de Rome dès le commencement du printems, avec son frère Lucius, que le Sénat lui avoit accordé pour commander son armée de mer.

AN. M. 3806.  
AV. J. C. 198.  
Liv. lib. 32.  
n. 2-15.

Au commencement de cette même année, Antiochus attaqua vivement Attale par terre & par mer. Les Ambassadeurs de ce dernier arrivèrent à Rome, & représentèrent au Sénat le danger extrême où se trouvoit leur Maître. Ils demandèrent en son nom, ou qu'il plût aux Romains de le défendre par eux-mêmes, ou qu'ils lui permissent de rappeler ses troupes. Le Sénat répondit que rien n'étoit plus raisonnable que la demande d'Attale : qu'il étoit le maître de rappeler ses troupes : que l'intention du peuple Romain n'étoit point d'être en aucune sorte à charge à ses alliés : qu'il emploieroit son crédit auprès d'Antiochus pour le porter à ne point inquiéter le roi Attale. En effet, les Romains envoièrent des Ambassadeurs à Antiochus, pour lui remontrer qu'Attale leur avoit prêté ses troupes & ses vaisseaux, dont ils

\* Plutarque le nomme Flamininus, mais il se trompe : c'étoient deux familles différentes.

se servoient contre Philippe leur ennemi commun : qu'il leur feroit plaisir s'il vouloit bien le laisser en repos : qu'il étoit raisonnable que les Rois alliés & amis du peuple Romain gardassent entr'eux la paix. Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres d'Attale.

Dès qu'à la sollicitation des Romains il eut mis bas les armes qu'il avoit prises contre ce Prince, il marcha en personne dans la Célé-Syrie, pour reconquérir les places qu'Aristomène lui avoit enlevées. C'étoit à ce Général que les Romains avoient confié l'administration & le soin des affaires d'Egypte. La première chose qu'il avoit faite, avoit été de songer à se défendre contre les invasions des deux Rois alliés. Il leva pour cet effet les meilleures troupes qu'il put trouver. Il envoya Scopas en Étolie avec de grosses sommes d'argent, pour y lever autant de troupes qu'il pourroit; parce qu'alors les Étoliens étoient regardés comme les meilleurs soldats. Ce Scopas avoit eu autrefois la première charge dans son pays, & il passoit pour un des plus habiles Généraux de son tems. Quand le tems de sa magistrature fut écoulé, il s'étoit flaté qu'on le continueroit. La chose ne se fit pas. Il en fut piqué, quitta l'Étolie, & se mit au service du roi d'Egypte. Il réussit si bien dans cette levée, qu'il amena six mille braves soldats d'Étolie;

AN. M. 3804.  
AV. J.C. 200.

Liv. n. 31.  
n. 43.

Exc. Polyb.  
pag. 60.

d'Etolie, qui furent un bon renfort pour l'armée d'Égypte.

Le Ministère d'Alexandrie voyant Antiochus occupé dans l'Asie mineure à la guerre qui s'étoit allumée entre lui & Attale roi de Pergame, envoya Scopas dans la Palestine & dans la Célé-Syrie, pour tâcher de reprendre ces provinces. Il y conduisit si bien la guerre, qu'il regagna plusieurs villes, reprit la Judée, mit garnison dans la citadelle de Jérusalem; & à l'approche de l'hiver il revint à Alexandrie, rapportant, outre l'honneur de ses victoires, de grandes richesses qu'on avoit amassées du pillage du pays conquis. Il parut bien dans la suite que les grands succès de cette campagne venoient principalement de l'absence d'Antiochus, & du peu de résistance qu'on avoit trouvé par cette raison.

Dès qu'il y fut venu en personne, les choses changèrent bien de face, & la victoire se déclara bientôt pour lui. Scopas, qui étoit revenu avec une armée, fut battu à Panéas, près de la source du Jourdain, dans un combat où il se fit un terrible carnage de ses troupes. Il fut obligé de s'enfuir à Sidon, où il se renferma avec dix mille hommes qui lui restoient. Antiochus l'y assiégea, & le réduisit à une telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, il falut rendre la place, & se conten-

AN. M. 3805.

AV. J. C. 129.

Hieron. in

11. Dan.

Joseph. Ant.

tiq. lib. 12.

cap. 3.

AN. M. 3806.

AV. J. C. 128.

Liv. lib. 32.

n. 8.

Excerpt. ex

Polyb. p. 77.

&amp;c.

Joseph. Ant.

tiq. lib. 12.

cap. 5.



ter d'en sortir la vie sauve. La régence d'Alexandrie avoit pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avoit envoyé trois des meilleurs Généraux avec les meilleures troupes de l'Etat, pour faire lever le siège. Mais Antiochus disposa si bien toutes choses, que leurs efforts furent inutiles, & que Scopas fut obligé d'accepter des conditions si ignominieuses. Il revint à Alexandrie sans armes & sans habits.

*Exc. ex Polyb. pag. 87. & exc. Leg 72. Liv. lib. 33. n. 19.* De-là Antiochus alla à Gaza, où il trouva une résistance qui l'irrita. Aussi, quand elle fut prise, il en donna le pillage aux soldats. Après cela, il s'assura des passages par où devoient venir les troupes qu'on pourroit envoyer d'Egypte; & revenant sur ses pas, il soumit entièrement la Palestine & la Célé-Syrie.

*Joseph. ibid.* Dès que les Juifs, qui pour lors avoient tout sujet d'être mécontents de l'Egypte, furent qu'Antiochus approchoit de leur pays, ils allèrent avec empressement lui porter les clés de toutes leurs places; & quand il vint à Jérusalem, les Prêtres & les Anciens sortirent en pompe au-devant de lui, lui rendirent toutes sortes d'honneurs, & l'aidèrent à chasser du Château la garnison que Scopas y avoit laissée. Pour reconnoître ces services, Antiochus leur accorda plusieurs privilèges, & il ordonna, par un décret particulier, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple;

défense qui paroissoit visiblement faite à cause de l'attentat de Philopator, qui avoit voulu y entrer par force.

Antiochus, dans ses expéditions d'Orient, avoit été si bien servi par les Juifs de Babylone & de Mésopotamie, & comptoit tellement sur leur fidélité, que lorsqu'il arriva quelque remuement en Phrygie & en Lydie, il y fit passer deux mille familles de ces Juifs pour arrêter ces séditions, & entretenir la tranquillité dans le pays, & les combla de mille faveurs extraordinaires. Ce fut des Juifs de cette transplantation que vinrent plusieurs de ceux de \* *la dispersion*, que nous trouvons dans la suite en si grand nombre, sur-tout vers le tems de la prédication de l'Evangile.

*Joseph. ibid.*

Quand Antiochus eut ainsi soumis toute la Célé-Syrie & la Palestine, il forma le dessein d'en faire autant dans l'Asie Mineure. Son grand but étoit de remettre l'Empire de Syrie sur l'ancien pié, en réunissant tout ce qu'avoient jamais eu ses ancêtres, & sur-tout Séleucus Nicator qui l'avoit fondé. Comme il falloit pour cela empêcher que les Egyptiens ne vinssent l'inquiéter dans les nouvelles conquêtes

*Hieron. in*

*cap 11. Daniel.*

\* *C'est ainsi que S. Jacques & S. Pierre les appellent. Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione.* | *Jacob. 1. 1. Electis advenis dispersionis Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Asiæ & Bithyniæ. 1. Petr. 1. 1.*

pendant qu'il seroit éloigné , il envoya Euclès Rhodien à Alexandrie proposer le mariage de sa fille Cléopatre avec le roi Protémée , avec cette clause , qu'on attendroit qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer , & qu'alors , le jour même des noces , il remettroit ces provinces à l'Egypte comme la dot de sa fille. Cette proposition fut goûtée , le Traité conclu & ratifié ; & les Egyptiens , comptant sur sa parole & sur ses engagemens , lui laissèrent faire tout ce qu'il voulut d'un autre côté , sans l'inquiéter de celui-ci.

AN.M. 3806.

Av. J. C. 198.

JE REPRENDS les affaires de Macédoine. J'ai dit que Quintius Flaminius ( je l'appellerai indifféremment de ces deux noms ) étoit parti de Rome dès qu'il eut été nommé Consul , & qu'il avoit amené avec lui son frère Lucius pour commander la flotte. Quand il fut arrivé en Epire , il trouva Villius campé devant l'armée de Philippe , qui depuis lontems gardoit les passages & les défilés le long de l'Apsus , rivière du pays des Taulantiens entre l'Epire & l'Illyrie. Aiant pris le commandement des troupes , il commença par considérer & examiner l'assiette du pays. Comme le défilé paroissoit impraticable à une armée , parce qu'il n'y avoit qu'un petit chemin escarpé & étroit taillé dans le roc , & que l'ennemi étoit maître des hauteurs , on lui conseilloit de prendre un long circuit où



il auroit trouvé un chemin large & facile. Mais , outre que ce détour trainoit les affaires en longueur , il craignoit de s'éloigner de la mer d'où il tiroit ses vivres. Ainsi il résolut d'aller par le haut des montagnes , & de forcer les passages , quoi qu'il dût lui en coûter.

Philippe aiant tenté inutilement des propositions de paix dans une entrevûe qu'il eut avec le Consul où ils ne purent s'accommoder , il falut en venir à la force ouverte. Il se donna plusieurs légères escarmouches dans une plaine qui avoit assez d'étendue , les Macédoniens descendant par pelotons de leurs montagnes , pour attaquer l'ennemi , puis se retirant par des sentiers rudes & escarpés. Les Romains , animés par l'ardeur du combat , voulant les y poursuivre , eurent beaucoup à souffrir , parce que les Macédoniens avoient disposé sur tous ces rochers des catapultes & des balistes , & les accabloient à coups de pierres & de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part & d'autre , & la nuit separa les combattans.

Les choses étant en cet état , quelques bergers , qui païssoient leurs troupeaux sur ces montagnes , vinrent à Flamininus lui dire qu'ils savoient un détour qui n'étoit point gardé , & lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard. Ils amenoient avec eux pour

garant de leur parole Charops , le premier & le plus considérable des Epirotes , qui favorisoit secrètement les Romains. Sur cette garantie , Flamininus envoya un de ses Généraux avec quatre mille hommes de pié , & trois cens chevaux. Ces pâtres , qu'on prit soin d'enchaîner de peur de surprise , conduisent le détachement. Pendant ces trois jours , le Consul se contenta de donner quelques légères escarmouches pour amuser les ennemis. Au quatrième , dès la pointe du jour , il fait prendre les armes à toutes ses troupes , & aiant apperçu sur les montagnes une grande fumée , qui étoit le signal dont on étoit convenu , il marche droit contre la hauteur , toujours exposé aux traits des Macédoniens , & toujours combattant à coups de main contre ceux qui défendoient les passages. Les Romains redoublent leurs efforts , & poussent vivement l'ennemi dans les endroits les plus difficiles , jettant de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étoient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable , & tombent en même tems sur les Macédoniens , qui se voient attaqués en tête & en queue , perdent courage , & prennent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille , parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillèrent leur

camp , & prirent leurs tentes & leurs esclaves.

Philippe d'abord avoit pris la route de la Thessalie ; mais craignant que les ennemis ne vinssent encore l'y attaquer , il tourna vers la Macédoine , & s'arrêta à Tempé , pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaqueroit.

Le Consul passa par l'Epire , sans ravager le pays , quoiqu'il fût que les principaux , à l'exception de Charops , avoient été contraires aux Romains. Mais comme ils obéissoient de bonne grace , il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'à leur faute passée , ce qui lui gagna le cœur des Epirotes , & les lui attacha d'inclination. De-là il entra en Thessalie. Les Etoliens & les Athamanes en avoient déjà pris plusieurs villes : il se rendit maître des plus considérables. Celle d'Atrax , devant laquelle il avoit mis le siège , le retint longtemps , & fit une si bonne défense , qu'enfin il fut obligé d'y renoncer.

La flotte Romaine cependant , soutenue de celle d'Attale & des Rhodiens , agissoit de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée , Erétrie & Caryste , qui étoient tenues par des garnisons Macédoniennes : après quoi les trois flotes s'avancèrent vers Cenchrée , port de Corinthe.

Le Consul étant passé dans la Phocide , la plupart des villes se rendirent à lui vo-



lontainement. Il n'y eut qu'Eulatie qui lui ferma ses portes : il fut obligé de l'assiéger dans les formes. Pendant qu'il étoit occupé à ce siège , il forma un dessein important , qui étoit de détacher les Achéens du parti de Philippe , & de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flotes unies étoient prêtes de former le siège de Corinthe. Avant que de le commencer , il jugea à propos de faire offrir aux Achéens de faire rentrer Corinthe dans leur ligue , & de la leur livrer , à condition qu'ils se déclareroient pour les Romains. Des Ambassadeurs , envoyés au nom d'Attale , des Rhodiens , & des Athéniens , leur portèrent ces paroles. Les Achéens leur donnèrent audience à Sicyone.

Les Achéens se trouvoient fort embarrassés sur le parti qu'ils devoient prendre. Le pouvoir des Lacédémoniens , leurs perpétuels ennemis , les tenoit en bride. Ils redoutoient encore plus les armes Romaines. Ils avoient de tout tems , & tout récemment encore , de grandes obligations aux Macédoniens : mais Philippe leur étoit suspect à tous à cause de sa perfidie & de sa cruauté , & ils appréhendoient de tomber sous sa domination quand la guerre seroit terminée. Telle étoit la disposition des Achéens. L'Ambassadeur des Romains parla le premier , puis ceux d'Attale , des Rhodiens , & de Philippe : on réserva la der-

nière place aux Athéniens , pour réfuter ce qu'auroit avancé l'Ambassadeur de Philippe. Ils parlèrent avec plus de violence que les autres contre le Roi , parce que nul n'en avoit été si maltraité qu'eux ; & ils déduisirent fort au long toutes les injustices & toutes les cruautés. Ces harangues remplirent tout le tems de l'assemblée , qui fut remise au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé , le héraut , selon la coutume , exhorta , au nom des Magistrats , ceux qui voudroient parler , à le faire. Personne ne se leva. Tous , se regardant les uns les autres , gardèrent un profond silence. Alors Aristène , premier Magistrat des Achéens , pour ne pas renvoyer l'assemblée sans qu'on eût délibéré : » Qu'est donc devenue , leur dit-  
 » il , cette vivacité & cette chaleur avec  
 » laquelle vous disputiez entre vous dans  
 » les repas & dans vos entretiens au sujet  
 » de Philippe & des Romains , presque  
 » jusqu'à en venir aux mains ? Pourquoi  
 » donc maintenant , dans une assemblée  
 » indiquée uniquement pour ce sujet ,  
 » après que vous avez entendu les haran-  
 » gues & les raisons de part & d'autre ,  
 » demeurez-vous muets ? Si l'amour du  
 » bien public ne peut délier vos langues ,  
 » le parti que chacun de vous a pris en  
 » particulier pour ou contre Philippe &  
 » les Romains , ne doit-il pas vous obliger

» à parler , d'autant plus que personne de  
» vous n'ignore qu'il ne fera plus tems de  
» le faire , quand une fois la résolution  
» aura été prise & formée ? «

Des reproches si sensés & si raisonnables , faits par le premier Magistrat , non-seulement ne purent porter aucun des assistans à dire son avis , mais n'excitèrent pas même le moindre bruit , le moindre murmure dans une assemblée si nombreuse , & composée de tant de peuples. Tout demeura muet & immobile.

Alors Aristène , reprenant encore la parole , leur dit : » Je voi bien , Chefs de  
» l'assemblée des Achéens , que ce n'est  
» pas tant le conseil qui vous manque que  
» le courage , personne d'entre vous n'osant prendre sur soi en particulier de  
» s'expliquer ouvertement sur ce qui regarde l'intérêt commun. J'en ferois peut-être autant , si je n'étois qu'un simple particulier. Mais , comme premier Magistrat , je voi ou qu'il ne falloit point accorder d'assemblée aux Ambassadeurs , ou qu'il ne faut point les renvoyer d'ici sans réponse. Or comment puis-je leur en donner , sans être autorisé de votre part par un Décret ? Mais , puisqu'aucun de vous ne peut ou n'ose dire ce qu'il pense , supposons pour un moment que les discours des Ambassadeurs que nous entendûmes hier , soient autant d'avis



» qu'ils nous donnent , non pour leur pro-  
 » pre intérêt , mais pour le nôtre , & pe-  
 » sons-les avec maturité. Les Romains , les  
 » Rhodiens , & Attale demandent à faire  
 » alliance & amitié avec nous , & ils nous  
 » prient de les aider dans la guerre qu'ils  
 » ont entreprise contre Philippe. Celui-  
 » ci , de son côté , nous fait souvenir du  
 » Traité que nous avons conclu avec lui ,  
 » scellé & ratifié par un serment : tantôt  
 » il demande que nous lui demeurions  
 » unis , tantôt il se contente que nous gar-  
 » dions une exacte neutralité. Personne  
 » de vous n'est-il étonné de voir , que ceux  
 » qui ne sont point encore alliés deman-  
 » dent plus que celui qui l'est ancienne-  
 » ment ? Ce n'est point sans doute , ni mo-  
 » destie de la part de Philippe , ni témé-  
 » rité de la part des Romains , qui les fait  
 » agir & parler ainsi. La différence de  
 » leurs forces & de leur situation leur inf-  
 » pire ces divers sentimens. Je m'explique.  
 » Nous ne voions ici rien de Philippe que  
 » son Ambassadeur. La flotte Romaine  
 » mouille près de Cenchrée , chargée des  
 » dépouilles de l'Eubée : le Consul & ses  
 » légions , qui ne sont séparées de la flotte  
 » que par un petit espace de mer , parcou-  
 » rent impunément la Phocide & la Lo-  
 » cride. Vous vous étonnez que Cléomé-  
 » don , l'Ambassadeur de Philippe , vous  
 » ait exhortés avec tant de timidité & de

» réserve à prendre les armes pour le Roi  
» contre les Romains. Si, en conséquence  
» de ce même traité & de ce même serment  
» qu'il fait tant valoir, nous lui deman-  
» dions que Philippe nous défendît, &  
» contre Nabis & les Lacédémoniens, &  
» contre les Romains; il n'auroit point de  
» réponse à nous faire, loin de pouvoir  
» nous donner un secours réel? Nous l'é-  
» prouvâmes l'an passé, lorsque, malgré  
» les termes précis de notre alliance & ses  
» belles promesses, il laissa ravager nos  
» terres par Nabis & les Lacédémoniens.  
» Pour moi, Cléomédon m'a paru se con-  
» tredire lui-même clairement dans tout  
» son discours. Il parloit avec mépris de  
» la guerre contre les Romains, préten-  
» dant qu'elle auroit le même succès que  
» celle qu'ils avoient déjà faite contre Phi-  
» lippe. Pourquoi donc implore-t-il notre  
» secours de loin & par un Ambassadeur,  
» au lieu de venir en personne nous dé-  
» fendre, nous qui sommes ses anciens  
» alliés, & contre Nabis, & contre les  
» Romains? Jugeons de nous par les au-  
» tres. Pourquoi a-t-il laissé prendre Éré-  
» trie & Caryste? Pourquoi a-t-il aban-  
» donné tant de villes de Thessalie, aussi-  
» bien que la Phocide & la Locride entiè-  
» res? Pourquoi actuellement souffre-t-il  
» qu'on assiège Elatie? Est-ce par force,  
» ou par crainte, ou de propos délibéré,  
» qu'il a abandonné les défilés de l'Épire,

» & qu'il a livré à l'ennemi ces barrières  
» impénétrables , pour aller se cacher dans  
» le fond de son royaume ? Si c'est volon-  
» tairement qu'il a abandonné tant d'alliés  
» à la merci des ennemis , doit-il les em-  
» pêcher de pourvoir eux-mêmes à leur  
» propre sûreté ? Si c'est par crainte , il  
» doit nous pardonner la même foiblesse.  
» S'il y a été forcé , croiez-vous , Cléo-  
» médon , que nous Achéens puissions  
» soutenir les armes Romaines , auxquel-  
» les les Macédoniens ont été obligés de  
» céder ? Il n'y a nulle comparaison à faire  
» de la guerre passée avec la présente. Les  
» Romains alors , occupés de soins plus  
» importans , défendoient foiblement leurs  
» alliés. Maintenant , délivrés de la guerre  
» Punique , qu'ils ont soutenue pendant  
» seize ans dans le cœur même de l'Italie ,  
» ils n'envoient pas des secours aux Eto-  
» liens ; mais eux-mêmes , à la tête de leurs  
» armées , ils attaquent Philippe par terre  
» & par mer. Quintius , le troisième des  
» Consuls qu'ils ont envoyés contre lui ,  
» l'ayant trouvé dans un poste inaccessible ,  
» l'en a arraché , lui a pris son camp , l'a  
» poursuivi en Thessalie , & lui a enlevé ,  
» presque sous ses yeux , les plus fortes  
» places de ses alliés. Qu'on suppose , je  
» le veux bien , que tout ce que l'Ambas-  
» sadeur d'Athènes a dit de la cruauté , de  
» l'avarice , des débauches de Philippe , ne



» soit pas vrai ; que nous ne devions pas  
» être touchés des crimes qu'il a commis  
» dans l'Attique , & dans bien d'autres  
» endroits , contre les dieux du ciel & de  
» l'enfer ; que même les sujets particuliers  
» de plainte que nous avons contre lui ,  
» doivent être ensevelis dans un entier  
» oubli ; en un mot , qu'on suppose que  
» ce ne soit point avec Philippe que nous  
» avons affaire , mais avec Antigone , Prin-  
» ce plein de douceur & de justice , & qui  
» nous a rendu à tous de si grands services ,  
» nous feroit-il jamais une demande com-  
» me celle qu'on nous fait aujourd'hui ,  
» manifestement contraire à notre sûreté  
» & à notre conservation ? Si Nabis avec  
» ses Lacédémoniens vient nous attaquer  
» par terre , & la flotte Romaine par mer ,  
» le Roi sera-t-il en état de nous soutenir  
» contre de si formidables ennemis : ou  
» serons-nous en état de nous défendre  
» nous-mêmes ? Le passé nous apprend  
» ce que nous devons attendre pour l'ave-  
» nir. Le tempérament qu'on nous pro-  
» pose , qui est de demeurer neutres , est  
» un moien sûr de nous rendre la proie  
» du vainqueur , qui ne manquera pas de  
» tomber sur nous , comme sur de rusés  
» politiques , qui attendoient le succès pour  
» se déclarer. Croiez-moi , il n'y a point  
» de milieu. Il faut que nous ayons les Ro-  
» mains pour amis ou pour ennemis. Ils

» viennent eux-mêmes avec une flotte  
 » nombreuse nous offrir leur amitié &  
 » leur secours. Nous refuser à un tel  
 » avantage, & ne pas saisir avidement une  
 » occasion si favorable qui ne reviendra  
 » plus, c'est le dernier des aveuglemens ;  
 » c'est vouloir se perdre sans ressource &  
 » de gaieté de cœur. «

Ce discours fut suivi d'un grand bruit & d'un grand murmure dans toute l'assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les Magistrats : on les appelloit *Démiurges*. De dix qu'ils étoient, cinq déclarèrent qu'ils mettroient l'affaire en délibération chacun dans son assemblée & devant son peuple, cinq protestèrent contre, prétendant qu'il étoit défendu par une loi aux Magistrats de rien proposer, & à l'assemblée de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe. Ce jour se passa encore tout entier en disputes & en cris tumultueux. Il n'en restoit plus qu'un : car la loi ordonnoit de finir l'assemblée quand ce tems seroit expiré. Les disputes s'allumèrent si violemment sur ce qui devoit s'y décider, qu'à peine les pères purent-ils s'empêcher de porter leurs mains sur leurs enfans. Memnon de Pellène étoit un des cinq Magistrats qui refusoient de faire le rapport. Son père, il se nommoit Rhisiase, le pria longtems &

le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sûreté , & de ne pas les exposer , par son opiniâtreté , à une perte certaine. Voiant que ses prières étoient inutiles , il jura qu'il le tueroit de sa propre main , s'il ne se rendoit à son avis , le regardant , non comme son fils , mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces , & se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain , la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération , & les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensoient , les Dyméens , les Mégalopolitains , & quelques-uns des Argiens se retirèrent de l'assemblée avant qu'on fit le Décret : & personne n'en fut surpris , & ne leur en fut mauvais gré , parce qu'ils avoient des obligations particulières à Philippe , qui , tout récemment encore , leur avoit rendu des services considérables. La reconnoissance est une vertu de tous les tems & de tous les pays , & l'ingratitude est partout abhorrée. Tous les autres peuples , quand on en vint aux suffrages , confirmèrent sur le champ par un Décret l'alliance avec Attale & les Rhodiens : & remirent l'entière conclusion de celle qui regardoit les Romains jusqu'au tems où l'on enverroit des Députés à Rome pour obtenir la ratification du peuple , sans laquelle on ne pouvoit rien terminer.



En attendant , on envoya trois Députés à Quintius , & toute l'armée des Achéens se rendit à la ville de Corinthe , devant laquelle Lucius , frère du Consul , avoit déjà mis le siège , après s'être rendu maître de Cenchrée. D'abord l'attaque fut assez foible , parce qu'on espéroit que la division se mettroit dans la ville entre la garnison & les habitans. Quand on vit que rien ne remuoit , on fit approcher les machines de tous côtés , & l'on fit diverses attaques , que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur , & où les Romains furent toujours repoussés. Il y avoit dans Corinthe un grand nombre de transfuges d'Italie , qui n'attendant aucun quartier de la part des Romains s'ils étoient vainqueurs , se battoient en désespérés. Philoclès , Capitaine de Philippe , aiant fait entrer un nouveau renfort dans la ville , & n'y aiant plus d'espérance de la pouvoir forcer , Lucius enfin se rendit à l'avis d'Attale , & on leva le siège. Les Achéens aiant été renvoies , Attale & les Romains remontèrent sur leurs flotes. Le premier se rendit au Pirée , & les autres à Corcyre.

Pendant que les flotes attaquoient Corinthe , le Consul T. Quintius étoit occupé au siège d'Elatie , où il eut un succès plus heureux. Car , après une longue & vigoureuse résistance de la part des assié-

gés, il se rendit maître d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Dans le même tems, ceux d'Argos qui avoient embrassé le parti de Philippe, trouvèrent le moien de livrer leur ville à Philoclès, l'un de ses Généraux. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venoient de faire avec les Romains, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, je veux dire de Corinthe & d'Argos.

### §. III.

*On continue le commandement à Flaminius, comme Proconsul. Il a une entrevue inutile avec Philippe sur la paix. Les Etoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flaminius sur Philippe près de Scotusse & de Cynoscéphales en Thessalie. Paix accordée à Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.*

AN.M. 3807.

AV. J.C. 197.

Liv. lib. 32.

n. 27. & 28.

ON NOMMA de nouveaux Consuls à Rome. Mais, comme on attribuoit, & avec raison, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquens changemens de ceux qui en étoient chargés, on continua Fla-

minius dans son commandement , & on lui envoya des recrues.

La saison étant déjà avancée , Quintius *Liv. lib. 32.  
n. 32-37.  
Polyb. l. 17.  
p. 742-752.  
Plut. in Fla-  
min. p. 371.* avoit pris ses quartiers d'hiver dans la Phocide & dans la Locride , lorsque Philippe lui envoya un héraut d'armes pour lui demander une entrevûe. Il ne se rendit pas difficile , & la lui accorda , parce qu'il ne savoit pas encore ce qu'on avoit résolu à Rome à son sujet , & qu'une conférence lui laissoit la liberté , ou de continuer la guerre si on lui prorogeoit le commandement , ou de porter les choses à la paix si on lui envoyoit un successeur. Le lieu & le jour pris , ils s'y rendirent de part & d'autre. Philippe avoit avec lui plusieurs Seigneurs de Macédoine , & Cycliade , un des principaux des Achéens qu'ils avoient depuis peu exilé. Le Général Romain étoit accompagné d'Amyndandre , roi des Athamanes , & des Députés de tous les alliés. Après quelques disputes sur le cérémonial , Quintius fit les propositions : chacun des alliés fit aussi ses demandes. Philippe y répondit ; & comme il commençoit à s'emporter contre les Etoliens , Phénéas leur Magistrat l'interrompant , lui dit : „ Il ne „ s'agit pas ici de paroles , il faut ou vain- „ cre les armes à la main , ou céder au plus „ fort. La chose est claire même pour un „ aveugle , reprit Philippe , en se raillant „ de Phénéas qui étoit incommodé de la



» vûe. « Philippe <sup>a</sup> étoit naturellement railleur , & ne pouvoit se contenir même en traitant des affaires les plus sérieuses : ce qui est un grand défaut dans un Prince.

Cette première entrevûe s'étant passée en altercations , on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on étoit convenu. On crut qu'il l'avoit fait exprès pour ne point laisser aux Etoliens & aux Achéens le tems de lui répondre. Il s'aboucha avec Quintius en particulier. Celui-ci ayant rapporté ses propositions aux alliés , nul d'eux ne les agréa , & l'on étoit prêt de rompre toute conférence , lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain , promettant de céder de sa part , s'il ne venoit pas à bout de les persuader. Quand on se fut rassemblé , il pria instamment Quintius & les alliés de ne pas s'opposer à la paix , & il se réduisit à demander du tems pour envoyer à Rome des Ambassadeurs , s'engageant ou à conclure la paix aux conditions que lui-même proposoit , ou à accepter celles qu'il plairoit au Sénat de lui imposer. On ne put lui refuser une demande si raisonnable , & l'on convint d'une trêve , à condition néanmoins que sur le champ il feroit sortir ses troupes de la Phocide &

<sup>a</sup> Erat dicacior natura | inter seria quidem risu sa-  
quàm regem decet , & ne | tis temperans. *Liv.*

de la Locride. On envoya de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés , on commença par entendre ceux des alliés. Ils maltraitèrent fort Philippe sur plusieurs points ; mais s'attachèrent à démontrer , par la situation même des lieux , que s'il retenoit Démétride dans la Thessalie , Chalcis dans l'Eubée , & Corinthe dans l'Achaïe , villes qu'il appelloit lui-même avec insolence mais avec vérité les entraves de la Grèce , elle ne pourroit jamais jouir de la liberté. On fit entrer ensuite les Ambassadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand discours , on leur coupa la parole , en leur demandant s'ils céderoient ces trois villes ou non. Aiant répondu qu'ils n'avoient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article , ils furent renvoyés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius maître de faire la paix , ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât : & de son côté il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainsi il n'accorda plus d'entrevûe à Philippe , & lui fit déclarer qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de sa part , s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Grèce.

Philippe alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre. Comme il ne pou- *Liv. lib. 32.  
n. 38-40.*

*Plut. in Fla-* voit pas aisément conserver les villes de  
*min. p. 372.* l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qu'il lui remettroit en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, & qu'il garderoit pour lui si les choses tournoient autrement. Le Tyran accepta la condition, & fut introduit de nuit dans la ville. On pillâ les maisons & les biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échappés : on enleva à ceux qui étoient restés tout leur or & leur argent, & on les taxa à de grosses sommes. Ceux qui les paierent de bonne grace & promptement, en furent quittes pour leur argent : les autres, qu'on soupçonnoit ou de le cacher, ou de n'en découvrir qu'une partie, furent déchirés à coups de verges comme des esclaves, & traités avec la dernière indignité. Ensuite, Nabis aiant convoqué l'assemblée, fit un premier Décret pour abolir les dettes, & un second pour distribuer également les terres à chacun des citoyens : qui est la double amorce dont on se sert ordinairement pour gagner la populace, & pour l'animer contre les riches.

Le Tyran oublia bientôt de qui & à quelle condition il tenoit la ville. Il envoya des Députés à Quintius & à Attale, pour leur faire savoir qu'il étoit maître



d'Argos , & pour les inviter à une entrevûe , dans laquelle il espéroit qu'ils conviendroient aisément des conditions du Traité d'alliance qu'il souhaitoit faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence , le Proconsul & le Roi se rendirent près d'Argos : démarche , ce semble , peu convenable à l'un & à l'autre. L'entrevûe se fit. Les Romains vouloient que Nabis leur fournît des troupes , & finît la guerre avec les Achéens. Le Tyran accorda le premier article ; mais il ne voulut avec les Achéens qu'une trêve de quatre mois. Le Traité fut conclu à ces conditions. Cette alliance avec un Tyran aussi décrié par ses injustices & sa cruauté que l'étoit Nabis , fait peu d'honneur aux Romains : mais dans un tems de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité & de l'honneur.

Nabis , après avoir mis une bonne garnison à Argos , avoit dépouillé tous les hommes , & leur avoit enlevé toutes leurs richesses : il y envoya , peu de tems après , sa femme pour traiter les Dames de la même sorte. Elle faisoit venir les plus qualifiées , ou séparément , ou plusieurs ensemble , & partie par caresses , partie par menaces , elle tira d'elles à différentes reprises , non - seulement tout leur or , mais encore tous leurs plus superbes habillemens , leurs meubles les plus précieux , avec

leurs pierreries , & tous leurs bijoux.

*Liv. lib. 33.*  
*n. 1. 2.* Quand le printems fut venu , ( car ce que je viens de rapporter étoit arrivé pendant les quartiers d'hiver ) Quintius & Attale songèrent à s'assurer de l'alliance des Béotiens , qui jusques-là avoient été incertains & flotans. Ils allèrent ensemble avec quelques Députés des alliés à Thèbes , qui étoit la capitale du pays & le lieu de l'assemblée commune. Antiphile le premier Magistrat leur étoit favorable , & les soutenoit sous main. Les Béotiens avoient cru d'abord qu'ils venoient sans troupes & sans escorte. Ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'étoit fait suivre d'un détachement de troupes assez considérable , & ils jugèrent dès lors qu'il n'y auroit point de liberté dans l'assemblée. Elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulèrent leur surprise & leur douleur , qu'il auroit été inutile , & même dangereux , de faire paroître.

Attale parla le premier , & fit valoir les services que ses ancêtres & lui-même avoient rendus à toute la Grèce , & en particulier à la République des Béotiens. Se laissant emporter à son zèle pour les Romains , & s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportoit , il tomba foible & comme à demi mort au milieu de sa harangue , & il falut le transporter hors de l'assemblée ; ce qui interrompit  
pour

pour quelque tems la délibération. Aristène, Capitaine général des Achéens, reprit la parole, & après lui Quintius, qui dit peu de choses, & fit plus valoir la fidélité des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, & l'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni rien dire contre.

Comme, dans l'accident d'Attale, le danger n'étoit pas pressant, Quintius le laissa à Thèbes, & s'en retourna à Elatie, bien content de la double alliance qu'il venoit de conclure avec les Achéens & les Béotiens, laquelle mettant en sûreté tous ses derrières, lui donnoit lieu de tourner tous ses soins & tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Dès que l'état & les forces d'Attale le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de tems après, âgé de soixante & douze ans, dont il en avoit regné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices & de dérèglemens. L'usage généreux & magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit & tempéré par la prudence, lui donna moyen d'augmenter ses Etats, & de se décorer lui-même du titre de Roi. Il comptoit n'être riche que pour les autres, &

*Liv. lib. 33.  
n. 21.  
Polyb. in Excerpt. p. 101  
& 102.*



que c'étoit placer son argent à une grosse & légitime usure, que de l'employer en bienfaits, & d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, & montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, père affectionné, il remplit parfaitement tous les devoirs & de Prince & de particulier. Il laissa quatre fils; Eumène, Attale, Philétère & Athénée, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

*Polyb. l. 17. p. 754-762. Liv. lib. 33. n. 3-11. Plut. in Flamin. p. 372. 373. Justin. l. 30. cap. 4.* Les armées des deux côtés s'étoient mises en marche pour en venir aux mains, & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à peu près égales en nombre, & composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étoient aussi arrivés: mais ne pouvant encore découvrir au juste où ils étoient campés, il donna ordre à ses troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Ici Polybe, & après lui Tite-Live qui souvent le copie, marquent la différence qu'il y avoit entre l'usage des Grecs & celui des Romains par rapport aux pieux dont ils fortifioient le rempart de leurs camps. Chez les premiers, les meilleurs pieux sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc, ce qui les rend bien plus difficiles à porter: d'ail-

leurs, le soldat Grec embarrassé de ses armes, & aiant peine à en soutenir le poids, ne peut pas facilement être encore surchargé de pieux. Les Romains ne laissent à ceux qu'ils coupent que deux ou trois, tout au plus quatre branches, & toutes d'un seul côté. De cette manière le soldat peut en porter deux ou trois liés en faisceau : d'autant mieux qu'il n'est point incommodé de ses armes, portant son bouclier suspendu derrière l'épaule, & quelques javalots seulement à la main.

De plus, des pieux de cette forme rendent bien plus de service. Ceux des Grecs sont très-aisés à arracher. Comme ce pieu, dont le tronc est gros, est seul & détaché des autres, & que d'ailleurs les branches en sont fortes & en grand nombre, deux ou trois soldats l'enleveront facilement, & voilà une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelassées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées & insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pié d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que serrées & tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, & que d'ailleurs

les bouts en font soigneusement aiguifés. Quand même on pourroit les prendre, il ne seroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raisons. La première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable : & la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enlève plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniront leurs forces pour les arracher. Que si cependant, à force de l'agiter & de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Ainsi, ces sortes de pieux ont trois grands avantages sur ceux des Grecs. On les trouve en quelque endroit que l'on soit, ils sont faciles à porter, & c'est pour le camp une barrière sûre, & qui ne peut être rompue aisément.

Ces sortes de digressions, faites de main de maître tel qu'étoit Polybe, qui roulent sur les usages & les pratiques de la guerre, ne déplaisent pas ordinairement aux gens du métier à qui elles peuvent fournir des vûes; & je ne dois rien négliger, ce me semble, de tout ce qui peut avoir quelque raport à l'utilité publique.

Quand le Général se fut precautionné de la manière dont je l'ai marqué, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légères escarmou-



ches, où la cavalerie Étolienne se distingua & eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrêtèrent près de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes, avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appelées Cynoscéphales, qui séparoient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi deux escadrons de cavalerie, & environ mille soldats armés à la légère, pour aller reconnoître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du tems. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens, qui s'étoit emparé des hauteurs. D'abord on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya avertir les Généraux de ce qui se passoit. Les Romains mal menés dépêchèrent à leur camp pour demander du secours. Quintius y envoya aussitôt Archédame & Eupolème, tous deux Étoliens, & les fit accompagner de deux Tribuns, qui commandoient chacun mille hommes, & de cinq cens chevaux, qui joints aux premiers firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens

on ne manquoit pas de valeur : mais accablés sous le poids de leurs armes, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, & de-là envoièrent au Roi demander du secours.

Philippe, qui avoit détaché pour un fourrage une partie de son armée, instruit du danger où étoient ses premières troupes, & l'obscurité commençant à se dissiper, fit partir Héraclide, qui commandoit la cavalerie Thessalienne, Léon, sous les ordres duquel étoit celle de Macédoine, & Athénagore qui avoit sous lui tous les soldats soudoiés, à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournèrent à la charge, & à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète, sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie Étolienne, qui combattit avec un courage & une hardiesse étonnante. C'étoit ce qu'il y avoit de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, sur-tout dans les rencontres & les combats particuliers. Elle soutint de façon le choc & l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusques dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi, ils prirent un peu haleine, & retournèrent ensuite au combat.

Il venoit à Philippe courrier sur courrier, qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, & que le moment étoit venu de les défaire entièrement. Ni le tems, ni le terrain ne plaisoient à Philippe: mais il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchemens. Le Proconsul en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des Chefs, dans ce moment qui alloit décider de leur sort, anima ses troupes par les motifs les plus intéressans. Philippe représentoit aux siennes les Perses, les Bactriens, les Indiens, toute l'Asie & tout l'Orient domtés par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il falloit maintenant combattre avec d'autant plus de courage, qu'il s'agissoit ici, non de la souveraineté, mais de la liberté, plus chère & plus précieuse à des gens de cœur que l'empire du monde entier. Le Proconsul mettoit devant les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore toutes récentes: d'un côté la Sicile & Carthage, de l'autre l'Italie & l'Espagne assujetties aux Romains; &, pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement & peut-être supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains triomphantes; &, ce qui devoit les animer encore plus



vivement, ce même Philippe contre lequel ils alloient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, & obligé de prendre la fuite devant eux.

Animés <sup>a</sup> par de tels discours, ces soldats, qui se disoient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres trophées & de leurs victoires encore toutes récentes, se préparèrent de part & d'autre au combat. Flamininus, aiant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphants devant cette aile, & marchant d'un pas fier & assuré, mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs se voiant appuyés des légions, retournent à la charge, & en viennent aux mains.

Philippe, avec les soldats armés à la légère & l'aile droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, & donna ordre à Nicanor de marcher incessamment après lui avec le reste de l'armée. D'abord, arrivé assez près du camp des Romains, & voyant aux mains ses soldats armés à la légère, ce spectacle lui fit beaucoup de plai-

a His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferentesque in bellum, alii majorem suorum antiquam & obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. *Ju-  
stin. lib. 30, c. 4.*

fir. Mais, quand il les vit plier, & dans un besoin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir, & entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il étoit. Il reçoit cependant ceux des siens qui étoient repoussés : il les rassemble, tant infanterie que cavalerie, à son aile droite, & donne ordre aux armés à la légère & à la phalange de doubler leurs files, & de ferrer leurs rangs sur la droite.

Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commanda à la phalange de marcher à eux piques baissées, & aux armés à la légère de les déborder. Quintius avoit aussi en même tems reçu dans ses intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jetta de part & d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avoit visiblement tout l'avantage, parce que tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ceux-ci ne purent soutenir le choc de ces troupes serrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front présentait une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche de Philippe, qui ne faisoit que d'arriver. Comme ses rangs étoient rompus & sépa-

rés par les hauteurs & les inégalités qui remplissoient ce terrain, Quintius passa promptement à son aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, comptant que s'il pouvoit l'enfoncer & la mettre en désordre, elle entraîneroit avec elle l'autre aile, quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile ne pouvant, à cause de l'inégalité & de la difficulté des lieux, se maintenir en forme de Phalange, ni doubler ses rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, elle fut entièrement renversée.

En cette occasion, un Tribun, qui n'avoit pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voiant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, pouloit vivement l'aile gauche des Romains, il quitte la droite où il étoit, qui n'avoit pas besoin de son secours; & sans prendre conseil que de lui-même & de la disposition présente des armées, il marche vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derrières, & les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques & par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le Tribun enfonce donc toujours en tuant, à mesure



qu'il avançoit, & les Macédoniens ne pouvant eux-mêmes se défendre, jettent leurs armes, & prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avoient plié s'étant ralliés, étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de son côté, comptoit sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, & les Romains fondre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, & de là il considéra en quel état étoient toutes choses. Et quand il vit que les Romains qui poursuivoient son aile gauche touchoient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, où ils'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés de la défaite. Il avoit pris la sage précaution d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuyards pendant quelque tems. On accusa les Étoliens d'avoir été cause que Philippe

se sauva. Car ils s'amuserent à piller son camp, pendant que les Romains étoient occupés à la poursuite; de sorte que quand ils furent revenus, ils ne trouvèrent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrèrent ensuite en querelle, & de part & d'autre ils se chargèrent d'injures. Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers & le reste des dépouilles, on prit le chemin de Larisse. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ sept cens hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, & cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynoscéphales.

Les Éoliens s'étoient certainement distingués dans cette bataille, & n'avoient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'insolence, de s'attribuer à eux seuls cet heureux succès au préjudice des Romains, se préférant à eux sans ménagement & sans pudeur, & répandirent ce bruit par toute la Grèce. Quintius, déjà mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle ils s'étoient jettés sur le butin sans attendre les Romains, fut encore plus choqué du mépris injurieux qu'ils en témoignaient par leurs discours insolens. Depuis ce tems-là il agit fort froidement à leur égard, & ne leur communiqua plus rien des affaires publiques,

affectant en toute occasion d'humilier leur orgueil.

Il paroît que Quintius fut trop sensible à ces discours, qu'il ne ménagea pas assez prudemment des alliés si utiles, & qu'en les aliénant ainsi des Romains, il prépara de loin la défection ouverte à laquelle les Étoliens se portèrent dans la suite. En dissimulant sagement, en fermant les yeux & les oreilles sur bien des choses, & ne paroissant point toujours instruit de ce que les Étoliens pouvoient dire ou faire mal à propos, il auroit peut-être remédié à tout.

Quelques jours après le combat, il vint des Ambassadeurs de Philippe à Flaminius qui étoit à Larisse, sous prétexte de demander une trêve pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevûe. Le Proconsul accorda l'un & l'autre, & ajouta des honnêtetés pour le Roi, en disant qu'*il devoit avoir bonne espérance*. Ces paroles choquèrent extrêmement les Étoliens. Comme ils connoissoient mal les Romains, & qu'ils en jugeoient par leurs propres dispositions, ils s'imaginèrent que Flaminius n'étoit devenu favorable à Philippe, que parce que celui-ci l'avoit corrompu à force de présens : & ils ne rougirent point de répandre ce bruit parmi les alliés.

Le Général Romain partit avec les alliés pour le rendez-vous, qui étoit à l'entrée



de Tempé. Il les assembla avant que le Roi fût arrivé, pour savoir ce qu'ils pensoient sur les conditions de la paix. Amyndandre, roi des Athamanes, qui portoit la parole pour les autres, dit qu'il falloit faire un traité qui mît la Grèce en état de conserver la paix & la liberté, même en l'absence des Romains.

Alexandre Étolien prit ensuite la parole, & dit: Que si le Proconsul pensoit qu'en faisant la paix avec Philippe, il procureroit ou une paix solide aux Romains, ou une liberté durable aux Grecs, il se trompoit: que l'unique moyen de finir la guerre avec les Macédoniens, étoit de chasser Philippe de son royaume: que la chose étoit alors très-aisée, pourvu qu'il profitât de l'occasion qui se présentoit. Il appuya son avis de plusieurs autres raisons, & s'assit.

Quintius, adressant la parole à Alexandre: » Vous ne connoissez, lui dit-il, ni  
» le caractère des Romains, ni mes vûes,  
» ni les intérêts des Grecs. Ce n'est pas  
» l'usage des Romains, quand ils ont fait  
» la guerre à une Puissance, de la détruire  
» entièrement: Annibal & les Carthagi-  
» nois en sont une bonne preuve. Pour  
» moi, mon dessein n'a jamais été de faire  
» à Philippe une guerre irréconciliable.  
» J'ai toujours été disposé à lui accorder  
» la paix, dès qu'il se soumettroit aux con-

„ditions qui lui seroient imposées. Vous-  
 „mêmes, Etoliens, dans les assemblées  
 „qui se sont tenues à ce sujet, vous n'a-  
 „vez jamais parlé d'ôter à Philippe son  
 „royaume. Seroit-ce la victoire qui nous  
 „inspireroit un tel dessein ? Quel indigne  
 „sentiment ! Quand un ennemi nous at-  
 „taque les armes à la main, il convient de  
 „le repousser avec fierté & hauteur : mais  
 „quand il est terrassé, le devoir du vain-  
 „queur est de faire paroître de la modéra-  
 „tion, de la douceur, de l'humanité. Quant  
 „aux Grecs, il est de conséquence pour  
 „eux que le royaume de Macédoine soit  
 „moins puissant qu'autrefois, je l'avoue :  
 „mais il leur importe également qu'il ne  
 „soit pas tout-à-fait détruit. C'est pour  
 „eux une barrière contre les Thraces &  
 „les \* Gaulois, sans laquelle, comme il  
 „est déjà souvent arrivé, ils ne manque-  
 „roient pas de fondre sur la Grèce. “

Flamininus conclut en disant, que son  
 avis & celui du conseil, étoit, si Philippe  
 promettoit d'observer fidèlement tout ce  
 qui lui avoit été prescrit auparavant par  
 les alliés, de lui accorder la paix, après  
 qu'on auroit sur cela consulté le Sénat ;  
 & que les Etoliens pouvoient là-dessus  
 prendre telle résolution qu'ils jugeroient  
 à propos. Phénéas, Préteur des Etoliens,

\* Plusieurs Gaulois s'étoient établis dans les contrées  
 voisines de la Thrace.

aient représenté avec vivacité, que Philippe, s'il échapoit au danger présent, ne tarderoit pas à former de nouveaux projets, & à donner occasion à une nouvelle guerre : » C'est mon affaire, reprit le Proconsul ; je donnerai bon ordre qu'il ne puisse rien entreprendre contre nous. «

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la Conférence, & trois jours après le Conseil s'étant rassemblé, il y entra, & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptoit & exécuteroit tout ce que les Romains & les Alliés lui prescriroient, & que pour le reste il s'en remettait entièrement à la discrétion du Sénat. A ces mots, il se fit un grand silence dans le Conseil. Il n'y eut que l'Etolien Phénéas, qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageoit Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui étoit venue qu'Antiochus, avec une armée, partoît de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignoit que Philippe ne pensât à mettre ses villes en état de défense, & par là ne gagnât du tems. D'ailleurs il sentoît que, si un autre Consul venoit prendre sa place, on ne manqueroit pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pour-



quoi il accorda au Roi quatre mois de trêve , reçut de lui quatre cens talens , prit pour otages Démétrius son fils & quelques autres de ses amis , & lui permit d'envoyer à Rome , pour recevoir du Sénat la décision de son sort. On se sépara ensuite , après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires , que si la paix ne se faisoit pas , Flamininus rendroit à Philippe les talens & les otages. Après cela , tous les intéressés dépêchèrent à Rome , les uns pour solliciter la paix , les autres pour y mettre obstacle.

*Quatre cens mille écus.*

Pendant tous ces mouvemens pour une paix générale , il y eut de plusieurs côtés quelques expéditions particulières , mais de peu d'importance. Androsthéne , qui commandoit pour le Roi à Corinthe , avoit un corps de troupes assez considérable qui montoit à plus de six mille hommes : il fut vaincu dans une bataille par Nicostrate Préteur des Achéens , qui le prit au dépourvû , & l'attaqua dans un tems où ses troupes étoient dispersées dans la campagne , & occupées à piller le plat pays. L'Acarnanie étoit partagée de sentimens , les uns tenant bon pour Philippe , les autres se déclarant pour les Romains. Ceux-ci avoient formé le siège de Leucas. La nouvelle de la victoire remportée à Cynoscéphales , soumit tout le pays aux vainqueurs. Dans le même tems les Rho-

*Liv. liv. 33. n. 14-19.*

diens s'emparèrent de la Pérée , petite région de la Carie , qu'ils prétendoient leur appartenir , & leur avoir été injustement enlevée par les Macédoniens. Philippe aussi de son côté repoussa les Dardiens , qui étoient entrés dans son royaume , pour profiter du mauvais état de ses affaires. Le Roi , après cette expédition , se retira à Thessalonique.

AN.M. 3808. A Rome , le tems de l'élection des Con-  
 AV. J. C. 196. suls étant arrivé , on choisit L. Furius Pur-  
 Polyb. Ex- pureo , & M. Claudius Marcellus. On re-  
 cerpt. Legat. çut pour lors des lettres de Quintius , qui  
 p. 79 . 794. apprennent le détail de la victoire rem-  
 Liv. lib. 33. portée contre Philippe. On en fit lecture ,  
 n. 24. & 27-29. d'abord dans le Sénat , puis devant le peu-  
 ple ; & l'on ordonna des prières publiques  
 pendant cinq jours , pour remercier les  
 Dieux de la protection qu'ils avoient ac-  
 cordée aux Romains dans la guerre con-  
 tre Philippe.

Quelques jours après , arrivèrent les Ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposoit de faire avec le Roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le Sénat. Les Ambassadeurs y firent de longs discours chacun selon ses intérêts & ses vûes : mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant rapportée au peuple , Marcellus , qui souhaitoit avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce , fit tous ses efforts pour que le Traité

fût rompu : mais il ne put réussir. Le peuple approuva le projet de Flamininus, & ratifia les conditions. Le Sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoyens pour aller en Grèce en régler les affaires avec Flamininus, & assurer la liberté aux Grecs. Les Achéens demandèrent dans la même assemblée à être reçus au nombre des alliés du peuple Romain. Cette affaire, qui souffroit quelques difficultés, fut renvoyée aux dix Commissaires.

Il s'étoit élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe & ceux des Romains, laquelle fut portée à de violens excès. Mais elle n'eut pas de suite, aiant été apaisée par le Proconsul, qui y apporta un prompt remède.

Les dix Commissaires partis de Rome pour régler les affaires de la Grèce, ne furent pas lontems sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du Traité de paix qu'ils réglèrent de concert avec Flamininus. Que toutes les autres villes Grecques, tant en Asie qu'en Europe, seroient libres, & se gouverneroient selon leurs loix : que Philippe, avant la fête des Jeux Isthmiques, évacueroit celles où il avoit garnison. Qu'il

*Polyb. Excerpt. Legat. p. 797-800. Liv. lib. 33. n. 30-35. Plut. in Flamin. p. 374-376.*

\* Ce mot, autres, est ajouté, parce que les Romains mis ici par opposition aux villes Grecques soumises à Philippe, dont une partie seule est mise en liberté, prétendoient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade, & Corinthe.



*Trois mil-  
lions.*

rendroit aux Romains les prisonniers & les transfuges , & leur livreroit tous ses vaisseaux pontés , à l'exception de cinq felouques , & de la galère à seize rangs de rameurs. Qu'il donneroit mille talens ; moitié incessamment , & l'autre moitié en dix ans , cinquante chaque année en forme de tribut. Parmi les otages qu'on exigea de lui étoit Démétrius son fils , qui fut envoyé à Rome.

Ce fut ainsi que Flamininus termina la guerre de Macédoine , au grand contentement des Grecs & heureusement pour Rome. Car , sans parler d'Annibal , qui tout vaincu qu'il étoit , pouvoit encore susciter bien des affaires aux Romains , Antiochus voiant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits , qui lui avoient fait donner le surnom de Grand , songeoit actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Flamininus n'avoit pas , par sa grande prudence , prévu ce qui devoit arriver ; qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix ; que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grèce à la guerre qu'on avoit contre Philippe ; & que les deux plus grands & les plus puissans Rois qu'il y eût alors , unis de vûes & d'intérêts , se fussent élevés en même tems contre Rome , il est certain qu'elle se seroit trouvée encore engagée dans des combats &

dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avoit eus à soutenir dans la guerre contre Annibal.

Ce Traité de paix, dès qu'on en eut connoissance, causa une joie universelle dans toute la Grèce. Les Etoliens seuls en parurent mécontents. Ils le décrioient fourdement parmi les alliés, disant qu'il ne contenoit que des paroles, & rien d'avantage : qu'on amusoit les Grecs par un vain titre de liberté, & que sous ce beau nom les Romains couvroient leurs vûes intéressées. Qu'à la vérité ils laissoient libres les villes situées dans l'Asie, mais qu'ils paroissoient se réserver celles de l'Europe, comme Orée, Eréttrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe. Qu'ainsi, à proprement parler, la Grèce n'étoit point délivrée de ses chaînes, & que tout au plus elle avoit changé de maître.

Ces plaintes chagrinoient d'autant plus le Proconsul, qu'elles n'étoient point tout-à-fait sans fondement. Les Commissaires, selon les instructions qu'ils avoient reçues à Rome, conseilloyent à Flamininus de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis, & de Démétriade, qui étoient les clés de la Grèce, & d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Il obtint dans le Conseil, que Co-

rinthe seroit mise en liberté : mais il fut résolu qu'on y mettroit une garnison dans la citadelle , aussi-bien que dans les deux villes de Chalcis & de Démétriade , & cela pour un tems seulement , & jusqu'à ce qu'on n'eût plus rien à craindre de la part d'Antiochus.

On étoit alors au tems où les Jeux Isthmiques devoient se célébrer , & l'attente de ce qui alloit arriver y avoit attiré un concours incroiable de peuples , & de personnes de la plus grande considération. Les conditions du Traité de paix , qui n'étoient point encore entièrement connues , faisoient le sujet de toutes les conversations , & l'on en parloit différemment , la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avoient prises. Tout le monde étoit dans cette incertitude , lorsque , la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle , un héraut s'avance , & publie à haute voix : LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN , ET TITUS QUINTIUS GÉNÉRAL , AIENT VAINCU PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS , DÉLIVRENT DE TOUTES GARNISONS ET TOUS IMPOTS LES CORINTHIENS , LES LOCRIENS , LES PHO-CIENS , LES EUBÉENS , LES ACHÉENS PHTHIOTES , LES MAGNÉSIENS , LES THES-SALIENS , ET LES PERRHÉBES ; LES DÉCLA-



RENT LIBRES , ET VEULENT QU'ILS SE  
GOVERNENT PAR LEURS LOIX ET LEURS  
USAGES.

A ces <sup>a</sup> paroles, que plusieurs n'avoient  
ouïes qu'à demi à cause du bruit qui les  
interrompit, tous les spectateurs, trans-  
portés hors d'eux-mêmes, ne furent plus  
maîtres de leur joie. Se regardant les uns  
les autres avec surprise, & s'interrogeant  
mutuellement, ils n'en pouvoient croire  
ni leurs yeux, ni leurs oreilles, tant ce  
qu'ils voioient & entendoient leur paroîs-  
soit semblable à un songe. Il falut que le  
héraut recommençât encore la même pro-  
clamation, qui fut écoutée avec un pro-  
fond silence, & l'on ne perdit pas un mot  
du Décret. Alors pleinement assurés de  
leur bonheur, ils se livrèrent de nouveau  
sans mesure aux transports de leur joie  
avec des cris & des applaudissemens si sou-  
vent & si fortement répétés, que la mer

a Audita voce præconis tantus cum clamore plau-  
majus gaudium fuit, quàm  
quod universum homines  
petitus, ut facile appare-  
caperent. Vix satis credere  
ret, nihil omnium bono-  
se quisque audisse: alii alios  
rum multitudini gratius,  
intueri mirabundi velut  
quàm libertatem, esse. Lu-  
somnia vanam speciem,  
dicrum deinde ita raptim  
quod ad quemque perti-  
peractum est, ut nullius nec  
neret, suarum aurium fi-  
animi nec oculi spectaculo  
dei minimum credentes,  
intenti essent. Adeo unum  
proximos interrogabant.  
gaudium præoccupaverat  
Revocatus præco.... ite-  
omnium aliarum sensum  
rum pronunciare eadem.  
voluptatum. *Liv. lib. 33,*  
Tam ab certo jam gaudio. *n. 32.*

en retentit au loin , & que des corbeaux , qui dans ce moment voloient par hazard sur l'assemblée , tombèrent dans le stade : tant il est vrai , que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté ! La célébration des Jeux s'acheva à la hâte & fort rapidement , sans que ni les esprits ni les yeux fussent attentifs au spectacle , personne ne s'y intéressant plus , & la joie étouffant tous les autres sentimens.

Quand les jeux furent finis , tous presque coururent en foule vers le Général Romain ; enforte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur , de le saluer , de lui baiser la main , & de jeter sur lui des couronnes & des festons de fleurs , il auroit couru quelque risque d'être écrasé , si la vigueur de l'âge , ( car il n'avoit guères que trente-trois ans ) & la joie d'une journée si glorieuse , ne l'avoient soutenu , & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Je demande en effet , s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus & pour tout le peuple Romain. Que sont tous les triomphes du monde en comparaison de ce que nous venons de voir ? Qu'on entasse ensemble tous les trophées , toutes les victoires , toutes les conquêtes d'Alexandre & des plus grands Capitaines ,

pitaines, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les Princes ne soient pas sensibles comme ils devroient l'être à une joie aussi pure, & à une gloire aussi touchante, que celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir <sup>a</sup> d'une si agréable journée & d'un bienfait si important, se renouvelloit de jour en jour, & pendant un fort long tems il n'étoit parlé d'autre chose dans les repas & dans les entretiens. On disoit, avec des transports d'admiration, & dans une sorte d'enthousiasme: „ Qu'il  
 „ étoit donc au monde une nation, qui, à  
 „ ses frais & à ses risques, entreprenoit  
 „ des guerres pour la liberté des autres,  
 „ & cela non pour des peuples voisins ou  
 „ situés dans le même continent, mais qui  
 „ passoit les mers, & alloit au loin pour  
 „ empêcher qu'il n'y eût quelque part que  
 „ ce fût un empire injuste, & pour faire  
 „ régner par-tout les loix, l'équité, la jus-

a Nec præsens omnium | ster : maria trajiciat , ne  
 modò effusa lætitia est ; sed | quod toto orbe terrarum  
 per multos dies gratis & co- | injustum imperium sit , &  
 gitationibus & sermonibus | ubique jus , fas , lex po-  
 revocata Esse aliquam in- | tentissima sint Una voce  
 terris gentem , quæ sua im- | præconis liberatas omnes  
 pensa , suo labore ac peri- | Græciæ atque Asiæ urbes.  
 culo , bella gerat pro liber- | Hoc spe concipere , auda-  
 tate aliorum : nec hoc fi- | cis animi fuisse : ad effec-  
 nitimis , aut propinquæ vi- | tum adducere , virtutis &  
 cinitatis hominibus , aut | fortunæ ingentis. Liv. n 33.  
 terris continenti junctis præ-



„ tice. Que par un seul mot & à la voix d'un  
„ héraut , la liberté avoit été rendue à tou-  
„ tes les villes de la Grèce & de l'Asie.  
„ Qu'il étoit d'une grande ame de former  
„ seulement un tel dessein : mais que de  
„ le mettre à exécution, c'étoit l'effet d'un  
„ rare bonheur & d'une vertu consom-  
„ mée. „

*Plut. in  
Flamin.*

Ils rappelloient tous les grands combats que la Grèce avoit entrepris pour la liberté. „ Après avoir soutenu tant de guer-  
„ res , disoient - ils , jamais sa valeur n'a  
„ reçu une si douce récompense , que lorf-  
„ que des étrangers sont venus combattre  
„ pour elle. C'est alors que , sans avoir  
„ presque versé une goutte de sang, & sans  
„ avoir perdu un seul homme, elle a rem-  
„ porté le plus beau de tous les prix , & le  
„ plus digne d'être disputé par des hom-  
„ mes. La valeur & la prudence sont rares  
„ dans tous les tems : mais de toutes les  
„ vertus la plus rare , c'est la justice. Les  
„ Agésilas , les Lyfandres , les Nicias , les  
„ Alcibiades , ont bien sù conduire des  
„ guerres , & gagner des batailles par terre  
„ & par mer ; mais c'étoit pour eux &  
„ pour leur patrie , non pour des incon-  
„ nus & des étrangers. Cette gloire étoit  
„ réservée aux Romains. “

Voilà les réflexions que les Grecs faisoient sur l'état présent des affaires ; & les effets répondirent promptement à la glo-

rieuse proclamation faite aux Jeux Isthmiques. Car les Commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quand Flamininus fut de retour à Argos, il fut fait Président des Jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête; & il fit publier encore dans ces Jeux, comme il avoit fait dans les autres, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y établissoit de bonnes ordonnances, y réformoit la justice, rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoiens, en appaisant les séditions & les querelles, & en faisant revenir les bannis; mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens: de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. A quoi en effet leur auroit-elle servi, si la justice & la concorde n'eussent été établies parmi eux? Quel modèle pour un Gouverneur, pour un Intendant de province! & quel bonheur pour celles qui en trouvent de tels!

On raporte que le philosophe Xénocrate aiant été delivré un jour à Athènes par l'orateur Lycurgue des mains des fermiers, qui le trainoient en prison pour lui faire paier une somme que les étrangers devoient au tresor public, & aiant rencontré bientôt après les fils de son libérateur, il leur dit : *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait ; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnoissance que les Grecs témoignèrent à Flamininus & aux Romains, n'aboutit pas seulement à les faire louer : elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en portant tout le monde à se confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car on ne se contentoit pas de recevoir les Généraux qu'ils leur envoioient : on les demandoit avec empressement, on les appelloit, & on se remettait avec joie entre leurs mains. Et non-seulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois mêmes, qui se plaignoient de l'injustice des Rois voisins, avoient recours à eux, & se mettoient comme sous leur sauve-garde ; de sorte qu'en peu de tems, par un effet de la protection divine, ( c'est l'expression de Plutarque ) toute la terre fut soumise à leur domination,

Cornelius, l'un des Commissaires qui s'étoient répandus de côte & d'autre, se



rendit à l'assemblée des Grecs qui se tenoit à \* Therme, ville de l'Etolie. Il y fit un long discours pour exhorter les Etoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris, & à ne se départir jamais du traité d'alliance qu'ils avoient fait avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Etolie se plaignirent, mais d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paroissoient pas aussi bien disposés pour leur nation, qu'ils l'avoient été auparavant. D'autres lui reprochèrent, en termes durs & injurieux, que sans les Etoliens, non-seulement les Romains n'auroient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auroient pas pu mettre le pié dans la Grèce. Cornelius, pour ne point donner lieu à des disputes & à des altercations qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoyer au Sénat, en leur promettant qu'on leur rendroit bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

## §. I V.

*Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus, les Romains lui envoient*

\* Tite-Live dit que ce *συνόδον*. Il s'agit d'une assemblée des Etoliens dans la ville de Therme, qui est Polybe ; *ἐπὶ τὴν ἑὲ Θερμικὴν* en Etolie.

*une ambassade ; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre à une rupture ouverte. Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée : il est mis à mort avec ses complices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flaminius contre Nabis. Il l'assiège dans Sparte , l'oblige à demander la paix , & la lui accorde. Il entre à Rome en triomphe.*

LA GUERRE de Macédoine avoit fini fort à propos pour les Romains , qui sans cela auroient eu sur les bras en même tems deux puissans ennemis, Philippe & Antiochus : car il étoit évident que bientôt on seroit obligé de déclarer la guerre au Roi de Syrie , qui avançoit tous les jours ses conquêtes de plus en plus , & se préparoit sans doute à passer en Europe.

AN.M. 3808.

AV. J.C. 196.

Liv. lib. 33.

n. 38-41.

Polyb. l. 17.

P. 769. 770.

Appian. de

bellis Syr. p.

86-88.

Après s'être mis en repos du côté de la Célé-Syrie & de la Palestine par l'alliance qu'il avoit conclue avec le Roi d'Egypte, & s'être rendu maître de plusieurs villes de l'Asie mineure , & entr'autres d'Ephèse , il prit les mesures les plus propres pour venir à bout de ses desseins , & pour se remettre en possession de tout ce qu'il prétendoit avoir appartenu autrefois à ses ancêtres.

Smyrne, Lampsaque, & les autres villes Grecques d'Asie qui jouissoient alors de

leur liberté, voyant bien que son but étoit de se les assujettir, résolurent de se défendre. Et comme elles étoient par elles-mêmes trop foibles pour résister seules à un si puissant ennemi, elles eurent recours à la protection des Romains, qui leur fut accordée sans peine. On vit bien à Rome qu'il falloit arrêter les progrès d'Antiochus vers l'Occident, & de quelle conséquence il seroit de le laisser s'aggrandir en s'établissant sur les côtes d'Asie, selon le plan qu'il en avoit formé. On fut donc bien aise de l'occasion que ces villes libres fournissoient aux Romains de s'y opposer, & on lui envoya incessamment une ambassade.

Avant que les Ambassadeurs pussent se rendre auprès de lui, il avoit déjà fait des détachemens de son armée, qui avoient formé les sièges de Smyrne & de Lampsaque. Ce Prince avoit passé lui-même l'Hellespont avec le reste, & pris toute la Quersonnèse de Thrace. Aiant trouvé la ville de \* Lyfimachie toute en ruine, ( les peuples de Thrace l'avoient démolie peu d'années auparavant ) il se mit à la rebâtir, dans le dessein de fonder là un royaume pour Séleucus son second fils, de lui soumettre tout le pays d'alentour, & de faire de cette ville la capitale du nouveau royaume.

\* Cette ville étoit située à l'isthme, ou au cou de la péninsule.



Ce fut justement dans le tems qu'il formoit tous ces projets, qu'arrivèrent en Thrace les Ambassadeurs Romains. Ils le rencontrèrent à Sélymbrie, ville du pays. Ils étoient accompagnés de quelques Députés des villes Grecques d'Asie. Dans les premiers entretiens qu'eut le Roi avec les Ambassadeurs, tout se passa en civilités qui paroissoient sincères : mais quand on commença à traiter d'affaires, les choses changèrent bien de face. L. Cornélius, qui portoit la parole, demanda qu'Antiochus rendît à Ptolémée toutes les villes de l'Asie qu'il avoit usurpées sur lui : qu'il évacuât toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, n'étant pas juste qu'il recueillît les fruits de la guerre que les Romains avoient eue avec ce Prince : qu'il laissât en paix les villes Grecques de l'Asie qui jouissoient de leur liberté. Il ajouta que les Romains étoient fort surpris qu'Antiochus eût passé en Europe avec deux armées si nombreuses de terre & de mer, & qu'il rétablît la ville de Lyfimachie : entreprises qui ne pouvoient avoir d'autre but que de les attaquer.

Antiochus répondit à tout cela, que Ptolémée auroit satisfaction quand son mariage, qui étoit déjà arrêté, s'accompliroit. Que pour les villes Grecques qui demandoient à conserver leur liberté, c'étoit de lui qu'elles la devoient tenir, &

non des Romains. A l'égard de Lyſimachie, il dit qu'il la rebâtifſoit pour ſervir de réſidence à ſon fils Séleucus; que la Thrace, & la Querſonnéſe qui en faiſoit partie, étoient à lui; qu'elles avoient été conquiſes ſur Lyſimaque par Séleucus Nicator, un de ſes ancêtres, & qu'il y venoit comme dans ſon héritage. Que pour l'Asie & les villes qu'il y avoit priſes ſur Philippe, il ne ſavoit pas ſur quel titre les Romains prétendoient lui en diſputer la poſſeſſion: qu'il les prioit de ne ſe pas plus mêler des affaires de l'Asie, qu'il ſe méloit de celles de l'Italie.

Les Romains aiant demandé qu'on fît entrer les Ambaſſadeurs de Smyrne & de Lampſaque, on le leur permit. Ces Ambaſſadeurs tinrent des diſcours dont la liberté échauffa tellement Antiochus, qu'il ſ'emporta violemment, & ſ'écria que les Romains n'étoient point juges de ces affaires-là. L'aſſemblée ſe ſépara en déſordre: aucun des partis n'eut ſatisfaction, & tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pendant ces négociations, il ſe répandit un bruit que Ptolémée Epiphane étoit mort. Antiochus ſe crut auſſitôt maître de l'Egypte, & ſe mit ſur ſa flotte pour en aller prendre poſſeſſion. Il laifſa ſon fils Séleucus à Lyſimachie avec l'armée, pour achever ce qu'il ſ'étoit propoſé de ce côté-là. Il alla aborder à Ephéſe, où il joignit à

sa flotte tous les vaisseaux qu'il avoit dans ce port, dans le dessein de s'avancer en toute diligence vers l'Egypte. En arrivant à Patara en Lycie, il eut des nouvelles certaines que le bruit de la mort de Ptolémée étoit faux. Il changea donc sa route, & alla vers l'île de Chypre, dans le dessein de s'en saisir. Un orage qui survint lui coula à fond plusieurs vaisseaux, lui fit périr bien du monde, & rompit ses mesures. Il se trouva fort heureux de pouvoir entrer avec les débris de sa flotte dans le port de Séleucie, où il la fit radoubler, & s'en alla passer l'hiver à Antioche, sans rien entreprendre de nouveau cette année-là.

*Polyb. l. 17.  
p. 771-773.*

Ce qui avoit donné occasion au bruit de la mort de Ptolémée, c'est qu'il s'étoit formé effectivement une conspiration contre sa vie. Scopas en avoit été l'auteur. Cet homme se voyant à la tête de toutes les troupes étrangères, dont la plupart étoient Étolienes aussi bien que lui, crut qu'avec un corps si formidable de vieilles troupes bien aguerries, il lui seroit facile, pendant la minorité du Roi, d'usurper la couronne. Son plan étoit déjà formé, & s'il n'eût pas laissé échapper l'occasion en s'amusant à consulter & à délibérer avec ses amis, au lieu d'agir, il y auroit certainement réussi. Aristomène, le premier Ministre, informé du complot, le fit arrêter. Le conseil l'examina. Il fut convaincu, & exécuté



avec tous ses complices. Cette conspiration fit perdre au reste des Etoliens la confiance que le Gouvernement avoit eue jusques-là dans leur fidélité : la plupart furent cassés & renvoies dans leur pays. On trouva chez Scopas , après sa mort , des richesses immenses qu'il avoit amassées du pillage des provinces où il avoit commandé. Comme , pendant le cours de ses victoires dans la Palestine , il avoit soumis la Judée & Jérusalem à l'Egypte , c'est de là sans doute que venoit la plus grande partie de ses trésors. Souvent il n'y a pas bien loin de l'avarice à la trahison & à la perfidie , & l'on ne peut guères compter sur la fidélité d'un Général qui a la passion de s'enrichir.

Un des principaux complices de Scopas étoit Dicéarque , qui avoit été autrefois Amiral de Philippe roi de Macédoine. On raconte de lui une étrange action. Aiant reçu ordre de ce Prince d'aller attaquer les îles Cyclades , ce qui étoit ouvertement contre la foi des Traités , avant que de sortir du port , il fit élever deux autels , l'un à l'Injustice , & l'autre à l'Impiété , & offrit des sacrifices sur l'un & sur l'autre , pour insulter ce semble en même tems & aux hommes & aux dieux. Comme il s'étoit si fort distingué par ses crimes , Aristomène le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se con-

tenta de faire donner du poison aux autres : mais pour lui , il le fit mourir dans les tourmens.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration , & qu'on l'eut entièrement assoupie , le Roi fut déclaré majeur , quoiqu'il n'eût pas encore atteint tout-à-fait l'âge marqué pour cette cérémonie , & il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe & de solennité. Le Gouvernement lui fut mis par là entre les mains , & il commença à prendre connoissance des affaires. Tant qu'Aristomène continua à les conduire sous lui , tout alla fort bien. Mais , lorsqu'il commença à se dégouter de cet habile & fidèle Ministre , & que peu de tems après il l'eut fait mourir , pour se défaire d'un homme dont la vertu l'embarassoit , tout le reste de son règne ne fut plus qu'un désordre continuel. Son Etat souffrit autant & même davantage qu'il n'avoit fait sous son père , lorsque toutes les choses avoient été le plus mal.

AN.M. 3809. Quand les dix Commissaires , envoyés  
 AV. J.C. 195. pour régler les affaires de Philippe , furent  
 Liv. lib. 33. de retour à Rome , & qu'ils eurent rendu  
 N. 44-49. compte de leur commission , ils avertirent  
 Justin. l. 31. le Sénat qu'il falloit s'attendre & se prépa-  
 cap. 2. rer à une nouvelle guerre , plus dange-  
 reuse encore que celle qui venoit d'être  
 terminée. Qu'Antiochus étoit entré en  
 Europe avec une forte armée de terre &

de mer. Que sur un faux bruit de la mort de Ptolémée, il s'étoit déjà mis en chemin pour aller s'emparer de l'Egypte, sans quoi la Grèce seroit déjà le théâtre de la guerre. Que les Etoliens, peuple naturellement inquiet & remuant, & mal intentionné contre Rome, ne demeureroient pas en repos. Que la Grèce nourrissoit dans son sein un tyran, (c'étoit Nabis) plus avare & plus cruel qu'aucun de ceux qu'on avoit vûs jusques-là, qui songeoit à l'affervir; & qu'ainsi, inutilement délivrée par les Romains, elle ne feroit que changer de maître, & retomberoit dans une servitude plus fâcheuse que la première, sur-tout si Nabis demeuroit maître de la ville d'Argos.

On chargea Flamininus de veiller sur Nabis, & l'on se rendit sur-tout attentif aux démarches d'Antiochus. Il venoit de sortir d'Antioche au commencement du printems pour se rendre à Ephèse. A peine étoit-il parti, qu'Annibal y arriva. Il venoit se mettre sous sa protection. Il avoit été tranquille six ans à Carthage depuis la paix conclue avec les Romains. Au bout de ce tems-là on commença à le soupçonner d'entretenir une correspondance secrète avec Antiochus, & de former avec lui le dessein de porter la guerre en Italie. Ses ennemis en donnèrent avis secrètement aux Romains, qui envoièrent aussitôt une



Ambassade à Carthage , pour s'informer plus sûrement du fait , avec ordre , s'ils trouvoient les preuves assez fortes , de demander aux Carthaginois qu'on leur livrât Annibal. Habile <sup>a</sup> à prévoir l'avenir , & accoutumé de longue main à se préparer à l'orage dans le tems du plus grand calme , il se douta de leur dessein ; & avant qu'ils pussent s'acquitter de leur commission , il se déroba , gagna la côte , & se mit sur un vaisseau qu'il tenoit toujours prêt pour une aventure pareille. Il se sauva à Tyr , & de - là il s'en alla à Antioche où il croioit trouver encore Antiochus. Il fut obligé de le suivre à Ephèse.

Il l'y trouva justement dans le tems qu'il balançoit en lui-même s'il entreroit en guerre avec les Romains. L'arrivée d'Annibal fit un grand plaisir à Antiochus. Il ne douta point qu'avec un homme qui avoit tant de fois battu les Romains , & qui par là s'étoit acquis à juste titre la réputation du meilleur Général qui fût alors , il ne pût venir à bout de tout. Il ne rouloit plus dans son imagination que des victoires & des conquêtes. La guerre fut résolue , & on employa toute cette an-

a Sed res Annibalem non | secundis adversa , quàm in  
diu latuit , virum ad prof- | adversis secunda cogitan-  
picienda cavendaque peri- | tem. *Justin.*  
cula peritum : nec minùs in |

née & la suivante à en faire les préparatifs. Pendant cet intervalle pourtant on s'envoioit des ambassades de part & d'autre , sous prétexte d'accommodement ; mais en effet pour gagner du tems , & pour épier ce que faisoit l'ennemi.

Du côté de la Grèce , tous les peuples , excepté les Etoliens dont j'ai déjà marqué le mécontentement secret , goutoient dans un tranquille repos les douceurs de la paix & de la liberté , & n'admiroient pas moins dans cet état la tempérance , la justice , & la modération du vainqueur Romain , qu'ils avoient admiré auparavant son courage & son intrépidité dans la guerre. Les choses étoient dans cette situation , lorsque Quintius reçut de Rome un Décret , qui lui permettoit de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela il convoque l'assemblée des Alliés à Corinthe , & après leur avoir expliqué de quoi il s'agissoit : » Vous voyez ,  
 » leur dit-il , que le sujet de la présente  
 » délibération vous regarde uniquement.  
 » Il s'agit de décider si Argos , ville égale-  
 » ment ancienne & illustre , située au mi-  
 » lieu de la Grèce , jouira comme les au-  
 » tres villes de la liberté , ou si on la lais-  
 » sera entre les mains du Tyran de Sparte  
 » qui s'en est emparé. Cette affaire n'inté-  
 » resse en rien les Romains , si ce n'est que  
 » l'esclavage d'une seule ville ne leur lais-  
 » seroit pas la gloire pleine & entière

» d'avoir délivré toute la Grèce. Délibérez  
» donc sur ce qu'il y a à faire. Vos résolu-  
» tions régleront ma conduite. «

Les sentimens n'étoient pas douteux. Il n'y eut que les Etoliens , qui ne purent s'empêcher de faire éclater leur mécontentement contre les Romains , & qui allèrent jusqu'à les accuser de mauvaise foi , parce qu'ils retenoient Chalcis & Démétriade dans le tems même qu'ils se van- toient d'avoir rendu la liberté à toute la Grèce. Ils ne s'emportèrent pas moins contre les autres Alliés , qui demandoient de leur côté qu'on les délivrât aussi du brigandage des Etoliens , qui n'étoient Grecs que par le langage , mais qui par le cœur en étoient véritablement ennemis. Comme la dispute s'échauffoit , Quintius les réduisit à ne parler que sur l'affaire proposée ; & il fut résolu d'un consentement unanime , qu'on déclareroit la guerre à Nabis tyran de Sparte , s'il refusoit de rétablir Argos dans son ancienne liberté ; & chacun promit d'envoyer de prompts secours : ce qui s'exécuta fidèlement. Aristène , Général des Achéens , joignit Quintius près de Cléones , avec dix mille hommes de pié , & mille chevaux.

Philippe envoya de son côté quinze cens hommes , & les Thessaliens quatre cens chevaux. Le frère de Quintius arriva aussi avec une flotte de quarante galères , à la-



quelle les Rhodiens & le Roi Eumène joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exilés se rendirent au camp des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte appartenoit de droit. Encore enfant il en avoit été chassé par le tyran Lycurgue après la mort de Cléomène.

On avoit songé d'abord à commencer la campagne par le siège d'Argos : mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au Tyran. Il avoit eu soin de bien fortifier Sparte, & il avoit fait venir de Crète mille soldats d'élite, qu'il joignit aux mille autres qui étoient déjà dans ses troupes. Il avoit encore à sa solde trois mille étrangers, & outre cela dix mille hommes du pays, sans compter les Ilotes.

Il prit en même tems des mesures pour se précautionner contre les mouvemens intérieurs & domestiques. Aiant fait venir le peuple sans armes à l'assemblée, & aiant posté à l'entour ses satellites armés, après quelque préambule, il déclara que la conjoncture présente l'obligeant de prendre des précautions pour sa propre sûreté, il alloit faire arrêter & enfermer un certain nombre de citoyens qui lui étoient justement suspects ; & que dès qu'on auroit repoussé les ennemis, de la part desquels il n'y avoit pas beaucoup à craindre si le

dedans étoit tranquille , il relâcheroit ces prisonniers. Il en nomma environ quatre-vingts , qui étoient les principaux de la jeunesse , les enferma en lieu sûr , & la nuit suivante les fit tous égorger. Il fit aussi mourir dans les villages plusieurs Ilotes , soupçonnés d'avoir voulu passer chez les ennemis. Aiant ainsi jetté la terreur dans les esprits , il songea à se défendre courageusement , bien résolu de ne point sortir de la ville dans le mouvement où elle étoit , & de ne point hasarder une bataille contre des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé jusqu'à l'Eurotas qui coule presque sous les murs de la ville , & travaillant à y établir son camp , Nabis détacha contre les ennemis ses troupes étrangères. Comme les Romains ne s'attendoient pas à cette sortie , parce que jusques-là personne ne les avoit inquiétés dans leur marche , ils furent mis d'abord un peu en désordre : mais s'étant bientôt rétablis , ils repoussèrent l'ennemi jusques dans la ville. Le lendemain Quintius aiant conduit ses troupes en ordre de bataille près de la rivière au delà de la ville , quand l'arrière garde fut passée , Nabis la fit attaquer par ses étrangers. Alors les Romains aiant fait volte face , le choc fut très-rude de part & d'autre : mais enfin les étrangers furent enfoncés & mis en fuite. Il y

en eut beaucoup de tués , parce que les Achéens , qui connoissoient les lieux , les poursuivoient dans la campagne , & ne leur faisoient point de quartier. Quintius se campa près d'Amycles , & après avoir ravagé toutes les belles campagnes qui étoient aux environs de la ville , il transporta son camp vers l'Eurotas , & de là fit le dégât dans les vallons situés au pié du mont Taygète , & des terres voisines de la mer.

Dans le même tems le frère du Proconsul qui commandoit la flotte Romaine , forma le siège de Gythium , place alors très-forte & très-importante. Les flotes d'Eumène & des Rhodiens survinrent fort à propos : car les assiégés se défendoient avec un grand courage. Enfin , après une longue & vigoureuse résistance , ils se rendirent.

La prise de cette ville allarma le Tyran. Il envoya un héraut à Quintius pour lui demander une entrevûe , qui lui fut accordée. Outre plusieurs autres raisons que Nabis faisoit valoir en sa faveur , il insista fortement sur l'alliance presque encore toute récente que les Romains , & Quintius lui-même , avoient faite avec lui dans la guerre contre Philippe : alliance sur laquelle il devoit d'autant plus compter , que les Romains se donnoient pour de fidèles & religieux observateurs des Traités ,



auxquels ils se vantoient de ne donner jamais d'atteinte. Que de sa part, il n'y avoit rien de changé depuis le traité : qu'il étoit le même qu'il avoit toujours été auparavant, & qu'il n'avoit donné aux Romains aucun nouveau sujet de plainte & de reproche. Ce raisonnement étoit concluant ; & , pour dire le vrai , Quintius n'avoit rien de solide à y opposer. Aussi , en lui répondant , ne fit-il que se répandre en plaintes vagues , & que lui reprocher son avarice , sa cruauté , sa tyrannie. Mais , lors du Traité , étoit-il moins avare , moins cruel , moins tyran ? Il ne fut rien conclu dans cette première entrevûe.

Le lendemain Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos , puisque les Romains l'exigeoient ; comme aussi de leur rendre les prisonniers & les transfuges. Il pria Quintius , s'il avoit quelques autres demandes à lui faire , de les mettre par écrit , afin qu'il en pût délibérer avec ses amis ; & Quintius le lui accorda. Il tint aussi conseil de son côté avec les Alliés. La plupart étoient d'avis de continuer la guerre contre Nabis , laquelle ne pouvoit être glorieusement finie qu'en exterminant le Tyran , ou du moins la tyrannie : qu'autrement on ne pouvoit compter que la liberté eût été rendue à la Grèce. Que les Romains ne pouvoient point faire d'accord avec Nabis , sans le reconnoître so-

lennellement , & sans autoriser son usurpation. Quintius inclinoit pour la paix. Il craignoit que le siège de Sparte ne trainât en longueur. Pendant ce tems-là la guerre d'Antiochus pouvoit éclater tout-à-coup , & il seroit hors d'état de faire agir ses troupes contre lui. C'étoient là les prétextes qu'il apportoit pour faire un accommodement : mais sa véritable raison , c'est qu'il craignoit qu'un nouveau Consul n'eût pour département la Grèce , & ne vînt lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre : motif , qui pour l'ordinaire influoit plus dans la détermination des Généraux Romains , que celui du bien public.

Ne pouvant par toutes les raisons qu'il avoit apportées émouvoir & faire changer les allies , il feignit de se rendre à leur avis , & par ce détour il les amena tous dans le sien. » A la bonne heure , dit-il ,  
 » assiégeons Sparte , puisque vous le jugez  
 » à propos , & n'épargnons rien pour faire  
 » réussir notre entreprise. Comme vous  
 » savez que les sièges traînent souvent plus  
 » en longueur qu'on ne voudroit , résolvons-nous à passer ici les quartiers d'hiver s'il le faut : ce parti est digne de votre courage. J'ai suffisamment de troupes pour venir à bout du siège ; mais plus le nombre en est grand , plus nous avons besoin de vivres & de convois, L'hiver

„ qui approche ne nous offre qu'une terre  
„ toute nue , & nous laisse sans fourrages.  
„ Vous voyez de quelle étendue est la ville,  
„ & combien par conséquent il nous faut  
„ de béliers , de catapultes , & d'autres  
„ machines de toutes sortes. Ecrivez cha-  
„ cun à vos villes , afin qu'elles nous four-  
„ nissent abondamment & promptement  
„ tout ce qui nous sera nécessaire. Il est  
„ de notre honneur de pousser vivement  
„ ce siège , & il nous seroit honteux , après  
„ l'avoir commencé , d'être obligés de le  
„ quitter. “ Chacun alors fit ses réflexions ,  
aperçut bien des difficultés qu'il n'avoit  
pas prévues , & sentit combien la propo-  
sition qu'ils alloient faire à leurs villes y  
seroit mal reçue , lorsque les particuliers  
se verroient obligés de contribuer du leur  
aux frais de la guerre. Ainsi , changeant  
tout d'un coup de sentiment , ils laissèrent  
au Général Romain la liberté de faire ce  
qu'il jugeroit de plus utile pour le bien de  
sa République & pour celui des alliés.

Alors Quintius , n'ayant admis à son  
conseil que les premiers Officiers de l'ar-  
mée , convint avec eux des conditions de  
paix qu'on pouvoit offrir au Tyran. Les  
principales étoient : Qu'avant dix jours  
Nabis évacueroit Argos , aussi-bien que les  
autres villes de l'Argolide où il avoit des  
garnisons : Qu'il restitueroit aux villes ma-  
ritimes toutes les galères qu'il leur avoit



prises, & ne conserveroit pour lui que deux felouques à seize rames : Qu'il rendroit aux villes alliées du peuple Romain tous leurs prisonniers, leurs transfuges, & leurs esclaves : Qu'il rendroit aussi aux Lacédémoniens bannis leurs femmes & leurs enfans qui voudroient les suivre, sans pourtant les y obliger : Qu'il donneroit cinq ôtages au gré du Général Romain, du nombre desquels seroit son fils : Qu'il paieroit actuellement cent talens d'argent, & dans la suite cinquante chaque année *Cent mille écus.* pendant le cours de huit ans. On accordoit une trêve de six mois, pour envoyer de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome, & y faire ratifier le traité.

Aucun de ces articles ne plaisoit au Tyran, mais il fut surpris & se trouvoit heureux qu'on n'eût point parlé de faire revenir les bannis. Ce traité, quand on en fut le détail dans la ville, excita un soulèvement général, par la nécessité où il mettoit les particuliers de restituer bien des choses qu'ils ne vouloient point perdre. Ainsi, il ne fut plus mention de paix, & la guerre recommença tout de nouveau.

Quintius alors songea à pousser vivement le siège, & commença par examiner attentivement la situation & l'état de la ville. Sparte avoit été longtemps sans murailles, & n'avoit point voulu avoir d'autre fortification que le courage de ses citoyens.

Ce n'étoit que depuis que les Tyrans y dominoient, qu'on y avoit bâti des murs, & cela seulement dans les endroits qui étoient ouverts & d'un facile accès: tout le reste n'étoit défendu que par sa situation naturelle, & par des corps de troupes qu'on y plaçoit. Comme l'armée de Quintius étoit fort nombreuse, ( elle montoit à plus de cinquante mille hommes, parce qu'il avoit fait venir toutes les troupes de terre & de mer ) il résolut de s'étendre tout autour de la ville, & de l'attaquer en même tems de tous côtés pour y jeter la terreur, & pour mettre les assiégés hors d'état de se reconnoître. En effet, tout étant attaqué dans le même moment, & le danger étant égal de toutes parts, le Tyran ne savoit à quoi entendre, ni quels ordres donner, ni où il falloit envoyer du secours, & il étoit tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque tems l'attaque des assiégeans, tant qu'on combattit dans des défiles & dans des lieux étroits. Leurs traits cependant & leurs javelots avoient peu d'effet, parce que se pressant les uns les autres, ils n'étoient point fermes sur leurs piés, & n'avoient pas le bras libre pour les lancer fortement. Quand on approcha de la ville, les Romains se sentirent tout d'un coup accablés de pierres & de tuiles qu'on jettoit sur eux du haut des toits, Mais aiant mis leurs boucliers

boucliers sur leurs têtes, ils s'avancèrent ainsi en tortue, sans que ni les traits ni les tuiles pussent leur nuire en aucune façon. Quand ils furent arrivés dans des rues plus larges, alors les Lacédémoniens ne pouvant plus soutenir leurs efforts, ni tenir devant eux, prirent la fuite, & se retirèrent dans les lieux les plus élevés & les plus escarpés. Nabis, croiant la ville prise, cherchoit avec grande inquiétude comment & de quel côté il pourroit s'échaper. Un des principaux Officiers de son armée sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étoient proche du mur. Les maisons furent bientôt enflammées, l'incendie gagna en peu de tems, & la fumée seule étoit capable d'arrêter les ennemis. Ceux qui étoient hors de la ville, & qui attaquoient le mur, furent obligés de s'en éloigner; & ceux qui étoient entrés, craignant que l'incendie en croissant ne leur coupât toute issue, se retirèrent vers leurs troupes. Quintius fit sonner la retraite, & après s'être vu presque maître de la place, il fut contraint de remener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivans, il profita de la terreur qu'il avoit jettée dans la ville, tantôt en faisant de nouvelles attaques, tantôt en faisant fermer par des ouvrages différens endroits, pour ôter aux assiégés toute issue & toute espérance de se sauver.



Nabis se voyant sans ressource, députa Pythagore vers Quintius pour ménager un accommodement. Il refusa d'abord de l'écouter, & lui ordonna de fortir du camp. Mais le suppliant s'étant jeté à ses genoux, après beaucoup de prières il obtint enfin pour son maître la trêve aux mêmes conditions qui lui avoient auparavant été prescrites. L'argent fut païé, & les otages remis entre les mains de Quintius.

Pendant tous ces mouvemens, les Argiens, qui, sur les nouvelles qu'ils recevoient l'une sur l'autre, comptoient déjà Lacédémone prise, se rétablirent eux-mêmes en liberté, & chassèrent leur garnison. Quintius, après avoir accordé la paix à Nabis, & pris congé d'Eumène, des Rhodiens, & de son frère, qui retournèrent à leurs flotes, se rendit à Argos, qu'il trouva dans des transports de joie incroyables. La célébration des jeux Néméens, qui n'avoit pu se faire au tems marqué à cause du trouble des guerres, avoit été différée jusqu'à l'arrivée du Général Romain & de son armée. Ce fut lui qui en fit les honneurs, & qui y distribua les prix : ou plutôt ce fut lui qui fut le spectacle. Les Argiens surtout ne pouvoient lever leurs yeux de dessus celui qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, qui les avoit délivrés d'une dure & honteuse servitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté.

Les Achéens voioient avec un sensible plaisir la ville d'Argos réunie à leur ligue, & rétablie dans tous ses privilèges : mais Sparte laissée en servitude, & un Tyran maintenu au milieu de la Grèce, troubloient leur joie, & ne leur permettoient pas d'en goûter toute la douceur.

Pour les Etoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis étoit leur triomphe. Depuis ce honteux & indigne traité, ( car ils l'appelloient ainsi ), ils décrioient par-tout les Romains. Ils faisoient remarquer que dans la guerre contre Philippe on n'avoit mis bas les armes qu'après avoir obligé ce Prince de sortir de toutes les villes de la Grèce. Qu'ici l'usurpateur étoit conservé dans la possession tranquille de Sparte, pendant que le Roi légitime, ( ils entendoient Agésipolis ), qui avoit servi sous le Proconsul, & tant d'illustres citoyens de Sparte, étoient condamnés à passer le reste de leur vie dans un triste exil. En un mot, que le peuple Romain s'étoit rendu le protecteur & le satellite du Tyran. Les Etoliens, dans ces plaintes, bornoient leurs vûes aux seuls avantages de la liberté : mais dans les grandes affaires il faut tout envisager, & se contenter de ce qu'on peut exécuter avec succès, sans vouloir tout embrasser à la fois. C'étoit la disposition de Quintius, comme lui-même le fera observer dans la suite.

Quintius retourna d'Argos à Elatie ; d'où il étoit parti pour cette guerre contre Sparte , & emploia tout l'hiver à rendre la justice aux peuples , à réconcilier entre elles les villes & les maisons particulières , à régler la police , & à rétablir par-tout le bon ordre , ce qui est , à proprement parler , le véritable fruit de la paix , la plus glorieuse occupation du vainqueur , & une preuve certaine que la guerre n'a été entreprise que par des motifs justes & raisonnables. Les Ambassadeurs de Nabis étant arrivés à Rome , demandèrent & obtinrent la ratification du traité.

AN. M. 3810.

AV. J. C. 194.

Au commencement du printems , Quintius se rendit à Corinthe , où il avoit convoqué une assemblée générale des Députés de toutes les villes. Là il leur représenta comment Rome s'étoit prêtée avec joie & empressement aux prières de la Grèce , qui avoit imploré son secours , & avoit fait avec elle une alliance dont il espéroit qu'on n'auroit pas lieu de se repentir. Il parcourut en peu de mots les actions & les entreprises des Généraux Romains qui l'avoient précédé , & rapporta les siennes avec une modestie qui en relevoit le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général , excepté lorsqu'il vint à parler de Nabis , où l'assemblée , par un murmure modeste , fit sentir sa surprise & sa douleur , de ce que le libérateur de la Grèce avoit laissé dans



le sein d'une ville aussi illustre que Sparte un Tyran, non-seulement insupportable à sa patrie, mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius, qui n'ignoroit pas la disposition des esprits à son égard sur ce sujet, crut devoir rendre compte de sa conduite en peu de mots. Il avoua qu'il n'auroit point falu entendre à aucune condition de paix avec le Tyran, si cela avoit pu se faire sans risquer la perte entière de Sparte. Mais, qu'y aiant lieu de craindre que la ruine de Nabis n'entraînât celle d'une ville si considérable, il avoit paru plus sage de laisser le Tyran affoibli & hors d'état de nuire, que de hazarder de voir peut-être périr la ville par des remèdes trop violens, & par les efforts mêmes qu'on feroit pour la delivrer.

Il ajouta à ce qu'il avoit dit du passé, qu'il se préparoit à partir pour l'Italie, & à y faire retourner toute l'armée. Qu'avant dix jours ils entendraient dire qu'on auroit retiré les garnisons de Demétriade & de Chalcis; & qu'il alloit à leurs yeux rendre aux Achéens la citadelle de Corinthe. Qu'on verroit par-là lesquels étoient plus dignes de foi des Romains ou des Etoliens, & si ces derniers avoient eu raison de répandre par-tout qu'on ne pouvoit plus mal faire que de confier sa liberté au peuple Romain, & qu'on n'avoit fait que

changer de joug en recevant les Romains pour maîtres au lieu des Macédoniens. Mais qu'on favoit que les Etoliens ne se piquoient pas de discrétion & de sagesse, ni dans leurs discours, ni dans leurs actions.

Au reste il avertit les autres villes de juger de leurs amis par les actions, & non par des paroles; & de bien discerner à qui elles devoient se fier, & contre qui elles devoient être sur leur garde. Il les exhorta à user modérément de la liberté : qu'avec cette sage précaution elle étoit salutaire aux particuliers aussi-bien qu'aux villes; que sans ce tempérament elle devenoit à charge aux autres, & pernicieuse à ceux mêmes qui en abusoient. Que les principaux des villes, que les différens Ordres qui les composent, que les villes elles-mêmes en général, s'appliquassent avec soin à garder une parfaite union. Que tant qu'elles demeureroient unies, ni Roi, ni Tyran, ne pourroient rien contr'elles. Que la discorde & la sédition ouvroient la porte à tous les dangers & à tous les maux, parce que le parti qui se sent le plus foible audedans, cherche de l'appui au dehors, & aime mieux appeler l'étranger à son secours, que de céder à ses concitoyens. Il termina son discours en les conjurant avec bonté & tendresse d'entretenir & de conserver par leur sage con-

duite la liberté dont ils étoient redevables à des armes étrangères ; & de faire connoître au peuple Romain, qu'en les rendant libres, il n'avoit pas mal placé sa protection & ses bienfaits.

Ces avis furent reçus comme les avis d'un père. Tous, en l'entendant parler ainsi, pleuroient de joie ; & Quintius lui-même ne put retenir ses larmes. Un doux murmure marquoit les sentimens de toute l'assemblée. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration, & s'entr'exhortoient à recevoir avec reconnoissance & respect les paroles du Général Romain comme autant d'oracles, & à les graver profondément dans leur esprit, & encore plus dans leur cœur.

Ensuite, Quintius aiant fait faire silence, leur demanda de s'informer exactement de ce qu'il pouvoit rester dans la Grèce de citoyens Romains esclaves, & de les lui envoyer en Thessalie dans l'espace de deux mois : Qu'il ne seroit pas honnête pour eux-mêmes de laisser en esclavage ceux à qui ils devoient leur liberté. Tous se récrièrent avec applaudissement, & rendirent grâces en particulier à Quintius de ce qu'il avoit bien voulu les avertir d'un devoir si juste & si indispensable. Le nombre de ces esclaves étoit fort considérable. Ils avoient été pris par Annibal dans la guerre Punique, & comme les Romains



n'avoient pas voulu les racheter, il les avoit vendus. Il en couta à l'Achaïe seule cent talens, c'est-à-dire cent mille écus, pour rembourser aux maîtres le prix des esclaves, pour chacun desquels on paioit

*Cinq cens  
deniers.*

deux cens cinquante livres : le nombre par conséquent montoit ici à douze cens. Qu'on juge par proportion de tout le reste de la Grèce. L'assemblée n'étoit pas encore finie, qu'on vit la garnison descendre de la citadelle, puis sortir de la ville. Quintius la suivit de près, & se retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelloient leur sauveur & leur libérateur, & faisoient mille vœux au ciel pour lui.

Il tira pareillement les garnisons de Chalcis & de Démétriade, & y fut reçu avec les mêmes applaudissemens. De-là il passa en Thessalie, où il trouva tout à réformer, tant le désordre étoit général.

Enfin, il s'embarqua pour l'Italie, & étant arrivé à Rome, il y entra en triomphe. La cérémonie dura trois jours, pendant lesquels il fit passer en revûe devant le peuple les précieuses dépouilles qu'il avoit amassées dans la double guerre contre Philippe & contre Nabis. Démétrius fils du premier, & Arméne fils du second, étoient parmi les otages, & ornoient le triomphe du vainqueur. Mais ce qui en faisoit le plus bel ornement, étoient les citoyens Romains délivrés d'esclavage, qui

suivoient le char la tête rasée en signe de la liberté qui venoit de leur être rendue.

## §. V.

*Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles Ambassades & entrevûes de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoient des troupes contre Nabis, qui avoit rompu le Traité. Philopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Grèce.*

Du côté d'Antiochus & des Romains, AN. M. 3811. Av. J. C. 193. Liv. lib. 34. n. 57-62. tout se préparoit à une guerre prochaine. Il étoit venu à Rome des Ambassadeurs au nom de toute la Grèce, d'une grande partie de l'Asie Mineure, & de plusieurs Rois. Ils eurent une favorable audience dans le Sénat; mais comme l'affaire d'Antiochus étoit d'une longue discussion, elle fut renvoyée à Quintius & aux Commissaires qui avoient déjà été en Asie. La dispute fut vive de part & d'autre. Les Ambassadeurs du Roi s'étonnoient que leur Maître les aiant envoyés simplement pour faire alliance & amitié avec les Romains, ceux-ci prétendissent lui faire la loi comme à un vaincu, & lui prescrire quelles villes il pouvoit garder, & quelles villes

il devoit abandonner. Quintius de concert avec ses Collègues , après beaucoup de discours & de répliques , déclara aux Ambassadeurs du Roi que les Romains persistoient dans la résolution qu'ils avoient prise de délivrer les villes Grecques de l'Asie , comme ils avoient fait celles de l'Europe : qu'ils vissent si cette condition convenoit à Antiochus. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient prendre aucun engagement qui tendît à diminuer le domaine de leur Maître. Le lendemain tous les autres Ambassadeurs furent de nouveau introduits dans le Sénat. Quintius leur rendit compte de ce qui s'étoit dit & passé dans la Conférence , & les pria de faire savoir chacun à leurs villes que le peuple Romain étoit déterminé à défendre leur liberté contre Antiochus avec le même zèle & le même courage qu'ils avoient fait contre Philippe. Les Ambassadeurs d'Antiochus conjurèrent le Sénat de ne rien précipiter dans une affaire de cette importance ; de laisser au Roi le tems de faire ses réflexions , & d'en faire eux-mêmes de leur côté , avant que de donner un Décret qui alloit troubler le repos de l'univers. Il ne fut encore rien décidé , & l'on députa vers le Roi les mêmes Ambassadeurs qui avoient déjà conféré avec lui à Lyfimachie , Sulpicius , Villius , Ælius.

A peine furent-ils partis , que des Am-



bassadeurs Carthaginois arrivèrent à Rome , & donnèrent avis au Sénat qu'Antiochus , excité par Annibal , se préparoit certainement à faire la guerre aux Romains. J'ai déjà dit qu'Annibal s'étoit réfugié chez ce Prince , & qu'il arriva près de lui précisément dans le tems que le Roi délibéroit s'il devoit entreprendre cette guerre. La présence & les conseils d'un tel Général ne contribuèrent pas peu à l'y déterminer. Son avis dès lors , & il pensa toujours de même dans la suite , fut qu'il falloit porter la guerre dans l'Italie. Que par ce moien le pays ennemi leur fourniroit des troupes & des vivres. Qu'autrement nul Prince , nul peuple ne pouvoit être supérieur aux Romains , & que l'Italie ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandoit que cent galères , dix mille hommes de pié , & mille chevaux. Il assuroit qu'avec cette flotte il iroit d'abord en Afrique , où il espéroit engager les Carthaginois à se joindre à lui ; & que , s'il n'y réussissoit pas , il iroit droit en Italie , où il trouveroit bien le moien de susciter des affaires aux Romains. Qu'il falloit que le Roi passât en Europe avec le reste de ses troupes , & qu'il s'arrêtât dans quelque endroit de la Grèce sans se transporter encore dans l'Italie , mais faisant toujours mine de vouloir y passer.

Le Roi aiant d'abord extrêmement goûté ce projet, Annibal envoya à Carthage un Tyrien dont il étoit fort sûr, pour préparer les esprits : car il n'osoit pas hasarder des lettres, de peur qu'elles ne fussent interceptées, & d'ailleurs les affaires se traitent bien mieux de vive voix que par écrit. Mais le Tyrien fut découvert, & ne se sauva qu'à peine. Le Sénat de Carthage en donna aussitôt avis au peuple Romain, qui craignit d'avoir à soutenir la guerre en même tems contre Antiochus & contre les Carthaginois.

AN. M. 3812.

AV. J. C. 192.

Liv. lib. 35.

li. 12.

Rome n'avoit point alors de plus grands ennemis que les Etoliens. Thoas leur Général ne cessoit de les animer, en leur représentant avec chaleur & emportement le mépris où ils étoient chez les Romains depuis leur dernière victoire, à laquelle pourtant ils avoient eu la plus grande part. Ses remontrances eurent l'effet qu'il en avoit espéré. On députa Damocrite vers Nabis, Nicandre à Philippe, & Dicéarque le frère de Thoas à Antiochus, avec des instructions particulières pour chacun de ces Princes.

Le premier représenta au Tyran de Sparte, que les Romains avoient entièrement énérvé son pouvoir en lui ôtant les villes maritimes, puisque c'étoit de là qu'il tiroit ses galères, ses troupes, ses

matelots. Qu'enfermé presque dans ses murs , il avoit la douleur de voir les Achéens dominer dans le Péloponnèse. Qu'il n'auroit jamais une occasion pareille à celle qui se présentoit actuellement de recouvrer son ancien pouvoir. Que les Romains n'avoient point d'armée dans la Grèce : qu'il pouvoit s'emparer facilement de Gythium , qui étoit fort à sa bienveillance : & que la prise d'une ville comme celle-là ne paroîtroit pas aux Romains un sujet qui méritât de faire passer de nouveau les Légions dans la Grèce.

Nicandre avoit des motifs plus forts encore pour animer Philippe , qui avoit été dégradé d'un rang beaucoup plus élevé , & à qui l'on avoit ôté beaucoup plus de choses qu'au Tyran. Il faisoit valoir outre cela l'ancienne réputation des Rois de Macédoine , & l'univers conquis par leurs armes. Qu'au reste la proposition qu'il lui faisoit n'avoit aucun risque pour lui. Qu'il ne lui demandoit point de se déclarer avant qu'Antiochus fût passé en Grèce avec son armée : & que si lui Philippe , sans être secouru par Antiochus , avoit soutenu si longtems avec ses seules forces la guerre contre les Romains & les Etoliens unis ensemble , comment les Romains lui résisteroient - ils , maintenant qu'il auroit pour alliés Antiochus & les Etoliens ? Il n'oublioit pas la circonstance



d'Annibal , ennemi né des Romains , dont il avoit défait plus de Généraux qu'il ne leur en restoit.

Dicéarque prit Antiochus par d'autres endroits. Avant tout il lui fit sentir , que dans la guerre contre Philippe les Romains avoient profité du butin , mais que l'honneur de la victoire avoit été tout entier pour les Etoliens : qu'eux seuls leur avoient ouvert l'entrée dans la Grèce , & qu'ils les avoient mis en état de vaincre l'ennemi en leur prêtant leurs forces. Il faisoit un long dénombrement des troupes d'infanterie & de cavalerie qu'ils lui fourniroient, aussi bien que des places fortes & des ports de mer dont ils étoient maîtres. Il n'hésita point à affirmer , quoique sans fondement , que Philippe & Nabis étoient résolus de se joindre à lui contre les Romains.

Voilà quels mouvemens se donnoient les Etoliens pour susciter à Rome des ennemis de tous côtés. Les deux Rois néanmoins n'entrèrent point alors dans leurs vûes , & ce ne fut que dans la suite qu'ils prirent leur résolution.

Pour Nabis , il envoya sur le champ dans toutes les places maritimes pour les porter à la révolte. Il gagna par présens plusieurs des principaux , & se défit sous main de ceux qu'il trouva attachés opiniâtement au parti des Romains. Quintius ,

en partant de Grèce , avoit chargé les Achéens de veiller à la défense des villes maritimes. Ils députèrent aussitôt au Tyran , pour le faire souvenir du Traité qu'il avoit fait avec les Romains , & pour l'exhorter à ne pas troubler une paix qu'il avoit désirée & demandée avec tant d'ardeur. Ils envoièrent en même tems du secours à Gythium que le Tyran avoit déjà assiégé , & des Ambassadeurs à Rome pour y donner avis de tout ce qui se passoit.

Antiochus ne se déclaroit pas encore ouvertement , mais il prenoit des mesures secretes pour le grand dessein qu'il rouloit dans son esprit. Il songea à se fortifier par de bonnes alliances avec ses voisins. Dans cette vûe il se rendit à Raphia ville frontière de la Palestine du côté de l'Egypte. Il donna sa fille Cléopatre en mariage à Ptolémée Epiphane , & lui céda pour sa dot les provinces de Célé-Syrie & de Palestine ; à condition pourtant , comme la chose avoit été stipulée auparavant , qu'il en toucheroit la moitié des revenus.

A son retour à Antioche , il en maria une autre , nommée Antiochis , à Ariarathe roi de Cappadoce. Il auroit fort souhaité de faire prendre pour femme la troisième à Eumène roi de Pergame : mais ce Prince la refusa , quoique ses trois frères lui eussent offert d'accepter cette offre ,

*Polyb. lib. 3.*

*pag. 167.*

*Liv. lib. 35.*

*n. 13-20*

*Appian. in*

*Syriac. p. 88.*

*92.*

*Joseph. An-*

*tiq. lib. 12.*

*cap. 3.*

parce qu'ils croioient que cette alliance avec un si grand Roi seroit un grand appui pour leur maison. Eumène les convainquit bientôt par les raisons qu'il leur donna, qu'il avoit mieux examiné l'affaire qu'eux. Il leur représenta, que s'il prenoit la fille d'Antiochus, il seroit obligé d'épouser ses intérêts contre les Romains, avec qui il voioit bien qu'il étoit sur le point de se brouiller. Que si les Romains avoient le dessus, comme on avoit tout lieu de le croire, il seroit enveloppé dans les malheurs du vaincu, & que ce seroit infailliblement sa ruine. Que d'un autre côté, si c'étoit Antiochus qui eût l'avantage, tout ce qu'il y auroit à gagner pour lui seroit, qu'ayant l'honneur d'être son gendre, il faudroit aussi devenir son esclave un des premiers. Car il falloit compter, que si Antiochus avoit le dessus dans cette guerre, il forceroit toute l'Asie à plier sous lui, & tous les Princes à lui faire hommage : qu'on auroit meilleure composition des Romains, & qu'ainsi il avoit résolu de demeurer attaché à leurs intérêts. L'événement fit voir qu'il avoit raison.

Après ces mariages, Antiochus se rendit en diligence dans l'Asie Mineure, & arriva à Ephèse au cœur de l'hiver. Il en repartit au commencement du printems pour aller châtier les Pisidiens qui exci-



toient des troubles , après avoir envoie son fils en Syrie pour veiller à la sùreté des provinces de l'Orient.

J'ai dit ci-devant que les Romains avoient envoie Sulpicius , Ælius , & Villius en qualité d'Ambassadeurs vers Antiochus. Ils avoient eu ordre de passer auparavant chez Eumène. Ils se rendirent donc à Pergame , la capitale de son royaume. Ils trouvèrent ce Prince dans un grand desir qu'on déclarât la guerre à Antiochus. En tems de paix , un si puissant Roi dans son voisinage lui donnoit de justes allarmes. Si l'on entroit en guerre , il ne doutoit point que le sort d'Antiochus ne dût être le même que celui de Philippe : & qu'ainsi , ou il seroit entièrement détruit ; ou , si on lui accordoit la paix , il comptoit profiter d'une partie de ses dépouilles & de ses places , qui le mettroient en état de se défendre par lui-même contre ses attaques. Qu'après tout , si les choses tournoient autrement , il aimoit mieux s'exposer à quelque accident que ce fût dans la compagnie des Romains , que de se voir exposé , en se séparant d'eux , à subir de gré ou de force le joug d'Antiochus.

Sulpicius étant demeuré malade à Pergame , Villius , qui avoit appris qu'Antiochus étoit occupé à la guerre de Pisidie , se rendit à Ephèse , où il trouva Annibal. Il eut plusieurs entretiens avec lui , dans

lesquels il tâcha, mais inutilement, de lui persuader qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains. Il réussit mieux dans le dessein qu'il s'étoit proposé en lui témoignant beaucoup d'amitié, & lui rendant de fréquentes visites, qui étoit de le rendre suspect au Roi : car nous verrons bientôt que cela arriva de la sorte.

*Tome I. dans  
l'Histoire des  
Carthaginois*

Tite-Live, sur la foi de quelques Historiens, raconte que Scipion étoit de cette ambassade, & que ce fut alors qu'Annibal lui fit cette célèbre réponse que j'ai rapportée ailleurs, par laquelle il donnoit le premier rang entre les grands Généraux à Alexandre, le second à Pyrrhus, le troisième à lui-même. Quelques personnes trouvent peu de vraisemblance dans le voyage de Scipion, & encore moins dans la réponse d'Annibal.

Villius s'étant avancé d'Ephèse à Apamée, Antiochus s'y rendit après avoir terminé la guerre contre les Pisidiens. Leur entrevûe roula à peu près sur les mêmes sujets que celle qu'avoient eu à Rome les Ambassadeurs du Roi avec Quintus. Elle fut troublée par la nouvelle que reçut alors ce Prince de la mort d'Antiochus son fils aîné. Il retourna à Ephèse pleurer la perte qu'il venoit de faire. Malgré toutes ces belles apparences d'affliction, on crut assez généralement que c'étoit pure politique : que lui-même étoit

l'auteur de sa mort , & l'avoit sacrifié à son ambition. C'étoit un jeune Prince dont on espéroit beaucoup , & qui avoit déjà donné de grandes preuves de sagesse , de bonté , & des autres vertus roiales , qui le rendoient l'objet de l'amour & de l'estime de tous ceux dont il étoit connu. On prétend que le vieux Roi en conçut de la jalousie , qu'il l'avoit renvoyé d'Ephèse en Syrie sous prétexte de veiller à la sûreté des provinces d'Orient ; & que là il l'avoit fait empoisonner par quelques Eunuques de la Cour , pour se mettre l'esprit en repos. Il faudroit avoir des preuves bien certaines , pour former un tel soupçon contre un roi & contre un père.

Villius, pour ne point se rendre importun dans un tems de deuil & de tristesse, étoit retourné à Pergame, où il trouva Sulpicius parfaitement rétabli. Le Roi les manda peu après. Ils eurent un entretien avec son Ministre, qui se termina à des plaintes réciproques de part & d'autre : après quoi ils retournerent à Rome, sans avoir rien conclu.

Dès qu'ils furent partis, Antiochus tint un grand conseil sur les affaires présentes, où chacun à l'envi s'emporta contre les Romains, sachant que c'étoit un moyen sûr de faire sa cour au Prince. On relevoit la fierté de leurs demandes, & l'on trouvoit étrange qu'ils entreprissent d'imposer



des loix au plus grand Roi de l'Asie, comme s'ils avoient eu affaire à un Nabis vaincu. Alexandre d'Acarnanie, qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit du Roi, comme s'il se fût agi de délibérer, non pas s'il falloit faire la guerre ou non, mais où & comment il la falloit faire, montrait au Roi une victoire assurée s'il passoit en Europe, & s'il alloit s'établir dans quelque partie de la Grèce. Que les Etoliens, qui en occupoient le centre, se déclareroient les premiers contre les Romains. Qu'aux deux extrémités, Nabis d'un côté, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, souleveroit contr'eux tout le Peloponnèse; & que de l'autre Philippe encore plus mécontent, ne manqueroit pas, au premier signal de guerre, de prendre aussi les armes. Qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que le point décisif étoit de s'emparer des postes favorables, & de s'assurer des alliés. Il ajoutoit qu'il falloit envoyer sans delay Annibal à Carthage, pour donner de l'inquiétude & de l'occupation aux Romains.

Annibal, que les entretiens avec Villius avoient rendu suspect au Roi, ne fut point appelé à ce conseil. Il s'aperçut en plusieurs autres occasions que le Roi étoit refroidi à son égard, & ne lui marquoit plus la même confiance. Il eut une explication avec lui, dans laquelle il lui ouvrit son cœur.

Rappelant les premières années de son enfance où il avoit juré sur les autels d'être l'ennemi éternel des Romains : „ C'est ce „ serment, dit-il, c'est cette haine, qui „ m'a mis les armes à la main pendant „ trente-six ans, qui m'a fait chasser de „ ma patrie pendant la paix, & qui m'a „ obligé de venir chercher un asyle dans „ vos Etats. Si vous frustrez mes espéran- „ ces, guidé par cette même haine qui ne „ mourra qu'avec moi, j'irai par-tout où „ je saurai qu'il y a des forces & des ar- „ mes, susciter des ennemis aux Romains. „ Je les hais, & en suis haï. Tant que vous „ songerez à leur faire la guerre, vous „ pouvez mettre Annibal au nombre & à „ la tête de vos amis. Si quelque raison „ vous fait pencher vers la paix, prenez „ d'autres conseils que les miens. “ Antiochus, touché de ce discours, parut lui rendre son amitié & sa confiance.

Les Ambassadeurs étant de retour à Rome, on comprit bien par le raport qu'ils firent de leur commission, qu'il falloit s'attendre à la guerre contre Antiochus : mais on ne jugea pas qu'il fût encore tems de la lui déclarer. Il n'en fut pas ainsi de Nabis, qui le premier avoit rompu ouvertement le traité, qui actuellement assiégeoit Gythium, & ravageoit les terres des Achéens. On envoya en Grèce le Préteur Acilius avec

une flotte, pour prendre la défense des alliés.

AN.M. 3813. Les Achéens avoient cette année-là pour  
 AV. J.C. 191. Général Philopémen. Il ne le cédoit à per-  
 Liv. lib. 35. sonne pour les combats de terre, mais n'a-  
 n. 25-30. voit aucune connoissance de la marine. Il  
 Plut. in Phi- se chargea pourtant du commandement  
 lop. pag. 363. de la flotte Achéenne, se \* flatant d'y réus-  
 364. fir aussi-bien qu'ailleurs : mais il apprit à  
 ses dépens à compter moins sur lui, &  
 connut de quel prix en tout étoit l'expé-  
 rience. Nabis, qui avoit équipé à la hâte  
 quelques vaisseaux, le battit, & peu s'en  
 falut qu'il ne le fît prisonnier. Cette dis-  
 grace ne le découragea point, mais le ren-  
 dit plus sage & plus circonspect ; & c'est-  
 là l'usage que les personnes sensées doivent  
 faire de leurs fautes, qui par-là souvent  
 leur deviennent plus utiles que les plus  
 heureux succès. Nabis triomphoit : Phi-  
 lopémen se promit bien de lui rendre cette  
 joie de courte durée. En effet, peu de jours

\* *Le grand Prince de Condé pensa & parla bien plus sagement. Comme on parloit d'une bataille navale, ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnément d'en voir une pour sa propre instruction. Un Officier de marine qui étoit présent, lui dit : Monseigneur, si votre Altesse y étoit, il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi de recevoir vos ordres. Mes ordres : reprit brusquement le Prince : je me garderois bien de dire seulement mon avis. Je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les mouvemens & toutes les manœuvres pour m'instruire.*



après, l'ayant surpris lorsqu'il s'y attendoit le moins, il brûla son camp, & fit un grand carnage de ses troupes. Gythium cependant se rendit : ce qui augmenta beaucoup la fierté du Tyran.

Philopémen vit bien qu'il en falloit venir à un combat. C'étoit-là son fort, & personne ne l'égaloit pour bien ranger ses troupes, pour choisir habilement les meilleurs postes, pour prendre tous les avantages, & pour profiter de toutes les fautes que pouvoit faire l'ennemi. Ici, piqué de jalousie & animé de vengeance contre Nabis, il mit en usage toute son habileté dans la science militaire. Le combat se donna assez près de Sparte. Dans la première attaque les troupes auxiliaires de Nabis, qui faisoient sa principale force, enfoncèrent les Achéens, les mirent en désordre, & les firent plier. C'étoit par l'ordre du Général qu'ils prirent la fuite, pour attirer les ennemis dans les embuscades qu'il leur avoit préparées. Ils y donnèrent tête baissée, & dans le moment qu'ils jettoient déjà des cris de victoire, les fuyards tournèrent visage, les Achéens qui étoient en embuscade tombèrent sur eux brusquement, & firent un grand carnage. Comme le pays étoit fourré, & très-difficile pour la cavalerie à cause des ruisseaux & des fondrières dont il étoit coupé, le Général ne livra pas ses troupes à leur ardeur, & ne leur

permet pas de poursuivre l'ennemi aussi vivement qu'elles l'auroient souhaité; mais il fit sonner la retraite, & campa dans ce lieu-là même, quoiqu'il fût encore grand jour. Comme il se douta bien que, dès que la nuit seroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville par petits pelotons, il plaça en embuscade tout autour dans tous les passages, sur les ruisseaux & sur les collines, différens corps de troupes, qui effectivement en tuèrent ou en prirent un très-grand nombre, de sorte qu'à peine Nabis conserva la quatrième partie de son armée. Philopémen l'ayant renfermé dans sa ville, ravagea pendant un mois entier toute la Laconie; & après avoir considérablement affoibli les forces du Tyran, il retourna chez lui, chargé de butin & de gloire.

Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Philopémen, parce qu'il étoit visible qu'on ne la devoit qu'à sa prudence & à son habileté. On raconte de lui une chose qui est peut-être unique, & que les jeunes Officiers pourroient se proposer comme un modèle. Lorsqu'il étoit en marche, en tems de paix comme en tems de guerre, & qu'il trouvoit quelque endroit, quelque passage difficile, s'arrêtant tout court, il se demandoit à lui-même s'il étoit seul, ou demandoit à ceux qui l'accompagnoient, comment il faudroit s'y prendre si l'enne-  
mi

mi venoit brusquement tomber sur eux, s'il les attaquoit ou de front, ou par les flancs, ou par l'arrière garde: s'il se présentoit en bataille rangée, ou avec moins d'ordre, comme une armée qui est en marche. Quel poste devoit-il prendre pour lui? Où placer ses bagages, & combien de troupes faudroit-il destiner pour leur garde? Seroit-il à propos de continuer son chemin, ou de retourner sur ses pas par où l'on étoit venu? Où placer le camp? Quelle étendue lui donner? Comment assurer ses fourrages, & les moiens de faire de l'eau? Par quel endroit faudra-t-il, le lendemain, après qu'on aura décampé, dresser sa marche, & dans quel ordre? Il s'étoit accoutumé de si bonne heure, & s'étoit tellement exercé à ce manège guerrier, que rien n'étoit nouveau pour lui, que nul accident inopiné ne le déconcertoit, & qu'il prenoit son parti sur le champ, comme s'il avoit tout prévu. Voilà comment on devient un grand homme de guerre. Mais, pour cela, il faut aimer son métier, se faire un honneur d'y réussir, s'en occuper sérieusement, & se mettre au-dessus des discours d'une jeunesse indolente, sans élévation & sans vûes.

Pendant cette expédition des Achéens contre Nabis, les Etoliens avoient envoyé une ambassade à Antiochus, pour l'exhorter à passer en Grèce. Non seulement ils

*Liv. lib. 39.*

*n. 31-34.*



lui promettoient de lui donner toutes leurs troupes pour agir avec les siennes, mais ils l'assuroient encore qu'il pouvoit compter sur Philippe roi de Macédoine, sur Nabis roi de Lacédémone, & sur plusieurs autres Etats de Grèce, qui étant tous ennemis des Romains dans le cœur, n'attendoient que sa venue pour se déclarer contre eux. Thoas, le Chef de cette ambassade, étala tous ces avantages avec beaucoup de pompe & de véhémence. Il lui représenta que les Romains aiant retiré leur armée de Grèce, l'avoient laissée sans défense : que l'occasion ne pouvoit être plus belle pour s'en saisir; qu'il trouveroit tout disposé pour le recevoir, & qu'il n'avoit qu'à se montrer pour se rendre le maître du pays. Ce portrait flaté qu'on lui fit de l'état des affaires de Grèce le frapa extrêmement, & ne lui laissa presque plus lieu de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre.

Les Romains de leur côté, qui n'ignoroient pas tous les mouvemens que se donnoit l'Étolie pour leur enlever leurs alliés, & leur susciter de toutes parts des ennemis, avoient envoyé en Grèce des Ambassadeurs, du nombre desquels étoit Quintius. Il trouva tous les peuples fort bien disposés, excepté les Magnètes, qu'on avoit aliénés des Romains, en répandant le bruit qu'ils étoient près de rendre à Phi-

lippe son fils, qu'il leur avoit donné en ôtage, & de lui livrer la ville de Démétriade, qui appartenoit aux Magnètes. Il falut les détromper, mais d'une manière adroite & délicate, qui ne choquât pas Philippe, qu'on avoit bien plus intérêt de ménager. C'est ce que fit Quintius avec beaucoup d'habileté. L'auteur de ces faux bruits étoit Euryloque, qui exerçoit pour lors la première magistrature. Comme il lui échapa quelque parole dure & injurieuse contre les Romains, qui donna lieu à Quintius de reprocher aux Magnètes avec chaleur leur ingratitude, Zénon, un des anciens, s'adressant à Quintius & aux autres Ambassadeurs les larmes aux yeux, les conjura de ne point imputer à tout le peuple la fureur d'un particulier, dont lui seul devoit répondre. Que les Magnètes étoient redevables à Quintius & au peuple Romain, non-seulement de la liberté, mais de ce que les hommes ont de plus cher & de plus précieux; & qu'ils perdroient la vie, plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains, & d'oublier les obligations qu'ils leur avoient. Toute l'assemblée applaudit à ce discours. Euryloque voyant bien qu'il ne pouvoit plus demeurer en sûreté dans la ville, se réfugia chez les Etoliens.

Thoas, le Chef de la nation, étoit revenu de chez Antiochus, & en avoit amené avec lui Ménippe, que le Roi envoioit aux

Etoliens en qualité d'Ambassadeur. Avant que l'assemblée générale fût convoquée, ces deux hommes avoient travaillé de concert à préparer & à prévenir les esprits, en exagérant avec emphase les armées de terre & de mer qu'avoit le Roi, les nombreuses troupes d'infanterie & de cavalerie, les éléphans qu'il avoit fait venir des Indes, sur-tout (motif puissant pour la multitude) l'or immense que le Roi apporteroit avec lui, suffisant pour acheter les Romains mêmes.

Quintius étoit informé régulièrement de tout ce qui se disoit & se passoit en Etolie. Quoique tout lui parût désespéré de ce côté-là, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre encore plus les Etoliens dans leur tort, il jugea à propos d'envoyer dans l'assemblée quelques Députés des alliés, pour faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, & pour être en état de répondre librement à ce que pourroit avancer l'Ambassadeur d'Antiochus. Il chargea de cette commission les Athéniens, que la dignité de leur ville, & leur ancienne liaison avec les Etoliens, y rendoient plus propres que tous les autres.

Thoas ouvrit l'assemblée, en annonçant qu'il étoit venu un Ambassadeur de la part d'Antiochus : on le fit entrer. Il commença par dire qu'il auroit été à souhaiter pour



les peuples de la Grèce & de l'Asie, qu'Antiochus fût intervenü plus tôt dans leurs affaires, & pendant que celles de Philippe se foutenoient encore : que par ce moien chacun auroit conservé ses droits, & que tout ne seroit pas tombé sous le pouvoir des Romains. » Mais à présent encore, » dit-il, si vous mettez à exécution les des- » seins que vous avez formés, Antiochus » pourra, avec l'aide des dieux & votre » secours, rétablir dans leur ancienne » splendeur, les affaires de la Grèce, en » quelque mauvais état qu'elles soient. «

Les Athéniens, à qui l'on donna ensuite audience, sans dire un mot du Roi, se contentèrent de rappeler aux Etoliens le souvenir de leur alliance avec les Romains, & des services que Quintius avoit rendus à toute la Grèce, les conjurant de ne rien précipiter dans une affaire aussi importante que celle dont il s'agissoit actuellement. Que les résolutions hardies, prises avec chaleur & vivacité, pouvoient avoir d'abord un premier coup-d'œil flatteur : qu'on en sentoît ensuite les difficultés dans l'exécution, & que rarement elles avoient un heureux succès. Que les Ambassadeurs Romains, & parmi eux Quintius, n'étoient pas loin. Que pendant que tout étoit encore indéciß, il paroîtroit plus de sagesse de discuter mûrement leurs intérêts & leurs prétentions dans des entre-

vûes paisibles , que d'engager précipitamment l'Europe & l'Asie dans une guerre , dont les suites ne pouvoient être que funestes.

La multitude , toujours avide de nouveauté , étoit entièrement pour Antiochus , & ne vouloit pas même qu'on admît les Romains dans l'assemblée. Les anciens & les plus sages eurent besoin de tout leur crédit pour obtenir qu'on les y invitât. Quintius s'y rendit , moins dans l'espérance de faire aucune impression sur des esprits si fort prévenus , que pour convaincre tous les peuples que les Etoliens seuls étoient les auteurs de la guerre qui alloit s'allumer , & que les Romains ne s'y engageoient que malgré eux , & forcés par la nécessité. Il commença par rappeler le souvenir du tems où les Etoliens étoient entrés en alliance avec les Romains : parcourut légèrement les différentes atteintes , qu'ils y avoient données ; & après avoir dit peu de choses à l'égard des villes qui faisoient le prétexte de leurs querelles , il se réduisit à marquer , que s'ils croioient avoir quelque juste sujet de plaintes , il paroîtroit bien plus raisonnable de faire leurs remontrances au Sénat qui seroit toujours prêt à les écouter , que de susciter de gaieté de cœur entre les Romains & Antiochus une guerre , qui alloit troubler tout l'univers , & qui causeroit infailliblement

la ruine de ceux qui en auroient été les promoteurs.

L'événement justifia ses représentations, mais elles furent vaines alors. Thoas, & ceux de sa faction, furent écoutés favorablement, & obtinrent que sans délai, & en présence même des Romains, on feroit un Décret par lequel on appelleroit Antiochus pour venir delivrer la Grèce, & pour se rendre l'arbitre des différens entre les Etoliens & les Romains. Quintius aiant demandé qu'on lui donnât une copie de ce Décret, Damocrire, qui étoit alors en charge, s'oublia jusqu'au point de lui répondre insolemment, qu'il avoit bien d'autres affaires pour le présent, & que dans peu il iroit lui-même lui porter ce Décret en Italie en campant sur les bords du Tibre : tant un esprit d'emportement & de fureur avoit alors saisi toute la nation, & même les premiers Magistrats des Etoliens ! Quintius & les autres Ambassadeurs retournèrent à Corinthe.

Les Etoliens, dans leur Conseil privé, *Liv. lib. 35. n. 34-39.* formèrent en un même jour trois résolutions étonnantes : c'étoit de s'emparer par ruse & par trahison de Démétriade, de Chalcis, & de Lacédémone. Trois des principaux citoiens furent chargés chacun de l'une de ces trois expéditions.



Dioclès partit pour Démétriade , & par le secours de la faction d'Euryloque , qui étoit actuellement en exil , & qui parut alors à la tête des troupes que Dioclès avoit amenées , il se rendit maître de la ville.

Thoas n'eut pas le même succès à Chalcis , dont il avoit espéré pouvoir aussi s'emparer par le moien d'un exilé. Les Magistrats qui étoient fort attachés aux Romains , aiant pressenti le dessein qu'on formoit contre la ville , la mirent en état de défense & hors d'insulte. Thoas ainsi manqua son coup , & s'en retourna tout confus.

L'entreprise contre Sparte étoit bien plus délicate & plus importante. On ne pouvoit y entrer que comme ami. Nabis , depuis lontems , sollicitoit le secours des Eoliens. Alexamène fut chargé d'y conduire mille hommes d'infanterie. On y joignit trente jeunes gens , qui étoient l'élite de la cavalerie , auxquels les Magistrats commandèrent d'exécuter ponctuellement les ordres de leur Commandant quels qu'ils fussent. Alexamène fut reçu par le Tyran avec grande joie. Ils sortoient tous les jours l'un & l'autre avec leurs troupes pour leur faire faire l'exercice en pleine campagne sur les bords de l'Eurotas. Un jour , Alexamène aiant don-

né le mot à ses Cavaliers , il attaque Nab-  
bis qu'il avoit tiré exprès à l'écart , & le  
renverse de dessus son cheval. Aussitôt les  
cavaliers accourent , & le percent de plu-  
sieurs coups. Alexamène , sans perdre de  
tems , regagne la ville pour s'emparer du  
Palais de Nabis. S'il eût convoqué sur le  
champ l'assemblée , & qu'il y eût parlé  
d'une manière conforme à la conjoncture  
présente , c'en étoit fait , & Sparte se se-  
roit déclarée pour les Eto liens. Mais il  
passa le reste du jour & la nuit entière à  
fouiller dans les trésors du Tyran , & ses  
troupes , à son exemple , se mirent à pil-  
ler la ville. Les Spartiates , aiant pris les  
armes , font un grand carnage des Eto-  
liens qui s'étoient répandus de côté &  
d'autre , marchent droit au Palais où ils  
tuent Alexamène , qu'ils trouvèrent pres-  
que sans défense , & uniquement occupé  
à mettre sa riche proie en sûreté. Tel fut  
le succès de l'entreprise contre Sparte.

Au premier bruit de la mort de Nabis , *Plut. in Phil.*  
Philopémen , le Général des Achéens , *lop. pag. 364.*  
marcha avec un assez gros corps de trou- <sup>365.</sup>  
pes vers Sparte , où il trouva tout en trou-  
ble & en confusion. Il convoqua les prin-  
cipaux , leur parla comme auroit dû faire  
Alexamène , & fit si bien que gagnant les  
uns par ses raisons , & entraînant les au-  
tres par la force , il obligea cette ville  
d'entrer dans la ligue des Achéens. Ce

succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples : car ce n'étoit pas un petit service que d'avoir acquis à la ligue une ville aussi puissante que Sparte , & d'une si grande autorité. Par là il gagna aussi l'amitié & la confiance de plusieurs gens de bien de Lacédémone , qui espérèrent l'avoir pour garant & pour défenseur de la liberté. Voila pourquoi , quand la maison & tous les biens de Nabis eurent été vendus , ils résolurent par un Décret public de lui faire présent de tout l'argent qui étoit revenu de cette vente , qui montoit à six vingts talens , & de lui envoyer une députation pour le prier de les recevoir.

*Six vingts  
mille écus.*

Ce fut en cette occasion qu'on vit très-clairement , dit Plutarque , que la vertu de ce grand personnage étoit bien pure , & qu'il ne paroïssoit pas seulement homme de bien , mais qu'il l'étoit effectivement. Car il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de la commission de lui aller offrir ce présent. Saisis de respect & de crainte , ils s'en excusèrent tous , de sorte qu'enfin ils prirent le parti de lui envoyer faire la proposition par un de ses hôtes , nommé Timolaüs.

Ce Timolaüs étant arrivé à Mégaloполиs , logea chez Philopémen , qui le reçut avec beaucoup de marques de bonté. Là il eut le tems de considérer de près la gra-



viré de toute sa conduite, la noblesse de ses sentimens, la frugalité de sa vie, & la régularité de ses mœurs, qui le rendoient incorruptible & invincible à l'argent; & il fut si étonné de tout ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui ouvrir la bouche du présent qu'il venoit lui offrir, & qu'ayant donné quelque autre prétexte à son voyage, il s'en retourna comme il étoit venu. Il fut envoyé une seconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin, au troisième voyage il se hazarda, quoiqu'avec peine, à déclarer à Philopémen la bonne volonté de Sparte.

Philopémen l'écouta tranquillement: mais sur l'heure même il alla à Sparte, & après avoir témoigné aux Spartiates ses vifs sentimens de reconnoissance, il leur conseilla de ne pas dépenser leur argent à gagner & corrompre leurs amis gens de bien, parce qu'ils pourroient toujours user & jouir gratuitement de leur vertu & de leur sagesse, mais de le garder pour acheter & gagner les méchans, & ceux qui dans les Conseils brouilloient & divisoient la ville par leurs discours séditieux, afin que l'argent les obligeant à se taire, ils leur fissent moins de peine dans le Gouvernement. » Car il vaut beaucoup mieux, » ajouta-t-il, fermer la bouche à ses ennemis qu'à ses amis. « Voilà jusqu'où alloit le désintéressement de Philopémen.

Que l'on compare cette noblesse & cette grandeur de sentimens , avec la bassesse de ces ames viles qui ne songent qu'à amasser.

*Liv. lib. 35.  
n. 43-45.*

Thoas s'étoit rendu auprès d'Antiochus ; & par les promesses magnifiques qu'il fit à ce Prince , par tout ce qu'il lui dit de l'état présent de la Grèce , & en particulier de ce qui s'étoit fait dans l'assemblée générale des Etoliens , il le détermina à y passer incessamment. Il le fit avec tant de précipitation , qu'il ne se donna pas le tems de prendre toutes les mesures que demandoit une guerre de cette importance , & n'emmena pas même assez de troupes. Il laissa derrière lui Lampsaque, Troas, & Smyrne , trois villes puissantes , qu'il eût falu réduire avant que de se déclarer ; & , sans attendre les troupes qui lui venoient de Syrie & de l'Orient , il n'emmena que dix mille hommes d'infanterie , & cinq cens chevaux. Ces forces auroient à peine suffi , quand il ne seroit agi que de prendre possession d'un pays sans défense , & qu'il n'y eût pas eu de guerre à craindre de la part des Romains.

Il arriva d'abord à Démétriade , & de là , après avoir reçu le Décret & l'ambassade des Etoliens , il se rendit à Lamia où se tenoit leur assemblée. On l'y reçut avec de grandes démonstrations de joie. Il commença par s'excuser de ce qu'il venoit avec

beaucoup moins de troupes qu'on ne l'avoit espéré , faisant entendre que cet empressement étoit une preuve de son zèle pour leurs intérêts , puisqu'au premier signal qu'ils lui en avoient donné , il étoit parti malgré la mauvaise saison , & sans attendre que tout fût prêt : mais que bientôt leur attente seroit remplie. Que dès que le tems seroit propre à la navigation , ils verroient toute la Grèce couverte d'armes , d'hommes , de chevaux ; & toutes les côtes de la mer bordées de galères. Qu'il n'épargneroit ni dépense , ni peine , ni danger , pour delivrer réellement la Grèce , & pour y procurer le premier rang aux Etoliens. Qu'avec ses nombreuses armées il arriveroit aussi d'Asie des convois de toutes sortes ; qu'ils eussent soin seulement de fournir pour le présent à son armée ce qui lui seroit nécessaire. Après avoir ainsi parlé , il se retira.

Les plus sensés de l'assemblée voioient bien qu'Antiochus , au lieu d'un secours effectif & présent tel qu'il l'avoit promis , ne leur donnoit presque que des paroles & des espérances. Ils auroient souhaité qu'on le prît seulement pour médiateur & pour arbitre entr'eux & les Romains , & non pour Chef de la guerre. Mais Thoas emporta les suffrages , & le fit nommer Généralissime. On lui donna trente des



principaux de la nation pour délibérer avec eux quand il le jugeroit à propos.

§. VI.

*Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis, & de toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, & envoient contre lui dans la Grèce le Consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Etoliens offrent de se soumettre aux Romains.*

AN. M. 3813.

AV. J. C. 191.

Liv. lib. 35.

n. 46-51.

Appian. in

Syriac. p. 92.

93.

LE PREMIER sujet de délibération entre le Roi & les Etoliens, fut de savoir par quelle expédition il falloit commencer. On jugea à propos de faire une nouvelle tentative sur Chalcis, & sans perdre de tems l'on s'y rendit. Quand on en fut près, le Roi laissa les principaux des Etoliens s'aboucher avec ceux de la ville qui en étoient sortis à leur arrivée. Les Etoliens les exhortèrent vivement à faire alliance & amitié avec Antiochus, mais sans renoncer à celle des Romains. Ils dirent que ce Prince étoit passé dans la Grèce, non pour y porter la guerre, mais pour la délivrer réellement & de fait, & non simplement en paroles comme avoient

fait les Romains. Qu'il ne pouvoit y avoir rien de plus utile pour les villes de la Grèce, que d'être amies en même tems des deux puissances, parce que l'une les défendrait toujours contre l'autre, & que par là elles se tiendroient mutuellement en respect. Qu'ils vissent, s'ils ne prenoient pas ce parti, à quoi ils s'exposeroient, le secours Romain étant éloigné, & le Roi présent & à leurs portes.

Miction, l'un des principaux de Chalcis, répondit, Qu'il ne pouvoit deviner pour la délivrance de qui Antiochus avoit quitté son royaume, & étoit passé en Grèce. Qu'il n'y savoit aucune ville qui eût garnison Romaine, ou qui payât quelque tribut à Rome, ou qui se plaignît d'être opprimée. Que pour les Chalcidiens, ils n'avoient besoin ni de libérateur, puisqu'ils étoient libres, ni de défenseur, puisqu'ils vivoient en paix sous la protection & avec l'amitié des Romains. Qu'ils ne rejettoient pas l'amitié du Roi, ni des Etoliens : mais que la première démarche d'amis qu'ils devoient faire, étoit de se retirer de leur île. Qu'ils étoient bien déterminés, non-seulement à ne pas les recevoir dans leur ville, mais à ne faire avec eux aucune alliance que de concert avec les Romains.

Quand on eut rapporté cette réponse au Roi, comme il avoit amené avec lui peu

de troupes, & qu'il n'étoit pas en état de forcer la ville, il prit le parti de retourner à Démétriade. Une première démarche si peu sage & si mal concertée ne lui fit pas d'honneur, & ne fut pas d'un bon augure pour l'avenir.

On se tourna d'un autre côté, & l'on essaya de gagner les Achéens & les Athamanes. Les premiers donnèrent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus & des Etoiliens à Ege où se tenoit leur assemblée, en présence de Quintius Ambassadeur des Romains.

L'Ambassadeur d'Antiochus parla le premier. C'étoit <sup>a</sup> un homme vain, comme le sont d'ordinaire ceux qui vivent à la cour & aux frais des Princes, qui se croioit un beau parleur, & qui prenoit un ton emphatique & imposant. Il dit, Qu'une cavalerie innombrable passoit l'Helléspont pour venir en Europe, composée partie de cuirassiers, partie d'archers, qui de dessus leurs chevaux, dans la fuite même, lançoient à coup sûr leurs flèches en se retournant. A cette cavalerie, capable d'écraser seule toutes les forces de l'Europe réunies ensemble, il ajoutoit une infanterie encore plus nombreuse : les Dahes, les Medes, les Elyméens,

<sup>a</sup> Is, ut plerique quos  
opes regiae alunt, vanilo-  
quus, maria terrasque ina-  
ni sonitu verborum com-  
pleverat. Liv.



les Caddusiens; noms inconnus & effraians. Pour la flotte, que nul port de la Grèce ne pourroit contenir, l'aile droite devoit être composée des Tyriens & des Sidoniens, la gauche des Aradiens & des Sidètes de Pamphylie, nations les plus habiles incontestablement & les plus expérimentées dans la marine. Qu'il étoit inutile de faire un dénombrement des sommes immenses que le Roi apportoit avec lui, tout le monde sachant que les roiaumes d'Asie avoient toujours abondé en or. Qu'il faisoit juger de la même sorte des autres préparatifs de guerre. Qu'ainsi les Romains n'auroient point ici affaire à un Philippe ou à un Annibal, celui-ci simple citoien de Carthage, l'autre renfermé dans les bornes étroites de son roiaume de Macédoine; mais à un Prince maître de toute l'Asie & d'une partie de l'Europe. Que cependant, quoiqu'il vînt des extrémités de l'Orient pour délivrer la Grèce, il n'exigeoit rien des Achéens qui fût contraire à la fidélité qu'ils croioient devoir aux Romains leurs premiers amis & alliés. Qu'il ne demandoit point qu'ils joignissent leurs armes aux siennes contr'eux, mais seulement qu'ils demeurassent neutres sans se déclarer ni pour les uns, ni pour les autres.

Archidamus, Ambassadeur des Etoliens, parla en conformité, ajoutant que le parti

le plus sûr & le plus sage pour les Achéens, étoit de demeurer simplement spectateurs de la guerre, & d'en attendre en paix l'événement sans y prendre de part, & sans courir aucun risque. Puis s'échauffant peu à peu, il se répandit en reproches & en injures contre les Romains en général, & personnellement contre Quintius. Il les traitoit d'ingrats, qui avoient oublié qu'ils devoient au courage des Etoliens, non-seulement la victoire remportée contre Philippe, mais encore le salut de leur armée & de leur Général. Car enfin, quelle fonction de Capitaine Quintius avoit-il fait dans la bataille? Qu'il ne l'avoit vû occupé dans cette action qu'à consulter les auspices, qu'à immoler des victimes, qu'à faire des vœux, comme s'il eût été là en qualité d'Augure & de Prêtre, pendant que lui il exposoit sa personne & sa vie aux traits des ennemis pour le défendre & le conserver.

A cela Quintius répondit: Qu'on voioit bien à qui Archidamus avoit cherché à plaire par son discours. Que convaincu de la parfaite connoissance qu'avoient les Achéens du caractère des peuples d'Etolie, qui faisoient consister toute leur bravoure en paroles & non en actions, il s'étoit peu mis en peine de ménager leur estime, mais n'avoit songé qu'à se faire valoir auprès des Ambassadeurs du Roi,

& par leur moien auprès du Roi même. Que si l'on avoit pu ignorer jusqu'ici ce qui avoit formé l'alliance d'Antiochus & des Etoliens, le discours des Ambassadeurs le faisoit connoître sensiblement. Que de part & d'autre ce n'avoient été que mensonges & vanteries. Que faisant montre & parade de forces qu'ils n'avoient point, ils se séduisoient & s'enfloient mutuellement par de fausses promesses & de vaines espérances : les Etoliens avançant d'un côté hardiment, comme vous venez de l'entendre, que c'étoient eux qui avoient vaincu Philippe, & sauvé les Romains ; & que toutes les villes de la Grèce étoient prêtes à se déclarer pour l'Etolie ; & le Roi d'un autre côté assurant qu'il alloit mettre en marche des troupes innombrables d'infanterie & de cavalerie, & couvrir la mer de ses flotes. » Ceci me rappelle un repas que me donna à Chalcis un ami, honnête homme, dit-il, & qui entend à merveille à traiter ses hôtes. » Surpris de la quantité & de la variété des mets qui nous furent servis, nous lui demandâmes comment, au mois de Juin, il avoit pu amasser tant de gibier. » Cet homme, qui n'étoit pas glorieux & vain comme ces gens-ci, se mettant à rire, nous avoua de bonne foi que tout ce gibier prétendu n'étoit que du porc assaisonné diversement, & mis à diffé-



» rentes sauces. Il en est de même des  
» troupes du Roi qu'on nous a tant fait  
» valoir, & dont on a cherché à enfler le  
» nombre par de grands noms. Dahes,  
» Médes, Caddusiens, Elyméens, tout cela  
» n'est qu'un même peuple, & encore un  
» peuple d'esclaves plutôt que de soldats.  
» Que ne puis-je, Achéens, vous repré-  
» senter tous les mouvemens & toutes les  
» courses de ce grand Roi, qui tantôt se  
» rend à l'assemblée des Etoliens, pour y  
» mendier un secours de vivres & d'ar-  
» gent, & tantôt se présente en vain aux  
» portes de Chalcis, d'où il est obligé de  
» se retirer honteusement. Antiochus a  
» cru mal-à-propos les Etoliens, & ceux-  
» ci se sont fiés mal-à-propos aussi à Antio-  
» chus. C'est ce qui doit vous apprendre à  
» ne vous laisser pas tromper, & à vous  
» fier pleinement à la bonne foi des Ro-  
» mains, dont vous avez fait épreuve tant  
» de fois. Je m'étonne qu'on ose vous dire  
» que le parti le plus sûr pour vous est de  
» vous conserver neutres, & de demeurer  
» simples spectateurs de la guerre. Ce  
» moien est sûr, mais pour devenir la proie  
» du vainqueur. «

La délibération de l'assemblée des Achéens ne fut ni longue, ni douteuse. Le résultat fut qu'on déclareroit la guerre à Antiochus & aux Etoliens. Ils envoièrent sur le champ, à la prière de Quintius, quelque

secours à Chalcis & à Athènes, cinq cens hommes pour chacune de ces villes.

Antiochus ne fut guères plus content des Béotiens, qui répondirent qu'ils délibéreroient sur le parti qu'ils devoient prendre quand ce Prince seroit arrivé en Béotie.

Cependant Antiochus fit un nouvel effort, & s'approcha de Chalcis avec un bien plus grand nombre de troupes que la première fois. La faction contraire aux Romains l'emporta, & la ville lui ouvrit ses portes. Les autres villes en firent bientôt autant, & il se rendit maître de toute l'Eubée. Il compta pour beaucoup d'avoir commencé la première campagne par la conquête & la réduction d'une île si considérable. Mais qu'est-ce qu'une conquête où l'on ne trouve point d'ennemis à combattre ?

Il s'en préparoit de terribles contre ce Prince. Les Romains, après avoir consulté la volonté des dieux par la voie des augures & des auspices, déclarèrent la guerre à Antiochus & à ses adhérens. On ordonna des processions pendant deux jours, pour implorer le secours & la protection des dieux. On voua de célébrer les grands jeux pendant dix jours, si le succès de la guerre étoit favorable, & d'offrir des présens dans tous les temples des dieux. Quelle honte un paganisme si religieux, quoiqu'aveugle, ne feroit-il point à des Généraux chré-

AN M. 3813.

AV. J. C. 191.

Liv. lib. 36.

n. 1-15.

Appian. in

Syriac. pag.

93-96.

tiens, qui rougiroient de la piété & de la religion !

On n'omit rien non plus du côté des soins humains. Il fut défendu aux Sénateurs & aux Magistrats inférieurs de s'éloigner de Rome à une distance d'où ils ne pussent pas revenir le même jour : & l'on ne voulut pas que cinq Sénateurs pussent s'en absenter en même tems. L'amour du bien public prévaloit sur tout. Le Consul Acilius, à qui la Grèce étoit échue par le sort, marqua le rendez-vous à ses troupes à Brunduse pour le quinze de Mai, & il partit de Rome quelques jours auparavant.

*Brindes.*

Il arriva à Rome presque en même tems des Ambassadeurs de la part de Ptolémée, de Philippe, des Carthaginois, de Massinissa, pour offrir aux Romains de l'argent, du blé, des troupes, des vaisseaux. Le Sénat leur marqua la reconnoissance du peuple Romain, mais n'accepta de toutes ces offres que le blé, à condition de le paier ; il pria seulement Philippe d'aider le Consul.

Antiochus cependant, après avoir sollicité plusieurs villes ou par ses Envoies ou par lui-même à entrer dans son alliance, se rendit à Démétriade, où il tint un conseil de guerre avec tous les hauts Officiers de son armée, sur les opérations de la campagne que l'on commençoit. Annibal, qui étoit rentré en faveur, y assista. Ce fut



à lui qu'on demanda le premier son avis. Il commença d'abord par insister sur la nécessité de faire tous les efforts possibles pour engager Philippe dans les intérêts du Roi préalablement à tout le reste : démar-  
 che si importante, que, si elle réussissoit, on pouvoit sûrement compter sur un heu-  
 reux succès. » En effet, disoit-il, si Phi-  
 » lippe a soutenu seul si longtemps tout le  
 » poids de la puissance Romaine, que ne  
 » doit-on point espérer d'une guerre où  
 » les deux plus grands Rois de l'Europe &  
 » de l'Asie uniront ensemble leurs forces ?  
 » d'autant plus que les Romains auront  
 » alors contr'eux tout ce qui les a aupara-  
 » vant rendu supérieurs, c'est-à-dire les  
 » Etoliens & les Athamanes, à qui seuls  
 » on fait qu'ils ont été redevables de la  
 » victoire. Or qu'il soit facile de détacher  
 » Philippe du parti des Romains, qui en  
 » peut douter, si ce que Thoas a tant de  
 » fois répété au Roi pour l'engager à passer  
 » dans la Grèce est vrai, que ce Prince,  
 » frémissant de colère de se voir réduit à  
 » une honteuse servitude sous le nom de  
 » paix, n'attend qu'une occasion pour  
 » éclater ? En peut-il espérer une plus fa-  
 » vorable que celle qui s'offre maintenant  
 » à lui ? « S'il ne l'acceptoit pas, Annibal  
 étoit d'avis que le Roi envoiât son fils Sé-  
 leucus avec l'armée qu'il avoit en Thrace,  
 pour ravager les frontières de la Macé-

doine , & mettre Philippe hors d'état de porter du secours aux Romains.

Il insista sur un autre point encore plus important , & soutint , comme il avoit toujours fait dès le commencement , que l'on ne pouvoit battre les Romains qu'en Italie ; & que c'étoit pour cela qu'il avoit toujours conseillé d'y aller commencer la guerre. Que puisque l'on avoit pris un autre parti , & que le Roi se trouvoit actuellement en Grèce , son avis , dans l'état présent des affaires , étoit que le Roi fît venir incessamment toutes ses troupes d'Asie sans compter davantage sur les Eto liens ou sur les autres alliés de la Grèce , qui pourroient bien lui manquer tout d'un coup. Que dès que ces troupes seroient arrivées , il falloit marcher vers les côtes de Grèce qui sont vis-à-vis de l'Italie , & y faire aller aussi la flotte. Qu'il faudroit en employer la moitié à ravager & à tenir en allarme les côtes d'Italie ; & garder l'autre dans quelque port voisin pour faire mine de passer avec les troupes , & être effectivement prêt à le faire en cas qu'il se présentât quelque occasion dont on pût tirer avantage. C'étoit le moien , disoit-il , de retenir les Romains chez eux , afin de défendre leurs côtes ; & en même tems c'étoit celui qui étoit le plus propre pour porter la guerre en Italie , l'unique endroit , selon lui , où les  
Romains

Romains pouvoient être vaincus. » Voila ,  
 » dit-il en finissant , ce que je pense : & ,  
 » si je suis moins habile pour une autre  
 » guerre , je dois au moins avoir appris  
 » par mes bons & mes mauvais succès ,  
 » comment il la faut faire avec les Ro-  
 » mains. On peut compter sur mon zèle  
 » & sur ma fidélité. Au reste , je prie les  
 » Dieux de faire prospérer le parti que  
 » vous aurez pris , quel qu'il soit.

On ne put pas s'empêcher dans le moment d'approuver l'avis d'Annibal : & c'étoit l'unique qu'on pût donner à Antiochus dans l'état où étoient les choses. Il n'en suivit pourtant que l'article qui regardoit les troupes d'Asie : car il envoya aussitôt ordre à Polyxénide son Amiral de les transporter en Grèce. Pour tout le reste du plan d'Annibal , ses courtisans & ses flatteurs l'en détournèrent , en lui représentant que la victoire ne pouvoit lui manquer : que s'il suivoit le plan d'Annibal , Annibal en auroit tout l'honneur , parce que c'étoit lui qui l'avoit formé ; qu'il falloit que le Roi en eût toute la gloire , & pour cela qu'il se fît lui-même un autre plan , sans s'arrêter à celui du Carthaginois. Voilà comment se dissipent les meilleurs avis , & comment aussi se ruinent les plus puissans empires.

Le Roi , ayant joint les troupes des alliés aux siennes , se rendit maître de plu-



seurs villes de Thessalie : il fut pourtant obligé de lever le siège de devant Larisse , Bébius Préteur des Romains y aiant porté un prompt secours , & il se retira à Démétriade.

De là il passa à Chalcis où il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte. Quoique ce Prince eût près de cinquante ans , la passion qu'il prit pour cette jeune fille qui n'en avoit pas vingt fut si forte , qu'il résolut de l'épouser. Oubliant les deux grandes entreprises qu'il avoit formées , la guerre contre les Romains , & la délivrance de la Grèce , il passa tout le reste de l'hiver en divertissemens & en fêtes à l'occasion de ces noces. Ce goût pour les plaisirs passa aisément du Roi à tous ceux de sa Cour , & fit par-tout négliger la discipline militaire.

Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avoit jetté , que quand il apprit que le Consul Acilius marchoit à grandes journées contre lui dans la Thessalie. Il se mit aussitôt en chemin , & n'ayant trouvé au rendez-vous qu'un très-petit nombre des troupes des alliés , dont les Officiers s'excusoient de n'avoir pu , quelques efforts qu'ils eussent faits , en amener davantage , il reconnut , mais trop tard , combien Thoas l'avoit trompé en lui faisant de magnifiques promesses , & combien Annibal avoit eu raison de lui dire

qu'il ne devoit point compter sur les forces de tels alliés. Tout ce qu'il put faire alors , fut de se saisir du défilé des Thermopyles , & d'envoyer demander des troupes de renfort aux Etoliens. Le mauvais tems , ou les vents contraires , avoient empêché l'arrivée des troupes d'Asie que Polyxénide lui amenoit ; & le Roi n'avoit avec lui que celles qu'il avoit amenées l'année précédente , qui n'étoient guères que de dix mille hommes.

Antiochus croioit s'être bien mis en sûreté contre l'approche des Romains en se <sup>Lib. lib. 35. n. 16-21.</sup> faifissant du pas des Thermopyles , & en <sup>Plut. in Caton. p. 343.</sup> ajoutant aux fortifications naturelles du <sup>344.</sup> lieu des retranchemens & des murailles. <sup>Appian. in Syr. pag. 96.</sup> Le Consul s'en approcha , résolu de l'attaquer. Les Officiers & les soldats de son armée étoient presque les mêmes qui avoient combattu contre Philippe. Il les anima par le souvenir de la célèbre victoire qu'ils avoient remportée sur ce Roi , tout autrement guerrier & exercé dans les combats qu'Antiochus , qui , nouvel époux amolli par les délices & par les festins , s'imaginait qu'on faisoit la guerre comme on célèbre des noces. Acilius avoit envoyé Caton , qui commandoit sous lui en qualité de Lieutenant , avec un assez gros détachement , pour chercher quelque route écartée qui pût le conduire sur la hauteur

& au-dessus des ennemis. Après avoir essuyé des fatigues incroyables, Caton passa les montagnes par le même sentier où Xerxès, & Brennus après lui, s'étoient ouvert un passage; & tombant brusquement sur quelques soldats qu'il rencontra d'abord, il les mit aisément en fuite. Alors, sans différer, il fait sonner les trompettes, & s'avance à la tête de son détachement l'épée à la main, & avec de grands cris. Un corps de six cens Eto liens qui gardoient quelques hauteurs, le voiant descendre des montagnes, prend la fuite, & se retire vers la grande armée, où ils remplissent tout de trouble & d'effroi. Dans le même moment le Consul de son côté attaque les retranchemens d'Antiochus avec toutes ses troupes, & les force. Le Roi, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après sa retraite, aucune partie de son armée n'osa tenir ferme, & attendre les Romains. Ce ne fut plus qu'une déroute, n'y ayant presque point de passages ouverts pour la fuite; parce que d'un côté ce n'étoient que marais profonds, & de l'autre que roches escarpées, qui empêchoient qu'on ne pût s'écarter ni à droit ni à gauche. Cependant se poussant les uns les autres de peur de l'épée ennemie, ils



se renversoient dans ces marais & dans ces précipices , & il y en périt un grand nombre.

Au sortir de l'action , le Consul tint lontems embrassé Caton tout échauffé & encore hors d'haleine , & cria dans les transports de sa joie , que ni lui , ni le peuple Romain , ne pourroient jamais récompenser dignement ses services. Caton , qui combattoit ici comme Lieutenant Général sous les ordres d'Acilius , avoit été Consul , & à la tête des armées en Espagne : mais il ne croioit pas se dégrader en acceptant un emploi subalterne pour le service de l'Etat ; & cela étoit ordinaire chez les Romains. Cependant l'armée victorieuse poursuivoit les fuyards , & les tailla tous en pièces à la réserve de cinq cens , avec lesquels Antiochus se sauva à Chalcis.

Acilius envoya Caton porter lui-même à Rome la nouvelle de cette victoire , marquant dans ses dépêches la part considérable qu'il y avoit eue. Il est beau , pour un Général , de rendre ainsi justice au mérite d'autrui , & de ne point donner accès dans son cœur à la jalousie. L'arrivée de Caton à Rome remplit la ville d'une joie d'autant plus vive , qu'on avoit plus appréhendé les suites d'une guerre contre un Roi si puissant , & d'une si grande réputation. On ordonna qu'on feroit aux

Dieux des prières publiques & des sacrifices en action de grâces pendant trois jours.

Le Lecteur a sans doute remarqué souvent avec admiration combien les peuples du paganisme étoient exacts à commencer & à terminer les guerres par des actes de religion , travaillant d'abord à se rendre favorables par des vœux & des sacrifices ceux qu'ils honoroient comme des dieux , puis leur rendant des actions de grâces publiques & solennelles pour l'heureux succès de leurs armes. C'étoit un double témoignage qu'ils rendoient à une vérité importante & capitale , dont la tradition , aussi ancienne que le monde , s'est conservée parmi tous les peuples , Qu'il y a un Être souverain , une Providence qui préside à tous les événemens humains. Cette louable coutume s'observe régulièrement parmi nous , & ce n'est , à proprement parler , que dans le christianisme qu'on peut l'appeller une coutume religieuse. Je souhaiterois qu'on y ajoutât une pratique , conforme certainement à l'intention des supérieurs tant ecclésiastiques que politiques : ce seroit d'ordonner en même tems des prières pour tant de braves Officiers & soldats qui ont répandu leur sang pour la défense de l'Etat.

La victoire remportée sur Antiochus fut suivie de la reddition de toutes les

places que ce Prince avoit prises , & en particulier de Chalcis & de toute l'Eubée. Le <sup>a</sup> Consul , après la victoire , montra en tout une modération , qui lui fit encore plus d'honneur que la victoire même.

Quoique les Etoliens , par leurs procédés violens & pleins d'insolence , se fussent rendus indignes de tout ménagement , Acilius tâcha néanmoins de les rappeler à leur devoir par la douceur. Il leur fit représenter que l'expérience au moins devoit leur apprendre le peu de fonds qu'ils pouvoient faire sur Antiochus : qu'il étoit encore tems d'avoir recours à la clémence du peuple Romain : que pour donner une preuve non douteuse de la sincérité de leur repentir , il falloit qu'ils remissent en son pouvoir Héraclée , leur ville capitale. Comme ces remontrances furent inutiles , il vit bien qu'il en falloit venir à la force. Il forma le siège de cette ville avec toutes ses troupes. Héraclée étoit une place très forte , d'une grande étendue , & en état de faire une longue & vigoureuse défense. Le Consul , aiant mis en usage les balistes , les catapultes , & toutes les autres machines de guerre qu'il avoit en grand nombre , fit attaquer la ville en même tems par quatre endroits. Les assiégés se

*Liv. lib. 34  
n. 22 & 26.*

<sup>a</sup> Multò modestia post<sup>erior</sup>ia , laudabilior. *Liv.*  
victoriam , quàm ipsa vic-



défendoient avec un courage, ou, pour mieux dire, avec une fureur qui ne se peut exprimer. Ils rétablissoient sur le champ les pans de murs qui avoient été abbattus : ils faisoient de fréquentes sorties avec une violence qu'il étoit difficile de soutenir, parce qu'ils se battoient en désespérés : ils bruloient en un moment la plus grande partie des machines qu'on emploioit contr'eux. L'attaque fut continuée ainsi pendant vingt-quatre jours de suite, sans interruption ni jour ni nuit.

Il étoit aisé de juger que les forces de la garnison, qui n'étoit pas fort nombreuse en comparaison des Romains, devoient être épuisées par un travail si violent & si continu. Le Consul forma un nouveau plan. Il faisoit cesser l'attaque sur le minuit, & ne la faisoit recommencer que le lendemain matin vers les neuf heures. Les Éoliens, ne doutant point que cela ne vînt de lassitude, & que les assiégeans ne fussent autant accablés des fatigues qu'eux-mêmes, profitoient du repos qu'on leur laissoit, & se retiroient en même tems que les Romains. Cette pratique dura quelque tems. Mais le Consul aiant fait retirer ses troupes à l'ordinaire sur le minuit, trois heures après fit attaquer la ville par trois endroits seulement, plaçant à un quatrième côté un corps de troupes, qui avoit ordre de demeurer

tranquille jusqu'au moment où on leur donneroit le signal pour agir. Ceux des Etoliens qui dormoient, accablés de sommeil & de fatigue, eurent bien de la peine à se réveiller : ceux qui veilleoient coururent de tous côtés où le bruit les appelloit. Au point du jour, sur le signal qui fut donné par le Consul, on donna l'assaut à l'endroit de la ville qui jusqu'alors n'avoit point été attaqué, & que les assiégés, par cette raison, avoient dégarni. La place fut emportée dans le moment, & les Etoliens se réfugièrent précipitamment dans la citadelle. La ville fut livrée au pillage, moins par esprit de haine & de vengeance, que pour dédommager le soldat, à qui jusques-là l'on n'avoit point permis de piller aucune des villes qu'il avoit prises. La citadelle, qui manquoit de vivres, ne put pas tenir longtemps, & à la première attaque la garnison se rendit. Entre les prisonniers étoit Damocrite l'un des principaux de la nation, qui au commencement de la guerre avoit répondu à Quinrius, *Qu'il lui porteroit en personne dans l'Italie le Décret par lequel il venoit d'appeller Antiochus.*

Philippe, en même tems, assiégeoit Lamia, qui n'étoit éloignée d'Héraclée que de sept milles, c'est-à-dire environ de trois lieues. Elle ne tint pas longtemps après la prise de cette dernière.

*Lamia*  
Héraclée  
étoient l'un  
& l'autre  
dans la Ph  
thionide.

Quelques jours avant qu'Héraclée se fût rendue , les Etoliens avoient envoyé à Antiochus des Ambassadeurs , qui avoient à leur tête Thoas. Le Roi leur promit un prompt secours , leur fit compter sur le champ une somme d'argent considérable ; & retint auprès de lui Thoas , qui y demeura volontiers pour hâter l'exécution de ses promesses.

*Liv. lib. 36.  
n. 27-35.*

Les Etoliens , à qui la perte d'Héraclée avoit abbattu le courage , songèrent à mettre fin à une guerre , qui avoit déjà été fort malheureuse pour eux , & qui pouvoit le devenir encore beaucoup plus. Mais la multitude n'ayant pu goûter les conditions de paix qu'on leur prescrivoit , cette négociation n'eut point de suite.

Le Consul cependant mit le siège devant Naupacte , où les Etoliens s'étoient renfermés avec toutes leurs forces. Ce siège avoit déjà duré deux mois , lorsque Quintius , qui pendant cet intervalle avoit été occupé à différens soins dans la Grèce , s'y rendit , & se joignit au Consul. La ruine de cette ville entraînoit celle de presque toute la Nation. Quintius avoit toutes les raisons possibles d'être mécontent des Etoliens. Cependant il se laissa toucher de compassion à la vûe de leur ruine prochaine. Il s'approcha des murs assez près pour être reconnu par les assié-



gés. La ville étoit réduite aux abois. Le bruit s'y répandit que Quintius paroissoit. Aussitôt on accourut de toutes parts sur les murs. Ces infortunés citoyens, tendant les mains vers Quintius, & l'appellant par son nom, se mirent tous à pleurer, & à implorer son secours avec de grands cris. Quintius, touché de leur état jusqu'à verser des larmes, leur marqua par un geste refusant qu'il ne pouvoit rien faire pour eux, & il retourna trouver le Consul. Etant entré en conversation avec lui, il lui représenta qu'après avoir vaincu Antiochus, il perdoit tout son tems à l'attaque de deux places, & que l'année de son commandement étoit près d'expirer. Acilius en convint, mais la honte de lever le siège le retenant, il laissa Quintius maître de faire tout ce qu'il voudroit. Celui-ci s'étant approché des murs une seconde fois, les cris recommencèrent, & on le supplia d'avoir pitié de la nation. Il fit signe de la main qu'on lui envoiât quelques Députés. Phénéas & les principaux sortirent, & vinrent se jeter à ses pieds. Les voyant en cet état : » Votre mal-  
 » heur, leur dit-il, étouffe en moi tout  
 » sentiment de colère & de vengeance.  
 » Vous voyez l'accomplissement de tout  
 » ce que je vous avois prédit : & vous  
 » n'avez pas la consolation de pouvoir  
 » dire que tout cela est arrivé sans que

» vous y ayiez donné lieu. Mais , destinée  
» comme je le suis à conserver la Grèce ,  
» l'ingratitude n'arrêtera point mon inclination à faire du bien. Députez au Consul , pour obtenir de lui une trêve , qui vous donne le tems d'envoier des Ambassadeurs à Rome , pour faire vos soumissions au Sénat. Je vous servirai d'intercesseur & d'avocat auprès du Consul. » Ils suivirent en tout le conseil de Quintius. Le Consul leur accorda une trêve , leva le siège , & remena son armée dans la Phocide.

Le Roi Philippe envoya des Ambassadeurs à Rome pour féliciter les Romains sur l'heureux succès de cette campagne , & pour offrir des présens & des sacrifices aux dieux dans le Capitole. Ils y furent reçus avec de grandes marques de distinction , & l'on remit entre leurs mains Démétrius fils de Philippe , qui étoit retenu à Rome en qualité d'otage. Ainsi fut terminée la guerre que les Romains firent dans la Grèce contre Antiochus.

## §. VII.

*Polyxénide , Amiral de la flotte d'Antiochus , est battu par Livius. L. Scipion , nouveau Consul , est chargé de la guerre contre Antiochus : Scipion l'Africain , son frère , sert sous lui. Les*

*Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célèbre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité cède toute l'Asie en deça du mont Taurus. Dispute entre Eumène & les Rhodiens devant le Sénat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie.*

PENDANT que tout ce que je viens de rapporter se passoit dans la Grèce, Antiochus demeuroid tranquille à Ephèse, s'assurant sur la parole de ses flatteurs & de ses courtisans qu'il n'avoit rien à craindre de la part des Romains, & qu'ils ne songeoient point à passer en Asie. Annibal seul fut capable de le tirer de cet assoupissement. Il lui déclara nettement, qu'au lieu de se flater de vaines espérances comme il faisoit, & de se laisser endormir par des discours destitués de toute raison & de toute vraisemblance, il devoit compter qu'au premier jour il auroit à combattre par terre & par mer contre les Romains dans l'Asie & pour l'Asie, & qu'il falloit se résoudre ou à renoncer à l'Empire, ou à le défendre les armes à la main contre des ennemis qui n'aspiroient à rien moins qu'à se rendre maîtres de l'univers.

Le Roi comprit alors tout le danger où il étoit. Il envoya des ordres pour faire

AN. M. 381.

AV. J. C. 191.

Liv. lib. 36.

n. 41-45.

Appian. i.

Syr. pag. 99.

100.



hâter la marche des troupes d'Orient qui n'étoient pas encore arrivées : il fit équiper sa flotte, s'y embarqua, & passa dans la Querfonnése. Il y fortifia Lyfimachie, Sestus, Abyde, & les autres places des environs, pour empêcher les Romains de passer en Asie par l'Hellepont; après quoi il revint à Ephése.

On y résolut, dans un grand Conseil, de hasarder un combat naval. Polyxénide, Amiral de la flotte, eut ordre d'aller chercher C. Livius qui commandoit celle des Romains, arrivée tout nouvellement dans la mer Egée, & de l'attaquer. Ils se rencontrèrent près du mont Coryque en Ionie. Le combat fut fort opiniâtre. Enfin Polyxénide fut battu, & obligé de prendre la fuite. On lui coula à fond dix vaisseaux, & on lui en prit treize. Il se sauva à Ephése avec le reste. Les Romains entrèrent dans le port de Canes en Eolie, firent tirer leurs vaisseaux à terre, & fortifièrent d'un bon fossé & d'un rempart l'endroit où ils les mirent pour tout l'hiver.

*Liv. lib. 37.  
n. 8.*

*Appian. in  
Syr. p. 100.*

Antiochus, lorsque ceci arriva, étoit à Magnésie occupé à assembler ses forces de terre. Sur la nouvelle qu'il eut de la défaite de sa flotte, il marcha vers la côte, & songea sérieusement à en équiper une nouvelle, capable de lui conserver l'empire de ces mers. Pour cet effet, il fit

Réparer les vaisseaux qu'on avoit sauvés, y en ajouta de nouveaux, & envoya Annibal en Syrie pour lui amener ceux de Syrie & de Phénicie. Il donna aussi une partie de l'armée à son fils Séleucus, qu'il envoya en Etolie observer la flotte Romaine, & tenir le pays d'alentour dans le devoir; & il alla avec le reste prendre ses quartiers d'hiver en Phrygie.

Pendant tous ces mouvemens, les Ambassadeurs des Etoliens étoient arrivés à Rome, & pressoient l'audience, parce que la trêve étoit près de sa fin. Quintius, qui étoit revenu de Grèce, les aida de son crédit. Mais ils trouvèrent les esprits entièrement indisposés contre les Etoliens. On les regardoit, non comme des ennemis ordinaires, mais comme une nation intraitable, & avec qui on ne pouvoit point faire d'alliance. Après plusieurs jours de délibération, sans leur accorder ni leur refuser la paix, on leur fit deux propositions, dont on leur laissa le choix : c'étoit, ou de s'en remettre entièrement à la volonté du Sénat, ou de paier mille talens, & de reconnoître pour amis & pour ennemis ceux qui le seroient du peuple Romain. Comme ils demandèrent qu'on leur expliquât sur quoi il falloit s'en remettre à la volonté du Sénat, on ne leur fit point de réponse fixe. Ainsi ils se retiré-

*Liv. lib. 37.*

*n. 1.*

*Trois mil-  
lions.*

rent sans avoir rien obtenu , avec ordre de sortir ce jour-là même de Rome , & de l'Italie avant quinze jours.

AN. M. 3814.

AV. J.C. 190.

Liv. lib. 37.

n. 1-7.

Appian. in

Syr. pag. 99.

& 100.

L'année suivante , les Romains donnèrent le commandement des armées de terre qu'avoit Acilius à L. Cornélius Scipion le nouveau Consul , sous qui Scipion l'Africain son frère s'étoit offert à servir en qualité de Lieutenant. On fut bien aise à Rome d'éprouver lequel des deux , du vainqueur ou du vaincu , de Scipion ou d'Annibal , seroit d'un plus grand secours pour l'armée où il se trouveroit. On donna à L. Emilius Rhégillus le commandement de la flotte qu'avoit eu Livius.

Le Consul étant arrivé en Etolie , ne perdit point le tems à attaquer des places l'une après l'autre , mais uniquement occupé de son grand dessein , après avoir accordé aux Etoliens une trêve de six mois pour envoyer une nouvelle ambassade à Rome , il songea à conduire son armée par la Thessalie , la Macédoine , & la Thrace , pour la faire passer de là en Asie. Il avoit cru devoir auparavant s'assurer des dispositions de Philippe. Ce Prince reçut l'armée Romaine avec toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit attendre de l'Allié le plus fidèle & le plus zélé. A son arrivée & à son départ il lui fournit avec une générosité véritablement roiale tous les rafraîchisse-



mens & tous les secours nécessaires. Dans <sup>a</sup> les repas qu'il donna au Consul, à son Frère, & aux principaux Officiers Romains, il montra un air aisé & gracieux, & une politesse, qui n'étoient pas sans mérite auprès de Scipion l'Africain. Car ce grand homme, qui excelloit en tout, n'étoit point ennemi d'une certaine élégance de mœurs & d'une noble générosité, pourvû qu'elle ne dégénéra point en luxe.

L'éloge que donne ici Tite-Live à Scipion, en est un grand aussi pour Philippe. Il recevoit chez lui ce qu'il y avoit pour lors de plus illustre dans le monde, un Consul du Peuple Romain, Général en même tems de ses armées; &, ce qui étoit encore plus, Scipion l'Africain, frère du Consul. La profusion est ordinaire, & paroît pardonnable dans ces occasions. Il n'y en eut point dans la réception que Philippe fit à ses hôtes. Il les traita en grand Roi, & avec une magnificence qui convenoit à leur dignité & à la sienne, mais qui n'avoit rien d'excessif & d'outré, ni qui ressentît le faste & l'ostentation; & qui étoit infiniment relevée par des manières prévenantes, & par une

<sup>a</sup> Multa in eo & dexte- sicut ad cetera egregium,  
ritas & humanitas visa, ita à comitate, quæ sine lu-  
quæ commendabilia apud xuria esset, non aversum.  
Africanum erat; virum, Liv.

attention à placer avec goût & à propos tout ce qui pouvoit faire plaisir à ses hôtes. *Multa in eo dexteritas & humanitas visa.* Ces qualités personnelles lui firent plus d'honneur dans l'esprit de Scipion , & le lui rendirent plus estimable , que n'auroient pu faire les profusions les plus somptueuses. Ce bon goût de part & d'autre , rare dans les Princes & dans les grands Seigneurs , est pour eux un beau modèle.

Le Consul & son frere , en récompense de la manière noble & généreuse dont Philippe avoit reçu l'armée , lui remirent au nom du peuple Romain , dont ils en avoient reçu le pouvoir , le reste de la somme qu'il devoit lui paier.

Philippe parut se faire un devoir & un plaisir d'accompagner l'armée Romaine , & de lui fournir tout ce qui lui étoit nécessaire , non-seulement dans la Macédoine , mais jusques dans la Thrace. L'expérience qu'il avoit faite de la supériorité des forces de Rome aux siennes , & l'impuissance où il se voioit de secouer le joug de l'obéissance & de la soumission , toujours dure à un Roi , l'obligeoient de ménager un peuple de qui désormais son sort dépendoit ; & il y avoit de la sagesse à lui de faire de bonne grace ce qu'il étoit en quelque sorte contraint de faire. Car pour le fond , il étoit difficile qu'il ne

conservât pas contre les Romains un vif ressentiment de l'état où ils l'avoient réduit, les Rois ne pouvant jamais s'accoutumer à dépendre des autres, & à leur être soumis.

Cependant la flotte Romaine s'avançoit du côté de la Thrace pour favoriser le passage des troupes du Consul en Asie. Polyxénide Amiral d'Antiochus, qui étoit un Rhodien exilé, défit par un stratagème Pausistrate qui commandoit la flotte de Rhodes, envoyée au secours des Romains. Il le surprit dans le port de Samos, & lui brula ou coula à fond vingt-neuf de ses vaisseaux. Pausistrate y périt lui-même. Les Rhodiens, loin de se décourager après une si grande perte, ne songèrent qu'à se venger. Ils équipèrent avec une diligence incroyable une nouvelle flotte plus puissante que la première. Elle joignit celle d'Emilius, & ces deux flottes s'avancèrent ensemble à \* Elée pour dégager Eumène, assiégé dans sa capitale par Séleucus. Ce secours arriva fort à propos dans le tems qu'Eumène étoit près de succomber aux efforts de ses ennemis. Diophane Achéen, élève du célèbre Philopémen, acheva de mettre la ville en sûreté. Il y étoit entré avec mille hommes

*Liv. lib. 37.  
n. 9-11. &  
n. 18-22.  
Appian. in  
Syr. p. 101-  
103.*

\* Elée étoit le port de Pergame, & n'en étoit pas loin.



d'infanterie, & cent chevaux. Seul avec sa troupe, il fit à la vûe des habitans qui n'osèrent le suivre, des actions d'une bravoure extraordinaire, qui obligèrent enfin Séleucus de lever le siège, & de sortir du pays.

*Liv. lib. 37.  
n. 23. 24.*

*Appian. in  
Syr. p. 100.  
Cornel. Nep.  
in Annib.  
cap. 8.*

La flotte Rhodienne étant ensuite détachée pour aller contre Annibal, qui amenoit au Roi celles de Syrie & de Phénicie, les Rhodiens seuls lui livrèrent le combat sur les côtes de Pamphylie. Par la bonté de leurs vaisseaux, & l'adresse de leurs matelots, ils battirent ce grand Capitaine, le poussèrent dans un \* port, & l'y bloquèrent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir, & de rendre aucun service au Roi.

Antiochus reçut la nouvelle de cette défaite à peu près en même tems qu'il eut avis que le Consul Romain s'avançoit à grandes journées dans la Macédoine, & qu'il se préparoit à passer en Asie par l'Hellepont. Il vit bien alors que le danger étoit sérieux & prochain, & se hâta de prendre toutes les mesures possibles pour le prévenir.

*Liv. lib. 37.  
n. 25-30.*

*Appian. in  
Syr. p. 101-  
104.  
Polyb. in Ex-  
cerpt. Legat.  
cap. 22.*

Il envoya des Ambassadeurs à Prusias roi de Bithynie, pour lui apprendre que les Romains se dispoient à passer en Asie. Ils étoient chargés de lui représenter vivement les suites de ce passage. Qu'ils

\* *Mégiste, port voisin de Patare.*

venaient pour exterminer tous les roiaumes , & ne laisser plus dans l'univers que l'empire Romain. Qu'après avoir vaincu & subjugué Philippe & Nabis , ils songeoient maintenant à l'attaquer. Que s'il avoit le malheur de succomber , l'incendie gagnant de proche en proche , passeroit bientôt en Bithynie. Que pour Eumène il n'y avoit rien à attendre de lui , puisqu'il s'étoit jetté lui-même dans les fers , & s'étoit soumis volontairement à la servitude.

Ces motifs avoient fait beaucoup d'impression sur l'esprit de Prusias : mais les lettres qu'il reçut dans le même tems du Consul Scipion & de son frere , contribuèrent beaucoup à dissiper tous ses soupçons & toutes ses craintes. Ce dernier lui représentoit la coutume perpétuelle du peuple Romain de combler d'honneurs les Rois qui recherchoient son alliance : & il en citoit des exemples auxquels lui-même il avoit eu grande part. Il lui marquoit qu'en Espagne , plusieurs , de petits Princes qu'ils étoient auparavant , étoient devenus de grands rois depuis qu'ils s'étoient mis sous la protection des Romains. Que Masinissa , non-seulement avoit été rétabli dans son royaume , mais y avoit ajouté celui de Syphax , & étoit devenu l'un des plus puissans Potentats de l'uni-

vers. Que Philippe & Nabis, quoique vaincus dans la guerre par Quintius, avoient été laissés sur le trône. Que l'année précédente on avoit remis à Philippe le tribut qu'il s'étoit obligé de paier, & qu'on lui avoit renvoyé son fils qui étoit retenu à Rome en otage. Que Nabis seroit encore actuellement sur le trône, si sa propre fureur, & la perfidie des Etoliens, ne le lui avoient fait perdre avec la vie.

L'arrivée de Livius, qui avoit commandé la flotte, & que le peuple Romain avoit envoyé vers Prusias en qualité d'Ambassadeur, acheva de fixer son esprit. Il lui fit sentir de quel côté on devoit raisonnablement présumer que tourneroit la victoire, & combien il étoit plus sûr pour lui de se fier à l'amitié des Romains, qu'à celle d'Antiochus.

Antiochus, frustré de l'espérance qu'il avoit eue d'attirer Prusias dans son parti, ne songea plus qu'à s'opposer au passage des Romains dans l'Asie, pour empêcher qu'elle ne devînt le théâtre de la guerre. Il crut que le meilleur moyen d'y réussir étoit de recouvrer l'empire de la mer qu'il avoit presque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé : qu'alors il seroit en état d'employer ses flotes où il lui plairoit, & qu'il seroit impossible aux ennemis de transporter une armée en Asie par



L'Hellespont ou par quelque autre trajet que ce fût, quand les flotes n'auroient autre chose à faire qu'à l'empêcher. Il résolut donc de hazarder encore une bataille, & pour cela il se rendit à Ephèse où étoit sa flote. Il en fit la revûe, la mit dans le meilleur état qu'il put, l'équipa abondamment de tout ce qui étoit nécessaire pour une nouvelle action, & l'envoia encore une fois, sous le commandement de Polyxénide, chercher les ennemis, & les combattre. Ce qui le détermina à ce parti est qu'il avoit appris qu'une grande partie de la flote des Rhodiens étoit demeurée près de Patare, & que le Roi Eumène étoit allé au-devant du Consul dans la Querfonnése avec tous ses vaisseaux.

Polyxénide trouva Emilius & la flote Romaine près de Myonnése, ville maritime d'Ionie, & l'attaqua avec aussi peu de succès qu'auparavant. Emilius remporta sur lui une victoire complète, & l'obligea à se retirer à Ephèse, après lui avoir coulé à fond ou brûlé vingt-neuf vaisseaux, & lui en avoir pris treize.

Antiochus fut si frappé de ce coup, qu'il en parut entièrement déconcerté. Comme si le bon sens l'eût tout d'un coup abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Dans la consternation où il étoit, il envoya des ordres pour

*Lib. lib. 37.*

*n. 31.*

*Appian. in*

*Syr. pag. 10.*

faire retirer ses troupes de Lyſimachie & des autres villes de l'Helleſpont, de peur qu'elles ne tombaſſent entre les mains des ennemis qui marchotent de ce côté-là pour paſſer en Aſie : au lieu que le ſeul moiſen qui lui reſtoit de les empêcher, eût été de laiſſer ces troupes où elles étoient. Car Lyſimachie, qui étoit une place très-bien fortifiée, auroit pu ſoutenir un long ſiège, & peut-être juſques bien avant dans l'hiver, ce qui auroit extrêmement incommodé les ennemis par la diſette de vivres & de fourages : & pendant ce tems il auroit pu ſonger à ſ'accommoder avec les Romains.

Non-ſeulement il fit une grande faute en retirant de là ſes troupes dans le tems qu'elles y étoient le plus néceſſaires, mais il le fit avec tant de précipitation, qu'on y laiſſa toutes les munitions de guerre & de bouche, dont il y avoit fait des magazines conſidérables. Ainſi, quand les Romains y entrèrent, ils y trouvèrent toutes les munitions dont ils avoient beſoin pour leur armée avec autant d'abondance, que ſi elles euſſent été préparées expreſ pour eux, & le paſſage de l'Helleſpont ſi libre, qu'ils transportèrent leur armée ſans la moindre oppoſition dans l'endroit de tous le plus avantageux à l'ennemi pour le leur diſputer.

On voit ici ſenſiblement, ce qui eſt  
marqué

marqué si souvent dans les Ecritures , que quand Dieu veut perdre & punir un royaume , il ôte au Roi , ou aux Commandans , ou aux Ministres , le conseil , la prudence , le courage. C'est la menace qu'il fait à son peuple par Isaïe. *Le dominateur , le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem & de Juda le courage & la vigueur..... tous les gens de cœur & tous les hommes de guerre , tous les Juges & les vieillards ..... les hommes d'autorité , & ceux qui peuvent donner conseil.* Mais , ce qui est bien remarquable , c'est que l'Historien payen dit ici en termes formels , & le répète deux fois , *que<sup>a</sup> Dieu ôta l'esprit au Roi , & lui renversa le raisonnement ; punition ,* dit-il , *qui arrive toujours , quand les hommes sont prêts de tomber dans quelque grand malheur.* L'expression est énergique : *Dieu renversa le raisonnement du Roi.* Il lui ôta , c'est-à-dire qu'il lui refusa le bon sens , la prudence , le jugement : il écarta de son esprit toute pensée salutaire : il le rendit distrait , & même opposé à tous les bons conseils qu'on pouvoit lui donner. C'est ce<sup>b</sup> que

*a* Θεὸς βλάπτουτος ἦδη τὰς λογισμοὺς, ὅτι ἀσσοσι, πρὸς ἰσχυροὺς τυχεμάτων, ἐπιγίγνεται. *phel.... Domini autem nutu dissipatum est consilium Achitophel utile, UT INDUCERET DOMINUS SUPER ABSALOM MALUM. 2. Reg.*

*a* Infatua , quæso , Domine , consilium Achito- *c. 15. v. 31. & c. 17. v. 14.*



David demandoit à Dieu à l'égard d'Achitophel Ministre d'Absalom : *Seigneur, renversez, je vous prie, les conseils d'Achitophel.* Le terme original est bien plus fort : INFATUA. Quelque sages que soient ses avis, faites-les paroître fous & insensés à Absalom. Et c'est ce qui arriva. *Ce fut par la volonté du Seigneur que le conseil d'Achitophel qui étoit le plus utile, fut ainsi détruit : afin que le Seigneur fît tomber Absalom dans le malheur dont il étoit digne.*

*Justin. lib.  
31. cap. 8.*

Les Romains étant entrés en Asie, s'arrêtèrent quelque tems à Illion, qu'ils regardoient comme le berceau de leur origine, & comme leur patrie primitive, d'où Enée étoit parti pour aller s'établir en Italie. Le Consul offrit des sacrifices à Minerve, qui présidoit à la citadelle. La joie fut grande de part & d'autre, presque comme entre des peres & des enfans qui se revoient après une longue séparation. Les habitans de cette ville, voyant leurs petits-fils vainqueurs de l'Occident & de l'Afrique, revendiquer l'Asie comme un royaume qui avoit appartenu à leurs aieuls, s'imaginoient voir Ilion sortir de ses cendres, & renaître plus illustre que jamais. Les Romains, de leur côté, sentoient une joie infinie de se voir dans la demeure ancienne de leurs peres, qui avoit donné la naissance à Rome, & d'y contempler les temples &

les statues des divinités qui leur étoient communes avec cette ville.

Quand Antiochus fut que les Romains étoient passés, il commença à se croire perdu. Il souhaitoit alors de se délivrer d'une guerre où il s'étoit engagé mal-à-propos, & sans en avoir examiné mûrement toutes les suites. Il songea donc à envoyer une ambassade aux Romains, pour leur proposer des conditions de paix. Une cérémonie de religion avoit retardé leur marche, l'armée s'étant tenue en repos pendant plusieurs jours qui étoient fêtés à Rome, où l'on conduisoit avec grande pompe, dans une procession solennelle, les boucliers sacrés nommés *Ancilia*. Scipion l'Africain, qui étoit du nombre des Prêtres Saliens préposés à la garde de ces boucliers, n'avoit point encore passé la mer, parce qu'en sa qualité de Prêtre Salien il ne pouvoit pas sortir du lieu où la fête le trouvoit; & l'armée fut obligée de l'attendre. C'étoit un grand dommage, que des hommes si religieux ne fussent pas plus éclairés, & ne plaçassent pas mieux leur culte. Ce délai donna quelque espérance au Roi: car il s'étoit attendu que les Romains, aussi-tôt après leur passage en Asie, viendroient l'attaquer brusquement. D'ailleurs, tout ce qu'il avoit entendu dire du caractère de Scipion l'Africain, de sa grandeur d'âme, de sa générosité, de sa clé-

*Liv. lib. 37.*

*n. 33. 45.*

*Polyb. in Excerpt. Legat.*

*cap. 23.*

*Justin. l. 31.*

*cap. 7. & 8.*

*Appian. in*

*Syr. p. 105-*

*110.*

mence à l'égard des vaincus, tant en Espagne qu'en Afrique, lui faisoit espérer que ce grand homme, rassasié de gloire, ne se montreroit pas difficile pour un accommodement; d'autant plus qu'il avoit un présent à lui faire, auquel il ne pouvoit point n'être pas infiniment sensible. C'étoit son propre fils encore tout jeune, qui avoit été pris sur mer lorsqu'il passoit dans un esquif, de Chalcis à Oreum, selon Tite-Live.

Héraclide de Byzance, qui portoit la parole dans cette ambassade, aiant eu audience, commençapar dire que ce qui avoit rendu inutiles les autres négociations de paix entre son Maître & les Romains, étoit ce qui lui faisoit espérer un heureux succès de celle-ci: parce que toutes les difficultés qui les avoient pour lors arrêtés, étoient actuellement levées. Que le Roi, pour ne point laisser lieu de se plaindre qu'il voulût retenir quelque chose en Europe, avoit abandonné Lyfimachie. Qu'à l'égard de Smyrne, de Lampsaque, & d'Alexandrie dans la Troade, il étoit prêt de les remettre aux Romains, & telle autre ville de leurs alliés qu'ils lui demanderoient. Qu'il consentoit de paier au peuple Romain la moitié des frais de la guerre. Il finit en les exhortant à se souvenir de l'inconstance des choses humaines, & à ne pas trop compter sur leur prospérité pré-



sente. Qu'il devoit bien leur suffire de donner pour bornes à leur empire l'Europe, qui étoit d'une étendue immense. Que s'ils avoient l'ambition de vouloir y ajouter encore quelque partie de l'Asie, le Roi auroit assez de modération pour y consentir, pourvû que les limites en fussent marquées & fixées bien clairement.

L'Ambassadeur s'imaginoit que des propositions, selon lui si avantageuses & si favorables, ne pourroient être refusées : mais les Romains n'en jugeoient pas ainsi. Au regard des frais de la guerre, comme c'étoit le Roi qui l'avoit suscitée mal-à-propos, ils trouvoient qu'il étoit juste de les lui faire paier en entier. Ils ne se contentoient pas non plus qu'il fît sortir ses garnisons de l'Ionie & de l'Eolie : ils prétendoient rendre la liberté à toute l'Asie, comme ils l'avoient rendue à toute la Grèce ; ce qui ne pouvoit se faire, si le Roi n'abandonnoit toute l'Asie en deça du mont Taurus.

Héraclide n'ayant pu rien obtenir dans l'audience publique, essaia, selon les ordres qu'il en avoit reçus, de gagner en particulier Scipion l'Africain. Il lui déclara avant tout, que le Roi lui rendroit son fils sans rançon. Puis, connoissant peu la grandeur d'ame de Scipion, & le caractère des Romains, il lui promit une somme considérable, & un pouvoir absolu auprès du

Roi, s'il lui faisoit accorder la paix. Scipion lui répondit en ces termes : « Je ne  
» m'étonne pas que vous ignoriez ce que  
» je suis, & ce que sont les Romains,  
» voiant que vous ne connoissiez pas même  
» l'état où se trouve le Prince qui vous a  
» envoyé vers nous. Si vous prétendiez que  
» l'inquiétude du succès nous portât à vous  
» accorder plus facilement la paix, il fa-  
» loit que votre Maître se maintînt dans  
» la possession de Lyfimachie, pour nous  
» empêcher d'entrer dans la Querfonné-  
» se; ou qu'il vînt à notre rencontre dans  
» l'Hellepont, pour nous disputer le pas-  
» sage en Asie. Mais, dès qu'il nous l'a  
» abandonné, c'est avoir reçu le frein & le  
» joug, & il ne lui reste plus d'autre parti  
» que de se soumettre. Entre les offres  
» qu'il me fait, celle de me rendre mon  
» fils ne peut pas ne me point toucher sen-  
» siblement : j'espère que les autres ne se-  
» ront jamais capables de me tenter. Je  
» puis lui promettre, comme particulier,  
» une vive reconnoissance pour un bien-  
» fait & pour un don si précieux : mais,  
» comme homme public, qu'il n'attende  
» rien de moi. Allez lui dire de ma part,  
» que, s'il me croit, il mettra bas les ar-  
» mes, & ne refusera aucune condition  
» de paix. C'est le seul conseil que je puisse  
» lui donner en bon & fidèle ami. »

Antiochus trouva qu'on n'auroit pu lui

imposer des conditions plus dures, quand il auroit été vaincu, & une paix de cette sorte lui parut aussi funeste que la guerre la plus malheureuse. Ainsi, il se prépara à hasarder une bataille, & les Romains en firent autant de leur côté.

Le Roi étoit campé à Thyatire. Il y apprit que P. Scipion étoit resté malade à Elée : il lui renvoya son fils. Ce fut un remède qui fit impression sur le corps aussi bien que sur l'esprit, en rendant à ce pere affligé & malade la joie & la santé. Après avoir tenu lontems son fils embrassé, & satisfait sa tendresse : « Allez, dit-il aux » Députés, porter mes actions de grâces au » Roi, & dites-lui que je ne puis, pour le » présent, lui donner d'autre marque de » ma reconnoissance, qu'en lui conseillant » de ne point songer à combattre avant » qu'il me sache arrivé au camp. » Peut-être Scipion espéroit-il qu'un délai de quelques jours donneroit lieu au Roi de faire de plus sérieuses réflexions qu'il n'avoit fait jusques-là, & de songer à conclure une solide paix.

Quoique la supériorité des troupes d'Antiochus, beaucoup plus nombreuses que celles des Romains, fût pour lui un motif puissant de hasarder sans délai le combat; cependant l'autorité d'un homme comme Scipion, sur qui il avoit toujours compté



en cas de quelque fâcheux accident, l'emporta dans son esprit. Il passa la rivière de Phrygie, (on croit que c'est l'Hermus) alla se poster près de Magnésie, au pié du mont Sipyle, & y fortifia son camp de manière qu'il le mit hors d'insulte.

Le Consul l'y suivit de près. Les armées furent plusieurs jours en présence, sans qu'Antiochus fit sortir la sienne du camp. Il avoit soixante-dix mille hommes de pié, douze mille chevaux, & cinquante-quatre éléphants. Les Romains n'avoient en tout que trente mille hommes, & seize éléphants. Le Consul voiant que le Roi ne faisoit point de mouvement, assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il falloit prendre, en cas qu'il refusât toujours d'en venir aux mains. Il représenta que, l'hiver étant proche, il faudroit, malgré la rigueur de la saison, tenir les soldats sous des tentes; ou, si l'on prenoit des quartiers d'hiver, différer à l'année suivante la décision de la guerre. Jamais les Romains ne marquèrent de mépris pour un ennemi comme dans cette occasion. Tous s'écrièrent qu'il falloit sur le champ marcher contre l'ennemi, & profiter de l'ardeur des soldats qui étoient tout prêts à forcer les palissades & à franchir les fossés, pour aller l'attaquer jusques dans son camp s'il n'en sortoit point. Il est assez vraisembla-

ble que le Consul souhaitoit prévenir l'arrivée de son frere, dont la présence seule auroit beaucoup diminué de sa gloire.

Le lendemain, après qu'on eut reconnu la situation du camp, le Consul en fit approcher son armée rangée en bataille. Le Roi, craignant qu'un plus long délai n'abbattit le courage des siens, & n'augmentât la confiance des ennemis, fit enfin sortir ses troupes. Ainsi, de part & d'autre tout se prépara à une action, qui devoit être décisive.

Dans l'armée du Consul, tout étoit assez uniforme & pour les hommes, & pour les armes. Il y avoit deux légions Romaines, composées chacune de cinq mille quatre cents hommes, & deux corps pareils d'infanterie Latine. Les Romains occupoient le centre, les Latins les deux ailes, dont la gauche étoit appuyée au fleuve. La première ligne du centre étoit composée des \* *Hastaires*, *Hastati*: la seconde, des *Princes*, *Principes*: la troisième, des *Triaires*, *Triarii*. Voilà ce qui formoit, à proprement parler, le corps de bataille. A côté de l'aile droite, pour la couvrir & la soutenir, le Consul avoit placé sur une même ligne trois mille hommes d'infanterie des Achéens & des troupes auxiliaires d'Eumène, & tout de suite trois mille chevaux,

\* Ce sont les noms des l'infanterie des Légions trois Corps qui formoient Romaines.

dont huit cens étoient des troupes d'Eumène, & le reste des Romains. Il mit à l'extrémité de cette aile les Tralliens & les Crétois armés à la légère. L'aile gauche ne paroissoit pas avoir besoin d'un pareil renfort, parce qu'on jugeoit que le fleuve & les rives qui étoient fort escarpées la défendoient suffisamment. On y plaça cependant quatre escadrons de cavalerie. On laissa pour la garde du camp deux mille soldats, tant Macédoniens que Thraces, qui avoient suivi volontairement l'armée. Les seize éléphans furent laissés derrière les Triariens, pour servir comme de corps de réserve & d'arrière-garde. On ne songea point à les opposer à ceux des ennemis, non-seulement parce que ceux-ci étoient en plus grand nombre, mais encore parce que les éléphans d'Afrique, les seuls qu'eussent les Romains, étoient beaucoup inférieurs & pour la taille & pour la vigueur, à ceux des Indes, & ne pouvoient soutenir leur choc.

L'armée du Roi étoit plus variée par la diversité des nations, & par la différence des armes. Seize mille fantassins, armés à la Macédonienne, qui formoient la phalange, faisoient aussi le corps de bataille. Cette phalange étoit divisée en dix petits corps, dont chacun présentoit un front de cinquante hommes sur trente-deux de profondeur; & dans chacun des inter-



valles qui les séparoit, on avoit placé deux éléphants. Elle faisoit la principale force de l'armée. La vue seule des éléphants inspiroit de la terreur. Leur haute taille & leur grandeur, déjà remarquable par elle-même, étoit encore relevée par leurs ornemens de tête, & leurs aigrettes, où brilloient l'or, l'argent, la pourpre, l'ivoire : vains ornemens, qui invitent l'ennemi par l'espérance de la proie, & ne sauvent point une armée. Ces éléphants portoient sur leur dos des tours, montées par quatre hommes qui combattoient, sans compter le conducteur. Au côté droit de cette phalange, étoit rangée de suite & sur une même ligne, une partie de la cavalerie : savoir quinze cens Gaulois d'Asie, trois mille cuirassiers armés de toutes pièces, mille autres cavaliers qui étoient l'élite des Médes & des autres peuples voisins. Tout de suite étoit placée une troupe de seize éléphants. Un peu au-delà étoit le régiment du Roi composé des Argyraspides, ainsi appellés parce qu'ils avoient des armes d'argent. Après eux douze cens archers des Dahes, auxquels on en avoit joint deux mille cinq cens autres des Mysiens. Puis trois mille armés à la légère, partie Crétois, partie Tralliens. L'aile droite étoit fermée par quatre mille, tant frondeurs qu'archers, moitié Cyrtéens, & moitié Elyméens. L'aile gauche étoit

formée à peu près de la même manière. Si ce n'est que devant une partie de la cavalerie on avoit placé les chariots armés de faulx, & les chameaux, montés par des archers Arabes, qui avoient des épées minces, & longues de six piés, pour pouvoir atteindre l'ennemi du haut de ces animaux. Le Roi commandoit la droite : Séleucus son fils, & Antipater son neveu, la gauche : & trois Lieutenans Généraux, le corps de bataille.

Un brouillard épais s'étant élevé dès le matin, forma une grande obscurité, qui empêchoit les troupes du Roi de se reconnoître les unes les autres, & d'agir de concert, à cause de leur grande étendue; & l'humidité, causée par ce brouillard, amollit les cordes des arcs, les frondes, & les courroies dont on se servoit pour lancer les traits. Les Romains en souffrirent beaucoup moins, parce qu'ils ne faisoient guères usage que d'armes pesantes, d'épées & de javelots : & comme le front de leur armée avoit moins d'étendue, ils s'entrevoioient plus facilement.

Armenta.

Les chariots armés de faulx, par le moyen desquels Antiochus avoit espéré jeter la terreur & le désordre parmi les troupes ennemies, commencèrent la déroute des siennes. Le roi Eumène, qui en connoissoit le fort & le foible, lâcha contr'eux les archers Crétois, les frondeurs, & les ca-

valiers qui lançoient des javelots , avec ordre de les attaquer , non tous unis ensemble , mais partagés par petits pelotons , & de les accabler de tous côtés d'une grêle de traits , de pierres , & de javelots , en jettant tous en même tems de grands cris. Les chevaux , effraïés par ces cris , prennent le mord aux dents , ne gardent plus d'ordre , sont emportés de côté & d'autre , & se tournent contre leurs propres troupes aussi bien que les chameaux. Ce vain épouvantail ainsi dissipé , on en vint aux mains.

Mais il causa bientôt la perte de l'armée du Roi. Car les troupes qui étoient près de ces chariots , aiant été entraînées par leur désordre , & mises en fuite , laissèrent tout à découvert & sans défense jusqu'aux cuirassiers. Et la cavalerie Romaine étant venue fondre sur ceux-ci , ils n'en purent soutenir le choc , & se débandèrent dans le moment , plusieurs demeurant sur la place , parce que la pesanteur de leurs armes ne leur permit pas de se sauver par la fuite. Toute l'aile gauche fut mise en déroute , & porta le désordre & l'alarme jusques dans le corps de bataille , formé par la phalange. Alors les légions Romaines l'attaquèrent avec avantage , les phalangistes ne pouvant faire usage de leurs longues piques , parce que les fuyards venoient se réfugier parmi



eux , & les empêchoient d'agir , pendant que les Romains lançoient de tous côtés contr'eux les javelots. Les éléphans rangés dans les intervalles de la phalange ne lui furent d'aucun secours. Les soldats Romains accoutumés dans les guerres d'Afrique à combattre contre ces bêtes, avoient appris comment il en falloit éviter l'impétuosité , ou en les perçant de leurs javelots par leurs flancs , ou , s'ils en pouvoient approcher , en leur coupant le jaret avec leur épée. Les premiers rangs de la phalange furent donc mis en désordre ; & déjà on commençoit à envelopper par derrière ses derniers rangs , lorsqu'on apprit que l'aile gauche des Romains étoit en grand danger.

Antiochus , qui avoit remarqué que cette aile gauche étoit entièrement découverte par les flancs , & qu'on n'y avoit placé que quatre escadrons , comme étant assez défendue par le fleuve , l'avoit attaquée avec ses troupes auxiliaires & sa cavalerie pesamment armée , non-seulement de front , mais par les flancs , parce que les quatre escadrons , ne pouvant soutenir le choc de toute la cavalerie ennemie , s'étoient retirés vers le gros de l'armée , & avoient laissé libre le terrain qui étoit près du fleuve. La cavalerie Romaine aiant été mise en désordre , l'infanterie la suivit bientôt , & elles

furent poussées jusques dans le camp. Marcus Emilius, Tribun des soldats, étoit demeuré pour la garde du camp. Quand il vit les Romains y venir en fuyant, il sortit avec toutes ses troupes au-devant d'eux, leur reprochant leur lâcheté & leur fuite honteuse. Il fit plus, & ordonna aux siens de tuer impitoyablement les premiers des fuyards qu'ils rencontreroient, & qui refuseroient de tourner visage. Cet ordre donné à propos & exécuté eut tout son effet : une plus grande crainte en surmonta une moindre. Les fuyards s'arrêtent d'abord, puis ils retournent au combat. Emilius, avec son corps de troupes qui étoit de deux mille hommes tous braves & aguerris, s'oppose au Roi qui poursuivoit vivement les fuyards. Attale, frere d'Eumène, sur l'avis qu'il reçut de la déroute de l'aile gauche, aiant quitté la droite, y accourut, & arriva à propos avec deux cens chevaux. Antiochus, pressé de tous côtés, tourna bride, & se retira. Ainsi les Romains vainqueurs dans les deux ailes, s'avancent à travers des monceaux de corps morts jusqu'au camp du Roi, & le pillent.

On remarqua qu'une des causes de la perte de cette bataille, fut la manière dont le Roi avoit rangé sa phalange. Elle faisoit la principale force de son armée. Jusques-là elle avoit passé pour invincible. *Appian.*

C'étoient tous vieux soldats , aguerris ; robustes , pleins de vigueur & de courage. Il falloit donc , pour les mettre en état de lui rendre plus de service , leur donner moins de profondeur , & plus de front : au lieu que les ayant rangés sur trente-deux de profondeur , il en rendoit la moitié inutile , & plaçoit sur le reste du front des troupes de nouvelle levée sans courage & sans expérience , sur lesquelles il ne devoit point compter. Antiochus , en cela , n'avoit pourtant fait que suivre la méthode observée par Philippe & par Alexandre , qui rangeoient ainsi la phalange.

Il y eut ce jour-là de tués , tant dans le combat , que dans la fuite & dans la prise du camp , cinquante mille hommes d'infanterie , & quatre mille de cavalerie : quatorze cens faits prisonniers , & quinze elephans de pris avec leurs conducteurs. Les Romains ne perdirent pas plus de trois cens fantassins , & vingt-quatre cavaliers : Euméne eut vingt-cinq cavaliers de tués. Le fruit de cette victoire fut la reddition de toutes les villes de l'Asie Mineure , qui vinrent se soumettre aux Romains.

Antiochus étoit arrivé à Sardes avec ce qu'il avoit pu recueillir des troupes qui avoient échappé au carnage. De Sardes il passa à Célènes en Phrygie , où il apprit



que son fils Séleucus s'étoit sauvé. Il l'y trouva , & ils passèrent tous deux en diligence le mont Taurus pour gagner la Syrie.

Annibal & Scipion l'Africain ne se trouvèrent ni l'un ni l'autre à cette bataille. Le premier étoit bloqué par les Rhodiens dans la Pamphylie avec la flotte de Syrie , & l'autre étoit resté malade à Elée.

Dès qu'Antiochus fut arrivé à Antioche , il envoya Antipater fils de son frere , Liv. lib. 37. n. 45-49. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 24. Appian. in Syr. pag. 170. & Zeuxis qui avoit eu sous lui le gouvernement de la Lydie & de la Phrygie , pour demander la paix aux Romains. Ils trouvèrent le Consul à Sardes. Son frere l'Africain , rétabli de sa maladie , y étoit aussi. Ils s'adressèrent à ce dernier , & ce fut lui qui les présenta au Consul. Ils ne songèrent en aucune sorte à excuser Antiochus , mais se bornèrent à demander humblement la paix en son nom. » Vous avez » toujours , lui dirent-ils , pardonné avec » grandeur d'ame aux Rois & aux Peuples » vaincus. Combien devez-vous être maintenant plus portés à le faire dans une » victoire qui vous rend les maîtres de » l'univers ? Désormais , devenus égaux » aux dieux , mettez bas toute animosité » contre les mortels , & ne songez plus » qu'à faire du bien au genre humain. «

On assembla le Conseil au sujet de cette ambassade , & après y avoir bien examiné

l'affaire , on les fit entrer. Scipion l'Africain porta la parole , & dit ce qui s'y étoit résolu. Que comme les Romains ne se laissoient point abbattre par l'adversité , aussi la prospérité ne les enflait point. Que par cette raison ils ne demanderoient après la bataille , que ce qu'ils avoient déjà demandé auparavant. Qu'Antiochus évacueroit toute l'Asie en-deça du mont Taurus. Qu'il paieroit tous les frais de la guerre , qui furent taxés à quinze mille talens \* d'Eubée ; & le paiement en fut ainsi réglé : cinq cens talens comptant : deux mille cinq cens quand le Sénat auroit ratifié le Traité , & le reste en douze ans , mille talens par an. Qu'il rendroit à Eumène les quatre cens talens qu'il lui devoit , & le reste d'un paiement pour le blé que le Roi de Pergame son pere avoit fourni au Roi de Syrie. Qu'il donneroit vingt otages au gré des Romains. » Mais , ajouta-t-il , le » peuple Romain ne pourra point comp- » ter sur les dispositions pacifiques d'un » Prince , qui donnera un asyle dans ses » Etats à Annibal. Il demande qu'on le » lui livre , aussi-bien que Thoas l'Eto- » lien , qui a le plus contribué à allumer » cette guerre. « Toutes ces conditions furent acceptées.

\* Les quinze mille talens, bée , selon Budé , valoient Attiques seroient quarante- un peu moins.  
cinq millions : ceux d'Eub-

On envoya L. Cotta à Rome avec les Ambassadeurs d'Antiochus, pour instruire le Sénat de tout ce qu'on avoit fait dans cette négociation, & en obtenir la ratification. Eumène partit en même tems pour Rome, & les Ambassadeurs des villes d'Asie s'y rendirent aussi. Peu de tems après on paia au Consul les cinq cens talens à Ephèse. On lui donna des otages pour le reste du paiement, & pour assurance des autres conditions du Traité. Antiochus, un des fils du Roi, étoit du nombre des otages : il parvint ensuite à la Couronne, & fut surnommé Epiphane. Dès qu'Annibal & Thoas eurent avis qu'on négocioit un Traité, jugeant bien qu'ils seroient sacrifiés, ils pourvurent l'un & l'autre à leur sûreté en se retirant avant qu'il fût conclu.

Les Etoliens avoient dès auparavant envoyé leurs Ambassadeurs à Rome, afin d'y solliciter un accommodement. Pour y mieux réussir, ils osèrent, par une fourberie indigne du caractère qu'ils portoient, répandre à Rome la nouvelle de la prise des deux Scipions dans un pourparler, & de la défaite de leur armée par Antiochus. Ensuite, comme si cette nouvelle eût été certaine, & ils l'assuroient avec impudence, ils prirent un ton de fierté dans le Sénat, & semblèrent moins demander la paix que l'exiger. Ils con-



noissoient mal le caractère Romain. On avoit d'ailleurs beaucoup de sujets de mécontentement d'eux. Ils eurent ordre de sortir de Rome ce jour-là même , & de l'Italie avant quinze jours. Bientôt après on reçut des lettres du Consul , qui montrèrent la fausseté de ce bruit.

AN. M. 3815. Le peuple Romain venoit de nommer  
 AV. J. C. 189. pour Consuls M. Fulvius Nobilior , &  
 Liv. lib. 37. Cn. Manlius Vulso. Dans le département  
 n. 47. & 50. des provinces l'Etolie échut par le sort à  
 Fulvius , & l'Asie à Manlius.

Liv. lib. 37. L'arrivée de Cotta à Rome , qui y  
 n. 52-59. portoit le détail & les circonstances de la  
 Polyb. in Ex- victoire & du Traité de paix , causa dans  
 cerpt. Legat. la ville une joie universelle. On ordonna  
 cap. 25. des prières & des sacrifices en action de  
 Appian. in  
 Syr. p. 116. graces pendant trois jours.

Après avoir satisfait aux devoirs de religion , le premier soin du Sénat fut de donner audience , d'abord au Roi Eumène , puis aux Ambassadeurs. Il s'agissoit dans cette audience d'une affaire des plus importantes qui eussent jamais été proposées au Sénat , & qui intéressoit toutes les villes Grecques de l'Asie. On fait combien la liberté en général est chère & précieuse à tous les hommes. Mais les Grecs , en particulier , en étoient jaloux à un point qui ne peut s'exprimer. Ils la regardoient comme l'héritage de leurs peres , comme un bien patrimonial , comme un

privilege singulier qui les distinguoit des autres nations. En effet, pour peu d'attention qu'on fasse sur l'histoire des Grecs, on verra que la liberté étoit le grand mobile de toutes leurs entreprises & de toutes leurs guerres, & comme l'ame de leurs loix, de leurs coutumes, & de tout leur gouvernement. Philippe & Alexandre son fils avoient commencé à y donner une grande atteinte. Leurs successeurs avoient achevé de l'opprimer & de l'éteindre presque entièrement. Elle venoit d'être rendue par les Romains à toutes les villes de la Grèce, après la victoire qu'ils avoient remportée sur Philippe Roi de Macédoine. Celles de l'Asie, après la défaite d'Antiochus, espéroient des Romains la même grace. Les Rhodiens avoient envoyé leurs Ambassadeurs à Rome principalement pour solliciter cette grace en faveur des Grecs d'Asie. Le Roi Eumène avoit un intérêt particulier de s'y opposer. Voila ce qui va faire le sujet de la délibération du Sénat, dont on peut dire que la décision tenoit en suspens l'Europe & l'Asie.

Eumène aiant eu le premier audience, commença par remercier en peu de mots le Sénat de la protection éclatante qu'il lui avoit accordée en les délivrant son frere & lui du siège qu'Antiochus avoit mis devant Pergame la capitale de ses Etats, & mettant son royaume en sureté contre les

entreprises injustes de ce Prince. Puis il felicita les Romains sur l'heureux succès de leurs armes par terre & par mer, & sur la célèbre victoire qu'ils venoient de remporter, par laquelle ils avoient chassé Antiochus de l'Europe & de toute l'Asie, située en deça du mont Taurus. Il ajouta, que pour ce qui regardoit sa personne & les services qu'il avoit tâché de rendre aux Romains, il aimoit mieux que le Sénat en fût informé par le raport des Généraux que par sa propre bouche. Une retenue si modeste fut généralement approuvée, mais on le pria de vouloir bien marquer expressément en quoi le Sénat & le peuple Romain pouvoient lui faire plaisir, & ce qu'il attendoit d'eux, l'assurant qu'il pouvoit compter sur leur bonne volonté. Il répondit, que si le choix d'une récompense lui étoit proposé par d'autres, & qu'on lui permît de consulter le Sénat, il prendroit la liberté de demander conseil à une compagnie si respectable sur la réponse qu'il devoit rendre, pour ne point s'exposer à faire des demandes peu modestes & peu mesurées : mais que, comme c'étoit du Sénat même qu'il attendoit tout ce qu'il pouvoit espérer, il croioit devoir s'en rapporter uniquement à sa générosité. On le pressa de nouveau de vouloir bien s'expliquer clairement & sans ambiguïté. Dans ce combat mutuel d'honnêteté & de défé-



rence, Eumène ne pouvant gagner sur lui de céder, sortit de l'assemblée. Le Sénat persista toujours dans son sentiment, & sa raison étoit que le Roi seul connoissoit ce qui pouvoit lui convenir, & ce qui étoit à sa bienfaisance. On le fit donc rentrer, & on l'obligea de s'expliquer.

Pour lors il tint ce discours : " J'aurois  
 " continué à me taire, Messieurs, si je ne  
 " savois que les Ambassadeurs Rhodiens, à  
 " qui vous donnerez bientôt audience,  
 " doivent vous faire des demandes absolu-  
 " ment contraires à mes intérêts. Ils plai-  
 " deront devant vous la cause des villes  
 " grecques de l'Asie, & prétendront qu'el-  
 " les doivent toutes être déclarées libres.  
 " Or peut-il être douteux que par-là ils  
 " veulent nous soustraire, non-seulement  
 " les villes qui sont délivrées, mais celles  
 " même qui anciennement étoient nos tri-  
 " butaires; & que leur dessein est, par un  
 " service si signalé, de se les assujettir réel-  
 " lement sous le titre de villes amies &  
 " alliées? Ils ne manqueront pas de faire  
 " sonner bien haut leur désintéressement,  
 " & de dire que ce n'est point pour eux-  
 " mêmes qu'ils parlent, mais uniquement  
 " pour votre gloire & votre réputation.  
 " Vous ne vous laisserez point sans doute  
 " éblouir par un tel discours, & vous êtes  
 " bien éloignés de vouloir, non-seulement  
 " marquer une inégalité affectée à l'égard

» de vos alliés, en abaissant les uns & éle-  
» vant les autres sans mesure, mais encore  
» faire de meilleures conditions à ceux qui  
» ont porté les armes contre vous, qu'aux  
» autres qui ont toujours été vos amis &  
» vos alliés. Pour ce qui concerne mes pré-  
» tentions particulières, & mes intérêts  
» personnels, je puis facilement m'en dé-  
» partir : mais au regard de votre bienveil-  
» lance, & des marques honorables de  
» votre amitié, j'avoue que je ne pourrois  
» sans peine voir d'autres l'emporter sur  
» moi. C'est-là la portion la plus précieuse  
» de l'héritage que j'ai reçu de mon pere,  
» qui le premier de tous ceux qui habi-  
» tent la Grèce & l'Asie, a eu l'avantage  
» de faire alliance & amitié avec vous, &  
» qui l'a cultivée avec une constance &  
» une fidélité inviolable jusqu'au dernier  
» soupir. Il ne s'en est pas tenu à de sim-  
» ples protestations d'une bonne volonté.  
» Dans toutes les guerres que vous avez  
» faites en Grèce, soit par terre, soit par  
» mer, il vous a toujours constamment  
» suivis, & vous a aidés de toutes ses for-  
» ces avec un dévouement dont nul de vos  
» alliés n'a approché. On peut dire même  
» que son zèle pour vos intérêts, en met-  
» tant le dernier sceau à sa fidélité, a mis  
» fin à sa vie : car ce fut l'ardeur & la viva-  
» cité avec laquelle il exhorta les Béotiens  
» à entrer dans votre alliance, qui lui causa  
» l'accident

» l'accident dont il mourut peu de jours  
 » après. Je me suis fait un honneur & un  
 » devoir de marcher sur ses traces. A la  
 » vérité je n'ai pu aller au-delà de son zèle  
 » & de son attachement pour vous, la  
 » chose n'étoit pas possible : mais la con-  
 » joncture du tems & de la guerre contre  
 » Antiochus m'a fourni plus d'occasions  
 » qu'à mon pere de vous en donner des  
 » preuves. Ce Prince, très-puissant en  
 » Europe & en Asie, m'offroit sa fille en  
 » mariage : il s'engageoit à me restituer  
 » toutes les villes qui s'étoient révoltées  
 » contre moi : il me promettoit d'aggran-  
 » dir considérablement mon royaume, si  
 » je voulois me joindre à lui contre vous.  
 » Je ne me ferai point honneur de n'avoir  
 » point accepté ces offres qui me deta-  
 » choient de votre amitié : comment l'au-  
 » rois-je pu ? Je rapporterai seulement ce  
 » que je me suis cru obligé de faire pour  
 » vous comme ancien & fidele allié. J'ai  
 » aidé vos Généraux par terre & par mer  
 » de troupes & de vivres plus, sans com-  
 » paraison, qu'aucun de vos alliés : je me  
 » suis trouvé à toutes les batailles navales  
 » que vous avez données, & elles ne sont  
 » pas en petit nombre : je n'ai épargné ni  
 » travaux, ni dangers. J'ai essuie un siège,  
 » qui est ce que la guerre a de plus fâ-  
 » cheux ; & je me suis vû enfermé dans  
 » Pergame, prêt à perdre la vie avec la



„ couronne. Délivré de ce siège, pendant  
„ qu'Antiochus d'un côté, & Seléucus son  
„ fils de l'autre, campoient encore dans  
„ mes Etats, oubliant mes propres inté-  
„ rêts, je me suis transporté dans l'Hellef-  
„ pont avec toute ma flotte au-devant de  
„ L. Scipion votre Consul, pour lui faci-  
„ liter le passage. Depuis son entrée en  
„ Asie, je n'ai point quitté le Consul: nul  
„ soldat n'a été plus assidu dans votre  
„ camp, que mon frere & moi. Il n'y a  
„ point eu sans moi d'action, point de  
„ combat de cavalerie. Dans la dernière  
„ bataille, j'ai défendu le poste où le Con-  
„ sul m'avoit placé. Je ne demanderai  
„ point, si aucun de vos alliés peut, en ce  
„ point, se comparer à moi. Ce que je puis  
„ dire avec confiance, c'est qu'il n'y a au-  
„ cun des peuples & des Rois que vous  
„ avez le plus honorés, à qui je n'aie droit  
„ de m'égalier. Masinissa avoit été votre  
„ ennemi, avant que de devenir votre al-  
„ lié. Il ne vint point à vous avec de puis-  
„ sans secours, & pendant que son roiau-  
„ me étoit encore à lui en entier: mais  
„ banni & chassé de ses Etats, dépouillé  
„ de tous ses biens & de toutes ses forces,  
„ il se réfugia dans votre camp avec un  
„ escadron de cavalerie pour y chercher  
„ un asyle & une ressource dans son mal-  
„ heur. Cependant, parce que depuis il  
„ vous servit fidèlement contre Syphax &

„ contre les Carthaginois, non-seulement  
 „ vous l'avez rétabli sur le trône de ses  
 „ peres, mais en le gratifiant d'une grande  
 „ partie du royaume de Syphax, vous l'avez  
 „ rendu l'un des plus puissans rois de l'Afri-  
 „ que. Que ne devons-nous donc point  
 „ attendre de votre libéralité, nous qui  
 „ avons toujours été vos alliés, & jamais  
 „ vos ennemis? Mon pere, mes freres, &  
 „ & moi avons toujours porté les armes  
 „ pour vous sur mer & sur terre, non-seu-  
 „ lement dans l'Asie, mais loin de notre  
 „ pays, dans le Péloponnèse, dans la Béo-  
 „ tie, dans l'Etolie, pendant les guerres  
 „ contre Philippe, contre Antiochus, con-  
 „ tre les Éoliens. Quelles sont donc vos  
 „ prétentions? me dira quelqu'un. Puis-  
 „ que vous m'obligez, Messieurs, de m'ex-  
 „ pliquer, je le ferai. Si vous avez reculé  
 „ Antiochus au-delà du mont Taurus pour  
 „ occuper vous-mêmes ce pays, & le réu-  
 „ nir à votre Empire, je ne puis point dé-  
 „ sirer un meilleur voisinage que le vôtre,  
 „ ni qui soit plus capable de mettre mes  
 „ Etats en sureté. Mais si vous avez résolu  
 „ d'y renoncer pour vous-mêmes, & d'en  
 „ rappeler vos armées, j'ose dire que de  
 „ tous vos alliés il n'y en a aucun qui mé-  
 „ rite mieux que moi de profiter de vos  
 „ conquêtes. Mais, dira-t-on, il est grand  
 „ & glorieux de délivrer les villes de l'es-  
 „ clavage, & de leur rendre la liberté! Oui,

„ si elles n'ont jamais exercé d'hostilités  
„ contre vous. Mais, si elles sont entrées  
„ avec chaleur dans le parti d'Antiochus,  
„ combien est-il plus digne de votre sagesse  
„ & de votre équité de faire tomber vos  
„ bienfaits sur des alliés qui vous ont ser-  
„ vi utilement, que sur des ennemis qui  
„ ont voulu vous perdre?

Le discours du Roi plut fort aux Sénateurs, & l'on vit bien qu'ils étoient disposés à faire pour lui tout ce qui dépendroit d'eux.

On donna ensuite audience aux Rhodiens. Celui qui portoit la parole pour eux, après avoir exposé l'origine de leur amitié avec le peuple Romain, & les services qu'ils lui avoient rendus, premièrement dans la guerre contre Philippe, puis dans celle contre Antiochus: “ Rien, dit-il, en s'adressant aux Sénateurs, ne nous  
„ afflige tant aujourd'hui, que de nous  
„ voir obligés d'entrer en dispute avec  
„ Eumène, celui de tous les Rois avec lequel, soit notre République, soit nous-mêmes personnellement, entretenons la  
„ plus fidele & la plus intime amitié. Au  
„ reste, ce qui nous sépare ici, ne prend  
„ point son origine dans la disposition des  
„ esprits, mais dans la différence des conditions. Nous sommes libres, & Eumène  
„ est roi. Il est naturel que nous, comme  
„ peuple libre, plaillions pour la liberté



» des autres; & que les Rois veuillent tout  
» soumettre & tout asservir à leur auto-  
» rité. Quoi qu'il en soit, ce qui nous em-  
» barasse ici, n'est pas tant le fond même  
» de l'affaire, qui ne paroît pas de nature  
» à devoir beaucoup partager vos suffra-  
» ges, que les égards & les ménagemens  
» que nous devons à un Prince aussi res-  
» pectable qu'Eumène. Si l'on ne pouvoit  
» reconnoître autrement les services im-  
» portans d'un Roi ami & allié, qu'en lui  
» assujettissant des villes libres, vous pour-  
» riez être incertains & flotans, dans la  
» crainte de paroître ou ne pas marquer  
» assez de reconnoissance à un Prince ami,  
» ou renoncer à vos principes & à la gloire  
» que vous vous êtes acquise dans la guerre  
» contre Philippe en rendant la liberté à  
» toutes les villes de la Grèce. Mais la for-  
» tune ne vous laisse point lieu de crain-  
» dre aucun de ces deux inconvéniens:  
» Graces aux dieux, la victoire que vous  
» venez de remporter, qui ne vous com-  
» ble pas moins de richesses que de gloire,  
» vous met en état de vous acquitter abon-  
» damment de ce que vous appelez une  
» dette. La Lycaonie, les deux Phrygies,  
» la Pisidie entière, la Quersonnèse, & ce  
» qui l'avoisine dans l'Europe, tout cela  
» est dans votre pouvoir. Une seule de ces  
» provinces peut augmenter considéra-  
» blement les Etats d'Eumène: routes réunies

» ensemble, l'égalèrent aux Rois les plus  
» puissans. Vous pouvez donc en même-  
» tems & récompenser richement vos al-  
» liés, & ne point vous départir des maxi-  
» mes qui font la gloire de votre Empire.  
» C'est le même motif qui vous a fait mar-  
» cher contre Philippe & contre Antio-  
» chus. Dans une cause toute semblable, on  
» attend aussi une issue toute pareille; non-  
» seulement parce que vous en avez déjà  
» donné l'exemple, mais parce que votre  
» honneur l'exige. Les autres entrent en  
» guerre pour enlever à leurs voisins quel-  
» que contrée, quelque ville, quelque  
» place forte, quelque port de mer. Jamais  
» pareil motif ne vous mit les armes en  
» main. Vous ne combattez que pour l'hon-  
» neur. Et c'est ce qui inspire à toutes les  
» nations pour votre nom & pour votre  
» Empire un respect qui approche de celui  
» qu'on a pour les dieux. Il s'agit de con-  
» server cette gloire. Vous vous êtes char-  
» gés de tirer de l'esclavage des Rois & de  
» rétablir dans son ancienne liberté une  
» nation considérable par son antiquité,  
» plus illustre encore par ses grandes ac-  
» tions & par son goût exquis pour les arts  
» & pour les sciences. C'est la nation en-  
» tière que vous avez prise sous votre pro-  
» tection, & vous la lui avez accordée  
» pour toujours. Les villes situées dans la  
» Grèce même ne sont pas plus Grecques

„ que les colonies qu'elle a fait passer en  
 „ Asie pour s'y établir. Le changement de  
 „ contrée n'a rien changé dans notre ori-  
 „ gine, ni dans nos mœurs. Tous tant que  
 „ nous sommes de villes grecques en Asie,  
 „ nous nous sommes fait un devoir de le  
 „ disputer à nos peres & à nos fondateurs  
 „ en vertu & en science. Plusieurs d'entre  
 „ vous ont vû les villes de Grèce, & celles  
 „ d'Asie : toute la différence est que nous  
 „ sommes dans un plus grand éloignement  
 „ de Rome. Si la différence du terroir chan-  
 „ geoit le naturel, il y a longtemps que les  
 „ Marseillois, environnés comme ils sont  
 „ de nations grossières & barbares, au-  
 „ roient dû se corrompre & dégénérer : ce-  
 „ pendant nous apprenons que vous en  
 „ faites autant de cas & d'estime que s'ils  
 „ habitoient dans le centre même de la  
 „ Grèce. En effet, ils n'ont pas retenu seu-  
 „ lement le son du langage, l'habillement,  
 „ & tout l'extérieur des Grecs; mais ils en  
 „ ont encore plus conservé les mœurs, les  
 „ loix, & l'esprit, sans que le commerce  
 „ des nations voisines y ait causé la moin-  
 „ dre altération. Le mont Taurus sert main-  
 „ tenant de bornes à votre empire. Tout  
 „ ce qui est en - deçà de ce terme, ne doit  
 „ point vous paroître éloigné. Par-tout où  
 „ vos armes sont parvenues, faites y pas-  
 „ ser aussi l'esprit & la forme de votre gou-  
 „ vernement. Que les barbares, accou-



» tumés à l'esclavage, demeurent sous l'em-  
» pire des Rois, puisqu'ils s'y plaisent. Les  
» Grecs, dans la médiocrité de leur for-  
» tune, se font gloire d'imiter la hauteur  
» de vos sentimens. Nés & nourris dans  
» la liberté, ils savent que vous ne leur  
» ferez pas un crime d'en être jaloux à vo-  
» tre exemple. Autrefois leurs propres for-  
» ces suffisoient pour leur assurer l'em-  
» pire. Maintenant ils souhaitent que les  
» dieux le fassent subsister perpétuellement  
» où ils l'ont placé. Il leur suffit que vous  
» protégiez par vos armes leur liberté,  
» qu'ils ne sont plus en état de défendre  
» par les leurs. Mais, dit-on, quelques-  
» unes de ces villes ont favorisé Antio-  
» chus. Les autres n'avoient-elles pas de  
» même favorisé Philippe, & les Taren-  
» tins Pyrrhus? Pour ne point citer ici  
» d'autres peuples, Carthage, votre enne-  
» mie & votre rivale, jouit de sa liberté &  
» de ses loix. Considérez, Messieurs, à quoi  
» cet exemple vous engage. Accorderez-  
» vous à l'ambition d'Eumène, qu'il me  
» pardonne ce terme, ce que vous avez  
» refusé à votre juste indignation? Pour  
» nous Rhodiens, dans cette guerre, &  
» dans toutes celles que vous avez faites  
» dans nos contrées, nous avons tâché de  
» remplir le devoir de bons & fidèles al-  
» liés : c'est à vous de juger si nous y avons  
» réussi. Maintenant qu'on jouit de la paix,

» nous prenons la liberté de vous donner  
 » un conseil qui ne peut tourner qu'à vo-  
 » tre gloire. Si vous le suivez, il montrera  
 » à l'Univers que vous savez plus noble-  
 » ment encore user de la victoire, que la  
 » remporter. »

On ne put pas ne point applaudir à un tel discours. Il parut véritablement digne de la grandeur romaine. Le Sénat se trouva ici comme partagé & combattu par deux sentimens & deux devoirs, dont il sentoît toute l'importance & la justice, mais qu'il étoit difficile de réunir dans cette occasion. D'un côté, la reconnoissance pour les services d'un Roi qui s'étoit attaché à eux avec un zèle constant & une fidélité inviolable, faisoit beaucoup d'impression sur leur esprit: d'un autre, la gloire de paroître n'avoir entrepris une guerre dangereuse que pour rendre aux villes Grecques leur liberté, les piquoit vivement. Il faut avouer que les motifs étoient puissans de part & d'autre. La Grèce entière rétablie dans la jouissance de sa liberté & de ses loix, après la défaite de Philippe, avoit acquis aux Romains une réputation que nul triomphe ne pouvoit égaler. Mais il étoit dangereux de mécontenter un Prince aussi puissant qu'Eumène, & l'intérêt du peuple Romain demandoit qu'il engageât les autres Rois dans son parti par l'attrait & l'espoir de la récompense. La pru-

dence du Sénat fut concilier ces deux devoirs.

On fit entrer les Ambassadeurs d'Antiochus après ceux des Rhodiens. Ils se bornèrent à demander qu'il plût au Sénat de ratifier la paix que L. Scipion leur avoit accordée. Il le fit, & quelques jours après elle fut aussi ratifiée dans l'assemblée du peuple.

Les Ambassadeurs des villes d'Asie furent aussi entendus. On leur répondit que le Sénat enverroit, selon sa coutume, dix Commissaires pour discuter & régler les affaires d'Asie. On leur déclara en général que la Lycaonie, les deux Phrygies, & la Mysie, seroient à l'avenir sous la dépendance du Roi Eumène. On adjugea aussi la Lycie aux Rhodiens, avec la partie de la Carie la plus voisine de Rhodes, & une portion de la Pisidie. On exceptoit pour l'un & pour l'autre les villes qui étoient libres avant le combat livré contre Antiochus. Il fut ordonné que les autres villes de l'Asie qui avoient païé tribut à Attale, le paieroient aussi à Eumène. Que celles qui avoient été tributaires d'Antiochus, demeureroient libres & exemptes de toute contribution.

Eumène & les Rhodiens parurent très contens de ce sage règlement. Les Rhodiens demandèrent par grace qu'on accordât aussi la liberté aux habitans de Soles,



ville de Cilicie, originaires comme eux d'Argos. Le Sénat, après avoir consulté les Ambassadeurs d'Antiochus sur cet article, représenta aux Rhodiens l'extrême opposition que ces Ambassadeurs avoient témoigné à leur demande, parce que Soles, située au-delà du mont Taurus, n'étoit point comprise dans le traité. Que néanmoins, s'ils croioient l'honneur de Rhodes intéressé à cette demande, il feroit de nouveaux efforts pour vaincre cette répugnance. Les Rhodiens, renouvelant leurs actions de grâces pour les bienfaits & la bonté du peuple Romain à leur égard, répondirent qu'ils étoient bien éloignés de vouloir troubler la paix, & se retirèrent fort contents.

L'honneur du triomphe fut accordé par les Romains à Emilius Régillus, qui avoit remporté une victoire navale sur l'Amiral de la flotte d'Antiochus; &, à plus juste titre encore à L. Scipion, qui avoit vaincu le Roi en personne. Il prit le surnom d'Asiatique, pour ne le point céder à son frere qui avoit pris celui d'Africain.

Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, couta peu de sang aux Romains, & contribua pourtant beaucoup à l'aggrandissement de leur Empire. Mais en même tems cette victoire contribua aussi d'une autre manière au dépérissement & à la ruine de

ce même Empire , en introduisant à Rome , par les richesses qu'elle y fit entrer , le goût du luxe , de la mollesse , & des délices : car c'est à cette victoire remportée sur Antiochus , & à cette conquête de l'Asie , que Pline attache l'époque de la corruption des mœurs dans la République Romaine , & du funeste changement qui y arriva. L'Asie <sup>a</sup> vaincue par les armes de Rome , vainquit Rome à son tour par ses vices. Les richesses étrangères y étouffèrent l'amour de la pauvreté & la simplicité ancienne , qui en avoient fait l'honneur & la force. Le <sup>b</sup> luxe , qui entra comme en triomphe à Rome avec les superbes dépouilles de l'Asie , traînant à sa suite tous les désordres & tous les crimes , y fit plus de ravage que n'auroient pu faire les armées les plus nombreuses , & vengea ainsi l'univers vaincu.

<sup>a</sup> Armis vicit , vitiis victus est. *Senec. de Alex.*

<sup>b</sup> Prima peregrinos obscena pecunia mores  
Intulit , & turpi fregerunt secula luxu  
Divitiæ molles....  
Nullum crimen abest facinusque libidinis , ex quo  
Paupertas Romana perit.....

Sævior armis

Luxuria incubuit , victumque ulciscitur orbem. *Juvenal. lib. 2. Satyr. 6.*



*Réflexions sur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Asie.*

ON COMMENCE à démêler dans les faits que j'ai rapportés jusqu'ici un des principaux caractères des Romains, qui décidera bientôt du sort de tous les Etats de la Grèce, & qui causera dans l'univers un changement presque général : je veux dire l'esprit de domination & de souveraineté. Ce caractère ne se montre pas d'abord en entier & dans toute son étendue : il ne se développe que peu à peu & comme par degrés : & ce n'est que par des accroissemens insensibles, mais cependant assez rapides, qu'il est enfin porté à son comble.

Il faut l'avouer. Ce peuple, dans de certaines occasions, fait paroître une modération & un désintéressement, qui, à n'en considérer que les dehors, font au-dessus de tout ce qu'on lit dans l'Histoire, & auxquels il semble qu'on ne puisse refuser son admiration. Fut-il jamais une journée plus belle & plus glorieuse que celle où le peuple Romain, après avoir essuié une longue & périlleuse guerre, avoir passé les mers, & s'être consumé en frais, fait déclarer par la voix d'un héraut dans une assemblée générale qu'il rend la



liberté à toutes les villes , & ne veut d'autre fruit de sa victoire que le doux plaisir de faire du bien à des peuples , que le seul souvenir de leur ancienne réputation pouvoit lui rendre chers ? On ne peut lire le récit de ce qui se passa dans cette célèbre journée , sans en être attendri presque jusques aux larmes , & sans entrer dans une espèce d'enthousiasme d'estime & d'admiration.

Si cette délivrance des villes Grecques avoit été pleinement gratuite , qu'elle n'eût eu d'autre principe que la générosité des Romains , & que leur conduite n'eût jamais démenti de si beaux sentimens , rien certainement ne seroit plus grand , ni plus capable de faire honneur à un peuple. Mais pour peu qu'on perce ces dehors éclatans , on entrevoit aisément que cette prétendue modération des Romains avoit des racines dans une profonde politique , sage à la vérité & prudente selon les règles ordinaires du gouvernement , mais bien éloignée de ce noble désintéressement qu'on fait tant valoir dans l'occasion dont il s'agit. On peut dire que les Grecs alors se livrèrent à une joie stupide , croiant être libres en effet , parce que les Romains les déclaroient tels.

Deux Puissances , dans le tems dont nous parlons , partageoient la Grèce , les Républiques Grecques , & la Macédoine ;

& elles étoient toujours en guerre , les unes pour conserver les débris de leur ancienne liberté , l'autre pour achever de les soumettre & de se les asservir. Les Romains, parfaitement instruits de cette situation de la Grèce , sentoient bien qu'ils n'avoient rien à craindre de ces petites Républiques , affoiblies par le tems , par leurs divisions intestines , par des jalousies réciproques , & par les guerres qu'elles avoient eu à soutenir au dehors. Mais la Macédoine , qui avoit des troupes aguerries , qui ne perdoit point de vûe la gloire de ses anciens Rois , qui avoit porté autrefois ses conquêtes jusqu'au bout du monde , qui conservoit toujours un vif désir , quoique chimérique , de la monarchie universelle , & qui avoit une alliance comme naturelle avec les Rois d'Egypte & de Syrie sortis de la même origine , & réunis par les intérêts communs de la roiauté : la Macédoine , dis-je , donnoit de justes allarmes à Rome , qui , depuis la défaite de Carthage , ne pouvoit plus trouver d'obstacles à ses desseins ambitieux que dans ces puissans royaumes qui partageoient entr'eux le reste de l'univers , & en particulier dans celui de Macédoine , plus voisin de l'Italie que tous les autres.

Pour mettre donc un contrepoids à la puissance Macédonienne , & pour enle-

ver à Philippe le secours qu'il se flattoit de tirer de la Grèce , laquelle en effet auroit pu peut-être le rendre invincible aux Romains , si elle avoit joint toutes ses forces aux siennes contre cet ennemi commun : dans cette vûe les Romains se déclarent hautement pour ces Républiques , font gloire de les prendre sous leur protection , sans autre dessein ce semble que de les défendre contre leurs oppresseurs ; & , afin de se les attacher par un lien plus ferme , ils affectent de leur montrer pour récompense de la fidélité qu'elles leur garderont , la liberté , dont toutes ces Républiques étoient jalouses au-delà de ce qu'on peut dire , & que les Rois de Macédoine leur avoient toujours disputée.

L'appas étoit habilement préparé , & il fut avidement saisi par les Grecs , qui ne portoient pas leurs vûes plus loin. Mais les plus sensés & les plus clairvoians découvrirent le péril caché sous cette amorce , & ils avertirent de tems en tems les peuples dans les assemblées publiques de se défier de ce nuage qui se formoit en occident , & qui bientôt , changé en un terrible orage , les submergeroit tous.

Rien ne fut plus doux ni plus équitable d'abord que la conduite des Romains. Ils traitoient avec bonté les villes & les peuples qui s'étoient mis sous leur protection : ils leur donnoient du secours contre



leurs ennemis : ils s'appliquoient à pacifier leurs différens , & à faire cesser les troubles qui s'excitoient entr'eux ; & n'exigeoient rien de leurs alliés pour tous ces services. Par là leur autorité s'établissoit de jour en jour , & préparoit les peuples à une entière soumission.

En effet , sous prétexte de leur offrir leurs bons offices , d'entrer dans leurs intérêts , de les réconcilier ensemble , ils se rendirent les arbitres souverains de ceux à qui ils avoient rendu la liberté , & qu'ils regardoient en quelque sorte comme leurs affranchis. Ils envoioient chez eux des Commissaires pour entendre leurs plaintes , pour examiner les raisons de part & d'autres , & pour terminer leurs querelles. Par rapport aux articles où ils ne pouvoient pas les accorder sur le lieu , ils les invitoient à envoyer à Rome leurs Députés. Ensuite ils y citoient de plein droit ceux qui refusoient de s'accommoder , les obligeoient d'y plaider leurs causes devant le Sénat , & même d'y comparoitre en personnes. D'arbitres & de médiateurs devenus juges souverains , ils prirent bientôt le ton de maîtres , regardèrent leurs arrêts comme des décisions irrévocables , trouvèrent fort mauvais qu'on ne s'y soumît pas , & traitèrent de rébellion une seconde résistance. Ainsi il s'érigea dans le Sénat de Rome un Tribunal qui jugeoit en der

nier ressort tous les peuples & tous les Rois. A la fin de chaque guerre , il déci-  
doit des peines & des récompenses que  
chacun avoit méritées. Il ôtoit au peuple  
vaincu une partie de ses terres , pour les  
donner aux alliés , en quoi il faisoit deux  
choses , & trouvoit un double avantage.  
Il attachoit à Rome des Rois dont elle  
avôit peu à craindre , & beaucoup à es-  
pérer ; & il en affoiblissoit d'autres dont  
Rome n'avoit rien à espérer , & tout à  
craindre.

Nous verrons un des premiers Magis-  
trats de la République des Achéens se  
plaindre fortement dans une assemblée  
publique de cette injuste usurpation , de-  
mander de quel droit les Romains pre-  
noient un si fier ascendant sur eux : si leur  
République n'étoit pas aussi libre & aussi  
indépendante que celle de Rome : sur quel  
titre celle-ci prétendoit assujettir les A-  
chéens à lui rendre compte de leur con-  
duite : si elle trouveroit bon que les A-  
chéens à leur tour s'ingérassent d'entrer  
dans l'examen de ses affaires , & si de part  
& d'autre les choses ne devoient pas être  
égales. Tous ces réflexions étoient de bon  
sens , fondées en raison , & sans réplique :  
la force seule donnoit l'avantage aux Ro-  
mains.

Ceux-ci en usèrent de même , & gardé-  
rent la même politique à l'égard des Rois.

Ils s'attachèrent d'abord ceux qui étoient les plus foibles , & de qui ils avoient moins à craindre : ils leur donnoient le titre d'alliés qui les rendoit en quelque sorte sacrés & inviolables , & qui étoit à leur égard comme une sauvegarde contre d'autres Rois plus puissans : ils s'appliquoient à augmenter leurs revenus , & à étendre leur domaine , pour faire voir ce qu'on pouvoit attendre de leur protection. C'est ce qui porta le royaume de Pergame à un si haut point de grandeur.

Dans la suite , sous divers prétextes , ils attaquèrent ces grands Potentats , qui étoient les maîtres de l'Europe & de l'Asie. Et avec quelle hauteur les traitèrent-ils même avant la victoire ! Un puissant Roi enfermé dans un cercle étroit par un simple particulier de Rome , & obligé de donner sa réponse avant que d'en sortir : quelle fierté ! Mais , après les avoir vaincus , comment en usent-ils à leur égard ? ils leur ordonnent de leur donner leurs enfans & les héritiers de leur couronne pour otages & pour garands de leur bonne conduite , leur font mettre bas les armes , leur défendent de faire ni guerre ni alliance que sous leur bon plaisir , les relèguent au-delà des monts , & ne leur laissent à proprement parler qu'un vain titre & un phantôme de roiauté dépouillée de tous ses droits & de tous ses avantages.



On ne peut pas douter que la Providence n'eût destiné les Romains à devenir les maîtres du monde , & leur future grandeur avoit été prédite dans les Ecritures : mais ces divins Oracles leur étoient inconnus ; & d'ailleurs la simple prédiction de leurs conquêtes ne les justifioit pas. Quoiqu'il soit difficile d'affurer , & encore plus de prouver , qu'ils aient formé d'abord le plan de tout conquérir & de tout soumettre , on ne peut cependant disconvenir , en examinant avec attention toutes leurs démarches , qu'ils agissoient comme s'ils eussent eu ce pressentiment , & qu'une espèce d'instinct les eût portés à s'y conformer en tout.

Quoi qu'il en soit , nous voyons par l'événement où s'est terminée cette rare modération des Romains que l'on vante si fort. Ennemis de la liberté de tous les peuples , remplis de mépris pour les Rois & pour la roiauté , regardant tout l'univers comme leur proie , ils ont embrassé par une ambition insatiable la conquête du monde entier : ils ont enlevé sans distinction toutes les provinces & tous les royaumes , & ont renfermé sous leur domination tous les peuples : en un mot , ils n'ont mis de bornes à leurs vastes projets que celles que les déserts & les mers les ont forcés d'y mettre.

## §. VIII.

*Le Consul Fulvius soumet les Etoliens.*

*Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs Bannis. Manlius, l'autre Consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour paier aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Elymaïde : il est tué. Explication de la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus.*

PENDANT l'expédition des Romains dans l'Asie, il y avoit eu quelques mouvemens dans la Grèce. Amyndandre, par le secours des Etoliens, s'étoit rétabli dans son royaume d'Athamanie, aiant chassé des villes les garnisons Macédoniennes que le Roi Philippe y tenoit. Il envoya des Ambassadeurs à Rome au Sénat, & d'autres en Asie aux deux Scipions qui étoient alors à Ephèse après la grande victoire remportée sur Antiochus, pour s'excuser de ce qu'il avoit employé les armes des Etoliens contre Philippe, & pour faire des plaintes contre ce Prince.

Les Etoliens de leur côté avoient fait aussi quelques entreprises contre Philippe, qui leur avoient assez réussi. Mais, quand ils apprirent qu'Antiochus avoit été défait, que l'ambassade qu'ils avoient envoyée à Rome en étoit revenue sans rien

AN.M. 3815.

AV. J.C. 189.

Liv. lib. 38.

n. 12-21.

Polyb. in Ex-

cerpt. Legat.

cap. 26-28.

obtenir , & que le Consul M. Fulvius marchoit contr'eux , alors ils entrèrent dans de véritables allarmes. Voiant bien qu'ils n'étoient point en état de résister aux Romains par la voie des armes , ils eurent encore recours aux prières : & pour les rendre plus efficaces , ils engagèrent les Athéniens & les Rhodiens à joindre leurs Ambassadeurs à ceux qu'ils envoioient à Rome pour demander la paix.

Le Consul étant arrivé en Grèce , de concert avec les Epirotes avoit formé le siège d'Ambracie , où les Etoliens avoient beaucoup de troupes , & qui se défendit vigoureusement. Mais , persuadés qu'ils ne pouvoient pas tenir lontems contre la puissance Romaine , ils envoierent de nouveaux Ambassadeurs au Consul , avec de pleins pouvoirs de conclure le Traité à quelques conditions que ce fût. Celles qu'on leur proposoit leur paroissant extrêmement dures , quoiqu'ils fussent chargés de pleins pouvoirs , ils demandèrent qu'il leur fût permis de consulter encore une fois l'Assemblée. Elle leur en fut mauvais gré , & les renvoia avec ordre de finir. Pendant l'intervalle , les Ambassadeurs des Athéniens & des Rhodiens , que le Sénat avoit renvoies au Consul , étoient arrivés auprès de lui. Amynandre s'y étoit rendu aussi. Comme il avoit beaucoup de



crédit dans la ville d'Ambracie où il avoit demeuré longtems pendant son exil, il engagea les habitans à se rendre enfin au Consul. La paix fut ainsi accordée aux Etoliens. Les principales conditions du Traité furent : Qu'ils commenceroient par livrer aux Romains leurs armes & leurs chevaux : qu'ils leur paieroient mille talens d'argent, ( trois millions ) dont moitié seroit payée sur le champ : qu'ils rendroient tant aux Romains qu'à leurs alliés tous les transfuges & tous les prisonniers : qu'ils regarderoient comme amis & comme ennemis tous ceux qui le seroient du peuple Romain : enfin qu'ils donneroient quarante otages au choix du Consul. Quand leurs Ambassadeurs furent arrivés à Rome pour y faire ratifier le Traité, ils trouvèrent les esprits terriblement indisposés contre les Etoliens, tant à cause de leur conduite passée, que pour les plaintes que Philippe avoit faites d'eux dans les lettres qu'il avoit écrites à ce sujet. Le Sénat enfin se laissa toucher à leurs prières, & à celles des Ambassadeurs d'Athènes & de Rhodes qui les accompagnoient, & ratifia le Traité aux conditions que le Consul avoit prescrites. On permit aux Etoliens de payer en monnoie d'or la somme à laquelle ils avoient été taxés, de sorte qu'une pièce d'or seroit comptée pour dix pièces d'argent de mê-

me poids ; ce qui montre quelle étoit pour lors la proportion de l'or avec l'argent.

*Liv. lib. 38.*

*n. 28 30.*

Le Consul Fulvius, après avoir terminé la guerre contre les Etoliens, passa à l'île de Céphallénie, pour la soumettre. Toutes les villes, à la première sommation, se rendirent de bon gré. Il n'y eut que Samé, qui, après avoir fait sa soumission comme les autres, s'en repentit, & ferma ses portes aux Romains. Il falut l'assiéger dans les formes. Elle se défendit très-vigoureusement, & le Consul ne put venir à bout de la prendre qu'après un siège de quatre mois.

Delà il tourna vers le Péloponnèse, où ceux d'Egium & de Sparte l'appelloient pour terminer les différends qui troubloient leur repos.

De tout tems l'assemblée générale des Achéens se tenoit à Egium. Philopemen, qui pour lors étoit en charge, entreprit de changer cet usage, & de faire tenir l'Assemblée successivement dans toutes les villes qui composoient la Ligue des Achéens ; & dès cette année-là il l'indiqua à Argos. Le Consul voulut bien s'y rendre ; & quoiqu'il penchât pour ceux d'Egium dont la cause lui paroissoit la plus juste, voiant que l'autre parti certainement l'emporteroit, il se retira de l'Assemblée sans avoir rien décidé.

*Liv. lib. 38.*

*n. 30 34.*

L'affaire de Sparte étoit plus importante

tante & plus embarrassée. Ceux qui avoient été bannis de cette ville par le Tyran Nabis, s'étoient cantonnés dans des bourgs & des châteaux le long de la côte ; & de-là inquiettoient les Spartiates. Ceux-ci aiant attaqué de nuit un de ces bourgs nommé Las, s'en saisirent, mais en furent chassés bientôt après. Cette entreprise jetta l'allarme parmi les Bannis, & les obligea de recourir aux Achéens. Philopémen, qui étoit pour lors en charge, favorisoit sous main les Bannis, & en toute occasion cherchoit à diminuer le crédit & l'autorité de Sparte. Sur son avis, on fit un Décret, lequel portoit : Que Quintius & les Romains aiant mis sous la protection des Achéens les bourgs & les châteaux de la côte maritime de la Laconie, & en aiant interdit l'accès aux Lacédémoniens ; & ceux-ci cependant aiant attaqué le bourg nommé Las, & y aiant commis des meurtres, l'Assemblée Achéenne demandoit qu'ils lui livrassent les auteurs de cette entreprise, sans quoi ils seroient déclarés avoir violé le Traité. On envoya des Ambassadeurs pour leur notifier ce Décret. Une demande si fière révolta les Lacédémoniens à un point qui ne peut s'exprimer. Ils firent mourir sur le champ trente de ceux qui avoient quelque liaison avec Philopémen & les Bannis, rompirent l'alliance qu'ils avoient



avec les Achéens, & envoièrent des Ambassadeurs au Consul Fulvius, qui étoit pour lors dans la Céphallénie, pour remettre Sparte sous le pouvoir des Romains, & le prier d'en venir prendre possession. Quand les Achéens eurent appris ce qui s'étoit passé à Sparte, d'un commun accord ils lui déclarèrent la guerre, qui commença par quelques légères incursions tant par mer que par terre, la saison avancée ne leur permettant pas de rien faire de plus.

Le Consul, s'étant transporté dans le Péloponnèse, entendit les deux parties dans une Assemblée publique. La dispute fut vive & extrêmement échaufée de part & d'autre. Sans rien décider sur le champ, il leur ordonna de mettre bas les armes, & d'envoyer leurs Ambassadeurs à Rome. Ils s'y rendirent sans perdre de tems, & eurent audience. La Ligue des Achéens étoit fort considérée à Rome : on ne vouloit pas cependant mécontenter entièrement les Lacédémoniens. Le Sénat rendit une réponse obscure & ambiguë, (on ne la raporte point) qui laissa croire aux Achéens qu'on leur abandonnoit tout pouvoir contre Sparte, & aux Spartiates que ce pouvoir étoit fort restreint & limité.

Les Achéens y donnèrent toute l'étendue qu'il leur plut. Philopémen avoit été

continué dans la première Magistrature. Sans perdre de tems il conduisit l'armée près de Lacédémone , & fit demander de nouveau aux habitans qu'on lui livrât les auteurs de l'entreprise contre le bourg de Las , promettant qu'ils ne seroient point condamnés ni punis sans avoir été entendus. Sur cette assurance , ceux qu'on avoit demandés nommément partirent accompagnés de plusieurs des plus illustres citoyens , qui regardoient leur cause comme la leur , ou plutôt comme celle du public. Quand ils furent arrivés au camp des Achéens , ils furent bien surpris de voir les Bannis à la tête de l'armée. Ceux-ci , sortant du camp , allèrent à leur rencontre d'un air insultant , commencèrent par les accabler de reproches & d'injures ; puis , la querelle s'échauffant , se jettèrent sur eux avec violence , & les maltraitèrent indignement. Les Spartiates imploroient en vain les dieux & les hommes , & réclamoient le droit des gens : la multitude des Achéens , animée par les cris féditieux des Bannis , se joignit à eux malgré la protection des Ambassadeurs & les défenses du premier Magistrat. Dix-sept furent tués sur le champ à coups de pierres : soixante & trois furent arrachés ce jour-là par le Magistrat à la violence de ces forcenés. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les

ſauver , mais il ne vouloit pas qu'on pût dire qu'ils avoient été mis à mort ſans être écoutés. Le lendemain on les produiſit devant cette multitude furieuſe ; qui , ſans avoir daigné preſque les entendre , les condanna tous , & les fit exécuter.

Il eſt aisé de juger quelle allarme & quelle douleur un traitement ſi injuſte & ſi cruel cauſa dans Sparte. Les Achéens lui impoſèrent des conditions comme à une ville qu'ils auroient priſe de force. Ils ordonnèrent que les murs ſeroient renverſés ; que tous les ſoldats étrangers que les Tyrans avoient tenus à leur ſolde , ſortiroient de la Laconie ; que les eſclaves , à qui ces mêmes Tyrans avoient donné la liberté , & le nombre en étoit très-grand , ſeroient auſſi obligés de quitter le pays devant un certain tems , ſans quoi ils ſeroient arrêtés par les Achéens , & vendus ou emmenés où il leur plairoit. Que les loix & les établiſſemens de Lycurgue ſeroient abrogés. Enfin , que les Spartiates ſeroient aſſociés à la Ligue des Achéens , avec leſquels ils ne ſeroient plus désormais qu'un même corps , dont ils ſuivroient les uſages & les coutumes.

La destruction des murs ne couta pas beaucoup de peine aux Lacédémoniens , & c'eſt par où ils commencèrent à exécuter les ordres qu'on venoit de leur impoſer ; auſſi n'étoit-ce pas pour eux un grand



malheur. Sparte a avoit subsisté lontems sans avoir d'autres murs ni d'autre défense que le courage de ses citoiens. Pausanias dit que les murs de Sparte avoient commencé \* d'être bâtis au tems des incursions de Démétrius, puis de Pyrrhus : mais que c'étoit Nabis, qui ensuite les avoit perfectionnés. Tite - Live dit aussi que les Tyrans, pour leur propre sûreté, avoient fortifié de murs les endroits de la ville qui étoient les plus ouverts & les plus accessibles. La démolition de ces murs n'affligea donc pas beaucoup les habitans de Sparte. Mais ils ne purent, sans une vive douleur, y voir rentrer les Bannis, qui avoient causé sa perte, & qu'on en pouvoit regarder comme les plus cruels ennemis. Sparte, entièrement affoiblie par ce dernier coup, perdit toute son ancienne vigueur, & demeura lontems soumise &

*In Achais pag. 412.*

a Fuerat quondam sine muro Sparta. Tyranni nuper locis patentibus planisque objecerant murum : altiora loca & difficiliora aditu stationibus armatorum pro munimento objectis tuebantur. *Liv. lib. 34. n. 38.*

Spartani urbem, quam semper armis non muris defenderant, tum contra responsa fatorum & veterem majorum gloriam, armis diffusi, murorum præsidio includunt. Tantum eos degeneravisse à majoribus, ut, cum multis seculis murus urbi civium virtus fuerit, tunc cives salvos se fore non existimaverint, nisi intra muros laterent. *Justin. lib. 14. cap. 5.*

\* Justin marque que Sparte fut fortifiée de murs dans le tems que Cassandre songeoit à attaquer la Grèce.

asservie aux Achéens. Ce <sup>a</sup> qu'il y eut de plus funeste pour cette ville, fut l'abolition des loix de Lycurgue, qui subsistoient depuis sept cens ans, & qui avoient fait toute sa gloire & toute sa force.

Ce traitement si dur à l'égard d'une ville aussi illustre que Sparte, ne fait pas honneur à Philopémen, & est, ce me semble, une grande tache pour sa réputation. Plutarque, qui le regarde avec raison comme un des plus grands Capitaines de la Grèce, coule légèrement sur cette action, & n'en dit qu'un mot. Il est vrai que la cause des Bannis étoit favorable en elle-même. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le royaume de Sparte étoit dû légitimement; & ils avoient tous été chassés de leur patrie par les Tyrans : mais un violement si ouvert du droit des gens, auquel Philopémen du moins donna lieu s'il n'y consentit pas, ne peut être excusé en aucune sorte.

*Polyb. in Legat. cap. 37.*

On voit, dans un fragment de Polybe, que les Lacédémoniens portèrent leurs plaintes à Rome contre Philopémen, comme aiant par cette action, également injuste & cruelle, bravé la puissance de la République Romaine, & insulté à sa ma-

a Nulla res tanto erat | tos annos assueverant, su-  
damno, quàm disciplina | blata. *Liv.*  
Lycurgi, cui per septingen-

jesté. Ils furent lontems sans être écoutés. Enfin, le Consul Lépidus écrivit une lettre à la ligue des Achéens, dans laquelle il se plaignoit du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopémen & les Achéens envoièrent à Rome un Ambassadeur pour se disculper : c'étoit Nicomède d'Elée.

Dans la même campagne & presque dans le même tems que le Consul Fulvius termina la guerre contre les Etoliens, Manlius, l'autre Consul, finit aussi celle contre les Gaulois. J'ai parlé ailleurs de l'irruption que ces peuples avoient faite en différentes contrées de l'Europe & de l'Asie sous la conduite de Brennus. Ceux dont il s'agit ici s'étoient établis dans la partie de l'Asie mineure, appelée de leur nom la Gallo-Grèce ou la Galatie; & formoient trois corps, trois peuples différens : les Tolistoboges, les Trocmes, les Tectosages. Ils s'étoient rendus terribles à tous les peuples du voisinage, & portoient partout l'alarme & l'épouvante. Le prétexte pour leur déclarer la guerre étoit qu'ils avoient aidé de leurs troupes Antiochus. Dès que L. Scipion eut remis son armée à Manlius, celui-ci partit d'Ephèse, & marcha contre les Gaulois. Eumène, dans cette marche, lui auroit été d'un grand secours : mais il étoit pour lors à Rome. Attale son frère tint sa place, & conduisit

*Liv. lib. 38.*

*n. 12-27.*

*Polyb. in Ex-*

*cerpt. Legat.*

*cap. 29-35.*



le Consul. La réputation des Gaulois étoit grande dans tout ce pays qu'ils avoient subjugué par les armes, & où ils n'avoient point trouvé de résistance. Manlius crut devoir prévenir ses troupes, & détruire ce préjugé, avant que de les mettre en action. » Je ne m'étonne pas, leur dit-il, » que les Gaulois aient répandu la terreur » de leur nom parmi des peuples aussi » mous & efféminés que le sont ceux de » l'Asie. Leur haute taille, leur chevelure » blonde & qui pend jusqu'aux reins, » leurs boucliers d'une énorme grandeur, » leurs longues épées : outre cela, les » chants, les cris, & les hurlemens qu'ils » pouffent en commençant le combat, le » bruit épouvantable qu'ils font avec leurs » armes & leurs boucliers : tout cela peut » être un épouvantail pour des hommes » qui n'y sont point accoutumés, non pour » vous, Romains, qui avez tant de fois » triomphé de cette nation. D'ailleurs, » vous savez par votre expérience, qu'a- » près que les Gaulois ont jetté leur pre- » mier feu, une résistance opiniâtre de la » part des ennemis émousse la pointe de » leur courage, aussi-bien que la force de » leurs corps; & qu'incapables de soutenir les ardeurs du soleil, les fatigues, » la poussière, la soif, les armes leur tombent des mains, & qu'ils cèdent par lassitude & par épuisement. Ne vous ima-

» ginez point que ce soient ces anciens  
 » Gaulois endurcis à la fatigue & aux dan-  
 » gers. L'abondance du pays qu'ils ont  
 » envahi, la douce température de l'air  
 » qu'ils y respirent, la mollesse & les dé-  
 » lices des peuples avec qui ils habitent,  
 » les ont entièrement énervés. Ce ne sont  
 » plus que des Phrygiens couverts d'ar-  
 » mes Gauloises; & tout ce que je crains,  
 » c'est que la défaite d'ennemis si peu di-  
 » gnes de vous, ne vous fasse pas beaucoup  
 » d'honneur. «

On avoit assez généralement cette idée des anciens Gaulois, que pour les vaincre, il n'y avoit qu'à laisser passer leur premier feu, qui s'amortissoit bientôt par la résistance; & que quand cette première pointe de vivacité étoit émouffée, il ne leur restoit plus ni force, ni vigueur: que leurs corps même étoient incapables de supporter longtemps les plus légères fatigues, & de soutenir les moindres chaleurs: qu'en un mot, comme ils étoient plus qu'hommes au commencement d'une action, ils étoient moins que femmes à la fin. *Gallos primo impetu feroces esse, quos sustinere satis sit... Gallorum quidem etiam corpora intolerantissima laboris atque aestus fluere; primaque eorum praelia plus quam virorum, postrema minus quam feminarum esse.*

Liv. lib. 10.  
n. 28.

Ceux qui connoissent mal le génie & le caractère de la nation Françoisse mo-

derne, en avoient à peu-près la même idée. Mais ce qui vient de se passer en Italie, & principalement sur le Rhin, a dû les détromper. Quelque prévenu que je sois en faveur des Grecs & des Romains, je ne fais si l'on trouve rien parmi eux qui soit au-dessus de la patience, de la fermeté, de la constance, & du courage que nos François ont fait paroître devant Philisbourg. Je ne parle pas seulement des Généraux & des Officiers : le courage leur est ordinaire & comme né avec eux. Les simples soldats ont montré une ardeur, une intrépidité, & même une grandeur d'ame, qui ont étonné nos Généraux. La présence de l'armée ennemie, formidable par le nombre de ses troupes, & encore plus par l'habileté & la réputation du Prince qui la commande, n'a servi qu'à les animer. Pendant un siège si long & si pénible, où ils ont eu à essuier & le feu des assiégés, & les ardeurs du soleil, & les incommodités de la pluie, & les inondations du Rhin, il ne leur est jamais échappé aucune plainte, ni aucun murmure. On les a vu passer de longues inondations, où ils avoient de l'eau jusqu'aux épaules, portant au-dessus de leurs têtes leurs habits & leurs armes; puis marcher à découvert sur le revers des tranchées pleines d'eau, exposés à tout le feu des ennemis : s'avancer d'un pas ferme à la tête de l'attaque;



demander à grands cris qu'on refusât à l'ennemi toute capitulation ; & ne rien craindre, sinon qu'on ne leur ôtât l'occasion de signaler encore leur courage & leur zèle, en prenant la ville d'assaut. Je ne dis rien ici qui ne soit connu de tout le monde. Il faut que ces sentimens d'honneur, de bravoure, d'intrépidité, soient gravés bien profondément dans le cœur de nos François, pour s'être réveillés ainsi tout d'un coup dans une première campagne, après avoir paru comme endormis pendant vingt années de paix.

Le témoignage que Louis XV a cru devoir leur rendre, est trop glorieux à la nation, & j'ose le dire, au Roi même, pour que je craigne qu'on me sache mauvais gré de l'avoir inféré ici tout entier. Si cette digression est condamnabile dans un Historien comme tel, il me semble qu'elle est excusable, & même louable, dans un bon François, pénétré de zèle pour son Prince & pour sa patrie.

*Lettre du Roi à M. le Maréchal d'Asfeld.*

MON COUSIN,

*Je reconnois toute l'importance du service que vous venez de me rendre par la conquête de Philisbourg. Il ne falloit pas moins que votre courage & votre fermeté pour surmonter les contre-tems que les dé-*

*bordemens du Rhin ont apportés à cette entreprise. Vous avez eu la satisfaction de voir que votre exemple a inspiré les mêmes sentimens aux Officiers & aux Soldats. Je me suis fait rendre compte jour par jour de tout ce qui s'est passé, & j'ai toujours remarqué, qu'à mesure que les difficultés augmentoient, soit par la crûe des eaux, ou par la présence des ennemis & par le feu de la place, l'ardeur & la patience de mes troupes redoubloient dans la même proportion. Il n'est point de succès sur lequel on ne doive compter avec une nation aussi brave. Je vous charge de témoigner aux Officiers-Généraux & autres, & même en général à l'armée, combien je suis content de tous. Vous ne devez pas douter que je ne sois dans les mêmes sentimens à votre égard, la présente n'étant pour autre fin. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, mon Cousin, en sa sainte & digne garde.*

A Versailles, le 23 Juillet 1734.

Je reviens à la suite de l'histoire. Après le discours de Manlius que j'ai rapporté, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle étoit qu'on la menât contre l'ennemi. Le Consul entra donc sur leurs terres. Ils ne s'étoient point attendus que les Romains dussent jamais songer à les venir attaquer dans un pays si éloigné, & n'avoient fait aucuns préparatifs pour les repousser.

Cependant leur résistance fut assez longue & assez vigoureuse. Ils attendoient Manlius dans des défilés, ils lui disputoient les passages, ils s'enfermoient dans leurs places les plus fortes, ils se retiroient sur des hauteurs qu'ils croioient inaccessibles. Le Consul, sans se rebuter, les suivit & les força par-tout. Il les attaqua séparément, il prit leurs villes, il les battit plusieurs fois, J'épargne au Lecteur un détail peu intéressant, & qui pourroit lui paroître ennuyeux. Les Gaulois furent encore obligés de se soumettre, & de se tenir renfermés dans le pays qui leur fut assigné.

Par cette victoire les Romains délivrèrent toute la contrée de la terreur continuelle qu'y causoient ces Barbares, qui jusques-là n'avoient fait que harasser & piller leurs voisins. La tranquillité se trouva tellement rétablie de ce côté-là, que l'Empire des Romains y fut fixé entre la rivière d'Halys d'une part, & le mont Taurus de l'autre, & que les Rois de Syrie furent exclus pour toujours de toute l'Asie mineure. On prétend<sup>a</sup> qu'Antiochus dit un jour, à ce sujet, qu'il avoit bien de l'obligation aux Romains de l'avoir déchargé des

*Cicer. orat.  
pro Dejot. n.  
36.*

*Val. Max.  
lib. 4. cap. 1.*

a Antiochus magnus . . . | gna procuratione liberatus,  
dicere est solitus, benignè | modicis regni terminis ute-  
sibi à populo Romano esse | retur. *Cic.*  
factum, quòd nimis ma-



soins & des peines que lui auroit donné le gouvernement d'un pays si étendu.

AN. M. 3816.

AV. J. C. 188.

Liv. Lib. 38.

n. 35.

Fulvius, l'un des deux Consuls, retourna à Rome pour présider à l'assemblée. Le consulat fut donné à M. Valérius Messala, & à C. Livius Salinator. Dès que l'assemblée fut finie, Fulvius retourna dans sa province. On lui continua, aussi-bien qu'à Manlius son collègue, le commandement des armées pour un an en qualité de Proconsul.

Manlius s'étoit rendu à Ephèse pour régler avec les dix Commissaires nommés par le Sénat les affaires les plus importantes qui avoient donné lieu à leur Commission. Le traité de paix avec Antiochus fut confirmé, aussi-bien que celui que Manlius avoit conclu avec les Gaulois. Ariarathe roi de Cappadoce avoit été condamné à paier aux Romains six cens talens ( six cens mille écus ) pour avoir donné du secours à Antiochus. Ils furent réduits à la moitié à la prière d'Eumène, qui devoit épouser sa fille. Manlius fit présent à Eumène de tous les éléphans qu'Antiochus, selon le traité, avoit livrés aux Romains. Il repassa en Europe avec ses troupes après avoir donné audience aux Députés des villes, & réglé leurs principales difficultés.

AN. M. 3817.

AV. J. C. 187.

Antiochus étoit fort embarrassé à trou-

ver l'argent qu'il falloit paier aux Romains. Il alla faire un tour dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut qu'elles lui devoient, & laissa la régence de la Syrie en son absence à son fils Seleucus, qu'il avoit déclaré son héritier présomptif. Quand il fut dans la province d'Elymaïde, il apprit qu'il y avoit un grand trésor dans le temple de Jupiter Bélus. La tentation étoit violente pour un Prince qui avoit peu de religion, & qui se trouvoit dans un extrême besoin. Sous un faux prétexte que les habitans de cette province s'étoient révoltés contre lui, il entra de nuit dans le temple, & en enleva toutes les richesses qui y étoient gardées religieusement depuis un fort long tems. Le peuple, irrité de ce sacrilège, se souleva contre lui, & l'assomma avec toute sa suite. Aurélius Victor dit qu'il fut tué par quelques-uns de ses propres Officiers qu'il avoit battus un jour qu'il étoit ivre.

C'étoit un Prince fort louable pour son humanité, sa clémence, & sa libéralité. Un Décret qu'on raporte de lui, par lequel il permettoit à ses sujets, & même leur commandoit, de ne point obéir à ses ordonnances si elles se trouvoient contraires à la disposition des loix, marque qu'il avoit un grand respect pour la justice. Jusqu'à l'âge de près de cinquante ans, il s'étoit conduit dans ses affaires avec une

*Diod. in Excerpt. p. 298.*

*Justin. lib.*

*32. cap. 2.*

*Hieron. in*

*Dan. cap. 11.*

*De viris illust. cap. 14.*

valeur, une prudence, & une application, qui avoient fait réussir toutes ses entreprises, & lui avoient mérité le titre de Grand. Mais, depuis ce tems, sa sagesse & son application avoient fort décliné, & ses affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage ou plutôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal, la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ses premiers succès; & sa mort, causée par une entreprise impie & sacrilège, laissa à son nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Les prophéties du chapitre onzième de Daniel, depuis le 10<sup>e</sup> verset jusqu'au 19<sup>e</sup>, regardent les actions de ce Prince, & ont eu toutes leur accomplissement.

¶ 10.

*Les enfans du Roi du Septentrion animés par tant de pertes, leveront de puissantes armées; & l'un d'eux, Antiochus le Grand, marchera avec une grande vitesse comme un torrent qui se déborde. Il reviendra ensuite; & étant plein d'ardeur, il combattra contre les forces de l'Egypte.*

Ce Roi du septentrion étoit Séleucus Callinicus, qui laissa en mourant deux enfans Séleucus Céraunus, & Antiochus surnommé depuis le Grand. Le premier ne régna que trois ans: Antiochus son



frère lui succéda. Après avoir pacifié les troubles de son royaume, il fit la guerre à Ptolémée Philopator roi du Midi, c'est-à-dire de l'Egypte; lui enleva la Célé-Syrie, qui lui fut livrée par Théodote Gouverneur de cette province; battit les Généraux de Ptolémée aux défilés près de Béryte; se rendit maître d'une partie de la Phénicie. Ptolémée alors chercha à l'amuser par des propositions de paix. L'Hébreu est encore plus expressif : *Il viendra : c'est Antiochus. Il inondera le pays ennemi. Il passera le Liban. Il s'arrêtera*, pendant qu'on lui fera des propositions de paix. *Il ira avec ardeur jusqu'aux forteresses*, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Egypte. La victoire que Ptolémée remporta, est bien clairement désignée dans les versets suivans.

*Le Roi du Midi étant attaqué se mettra en campagne, & combattra contre le Roi du Septentrion : il levera une grande armée, & des troupes nombreuses lui seront livrées entre les mains.* Ptolémée Philopator étoit un Prince mou & efféminé. Il falut l'exciter, le piquer, & comme le tirer de son assoupissement, pour le faire penser à prendre les armes, & à repousser l'ennemi, qui étoit sur le point d'entrer dans son pays : *provocatus*. Il se mit enfin à la tête de ses troupes, & par la valeur & la bonne conduite de ses Géné-

raux il remporta sur Antiochus la célèbre victoire de Raphia.

†. 12.

*Il en prendra un très-grand nombre , & son cœur s'élèvera. Il en fera passer plusieurs milliers au fil de l'épée : mais il ne prévaudra point.* Antiochus perdit plus de dix mille hommes d'infanterie , & trois cens de cavalerie ; & l'on fit sur lui quatre mille prisonniers. Philopator étant allé , après sa victoire , à Jérusalem , eut l'audace de vouloir entrer dans le lieu Saint ; *son cœur s'élèvera ;* & de retour chez lui il traita les Juifs avec une hauteur & une cruauté inouïes. Il auroit pu dépouiller Antiochus de ses Etats , s'il avoit su profiter d'une si belle victoire. Il se contenta de recouvrer la Célé-Syrie & la Phénicie , & se replongea avidement dans ses débauches : *mais il ne prévaudra point.*

†. 13.

*Car le Roi du Septentrion viendra de nouveau ; il assemblera encore plus de troupes qu'auparavant , & après un certain nombre d'années il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse & une grande puissance.* Antiochus aiant terminé la guerre qu'il avoit au-delà de l'Euphrate , assembla dans ces provinces une armée prodigieuse. Quatorze ans après la fin de la première guerre , voyant que Ptolémée Epiphane , qui n'avoit alors que quatre ou cinq ans , venoit de suc-

céder à Philopator son père , il se joignit à Philippe roi de Macédoine pour dépouiller le Roi pupille. Aiant vaincu Scopas à Panium vers la source du Jourdain , il se rendit maître de tout le pays que Philopator avoit conquis par la victoire remportée à Raphia.

*En ces tems-là , plusieurs s'élèveront contre le Roi du Midi.* Cette prophétie se vérifia par la ligue des Rois de Macédoine & de Syrie contre le jeune roi d'Egypte : par la conspiration d'Agathocle & d'Agathoclée pour la Régence : & par celle de Scopas , qui vouloit lui ôter la couronne & la vie. *Les enfans des prévaricateurs de votre peuple* ( l'Ange Gabriel parle à Daniel ) *seront exaltés pour accomplir la prophétie , & ils tomberont.* Plusieurs Juifs apostats , pour complaire au Roi d'Egypte , firent tout ce qu'il souhaita d'eux , même contre les saintes ordonnances de la Loi , & par ce moien devinrent fort puissans auprès de lui : mais leur crédit ne dura pas longtems. Quand Antiochus fut rentré en possession de la Judée & de Jérusalem , il extermina ou chassa du pays tous ceux du parti de Ptolémée. Par cet assujettissement des Juifs à la domination des Rois de Syrie , se préparoit l'accomplissement de la prophétie , qui marquoit les maux que devoit faire à ce peuple Antiochus Epipha-



ne, fils d'Antiochus le Grand : ce qui en fit tomber un grand nombre dans l'apostasie.

7. 15.

*Le Roi du Septentrion viendra , il fera des terrasses , il prendra les villes les plus fortes : les bras du Midi n'en pourront soutenir l'effort : les plus vaillans d'entr'eux s'élèveront pour lui résister , & ils se trouveront sans force. Il fera contre le Roi du Midi tout ce qu'il lui plaira , & il ne se trouvera personne qui puisse subsister devant lui. Il rentrera dans la terre si célèbre , & elle sera consumée par lui. Antiochus , après avoir battu l'armée d'Egypte à Panium , assiégea & prit , premièrement Sidon , ensuite Gaza , & après cela toutes les autres villes de ces provinces , sans que les troupes choisies qu'envoia contre lui le Roi d'Egypte , pussent l'en empêcher. Il fit tout ce qu'il lui plut dans la Célé-Syrie & dans la Palestine , & personne ne lui put résister. En faisant la conquête de la Palestine , il entra dans la Judée , terre célèbre , ou , selon l'Hébreu , terre désirable. Il y établit son autorité , & l'y affermit en chassant du Château de Jérusalem la garnison que Scopas y avoit mise. Cette garnison s'étant si bien défendue , qu'Antiochus fut obligé d'y faire venir toutes ses forces pour en venir à bout , & le siège tirant en longueur , le pays fut ruiné & consumé par le séjour que l'armée fut obligée d'y faire.*

7. 16.

*Il s'affermira dans le dessein de venir en Egypte avec toutes les forces de son royaume. Il feindra de vouloir agir de bonne foi avec lui : il lui donnera sa fille en mariage dans le dessein de la corrompre. Mais son dessein ne lui réussira pas, & elle ne sera point pour lui.* Antiochus voyant que les Romains prenoient la défense du jeune Ptolémée Epiphane, crut ne pouvoir mieux faire que d'endormir le jeune Roi, en lui donnant sa fille en mariage, dans le dessein de la corrompre, & de la porter à trahir son mari. Mais son dessein ne lui réussit pas. Quand elle se vit femme de Ptolémée, elle abandonna les intérêts de son père, & embrassa ceux de son mari. De-là vient que nous <sup>a</sup> la voyons jointe à lui dans l'ambassade d'Egypte à Rome, pour féliciter les Romains de la victoire d'Acilius sur son père aux Thermopyles.

*Il tournera ses efforts contre les Îles, & il en prendra plusieurs. Le Prince fera cesser la honte dont Antiochus l'avoit chargé, & la fera tomber sur lui.* Antiochus, aiant mis fin à la guerre de Célé-Syrie & de Palestine, envoya ses deux fils avec l'armée de terre à Sardes, il se mit lui-même sur la flotte, & alla dans la mer Egée, où

a Legati ab Ptolemæo & Cleopatra, Regibus Ægypti, gratulantes quòd Magnus Acilius Consul Antiochum Regem Græciæ expulisset, venerunt. Liv. lib. 37. n. 3.

il prit plusieurs îles , & étendit extrêmement sa domination de ce côté-là. Mais le Prince du peuple à qui il avoit fait insulte par cette invasion, c'est-à-dire L. Scipion le Consul Romain, fit retomber l'affront sur lui , en le battant au mont Sipy-le , & le chassant entièrement de l'Asie Mineure.

¶. 19.

*Il reviendra dans les fortifications , ou dans les terres de son Empire. Il y trouvera un piège , il tombera enfin , & il disparaîtra pour jamais.* Antiochus , après sa défaite , retourna à Antioche , la capitale & la forteresse de son royaume. Il alla bientôt après dans les provinces de l'Orient amasser de l'argent pour paier les Romains. Aiant pillé le temple de l'Elymaïde , il y périt misérablement.

Telle est la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus , que j'ai rapportée ordinairement selon le texte Hébreu. Il peut y avoir quelques termes obscurs , douteux , difficiles à expliquer , & sur lesquels les interprètes varient ; j'en conviens. Mais le gros & le fonds de la Prophétie peut-il paroître obscur & incertain ? Un esprit raisonnable peut-il , en faisant usage de sa raison , attribuer une telle prédiction ou au pur hazard , ou aux conjectures d'une prudence & d'une sagacité humaine ? Toute autre lumière , que celle qui vient de Dieu , peut-elle pénétrer ainsi dans



l'obscurité de l'avenir , & en marquer les événemens d'une manière si détaillée & si précise ? Pour ne point parler de ce qui est dit ici de l'Egypte , Séleucus Callinicus , roi de Syrie , en mourant laisse deux enfans. L'aîné ne régne que trois ans , sans faire parler de lui : le Prophète n'en dit rien. L'autre est Antiochus surnommé le Grand , à cause de ses grandes actions : le même Prophète nous peint en abrégé les principales circonstances de sa vie , ses entreprises les plus importantes , & le genre même de sa mort. On y voit ses expéditions dans la Célé-Syrie & la Phénicie , dont il assiége & prend plusieurs villes ; son entrée à Jérusalem , qui est désolée par le séjour de ses troupes ; la conquête qu'il fait d'un grand nombre d'îles ; le mariage de sa fille avec le Roi d'Egypte , qui ne réussit pas selon ses desseins ; sa défaite par le Consul Romain ; sa retraite à Antioche ; & enfin sa mort funeste. Ce sont là comme les gros traits du portrait d'Antiochus , & qui ne peuvent convenir qu'à lui-seul. Est-il possible que le Prophète les ait jettés au hazard dans la peinture qu'il nous en a laissée ? Les faits , qui marquent l'exécution de la Prophetie , sont tous rapportés par des Auteurs payens & non suspects , & qui ont vécu plusieurs siècles après le Prophète. Il faut , ce me semble , renoncer , non - seulement à la

religion, mais à la raison, pour refuser de reconnoître dans des prédictions de ce genre l'opération d'un Etre souverain, à qui tous les siècles sont présens, & qui gouverne le monde avec un pouvoir absolu.

## §. I X.

*Séleucus Philopator succède à son père Antiochus. Commencement du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Diverses Ambassades envoyées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces plaintes, & pour prendre aussi connoissance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette dernière affaire.*

AN. M. 3817.

Av. J. C. 187.

Appian. in

Syr. p. 116.

Trois mil-  
Lions.

Polyb. in Le-

gat. cap. 37.

APRÈS la mort d'Antiochus le Grand, Séleucus Philopator l'aîné de ses fils, qu'il avoit laissé à Antioche en partant pour les provinces d'Orient, lui succéda. Il vécut dans l'obscurité & le mépris à cause de la misère où les Romains avoient réduit cette Couronne, & du tribut exorbitant de mille talens par an qu'il fut obligé de paier pendant tout le cours de son règne, en vertu du Traité de paix fait entre son père & eux.

Ptolémée Epiphane régnoit alors en Egypte. Dès le commencement de son règne,

régné, il avoit envoyé un Ambassadeur en Achaïe, pour renouveler l'alliance que le Roi son père avoit fait autrefois avec les Achéens. Ceux-ci acceptèrent la proposition avec joie, & députèrent au Roi, pour ce sujet, Lycortas père de Polybe l'historien, avec deux autres Ambassadeurs. L'alliance renouvelée, Philopémen, qui étoit alors en charge, aiant donné un repas à l'Ambassadeur de Ptolémée, la conversation tomba sur ce Prince. Dans l'éloge qu'en fit l'Ambassadeur, il s'étendit beaucoup sur la dextérité qu'il faisoit paroître à la chasse, sur l'adresse avec laquelle il manioit un cheval, sur la vigueur & la force avec laquelle il se servoit de ses armes. Et pour faire voir combien ce qu'il disoit étoit vrai, il dit que ce Prince, en chassant, avoit de dessus son cheval tué un taureau sauvage d'un coup de trait.

La même année qu'Antiochus mourut, Cléopatre sa fille, Reine d'Egypte, accoucha d'un fils qui régna après Epiphane son père sous le nom de Ptolémée Philométor. Tout l'Empire témoigna une grande joie à cette naissance. La Syrie se distingua entre toutes les provinces, & les plus considérables du pays allèrent pour ce sujet en grand équipage à Alexandrie. Joseph, dont j'ai parlé ailleurs, qui étoit Receveur Général de ces provinces, trop âgé pour faire ce voiage, y envia en sa

*Joseph. Ant.  
tiq. lib. 12.  
cap. 4.*



place le plus jeune de ses fils nommé Hyrcan , qui avoit beaucoup d'esprit & beaucoup d'agrément dans les manières. Le Roi & la Reine le reçurent très-favorablement , & lui firent l'honneur de le faire manger à leur table. Dans un de ces repas , les convives , qui le méprisoient comme un jeune homme sans esprit & sans expérience , mirent devant lui les os des viandes qu'ils avoient mangées. Un bouffon , qui faisoit rire le Roi par ses bons mots , lui dit : „ Vous voyez , Sire , „ la quantité d'os qu'il y a devant Hyrcan ; & vous pouvez juger par là de „ quelle sorte son père ronge toute la Syrie. “ Ces paroles firent rire le Roi , & il demanda à Hyrcan d'où venoit donc qu'il y avoit devant lui une si grande quantité d'os ? „ Il ne faut pas , Sire , lui répondit-il , s'en étonner. Car les chiens mangent les os avec la chair , comme „ vous voyez qu'ont fait ceux qui sont à „ la table de votre Majesté , en montrant „ les autres : mais les hommes se contentent de manger la chair , & laissent les „ os , comme j'ai fait. “ Les moqueurs pour lors furent moqués , & demeurèrent muets & confus. Quand le jour où l'on devoit faire les présens fut arrivé , comme Hyrcan avoit répandu le bruit qu'il n'avoit que cinq talens à offrir , on s'attendoit qu'il seroit fort mal reçu du

Roi, & l'on s'en faisoit un plaisir par avance. Les plus grands présens que firent tous les autres ne montèrent pas à plus de vingt talens. Mais Hyrcan offrit au Prince cent jeunes garçons qu'il avoit achetés, bien faits & bien vêtus, qui lui présentèrent chacun un talent; & à la Reine cent jeunes filles très-bien parées, dont chacune fit aussi un pareil présent à cette Princesse. Toute la Cour fut extraordinairement étonnée d'une si grande & si surprenante magnificence. Le Roi & la Reine renvoierent Hyrcan comblé de marques d'amitié & de bonté.

*Vingt mille écus.*

Dans les premières années Ptolémée Epiphane gouverna d'une manière qui lui attira l'approbation & les applaudissemens de tout le monde, parce qu'il suivoit en tout les avis d'Aristomène qui lui tenoit lieu de père. Dans la suite les flatteries des Courtisans, poison mortel pour les Rois, l'emportèrent sur les sages conseils de cet habile Ministre. Ce jeune Prince lui échapa, & commença à donner dans tous les vices & dans tous les défauts de son père. Ne pouvant plus souffrir la liberté avec laquelle Aristomène lui conseilloit souvent de tenir une autre conduite, il s'en défit par un breuvage empoisonné. Alors, délivré d'un Censeur incommode, dont la seule vûe l'importunoit par les secrets reproches

AN.M. 382.  
AV. J.C. 184.  
*Diod. in Excerpt. p. 294.*

qu'elle sembloit lui faire , il s'abandonna sans mesure à ses mauvais penchans , se livra à toutes sortes de désordres & d'excès , ne suivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ses passions , & traita ses sujets avec une cruauté tyrannique.

Les Egyptiens ne pouvant souffrir les violences & les injustices auxquelles ils se trouvoient exposés tous les jours , commencèrent à cabaler , & à faire des associations contre le Roi qui les opprimoit. Quelques personnes de la première qualité s'étant mises à leur tête , on formoit déjà des complots pour le déposer , qui furent sur le point de réussir.

*Polyb. in Ex-*  
*691 Pt. p. 113,* Pour se tirer de ces embarras , il choisit pour premier Ministre Polycrate , homme de cœur & de tête , qui avoit une grande expérience des affaires tant en paix qu'en guerre. Car il étoit déjà parvenu au Généralat sous son père , & s'étoit trouvé en cette qualité à la bataille de Raphia , au gain de laquelle il avoit beaucoup contribué. Il avoit eu ensuite le gouvernement de l'île de Chypre ; & s'étant rencontré à Alexandrie lorsqu'on y découvrit la conspiration de Scopas , il avoit beaucoup aidé à sauver l'Etat.

*AN. M. 3821.* Avec l'aide de cet habile Ministre ,  
*Av. J. C. 183.* Ptolémée vint à bout des rebelles. Il obligea leurs Chefs , qui étoient les plus grands Seigneurs du pays , à capituler , & à se



soumettre à certaines conditions. Mais, quand il les eut en son pouvoir, il leur manqua de parole, & après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jetta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Il paroît que la Ligue des Achéens, dans le tems dont nous parlons ici, étoit fort puissante & fort considérée. Nous avons vû que Ptolémée, dès le commencement de son règne, s'étoit empressé de renouveler avec eux l'ancienne alliance. Dans les dernières années il voulut le faire encore tout de nouveau. Il offrit à la République six mille boucliers & deux cens talens d'airain. On accepta ses offres, & on députa vers lui Lycortas, & deux autres Achéens, pour le remercier de ses présens, & pour renouveler l'alliance. Ils revinrent bientôt après avec l'Ambassadeur de Ptolémée, pour faire ratifier le Traité. Le Roi Eumène leur envoya aussi des Ambassadeurs pour le même sujet; & il offroit six vingts talens, ( six vingts mille écus ) dont l'intérêt seroit destiné à l'entretien de ceux qui composoient le Conseil public. Il en vint d'autres encore de Séleucus, qui, au nom de leur Maître, offroient dix vaisseaux armés en guerre, & qui demandèrent que l'ancienne alliance faite avec ce Prince fût renouvelée.

AN. M. 3818.  
AV. J.C. 186.  
*Polyb. in Legat. cap. 41.*  
p. 850-852.

L'Ambassadeur que Philopémen avoit en-voié à Rome pour se disculper , en étoit revenu , & demandoit d'être entendu pour rendre compte de sa Commission.

Pour toutes ces raisons , on convoqua une grande assemblée. Le premier qui y entra fut Nicodème d'Elée. Il fit le raport de ce qu'il avoit dit dans le Sénat Romain sur l'affaire de Lacédémone , & de ce qui lui avoit été répondu. On jugea par les réponses , qu'à la vérité le Sénat n'étoit content ni de la destruction du gouvernement de Sparte , ni du démolissement des murs de cette ville , ni du meurtre des Spartiates : mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été statué. Et comme il ne se rencontra personne qui parlât pour ou contre les réponses du Sénat , il n'en fut plus fait mention pour lors. Mais cette même affaire sera fort agitée dans la suite.

On donna ensuite audience aux Ambassadeurs d'Eumène. Après qu'ils eurent renouvelé l'alliance faite autrefois avec Attale père du Roi , & qu'ils eurent proposé les offres que faisoit Eumène de six vingts talens , ils vantèrent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini. Apollonius de Sicyone se leva , & dit que le présent que le Roi de Pergame offroit , à le regarder en lui - même , étoit digne des Achéens : mais que si l'on faisoit atten-

tion au but qu'Eumène se propofoit, & à l'utilité qu'il se promettoit de tirer de fa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce présent fans fe couvrir d'infamie, & fans commettre la plus grande des prévarications. Car enfin, puisque la loi défendoit à tout particulier, foit du peuple, foit d'entre les Magistrats, de rien recevoir d'un Roi, sous quelque prétexte que ce fût, la transgression seroit beaucoup plus criminelle, si la République en corps acceptoit les offres d'Eumène. Qu'à l'égard de l'infamie, elle étoit sensible & fautoit aux yeux. Car, quoi de plus honteux pour un Conseil que de recevoir d'un Roi chaque année de quoi se nourrir, & de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'en qualité de ses pensionnaires, & sortant pour ainsi dire de sa table après avoir \* avalé l'amorce qui cachoit l'hameçon. Mais que ne devoit-on point craindre des suites de cette coutume, si elle s'établissoit ? Qu'après Eumène, Prusias ne manqueroit pas aussi de faire des largesses, & Séleucus après Prusias. Que les intérêts des Rois & ceux des Républiques étant d'une nature

\* Par cette expression dire le dessein qu'avoit Eumène de s'asservir tous ceux qu'une telle pension étoit qui composoient le Conseil ; comme une amorce qui cou- *καταπρωκότας οὐρανὸν* de *απ.* vroit l'hameçon, c'est-à-



toute différente, & dans celles-ci les délibérations les plus importantes roulant presque toujours sur des contestations qu'on avoit avec les Rois, il arriveroit nécessairement de deux choses l'une : ou que les Achéens feroient l'avantage de ces Princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendroient coupables d'une noire ingratitude envers leurs bienfaiteurs. Il finit en exhortant les Achéens à refuser le présent qu'on leur offroit, & il ajouta qu'ils ne devoient pas savoir bon gré à Eumène d'avoir voulu tenter leur fidélité par une offre de cette nature. Son avis fut suivi. Tous rejetterent avec de grands cris la proposition du Roi de Pergame, quelque éblouissante que fût l'offre qu'il faisoit d'une si grande somme d'argent.

On appella ensuite Lycortas & les autres Ambassadeurs qui avoient été envoiés à Ptolémée, & l'on fit la lecture du décret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Aristène, qui présidoit à l'assemblée, aiant demandé quel étoit le traité qu'on prétendoit renouveler, car on en avoit fait plusieurs avec Ptolémée sous des clauses très-différentes, & personne n'ayant pu répondre à sa demande, la décision de cette affaire fut remise à un autre tems.

Enfin, on donna audience aux Ambassadeurs de Séleucus. On renouvela l'al-

liance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisoit présent.

L'état de la Grèce n'étoit point tranquille, & l'on portoit de toutes parts à Rome des plaintes contre Philippe. Le Sénat nomma trois Commissaires, dont Q. Cécilius étoit le principal, pour aller prendre connoissance de ces affaires sur les lieux mêmes. AN. M. 3819.  
AV. J. C. 185.

Philippe conservoit toujours dans le cœur un vif ressentiment contre les Romains, dont il croioit avoir un juste sujet d'être mécontent pour bien des choses, mais sur-tout parce que dans le traité de paix on ne lui avoit pas laissé la liberté de sévir contre ceux de ses sujets qui l'avoient abandonné pendant la guerre. On avoit tâché de le consoler, en lui permettant d'attaquer l'Athamanie & Aminandre son Roi, en lui abandonnant quelques villes de Thessalie dont les Etoliens s'étoient emparés, en laissant sous sa domination Démétriadé & toute la Magnésie, & en ne l'empêchant point de se rendre maître de plusieurs villes dans la Thrace; ce qui l'avoit un peu apaisé. Il songeoit toujours néanmoins à profiter du repos que lui laissoit la paix pour se préparer à faire la guerre quand il en trouveroit une occasion favorable. Les plaintes qu'on avoit portées contre lui à Rome, & qu'on y

avoit écoutées , renouvelèrent tous les anciens mécontentemens.

Quand les trois Commissaires furent arrivés à Tempé de Thessalie, on y convoqua une assemblée, où comparurent, d'un côté les Ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhébes, & des Athamanes, de l'autre Philippe, roi de Macédoine, démarche fort mortifiante déjà en soi-même pour un Prince aussi puissant que lui. Les Ambassadeurs exposèrent les divers sujets de plaintes qu'ils avoient contre Philippe plus ou moins fortement, chacun selon son caractère & son génie. Les uns, après s'être excusés de ce qu'ils étoient obligés de plaider contre lui en faveur de leur liberté, le prioient de se montrer à leur égard plutôt ami que maître, d'imiter la conduite du peuple Romain, qui aimoit mieux s'attacher les alliés par l'amitié que par la crainte. Les autres, moins retenus & moins mesurés, lui reprochoient en face ses injustices, ses violences, ses usurpations: représentoient aux Commissaires que s'ils n'y apportoit un prompt remède, ce seroit en vain qu'on auroit vaincu Philippe, & rendu la liberté aux Grecs voisins de la Macédoine: que a ce Prince, comme un coursier fougueux, ne pouvoit être retenu que par un mors dur & serré.

a Ut equum sternacem | rioribus castigandum esse.  
non parentem, frenis aspe- | Liv.



Philippe, afin de paroître accusateur plutôt qu'accusé, fit de son côté de violentes plaintes contre ceux qui venoient de parler, sur-tout contre les Thessaliens. Il dit que, a semblables à des esclaves affranchis subitement contre toute espérance, qui s'emportent en injures contre leurs maîtres & leurs bienfaiteurs, ils abusoient insolemment de l'indulgence du peuple Romain, incapables, après une longue servitude, de faire un usage modéré de la liberté qui leur avoit été enfin accordée. Les Commissaires, après avoir entendu les accusations & les réponses, dont j'ai cru devoir supprimer le détail peu intéressant, & avoir fait quelques réglemens particuliers, différèrent à prononcer sur les demandes respectives de part & d'autre.

Ils passèrent de-là à Thessalonique, pour examiner ce qui regardoit les villes de Thrace, & le Roi fort mécontent les y suivit. Les Ambassadeurs d'Eumène représentèrent aux Commissaires, que si Rome avoit résolu de rendre la liberté aux villes d'Ænum & de Maronée, leur maître étoit bien éloigné de s'y opposer : mais que si elle ne s'intéressoit point à l'état de ces

a Insolenter & immodicè  
abuti Thessalos indulgentiâ  
populi Romani ; velut ex  
diutina siti nimis avidè me-  
am haurientes libertatem.  
ta, servorum modo præter

spem repente manumisso-  
rum, licentiam vocis &  
linguæ experiri, & jactare se  
se infestatione & conviciis  
dominorum. Liv.

viles conquises sur Antiochus, les services d'Eumène, & ceux d'Attale son père, sembloient demander qu'on les abandonnât plutôt à leur Maître qu'à Philippe, qui n'y avoit aucun droit, & qui les avoit usurpées par une violence ouverte : que d'ailleurs ces villes avoient été abandonnées à Eumène par le décret des dix Commissaires nommés par les Romains pour régler toutes ces contestations. Les Maronites, qu'on entendit après, se plainquirent amèrement des injustices & des violences que la garnison de Philippe exerçoit dans leur ville.

Ici Philippe ne parla plus comme il avoit fait auparavant, mais adressant son discours personnellement aux Romains mêmes, il déclara que depuis longtemps il s'apercevoit qu'ils étoient déterminés à ne lui rendre justice en rien. Il fit un long dénombrement & des torts considérables qu'il prétendoit avoir reçus, & des services qu'il avoit rendus aux Romains en différentes occasions, faisant fort valoir l'attachement inviolable qu'il avoit témoigné pour eux, jusques à refuser trois mille talens, cinquante vaisseaux armés en guerre, & un grand nombre de villes qu'Antiochus lui avoit offertes pour entrer en alliance avec lui. Que cependant il avoit la douleur de voir qu'on lui préférât en tout Eumène, avec qui il ne daignoit pas même

*Neuf millions.*

se comparer; & que les Romains, loin d'ajouter quelque chose à son domaine comme il croioit l'avoir bien mérité, lui enlevoient des villes qui lui appartenoint de droit, ou dont eux-mêmes l'avoient gratifié. » C'est à vous, Romains, leur dit-il en finissant, à voir sur quel pié vous voulez que je sois avec vous. Si vous avez résolu de me traiter en ennemi, & de me pousser à bout, continuez d'en user à mon égard comme vous avez fait jusqu'ici. Mais, si vous respectez encore en moi la qualité de roi, d'allié & d'ami, épargnez-moi, je vous supplie, la honte d'être traité si indignement. «

Ce discours du Roi toucha les Commissaires. Ils crurent donc devoir laisser l'affaire en suspens par une réponse qui ne décidoit rien, en déclarant : Que si les villes en question avoient été adjugées à Eumène par les dix Commissaires, comme il le prétendoit, ils ne pouvoient rien changer à ce décret : que si Philippe les avoit acquises par droit de conquête, il étoit juste qu'elles lui demeurassent : que si ni l'un ni l'autre n'étoit prouvé, il falloit réserver au jugement du Sénat la connoissance de cette affaire, & cependant retirer les garnisons des villes, le droit des parties demeurant en son entier de côté & d'autre.

Ce règlement, qui, par provision or-



donnoit à Philippe de retirer des villes les garnisons qu'il y avoit, loin de satisfaire ce Prince, laissa dans le fond de son cœur un mécontentement & une aigreur, qui auroient infailliblement éclaté par une guerre ouverte, si une plus longue vie lui en eût laissé le tems.

*Polyb. in Leg.  
cap. 41. pag.  
853. 854.*

Les Commissaires, au sortir de Macédoine, se rendirent en Achaïe. Aristène, qui étoit le premier Magistrat, assembla aussi-tôt les principaux membres de la République dans Argos. Cécilius étant entré dans ce Conseil, après avoir loué le zèle des Achéens, & la sagesse de leur gouvernement dans tout le reste, ajouta qu'il ne pouvoit leur dissimuler que la conduite qu'ils avoient tenue à l'égard des Lacédémoniens, avoit été fort improuvée à Rome, & il les exhorta à réformer, autant qu'ils le pourroient, tout ce qui s'étoit fait imprudemment contr'eux dans cette occasion. Le silence d'Aristène, qui ne répliqua pas un seul mot, fit bien voir qu'il pensoit comme Cécilius, & qu'ils agissoient de concert. Diophane de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, & qui n'aimoit pas Philopémen, sans toucher à l'affaire de Lacédémone, fit d'autres plaintes contre lui. Alors Philopémen, Lycortas, & Archon prirent hautement la défense de la République. Ils firent voir que tout ce qui avoit été fait au

sujet de Sparte, avoit été fait sagement, & même à l'avantage des Lacédémoniens, & que l'on n'y pouvoit rien changer sans violer tous les droits humains & le respect que l'on devoit aux dieux. Lorsque Cécilius fut sorti, le Conseil, touché de ce discours, ordonna qu'il ne seroit rien changé à ce qui avoit été ordonné, & que l'on donneroit cette réponse à l'Ambassadeur Romain.

Quand on la porta à Cécilius, il demanda que l'on convoquât l'Assemblée générale du pays. Les Magistrats répondirent qu'il falloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'assembler. Comme il n'en avoit point, on lui dit nettement qu'on ne s'assembleroit pas: ce qui le mit en si grande colère, qu'il partit d'Achaïe sans vouloir entendre ce que les Magistrats avoient à lui dire. On crut que cet Ambassadeur, & avant lui Marcus Fulvius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristène & Diophane étoient pour eux. Aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le pays par haine pour Philopémen, & ils passèrent pour suspects dans l'esprit de la multitude.

Cécilius, de retour à Rome, fit au Sénat le raport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Grèce. On fit ensuite entrer les

AN. M. 382.

Av J.C. 184.

Polyb. in Le-  
gar. cap. 42.

*Liv. lib. 39.*  
*n. 33.*

Ambassadeurs de Macédoine & du Péloponnèse. Ceux de Philippe & d'Eumène furent introduits les premiers; après eux les exilés d'Ænum & de Maronée; qui tous répétèrent ce qu'ils avoient déjà dit auparavant devant Cécilius à Thessalonique. Le Sénat, après les avoir entendus, envoya vers Philippe de nouveaux Ambassadeurs, dont Appius Claudius étoit le chef, pour examiner sur les lieux s'il s'étoit retiré, selon qu'il l'avoit promis à Cécilius, des villes de la Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Ænum & Maronée, & de sortir en un mot de tous les châteaux, terres, & villes qu'il occupoit sur la côte maritime de la Thrace.

On écouta ensuite Apollonidas, Ambassadeur que les Achéens avoient envoyé pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cécilius, & pour informer le Sénat de tout ce qui avoit été fait au sujet de Lacédémone, qui de son côté avoit député à Rome Arée & Alcibiade, tous deux de ces anciens bannis que Philopémén & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie. C'est ce qui irrita le plus les Achéens, de voir que, malgré un bienfait si précieux & si récent, ils s'étoient chargés de l'odieuse commission d'accuser ceux qui les avoient sauvés contre toute espérance, & qui leur avoient procuré le bonheur de rentrer dans leurs maisons,



& de revoir leurs familles. Apollonidas tâcha de prouver qu'il n'étoit pas possible de régler mieux les affaires de Lacédémone, que Philopémen & les Achéens les avoient réglées : ils justifiaient aussi le refus qu'ils avoient fait de convoquer une Assemblée générale. De leur côté Arée & Alcibiade exposèrent d'une manière touchante le triste état où Sparte étoit réduite : ses murailles renversées, ses \* citoyens emmenés en Achaïe & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si longtems & avec tant d'honneur, entièrement abolies.

Le Sénat, après avoir pesé & comparé les raisons de part & d'autre, chargea de l'examen de cette affaire les mêmes Ambassadeurs qu'il avoit nommés pour la Macédoine ; & recommanda aux Achéens de convoquer leur Assemblée générale toutes les fois que les Ambassadeurs de Rome le requerroient, comme à Rome le Sénat leur accordoit audience à eux-mêmes toutes les fois qu'ils la lui demandoient.

Quand Philippe eut appris de ses Ambassadeurs, qui lui avoient été renvoyés de Rome, qu'il falloit absolument qu'il

*Polyb. in La-  
gar. cap. 44.  
Liv. lib. 39.  
n. 34. 35.*

\* Par le Décret des Achéens il avoit été ordonné que les esclaves adoptés au nombre des citoyens de Sparte, sortiroient de la ville & de toute la Laco-  
nie : sans quoi ils pourroient être arrêtés par les Achéens, & vendus comme esclaves. Et c'est ce qui avoit été exécuté.

vuidât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination resserrée de tous les côtés, il déchargea sa rage sur les habitans de Maronée. Onomaste, qui avoit le gouvernement de la Thrace, se servit de Cassandre, fort connu dans la ville, pour exécuter la barbare ordonnance du Prince. Il y fit entrer de nuit un corps de Thraces, qui firent main basse sur les citoiens, & en massacrèrent un grand nombre. Philippe, ainsi vengé de ceux qui n'étoient pas de sa faction, attendoit tranquillement l'arrivée des Commissaires, persuadé que personne n'auroit la hardiesse de se déclarer son accusateur.

Quelque tems après arrive Appius, qui, bientôt informé du traitement fait aux Maronites, en fait de vifs reproches au Roi de Macédoine. Celui-ci soutint qu'il n'avoit point de part à ce massacre, & il le rejetta sur une émeute populaire. » Les uns, dit-il, inclinant pour Eumène, » les autres pour moi, la querelle s'échaufa, » & ils s'égorgerent les uns les autres. « Il porta la confiance jusqu'à ordonner qu'on amenât devant lui quiconque voudroit l'accuser. Mais qui auroit osé le faire? La punition auroit suivi de près, & le secours qu'on auroit pu attendre des Romains étoit trop éloigné. *Il est inutile, lui dit Appius, que vous vous excusiez. Je fais ce qui s'est*

*passé, & qui en est l'auteur.* Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquiétudes. On ne poussa pas cependant la chose plus loin dans cette première entrevue.

Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoyer sans délai Onomaste & Cassandre à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question, ajoutant que c'étoit pour lui l'unique moien de s'en justifier. A cet ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita longtems à répondre. Enfin, il dit qu'il enverroient Cassandre, soupçonné par les Commissaires d'être auteur du massacre; mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disoit-il, étoit si peu à Maronée dans le tems de cette sanglante tragédie, qu'il n'étoit pas même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, & pour qui il n'avoit rien de caché, ne trahît tous ses secrets devant le Sénat. Pour Cassandre, dès que les Commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer: mais il envoya des gens à sa suite qui l'empoisonnèrent en Epire.

Après le départ des Commissaires, qui s'en allèrent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit prêt de rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion, seul & avec ses amis, que sa haine



contre les Romains & le desir de s'en venger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes, & leur faire ouvertement la guerre : mais, comme les préparatifs n'étoient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le dessein d'envoyer à Rome son fils Démétrius, qui aiant été lontems en otage dans cette ville, & s'y étant acquis de l'estime, lui parut très en état, ou de le défendre contre les accusations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il auroit en effet commises. Il disposa donc tout ce qui étoit nécessaire pour cette Ambassade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince son fils fût accompagné.

Il promit en même tems aux Byzantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu' allant à leur secours, il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de Thrace voisins de la Propontide, & les empêcheroit de mettre obstacle au dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains. En effet, aiant vaincu ces petits Rois dans un combat, & pris leur Chef, il les mit hors d'état de lui nuire, & retourna en Macédoine.

*Liv. lib. 39.  
n. 35-37.*

On attendoit dans le Péloponnèse l'arrivée des Commissaires Romains, qui

avoient ordre de passer de Macédoine dans l'Achaïe. Afin qu'on fût ce qu'on auroit à leur répondre, Lycortas convoqua un Conseil, où l'affaire des Lacédémoniens fut discutée. Il représenta ce qu'on avoit à craindre de leur part, les Romains paroissant leur être beaucoup plus favorables qu'aux Achéens. Il insista principalement sur l'ingratitude d'Arée & d'Alcibiade, qui aiant obligation aux Achéens de leur rétablissement, pour récompense s'étoient chargés de l'Ambassade contr'eux devant le Sénat, où ils avoient agi & parlé en ennemis déclarés, comme si les Achéens les eussent chassés de leur patrie, & n'eussent pas été ceux qui les y avoient rétablis. Alors on jeta de tous côtés de grands cris, pour demander que le Président mît l'affaire en délibération. Et comme on n'y écouloit que la passion & le desir de se venger, Arée & Alcibiade furent condamnés à mort.

Les Commissaires Romains arrivèrent peu de jours après. Le Conseil fut assemblé à Clitor en Arcadie. La terreur se répandit alors parmi les Achéens, qui voiant paroître avec les Commissaires Arée & Alcibiade qu'ils venoient de condamner à mort, jugèrent combien la discussion qui alloit commencer leur seroit peu favorable.

Appius aiant pris la parole , leur marqua que le Sénat avoit été vivement touché des plaintes des Lacédémoniens , & qu'il n'avoit pu s'empêcher d'improuver tout ce qui s'étoit fait à leur égard : le meurtre de ceux qui , sur la parole de Philopémen , étoient venus pour plaider leur cause ; la démolition des murs de Sparte ; l'abolition des loix & des établissemens de Lycurgue , qui avoient rendu cette ville fameuse parmi tous les peuples , & l'avoient fait fleurir pendant plusieurs siècles.

Lycortas , & comme Président du Conseil , & comme uni de sentimens avec Philopémen auteur de tout ce qui s'étoit fait contre Lacédémone , entreprit de répondre aux reproches d'Appius. Il montra premièrement , que les Lacédémoniens aiant attaqué les Bannis contre la teneur du Traité , qui leur défendoit en termes formels de rien entreprendre contre les villes maritimes , ces Bannis , en l'absence des Romains , n'avoient pu recourir ailleurs qu'à la Ligue d'Achaïe , à qui l'on ne pouvoit pas faire un crime de leur avoir prêté main forte dans un besoin si pressant. Quant au meurtre qu'Appius leur reprochoit , il ne devoit point être mis sur leur compte , mais sur celui des Bannis , qui avoient pour lors à leur tête Arée & Alcibiade , & qui de leur propre mou-



vement , & fans être autorifés par les  
 Achéens , s'étoient jettés avec fureur con-  
 tre ceux qu'ils regardoient comme les au-  
 teurs de leur exil , & de tous les maux  
 qu'ils avoient foufferts. » Mais , ajouta-  
 » t-il , on prétend que nous ne pouvons  
 » difconvenir que l'abolition des loix de  
 » Lycurgue & la destruction des murs de  
 » Sparte ne foit notre ouvrage. Le fait eft  
 » vrai : mais comment peut-on nous faire  
 » cette double objection en même tems ?  
 » Ces murs n'étoient point l'ouvrage de  
 » Lycurgue , mais des Tyrans , qui depuis  
 » quelques années les avoient construits ,  
 » non pour la fureté de la ville , mais  
 » pour la leur propre , & pour fe mettre  
 » en état d'abolir impunément la discipli-  
 » ne établie par ce fage Légiflateur. S'il  
 » fôrtoit aujourd'hui du tombeau , il fe-  
 » roit ravi de voir ces murs détruits , &  
 » il diroit que c'eft maintenant qu'il re-  
 » connoit fa patrie & l'ancienne Sparte.  
 » Il ne faloit point attendre Philopémen ,  
 » ni les Achéens : mais vous auriez dû  
 » vous-mêmes , Citoiens de Sparte , dé-  
 » molir ces murs de vos propres mains ,  
 » & détruire tous les vestiges de la Ty-  
 » rannie. C'étoient-là comme les honteu-  
 » fes cicatrices de votre esclavage : & après  
 » vous être confervés libres pendant près  
 » de huit cens ans , & avoir même été au-  
 » trefois les dominateurs de la Grèce fans

» le secours & l'appui des murs , ils sont  
» devenus depuis cent ans l'instrument de  
» votre servitude , & vous ont tenu lieu  
» d'entraves & de chaînes. Pour ce qui  
» est des anciennes loix de Lycurgue , ce  
» sont les Tyrans qui vous les ont enle-  
» vées , & nous n'avons fait qu'y substi-  
» tuer les nôtres , en vous égalant en tout  
» à nous. «

Adressant ensuite son discours à Ap-  
pius : » Je ne puis dissimuler , lui dit-il ,  
» que le discours que j'ai tenu jusqu'ici ,  
» n'est point d'alliés à alliés , ni d'une na-  
» tion libre , mais d'esclaves qui parlent  
» à leur maître. Car enfin , si la voix du  
» héraut , qui avant tous les autres nous a  
» déclaré libres , n'a point été une vaine  
» cérémonie ; si le Traité conclu pour  
» lors est solide & réel ; si vous voulez  
» conserver avec nous de bonne foi l'al-  
» liance & l'amitié , sur quoi donc est fon-  
» dée cette distance infinie que vous met-  
» tez entre vous Romains & nous Achéens ?  
» Je ne m'informe point du traitement  
» que vous avez fait à Capoue après l'a-  
» voir prise : pourquoi vous informez-  
» vous de celui que nous avons fait aux  
» Lacédémoniens après les avoir vaincus ?  
» On en a tué quelques-uns : je suppose  
» que ce soit nous. Eh quoi ! n'avez-vous  
» pas fait mourir sous la hache les Sena-  
» teurs Campaniens ? Nous avons démoli  
» les

„ les murs de Sparte. Mais vous , ce n'est  
 „ pas seulement leurs murs que vous avez  
 „ ôtés aux Campaniens , c'est leur ville &  
 „ leurs terres. A cela je sens bien que vous  
 „ me direz que l'égalité exprimée par les  
 „ Traités entre les Romains & les Achéens  
 „ n'est qu'apparente , & seulement de sty-  
 „ le : que réellement nous n'avons qu'une  
 „ liberté précaire & empruntée , au lieu  
 „ que l'empire & l'autorité est chez les  
 „ Romains. Je ne le sens que trop , Ap-  
 „ pius. Mais , puisqu'il faut le souffrir , je  
 „ vous prie au moins , quelque différence  
 „ que vous vouliez établir entre vous &  
 „ nous , que vous ne mettiez pas de ni-  
 „ veau vos ennemis & les nôtres avec  
 „ nous qui sommes vos alliés , & même  
 „ que vous ne leur fassiez pas un meil-  
 „ leur parti qu'à nous. Ils veulent qu'en  
 „ nous parjurant , nous cassions & annul-  
 „ lions tout ce que nous avons ordonné  
 „ avec serment , & que nous révoquions  
 „ ce qui étant inscrit dans nos Régîtres ,  
 „ & gravé sur le marbre pour en conser-  
 „ ver éternellement la mémoire , est de-  
 „ venu un monument sacré , auquel il ne  
 „ nous est plus permis de toucher. Nous  
 „ vous respectons , Romains , & , si vous  
 „ le voulez , nous vous craignons aussi :  
 „ mais nous faisons gloire de respecter &  
 „ de craindre encore plus les dieux im-  
 „ mortels. “



Le plus grand nombre applaudit à ce discours , & tous convinrent qu'il avoit véritablement parlé en Magistrat ; de sorte qu'il falloit , ou que les Romains agissent avec vigueur , ou qu'ils se résolussent à perdre leur autorité. Appuis , sans entrer dans aucune discussion , leur conseilla , pendant qu'ils étoient encore libres & n'avoient point reçu d'ordres , de se faire un mérite auprès du peuple Romain en ordonnant d'eux-mêmes ce qui pourroit dans la suite leur être enjoint. Cette parole les affligea , mais leur apprit à ne pas s'opiniâtrer dans le refus d'exécuter ce qu'on souhaitoit d'eux. Ils se restreignirent à demander que les Romains decernassent à l'égard de Lacédémone tout ce qu'il leur plairoit , mais qu'on n'obligeât pas les Achéens à violer la religion du serment en cassant eux-mêmes leur Décret. Pour ce qui regarde le jugement porté récemment contre Arée & Alcibiade , il fut abrogé sur le champ.

*Liv. lib. 39.  
n. 48.*

Rome prononça l'année suivante. Les principaux articles de l'Ordonnance furent : que ceux que les Achéens avoient condamnés , seroient rétablis ; que tous les jugemens qui regardoient cette affaire , seroient cassés ; que Sparte demeureroit unie à la Ligue des Achéens. Pausanias ajoute un article , dont Tite-Live ne parle point , qui est que l'on rebâtiroit les

*In Achaïc.  
pag. 414.*

murs qui avoient été détruits. Q. Marcius fut nommé Commissaire pour aller régler les affaires de la Macédoine & celles du Péloponnèse où il y avoit beaucoup de troubles, sur-tout entre les Achéens d'un côté, & les Messéniens & les Lacédémoniens de l'autre. Ils avoient tous envoyé des Ambassadeurs à Rome. Il paroît que le Sénat ne se mettoit pas fort en peine de mettre fin à leurs disputes. Il répondit aux Lacédémoniens que le peuple Romain ne vouloit plus désormais se mêler de leurs affaires. Les Achéens demandoient que le peuple Romain leur fournît du secours contre les Messéniens conformément au Traité : ou que du moins il ne permît pas qu'on envoiât d'Italie aux Messéniens des armes ou des vivres. On leur répondit que si quelques villes se retiroient de la Ligue des Achéens, le Sénat ne croioit point devoir entrer dans ces disputes : ce qui étoit ouvrir une porte à des ruptures & à des divisions, & même en quelque sorte les autoriser.

On reconnoît dans ces procédés la politique jalouse & artificieuse des Romains, qui ne tendoient qu'à affoiblir Philippe & les Achéens qui leur faisoient ombre, & couvroit leurs desseins ambitieux du prétexte de secourir les foibles opprimés.

## §. X.

*Philopémen attaque Messène. Il est pris par les Messéniens , & mis à mort. Messène se rend aux Achéens. Célèbre convoi de Philopémen , dont les cendres sont portées à Mégalopolis. Suite de l'affaire des Bannis de Sparte. Mort de Ptolémée Epiphane. Philométor son fils lui succède.*

AN.M. 3821.

AV. J. C. 183.

Liv. lib. 39.

n. 48.

Plut. in Phi-

lop. pag. 366-

368.

Polyb. in Le-

gat. cap. 52.

33.

DINOCRATE le Messénien , ennemi particulier de Philopémen , avoit détaché Messène de la Ligue des Achéens , & son-geoit à s'emparer d'un poste considérable près de cette ville , nommé Corone. Philopémen , âgé pour lors de soixante & dix ans , & Général des Achéens pour la huitième fois , étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle , il partit malgré son incommodité , fit une marche forcée , & s'avança vers Messène avec un escadron peu nombreux , mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrate , qui étoit venu à sa rencontre , fut d'abord enfoncé & mis en fuite : mais cinq cens chevaux , qui gardoient le plat pays de Messène , étant survenus , & l'ayant renforcé , il tourna visage , & mit à son tour Philopémen en déroute. Celui-ci , uniquement attentif à sauver les jeunes



gens qui l'avoient suivi , fit des actions extraordinaires de courage : mais étant tombé de son cheval , & sa chute l'ayant blessé considérablement à la tête , il fut pris par les ennemis , qui le menèrent à Messène. Plutarque regarde ce malheur de Philopémen comme la punition d'une parole téméraire & arrogante qui lui étoit échappée à l'occasion des louanges que l'on donnoit à un Général. *Comment*, dit-il , *peut-on faire cas d'un homme , qui , les armes à la main , s'est laissé prendre en vie par les ennemis ?*

À la première nouvelle qui fut portée à Messène qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit , les Messéniens furent si transportés de joie , qu'ils coururent tous aux portes de la ville , ne pouvant croire que ce qu'on leur annonçoit fût vrai , s'ils ne le voioient de leurs yeux , tant cet événement leur paroissoit hors de toute vraisemblance. Pour satisfaire l'avidité curiosité des habitants , dont plusieurs n'avoient pu venir à bout de le voir , il falut produire l'illustre prisonnier sur le théâtre , où la multitude s'étoit rendue en foule. Quand ils virent Philopémen qu'on traînoit lié & garroté , la plupart en furent touchés de compassion jusqu'à verser des larmes. Il se répandit même parmi le peuple un bruit sourd , qui partoît d'un fond d'humanité & de reconnoissance bien louable. „ Qu'on

» devoit se souvenir des bienfaits qu'on  
» avoit reçus de lui , & de la liberté qu'il  
» avoit conservée à l'Achaïe en chassant  
» le Tyran Nabis. « Les Magistrats ne le  
laissèrent pas longtems en spectacle , crai-  
gnant les suites de l'attendrissement qu'ils  
remarquoient dans le peuple. Ils l'enle-  
vèrent brusquement , & après avoir tenu  
conseil entr'eux , ils le firent conduire  
dans un lieu appelé *Le Trésor*. C'étoit  
un caveau sous terre , qui ne recevoit au-  
cun air ni aucun jour du dehors , & qui  
n'avoit point de porte , mais qui se bou-  
choit avec une grosse pierre qu'on rouloit  
à l'entrée. Ils l'enfermèrent dans ce ca-  
veau , & mirent des soldats tout autour  
pour le garder.

Dès que la nuit fut venue , & que le  
peuple se fut retiré , Dinocrate ouvrit la  
prison , & y fit descendre l'exécuteur pour  
porter le poison à Philopémen , avec or-  
dre de se tenir là jusqu'à ce qu'il l'eût ava-  
lé. Dès qu'il vit de la lumière , & cet hom-  
me près de lui tenant sa lampe d'une main  
& la coupe de poison de l'autre , il se re-  
leva avec peine à cause de sa grande foi-  
blesse , se mit en son séant , & prenant la  
coupe il demanda à l'exécuteur s'il n'avoit  
rien entendu dire de ses Cavaliers , & sur-  
tout de Lycortas. L'exécuteur lui dit qu'il  
avoit oui-dire qu'ils s'étoient presque tous  
sauvés. Philopémen le remercia d'un signe

de tête , & le regardant avec douceur : *Tu me donnes-là une bonne nouvelle*, lui dit-il. *Nous ne sommes donc pas tout-à-fait malheureux.* Et sans faire la moindre plainte , il prit le poison , & se recoucha sur son manteau. Le poison fit bientôt son effet : car il étoit si abbattu & si foible , qu'il fut éteint dans un moment.

Quand le bruit de sa mort fut répandu parmi les Achéens , toutes leurs villes furent plongées dans un deuil & dans un abbattement qu'on ne peut exprimer ; & aussitôt tous leurs jeunes gens qui étoient en âge de porter les armes , & tous leurs Magistrats , se rendirent à Mégalopolis. Là , dans un grand Conseil qui fut tenu , on résolut de ne pas différer un seul moment la vengeance de cet horrible attentat : & aiant élu sur l'heure même Lycortas pour leur Général , ils se jetterent dans la Messénie , où ils mirent tout à feu & à sang. Les Messéniens , se voyant sans ressource , & hors d'état de se défendre par les armes , députerent vers les Achéens pour finir la guerre , & demander pardon de leurs fautes passées. Lycortas , touché de leurs prières , ne crut pas devoir les rebuter comme leur révolte insensée & furieuse sembloit le mériter. Il leur dit que l'unique moien d'obtenir la paix , étoit de livrer les auteurs de la rébellion & de la mort de Philopémen , de remettre tous



leurs intérêts à la disposition des Achéens, & de recevoir garnison dans la Citadelle. Ces conditions furent acceptées & exécutées sur le champ. Dinocrate, prévenant le supplice qu'il méritoit, se tua lui-même, & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopémen, suivirent son exemple. Lycortas se fit livrer ceux qui avoient conseillé de tourmenter Philopémen. Ce furent eux sans doute qui furent lapidés autour de son tombeau, comme nous le verrons bientôt.

Alors on songea aux obsèques de Philopémen. Après qu'on eut brûlé son corps, qu'on eut ramassé ses cendres, & qu'on les eut mises dans une Urne, on se mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette cérémonie ressembloit moins à un convoi funèbre qu'à une sorte de pompe triomphale : ou plutôt c'étoit un mélange de l'une & de l'autre. On voioit d'abord les gens de pié, la tête ceinte de couronnes, & tous fondant en larmes. Suivoient les prisonniers Messéniens chargés de chaînes : puis le fils du Général, le jeune Polybe, portant dans ses mains l'Urne couverte de rubans & de couronnes, & accompagné des plus nobles & des plus considérables d'entre les Achéens. L'Urne étoit suivie de toute la cavalerie, magnifiquement armée & montée superbement, qui fermoit la marche, sans don-

*C'est Polybe l'historien, qui pouvoit avoir alors vingt-deux ans.*

ner ni de grandes marques d'abattement pour un si grand deuil, ni de grands signes de joie pour une telle victoire. Tous les peuples des villes & des villages des environs venoient au-devant de ce convoi, comme pour l'honorer au retour d'une victoire. Philopémen fut enterré très-honorablement, & les prisonniers de Mésène furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par les Décrets publics, lui décernèrent tous les plus grands honneurs, & lui érigèrent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

Plusieurs années après, dans le tems *Trente-sept ans.* que Corinthe fut brûlée & détruite par le Proconsul Mummius, un calomniateur Romain, comme je l'ai déjà rapporté ailleurs, fit tous ses efforts pour les faire abattre, & le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux en toute occasion. L'affaire fut portée au Conseil devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation, & expliqua tous ses moiens. Polybe lui répondit, & le réfuta avec beaucoup de force & d'éloquence. On doit bien regretter la perte d'un discours si intéressant. Ni Mummius, ni son Conseil ne voulurent ordonner qu'on détruisît les monumens de la gloire de ce

grand homme , quoiqu'il se fût opposé comme une digue aux prospérités des Romains. Car les Romains de ce tems-là , dit Plutarque , mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt , comme il convient de le faire : ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile , & ils étoient persuadés que les gens de bien doivent honorer & respecter la mémoire des grands hommes qui se sont rendus recommandables par leur vertu , eussent-ils été leurs ennemis.

Tite-Live remarque que les Ecrivains , tant Grecs que Latins , ont fait observer la mort de trois grands hommes arrivée la même année , ou à peu près ; ce sont Philopémén , Annibal , Scipion : mettant par là Philopémén en parallèle & comme de niveau avec les deux plus célèbres Capitaines des deux nations les plus puissantes du monde. Je croi avoir ailleurs assez marqué son caractère. Je me contente ici de faire ressouvenir le Lecteur de ce que j'ai dit , que Philopémén a été appelé le dernier des Grecs , comme Brutus le dernier des Romains.

Les Messéniens , qui par leur imprudence étoient tombés dans l'état le plus déplorable , furent par la générosité de Lycortas & des Achéens , réunis à la Ligue dont ils s'étoient séparés. Plusieurs autres villes , qui à leur exemple s'en étoient



détachées , y rentrèrent aussi. C'est le bon effet que produit ordinairement un acte de clémence placé à propos : au lieu qu'une sévérité outrée & excessive , qui ne respire que punition & vengeance , porte souvent au désespoir , & ne sert qu'à aggraver les maux , loin d'y apporter du remède.

Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Messéniens , on n'y tint plus aux Ambassadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le succès. Le Sénat leur dit qu'il avoit été attentif à prendre garde que personne ne portât d'Italie à Messène ni armes ni vivres ; réponse qui découvre le peu de bonne foi des Romains , & leur politique peu délicate sur ce qui regarde la sincérité. Ils avoient d'abord sembler vouloir donner le signal de la révolte à toutes les villes de la Ligue Achéenne : & maintenant ils veulent faire croire aux Achéens qu'ils ont cherché à les servir.

Il est aisé de voir ici que le Sénat Romain consentit à ce qui avoit été fait , parce qu'il ne pouvoit l'empêcher : qu'il voulut s'en faire un mérite auprès des Achéens , qui réunissoient presque toutes les forces du Péloponnèse : qu'il évitoit d'indisposer cette Ligue & de l'irriter dans un tems , où il ne pouvoit point compter sur Philippe ,

où les Etoliens étoient mécontents , & où Antiochus pouvoit , en se joignant à eux , former quelque entreprise qui jetteroit Rome dans l'embarras.

*Tiv. lib. 39.  
n. 51.  
Cornel. Nep.  
in Annib. cap.  
10-12.  
Justin. l. 32.  
cap. 4.* J'ai rapporté dans l'histoire des Carthaginois la mort d'Annibal. Au sortir de la Cour d'Antiochus , il s'étoit retiré chez Prusias roi de Bithynie , qui étoit pour lors en guerre avec Eumène roi de Pergame. Annibal ne lui fut pas d'un médiocre secours. On se préparoit à un combat naval , où la flotte d'Eumène étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Bithynie. Annibal substitua la ruse à la force. Il avoit ramassé un grand nombre de serpens venimeux , & en avoit rempli des vaisseaux de terre. Au moment du combat il ordonna aux Officiers & aux équipages de n'attaquer que la galère d'Eumène , & il leur donna un signal pour la connoître ; & de se contenter de jeter leurs pots de terre dans les autres galères. On ne fit qu'en rire d'abord , & l'on ne voioit pas à quelle fin pouvoient servir ces pots de terre. Mais quand on vit les galères pleines de serpens , les soldats & les rameurs , occupés uniquement à s'en préserver , ne songèrent plus à l'ennemi. Cependant la galère du Roi fut attaquée vivement , peu s'en falut qu'elle ne fût prise , & le Roi eut bien de la peine à se sauver. Annibal fit remporter aussi à Prusias

D'autres victoires sur terre. Un jour que ce Prince n'osoit pas donner un combat, parce que les victimes n'annonçoient rien de bon : *Quoi*, dit-il, *a vous comptez plus sur le foie d'une bête que sur le conseil d'Annibal*? Pour ne point tomber entre les mains des Romains qui firent demander à Prusias de le leur livrer, il fut obligé de se donner la mort à lui-même en avalant du poison.

J'ai remarqué ci-devant que Rome, entre plusieurs autres articles, avoit statué que Sparte seroit jointe à la Ligue des Achéens. Quand les Ambassadeurs furent revenus, & qu'ils eurent rendu compte de ce que le Sénat leur avoit répondu, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, & mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avoit abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargés. Qu'ils avoient déclaré aux Ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas. Que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires souhai-toient fort cette union, qui ne pouvoit

AN. M. 3812.

AV. J. C. 182.

Polyb. in Legat. cap. 53.

a An tu, inquit, vituli- longo experimento testatam  
næ carunculæ, quàm Im- gloriam suam postponi, æ-  
peratoris veteri mavis crede- quo animo non tulit. Va-  
re?... Unius hostiæ jecinori ler. Max. lib. 3. cap. 7.



être que d'une grande utilité à la Ligue Achéenne, vû que les anciens Bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingratitude & l'impiété, n'y feroient point compris, mais feroient chassés de la ville, & d'autres citoyens substitués à leur place. Diophane & quelques autres particuliers prirent la défense des Bannis. Mais, malgré leur opposition, le Conseil décida que Sparte seroit reçue dans la Ligue : & en effet elle y fut reçue. A l'égard des anciens Bannis, on ne fit grace qu'à ceux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la République des Achéens.

Quand l'affaire fut finie, on envoya des Ambassadeurs à Rome au nom de toutes les parties intéressées. Le Sénat, après avoir entendu ceux de Sparte & ceux des Bannis, ne dit rien aux Ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour ceux qui étoient nouvellement exilés, on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après, Bippe, député des Achéens, étant arrivé à Rome, fut introduit dans le Sénat, & y rapporta de quelle manière les Messéniens avoient été rétablis dans leur premier état : & non-seulement on ne désaprouva rien de ce qu'il avoit dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiés.

Les exilés de Lacédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponnèse, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçues pour eux de la part du Sénat, & par lesquelles on les exhortoit à rétablir les exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendroit à délibérer sur ces lettres, que les Ambassadeurs des Achéens fussent de retour de Rome. Bippe en arriva peu de jours après, & rapporta que, quand le Sénat avoit écrit en faveur des exilés, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugèrent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

Hyperbate aiant été choisi Général des Achéens, mit de nouveau en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été chassés de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que, sur cela, l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté. » Quand les  
 » Romains, dit-il, écoutent favorablement  
 » les plaintes & les demandes des mal-  
 » heureux qui leur paroissent justes & rai-  
 » sonnables, ils font en cela ce qui leur  
 » convient de faire. Mais, lorsqu'on leur  
 » représente, qu'entre les graces qu'on  
 » veut obtenir d'eux, les unes passent leur  
 » pouvoir, que les autres feroient deshon-

AN. M. 3825.  
 AV. J. C. 181.  
 Polyb. in Le-  
 gat. cap. 54.

AN. M. 3824.  
 AV. J. C. 180.  
 Polyb. in Le-  
 gat. cap. 52.

„neur & un tort considérable à leurs al-  
„liés, ce n'est pas leur coutume de s'opi-  
„niâtrer, & de forcer ces alliés à leur  
„obéir. C'est aujourd'hui le cas où nous  
„sommes. Faisons connoître aux Romains  
„que nous ne pouvons exécuter leurs or-  
„dres sans violer nos sermens, sans aller  
„contre les loix sur lesquelles notre Ligue  
„est établie, ils se relâcheront sans doute,  
„& conviendront que c'est avec raison  
„que nous nous défendons de nous sou-  
„mettre à ce qu'ils nous ordonnent. “  
Hyperbate & Callicrate furent d'un avis  
contraire. Selon eux il falloit obéir, & il  
n'y avoit ni loi, ni sermens, ni traité, qu'on  
ne dût sacrifier à la volonté des Romains.  
Dans ce partage de sentimens, il fut ré-  
solu qu'on députeroit au Sénat pour lui  
représenter les raisons que Lycortas avoit  
exposées dans le Conseil. Les Ambassadeurs  
furent Callicrate, Lyfiade, & Aratus. On  
leur donna des instructions conformes à  
ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambassadeurs furent arrivés  
à Rome, Callicrate introduit dans le Sé-  
nat fit tout le contraire de ce qui lui avoit  
été ordonné. Non-seulement il eut l'au-  
dace de blâmer ceux qui ne pensoient pas  
comme lui, mais il se donna encore la li-  
berté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit  
faire. „ Si les Grecs, dit-il en s'adressant  
„aux Sénateurs, ne vous obéissent pas, si



« l'on n'a égard chez eux ni aux lettres, ni  
« aux ordres que vous leur envoyiez, c'est  
« à vous seuls que vous devez vous en  
« prendre. Dans toutes les Républiques il  
« y a maintenant deux partis, dont l'un  
« soutient que l'on doit se soumettre à ce  
« que vous ordonnez, & que les loix, les  
« traités, tout en un mot doit plier sous  
« votre bon plaisir : l'autre prétend que  
« les loix, les traités, les sermens doivent  
« l'emporter sur votre volonté, & ne cesse  
« d'exhorter le peuple à s'y tenir inviola-  
« blement attaché. De ces deux partis, le  
« dernier est le plus du goût des Achéens,  
« & a plus de pouvoir parmi la multitude.  
« Qu'arrive-t-il delà ? Que ceux qui se ran-  
« gent de votre côté sont en horreur chez le  
« peuple, & que ceux qui vous résistent sont  
« honorés & applaudis. Au lieu que pour  
« peu que le Sénat voulût bien se déclarer  
« pour ceux qui prennent à cœur ses in-  
« térêts, bientôt tous les Chefs des Répu-  
« bliques seroient pour les Romains, & le  
« peuple intimidé ne tarderoit pas à suivre  
« leur exemple. Mais si vous paroissez in-  
« différens sur ce point, attendez - vous  
« que tous ces Chefs prendront le parti  
« de se déclarer contre vous, comme une  
« voie sûre de se faire considérer par le  
« peuple. Aussi voions-nous des gens qui,  
« n'ayant pour tout mérite qu'une oppo-  
« sition invincible à vos ordres, & un pré-

» tendu zèle pour la défense & la conser-  
» vation des loix de leur patrie, font par-  
» venus aux plus éminentes dignités de  
» leur République. Si vous ne vous em-  
» barrassez pas beaucoup que les Grecs  
» vous soient soumis, vous ne pouvez pas  
» vous y mieux prendre que vous le fai-  
» tes. Mais si vous voulez qu'ils exécutent  
» vos ordres, & qu'ils reçoivent vos let-  
» tres avec respect, songez-y sérieusement.  
» Sans cela, je puis vous assurer que vous  
» les trouverez toujours rebelles. Jugez-  
» en par la conduite qu'ils gardent actuel-  
» lement à votre égard. Depuis combien  
» de tems leur avez-vous écrit de rappeler  
» les exilés de Lacédémone ? Cependant,  
» loin de les rappeler, ils ont donné un  
» Décret tout contraire, & se sont engagés  
» par serment à ne jamais les rétablir. C'est  
» pour vous une leçon, qui doit vous mon-  
» trer quelles précautions vous avez à  
» prendre pour l'avenir. «

Après ce discours, Callicrate se retira.  
Les Exilés rentrèrent après lui, expliquè-  
rent leur affaire en peu de mots, & de  
façon à émouvoir la compassion de leurs  
auditeurs, & prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts  
de Rome que l'étoit celui de Callicrate,  
ne pouvoit qu'être fort agréable au Sénat.  
C'est ainsi que les Grecs commencèrent à  
aller de leur propre gré au-devant de la

servitude, qu'ils prostituèrent eux-mêmes leur liberté, dont leurs ancêtres avoient été si jaloux, & qu'ils firent à l'égard des Romains des soumissions qu'on avoit constamment refusées au *Grand Roi* des Perses. Quelques flatteurs & quelques traîtres ambitieux, occupés de leurs propres intérêts, vendirent & sacrifièrent pour toujours l'indépendance & la gloire de la Grèce, découvrirent le foible de l'intérieur des Républiques, suggérèrent les moyens de les affoiblir & de les abbattre, & fournirent eux-mêmes les chaînes pour les mettre aux fers.

En conséquence de ce discours, on n'eut pas de peine à conclure qu'il faloit augmenter le crédit & le pouvoir de ceux qui prenoient en main la défense de l'autorité Romaine, & abaisser ceux qui osoient la contredire. Polybe observe que ce fut alors pour la première fois qu'on prit à Rome le funeste parti d'humilier & de décréditer ceux qui, chacun dans leur patrie, pensoient le mieux, & de combler de biens & d'honneurs ceux qui justement ou sans raison tenoient pour la puissance Romaine : parti qui, peu de tems après, multiplia les flatteurs dans toutes les Républiques, & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la liberté. Ce fut depuis une maxime constante de la politique Romaine, d'accabler par toutes sortes de



voies quiconque osoit s'opposer à leurs projets ambitieux. Et cette seule maxime peut nous servir de clé pour entrer dans l'intérieur du gouvernement de cette République, pour nous en découvrir les ressorts secrets, & pour nous faire connoître ce que nous devons penser d'une prétendue équité & modération qu'ils font quelquefois paroître, mais qui ne se soutient pas longtems, & dont on ne peut bien juger que par les suites.

Au reste, le Sénat ne se contenta pas, pour rétablir les Exilés, d'écrire aux Achéens : il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme voulant soulever tous les peuples contre les Achéens. Et, dans la réponse qu'il fit aux Ambassadeurs, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il seroit à souhaiter, dit le Sénat, que tous les Magistrats dans chaque ville ressemblassent.

Avec cette réponse, ce Député revint triomphant, sans considérer qu'il étoit la cause des malheurs qui alloient fondre sur toute la Grèce, & en particulier sur l'Achaïe. Car, jusqu'à lui, on voioit une sorte d'égalité entre les Achéens & les Romains, agréée par ceux-ci en reconnaissance des services considérables que les Achéens leur avoient rendus, & de leur fidélité inviolable dans des tems très-difficiles, comme

dans les guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette Ligue se distinguoit alors d'une manière particulière par son crédit, ses forces, son zèle pour la liberté, & surtout par le mérite & la réputation de ses Chefs. Mais la trahison de Callicrate (car on peut bien l'appeller ainsi) lui porta une atteinte mortelle. Les Romains, dit Polybe, nobles dans leurs sentimens, & pleins d'humanité, sont sensibles aux plaintes des malheureux, & se font un devoir de soulager ceux qui ont recours à leur protection : c'est ce qui les dispoisoit à favoriser la cause des Bannis de Lacédémone. Mais si quelqu'un, de la fidélité duquel ils sont sûrs, les avertit des inconvéniens où ils tomberoient en accordant certaines grâces, ils reviennent bientôt à eux pour l'ordinaire, & réforment autant qu'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Ici, au contraire, Callicrate ne cherche qu'à les flater. Il avoit été envoyé à Rome pour plaider la cause des Achéens, & par une prévarication criminelle & sans exemple, il parle uniquement contr'eux, devient l'avocat de leurs ennemis, par lesquels il s'étoit laissé corrompre. De retour en Achaïe, il fut si bien y répandre la terreur du nom Romain, & intimida tellement le peuple, qu'il se fit choisir pour Capitaine-Général, Il n'eut pas plutôt cette dignité, qu'il ré-

tablit dans leur patrie les Exilés de Lacédémone & de Messène.

Polybe loue fort ici l'humanité des Romains, leur sensibilité aux plaintes des malheureux, & leur promptitude à réparer les injustices qu'ils ont pu commettre quand on les leur fait connoître. Je ne fais s'il n'y a pas beaucoup à rabattre de ces louanges qu'il leur donne. Il faut se souvenir qu'il écrit à Rome sous les yeux des Romains, & après que la Grèce est réduite en servitude. On ne doit pas attendre d'un Historien dépendant & soumis, une véracité telle qu'il auroit pu l'avoir dans un Etat & dans des tems libres: & l'on ne doit pas aussi se prêter avec une crédulité aveugle à tout ce qu'il avance de cette sorte: les faits parlent plus clairement que lui. Les Romains ne se pressoient pas de faire eux-mêmes l'injustice, quand ils pouvoient employer pour cela un ministère étranger, qui leur procuroit le même avantage, & servoit de voile à leur injuste politique.

AN. M. 3822.  
 AV. J. C. 182.  
*Polyb. in Legat. cap. 52.*  
 63-55-52.  
 Eumène cependant étoit en guerre contre Pharnace Roi du Pont. Celui-ci se rendit maître de Sinope, ville du Pont très-forte, dont ses successeurs demeurèrent toujours en possession après lui. Plusieurs villes en portèrent leurs plaintes à Rome. Ariarathe roi de Cappadoce y envoya aussi ses Ambassadeurs: il étoit uni d'intérêts



avec Eumène. Le peuple Romain employa à diverses reprises sa médiation & son autorité, pour faire cesser entr'eux les sujets de guerre : mais Pharnace agissoit de mauvaise foi, & manquoit à toutes les paroles qu'il donnoit. Malgré la foi des Traités il mit ses armées en campagne. Les Rois alliés y opposèrent les leurs. Il y eut quelques entreprises de part & d'autre. Quelques années s'étant ainsi écoulées, le Traité de paix fut enfin conclu.

AN. M. 324.

AV. J. C. 180.

Jamais les Ambassades ne furent plus fréquentes que dans le tems dont nous parlons. On ne voioit de toutes parts qu'Ambassadeurs, soit des provinces à Rome, soit de Rome aux provinces, soit des alliés & des peuples entr'eux. Les Achéens envoierent en cette qualité vers Ptolémée Epiphane roi d'Egypte Lycortas, Polybe son fils, & le jeune Aratus, pour le remercier des présens qu'il avoit déjà faits à leur République, & des offres nouvelles qu'il y avoit ajoutées. Mais cette Ambassade ne sortit pas de l'Achaïe, parce que, lorsqu'elle se dispoisoit à partir, on apprit la mort de Ptolémée.

Polyb. in Le-

gat. cap. 57.

Ce Prince, après avoir soumis les rebelles au dedans de son royaume comme je l'ai marqué auparavant, conçut le dessein d'attaquer Séleucus roi de Syrie. Lorsqu'il commençoit à se former un plan de cette guerre, un de ses principaux Officiers lui

AN. M. 324.

AV. J. C. 180.

Hieron.

in Dan.

demanda où il prendroit de l'argent pour l'exécuter. Il répondit, que ses amis étoient son argent. Les principaux de sa Cour conclurent de cette réponse, que, regardant leur bourse comme le seul fonds qu'il avoit pour cette guerre, ils alloient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur, auquel ils étoient plus sensibles qu'à leur devoir, ils firent empoisonner le Roi, & terminèrent en même tems son projet & sa vie, après qu'il eut régné vingt-quatre ans, & vécu vingt-neuf. Ptolémée Philométor son fils, âgé de six ans, lui succéda. Cléopâtre sa mère fut déclarée Régente.

## ARTICLE SECOND.

CET ARTICLE second renferme l'espace de vingt années, depuis l'an du Monde 3821 jusqu'à 3840. Dans cet espace sont comprises :

Les vingt premières années du règne de Ptolémée Philométor en Egypte, qui en régna en tout trente-quatre.

Les cinq dernières de Philippe, qui régna en Macédoine pendant quarante ans, & qui eut pour successeur Persée qui en régna onze.

Les huit ou neuf dernières années du règne de Séleucus Philopator en Syrie, & les onze du règne d'Antiochus Epiphane qui lui succéda, & qui exerça d'horribles cruautés contre les Juifs.

On réserve les onze années du règne de Persée en Macédoine pour le Livre suivant, quoiqu'elles concourent avec une partie de l'histoire rapportée dans cet Article.

## §. I.

*Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius son fils qui y étoit, est renvoyé vers son père avec des Ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frère Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoyer de l'un & de l'autre. Philippe, sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnoît quelque tems après son innocence, & le crime de Persée. Dans le tems qu'il songeoit à punir celui-ci, il meurt. Persée lui succède.*

DEPUIS que le bruit s'étoit répandu chez les peuples voisins de la Macédoine, que ceux qui alloient à Rome se plaindre de Philippe y étoient écoutés, & que plusieurs s'étoient bien trouvés de l'avoir fait, grand nombre de villes, & même de particuliers, y portèrent leurs plaintes contre un Prince dont le voisinage leur étoit fort à charge à tous, dans l'espérance ou d'être effectivement soulagés des torts qu'ils prétendoient avoir reçus, ou du moins de

AN. M. 382.  
AV. J.C. 183.  
Liv. lib. 39.  
n. 46. 47.



s'en consoler en quelque sorte par la liberté qu'ils auroient de les déplorer. Le Roi Eumène entr'autres, à qui, par l'ordre des Commissaires Romains & du Sénat, les places de Thrace devoient être remises, envoya des Ambassadeurs, à la tête desquels étoit son frère Athénée, pour donner avis au Sénat que Philippe ne retireroit point ses garnisons de la Thrace comme il avoit promis de le faire, & pour se plaindre de ce qu'il avoit envoyé du secours en Bithynie à Prusias qui faisoit la guerre à Eumène.

Démétrius, fils de Philippe roi de Macédoine, étoit actuellement à Rome, où nous avons vu que son père l'avoit envoyé pour veiller à ses intérêts. C'étoit à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accusation formés contre son père. Le Sénat jugeant bien que ce seroit un grand embarras pour un jeune Prince qui n'étoit point accoutumé à parler en public, pour lui épargner cette peine lui fit demander si le Roi son père ne lui avoit point donné quelques mémoires, & se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe s'y justifioit le mieux qu'il lui étoit possible sur la plupart des faits qu'on lui objectoit; mais il faisoit sentir sur-tout combien il étoit mécontent des Décrets portés à son sujet par les Commissaires que Rome avoit nommés, & de

la manière dont il avoit été traité. Le Sénat comprit aisément où tout cela tenoit ; & comme le jeune Prince tâchoit d'excuser certaines choses , & pour d'autres affuroit que tout se feroit selon le bon plaisir de Rome , le Sénat lui répondit , que Philippe son père n'avoit pu rien faire de plus sage , ni qui fût plus agréable au Sénat , que d'envoier Démétrius son fils à Rome pour faire son apologie. Que par rapport au passé , le Sénat pouvoit dissimuler , oublier , & souffrir beaucoup de choses : que pour l'avenir , il se fioit aux paroles que donnoit Démétrius. Que quoiqu'il fût prêt de quitter Rome pour retourner en Macédoine , il y laissoit pour otage de ses dispositions son bon cœur , & son attachement pour Rome , qu'il sauroit conserver inviolablement sans donner jamais d'atteinte au respect qu'il devoit à son père. Que par considération pour lui , on enverroit des Ambassadeurs en Macédoine , pour rectifier sans bruit & sans éclat ce qui jusques-là auroit pu être fait contre les règles. Qu'au reste le Sénat étoit bien aise que Philippe sentît qu'il étoit redevable à son fils Démétrius de la manière dont le peuple Romain agissoit à son égard. Ces marques de considération , que le Sénat lui donnoit pour relever son crédit auprès de son père , ne

servirent qu'à exciter contre lui l'envie , & causèrent dans la suite sa perte.

*Iiv. lib. 39.  
n. 51.*

Le retour de Démétrius en Macédoine , & l'arrivée des Ambassadeurs , y produisirent différens effets selon la différente disposition des esprits. Le peuple , qui craignoit extrêmement les suites de la rupture avec les Romains & de la guerre qui se préparoit , voioit d'un bon œil Démétrius , dans l'espérance qu'il seroit le conciliateur & l'auteur de la paix. D'ailleurs il le regardoit comme celui qui devoit monter sur le trône après la mort de son père. Car , quoique pour l'âge il fût le cadet , il avoit cet avantage sur son frère d'être né d'une mère qui étoit femme légitime de Philippe , au lieu que Persée étoit né d'une concubine , & passoit même pour avoir été supposé. On ne doutoit point non plus que les Romains ne dussent placer Démétrius sur le trône de son père , Persée n'ayant aucun crédit auprès d'eux. C'étoient-là les bruits communs.

Aussi d'un côté , Persée avoit-il beaucoup d'inquiétude , craignant que l'avantage de l'âge ne fût pour lui un foible titre , son frère lui étant supérieur dans tout le reste : & de l'autre , Philippe jugeant bien qu'il ne seroit pas maître de disposer du trône à son gré , regardoit d'un œil jaloux & redoutoit le trop grand crédit de son jeune fils. Il voioit aussi avec



peine se former de son vivant même & sous ses yeux comme une seconde Cour, par l'affluence & le concours des Macédoniens chez Démétrius. Le jeune Prince lui-même n'étoit point assez attentif à prévenir ou à guérir l'indisposition des esprits. Au lieu de tâcher d'amortir l'envie par des manières douces, modestes, complaisantes, il ne faisoit que l'aigrir & l'irriter, par un certain air de fierté qu'il avoit rapporté de Rome, faisant valoir les marques de distinction qu'il y avoit reçues, & ne dissimulant point que le Sénat lui avoit accordé plusieurs choses qu'il avoit auparavant refusées à son père.

Le mécontentement de Philippe augmenta encore beaucoup à l'arrivée des nouveaux Ambassadeurs, auxquels son fils faisoit plus régulièrement sa cour qu'à lui-même, lorsqu'il se vit obligé d'abandonner la Thrace, d'en tirer ses garnisons, & de faire d'autres choses conformément aux Décrets des premiers Commissaires, ou sur les nouveaux ordres qui lui étoient venus de Rome : ordres & Décrets qu'il n'exécutoit que malgré lui, & frémissant en lui-même de colère ; mais qu'il exécutoit pour ne pas s'attirer sur les bras une guerre à laquelle il ne s'étoit pas encore assez préparé. Pour ôter même tout soupçon qu'il y songeât, il porta ses armes jusques dans le milieu de la Thrace con-

tre des peuples auxquels les Romains ne prenoient aucun intérêt.

*Liv. lib. 40.  
n. 3-5.*

Mais ses dispositions n'étoient pas inconnues à Rome. Marcius, un des Commissaires qui avoit signifié à Philippe les ordres du Sénat, écrivit que tous les discours & toutes les démarches du Roi annonçoient une guerre prochaine. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, il en fit sortir tous les habitans avec leurs

*Dans l'E-mathie, appelée autrefois la Péonie.*

familles, les transplanta dans la partie de la Macédoine la plus septentrionale, & mit à leur place des Thraces & d'autres peuples barbares, sur lesquels il croioit pouvoir compter davantage. Ce changement excita un murmure général dans toute la Macédoine, & toutes les provinces retentissoient des cris & des plaintes de ces pauvres malheureux qu'on arrachoit de leurs maisons & de leur pays natal, pour les confiner dans des terres & dans des demeures inconnues. On n'entendoit de tous côtés que malédictions & qu'exécra-tions contre le Prince qui causoit tous ces mouvemens.

Loin d'en être touché, il n'en devint que plus féroce. Tout lui étoit suspect, & lui faisoit ombrage. Il avoit fait mourir un grand nombre de personnes qu'il soupçonnoit d'être attachées aux Romains. Il crut ne pouvoir mettre sa vie en sûreté, qu'en s'assurant de leurs enfans, & il prit

le parti de les enfermer sous bonne garde , dans le dessein de les faire périr les uns après les autres. Rien n'étoit plus horrible en soi qu'une telle cruauté , mais le désastre d'une famille des plus puissantes & des plus illustres de la Thessalie la rendit encore plus criante.

Il avoit fait mourir plusieurs années auparavant Hérodiqne un des principaux de ce pays , & quelque tems après ses deux gendres. Ses deux filles , nommées Théoxène & Archo , étoient demeurées veuves , aiant chacune un fils encore enfant. Théoxène , recherchée par tout ce qu'il y avoit de plus puissant dans la Thessalie , préféra la viduité au mariage : Archo épousa un Seigneur du pays des Enianes , nommé Poris , dont elle eut plusieurs enfans , qu'elle laissa dans un bas âge , aiant été enlevée par une mort prématurée. Théoxène , pour être en état de faire élever sous ses yeux les enfans de sa sœur , épousa Poris , & elle prit de ses enfans le même soin que de son propre fils , comme si elle eût été leur mère. Quand elle eut connoissance du cruel Edit , par lequel Philippe ordonnoit d'enfermer les enfans de ceux qui avoient été tués , prévoyant bien qu'ils alloient être livrés à la brutalité du Roi & de ses satellites , elle prit une étrange résolution , & déclara qu'elle égorgeroit de ses propres mains tous ses

AN. M. 382.

AV. J. C. 182.



enfans plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris , qui eut horreur d'une telle proposition , lui dit , pour l'en détourner , qu'il feroit passer tous ses enfans à Athènes chez des amis affidés , & qu'il les y conduiroit lui-même. Ils partent donc de Theſſalonique pour se rendre à la ville des Enianes , & pour se trouver à une fête solennelle qui s'y célébroit tous les ans en l'honneur d'Enée leur fondateur. Tout le jour s'étant passé en festins & réjouissances , sur le minuit , lorsque tout le monde étoit endormi , ils s'embarquent sur une galère que Poris avoit fait préparer , comme pour retourner à Theſſalonique , mais en effet dans le dessein de passer en Eubée. Malheureusement un vent contraire les aiant empêchés d'avancer quelques efforts qu'ils fissent , les repoussa vers la côte. A la pointe du jour les Officiers du Roi , à qui la garde du port étoit confiée , les aiant aperçus , envoièrent aussitôt une chaloupe armée , avec ordre , sous de grandes menaces , de ne point revenir sans la galère. A mesure qu'elle approchoit , Poris tantôt exhortoit vivement la chiourme de faire effort pour avancer , tantôt levoit les mains au ciel & prioit les dieux de venir à leur secours. Théoxène cependant , revenant à son premier dessein , & présentant à ses enfans le poison qu'elle avoit préparé & des poignards

qu'elle avoit apportés avec elle : » La mort  
 » seule , leur dit-elle , peut vous délivrer.  
 » Voilà de quoi vous la procurer. Déro-  
 » bez-vous à la brutalité du Roi par la  
 » voie qui vous plaira le plus. Allons , mes  
 » enfans , vous qui êtes plus grands , pre-  
 » nez ces poignards : ou , si vous aimez  
 » mieux une mort plus lente , avalez ce  
 » poison. “ Les ennemis étoient tout près ,  
 la mère les pressoit. Ils obéirent ; & tous ,  
 ou aiant pris du poison , ou s'étant enfon-  
 cé le poignard dans le sein , furent jettés  
 dans la mer. Théoxène , aiant embrassé  
 son mari , s'y précipita aussi avec lui. Les  
 Officiers se saisirent de la galère , mais la  
 trouvèrent vuide.

L'atrocité de ce tragique événement al-  
 luma encore de nouveau & augmenta infi-  
 niment la haine contre Philippe. On le  
 détestoit publiquement comme un tyran  
 cruel , & l'on faisoit par-tout , contre lui  
 & contre ses enfans , d'horribles impré-  
 cations ; qui eurent bientôt leur effet , dit  
 Tite-Live , les dieux l'ayant livré à une fu-  
 reur aveugle qui le porta à sévir contre  
 son propre sang.

*Liv. lib. 49  
 n. 5-16.*

Persee voioit avec une peine & une dou-  
 leur infinie que la considération de son  
 frère Démétrius dans la Macédoine , & son  
 crédit chez les Romains , augmentoient  
 de jour en jour. N'ayant plus d'espérance  
 de parvenir au trône que par le crime , il

y mit toute sa ressource. Il commença par sonder la disposition de ceux qui étoient les plus puissans auprès du Roi, en leur tenant des discours encore obscurs & ambigus. Quelques-uns d'abord parurent ne point entrer dans ses vûes, & rejeter ses propositions, parce qu'ils croioient avoir plus à espérer de la part de Démétrius. Ensuite, comme on voioit croître sensiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Persée travailloit à allumer de jour en jour, & à laquelle au contraire Démétrius s'opposoit de toutes ses forces, ils changèrent de sentimens. Jugant bien que ce dernier, que sa jeunesse & son peu d'expérience rendoient peu précautionné contre les artifices de son frère, y succomberoit à la fin, ils crurent devoir se prêter à un événement qui arriveroit toujours indépendamment d'eux, & embrasser dès-lors le parti du plus fort. C'est ce qu'ils firent, & ils se livrèrent totalement à Persée.

Aiant remis à d'autres tems l'exécution des desseins plus éloignés, ils convinrent pour le présent qu'il falloit employer tous leurs efforts pour animer le Roi contre les Romains, & pour lui inspirer des pensées de guerre, à quoi il étoit déjà fort porté de lui-même. En même tems, pour rendre Démétrius plus suspect de jour en jour, ils affectoient de faire tomber souvent la



conversation en présence du Roi sur les Romains , témoignant du mépris les uns pour leurs loix & leurs coutumes , les autres pour leurs exploits , plusieurs pour la ville de Rome destituée d'ornemens & de bâtimens magnifiques , quelques-uns même pour ceux des Romains qui étoient les plus estimés , les passant tous en revue. Démétrius , qui ne pressentoit pas où tendoient tous ces discours , ne manquoit pas de prendre feu par zèle pour les Romains , & par l'envie de contredire son frère. Par là , sans y faire réflexion , il se rendoit suspect & odieux au Roi , & ouvroit la voie aux accusations & aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Aussi son père ne lui communiquoit rien des desseins qu'il rouloit jour & nuit dans sa tête contre Rome , & ne s'en ouvroit qu'à Persee.

Des Ambassadeurs , qu'il avoit envoiés chez les Bastarnes pour leur demander du secours , revinrent dans le tems dont nous parlons. Ils avoient amené avec eux des jeunes gens de qualité , & quelques Princes même du sang , dont l'un promettoit sa sœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puissante relevoit beaucoup le courage du Roi. Persee , profitant de cette occasion : » De quel usage , dit-il , tout cela » nous peut-il être ? Il n'y a pas tant à es- » pérer pour nous des secours étrangers ,

» qu'à craindre de la part du dedans. Nous  
 » avons dans notre sein , je ne veux pas  
 » dire un traître , mais au moins un espion.  
 » Les Romains , depuis qu'il a été en otage  
 » chez eux , nous ont rendu son corps ,  
 » mais il leur a laissé son cœur. Presque  
 » tous les Macédoniens tournent déjà les  
 » yeux sur lui , & ne comptent point avoir  
 » d'autre Roi que celui qu'il plaira aux  
 » Romains de leur donner. « On aigrif-  
 soit par ces discours l'esprit du vieillard ,  
 qui étoit déjà par lui-même fort mal dis-  
 posé contre Démétrius.

Il se fit alors une revûe de l'armée dans  
 une fête qui se célébroit tous les ans avec  
 une pompe religieuse , dont voici les céré-  
 monies. On \* divise , dit Tite-Live , une  
 chienne en deux parts , la coupant en  
 long par le milieu du corps ; & l'on en  
 met une moitié sur chacun des bords du  
 chemin. On fait passer les troupes armées  
 à travers les deux parties de la victime  
 ainsi divisée. A la tête de cette marche on  
 porte les armes éclatantes de tous les Rois  
 de Macédoine , en remontant jusqu'à leur  
 origine la plus reculée. Le Roi paroît en-  
 suite avec les Princes ses enfans. Ils sont  
 suivis de toute la maison du Roi , & de

\* On trouve dans l'Ecri- | tans passent à travers les  
 ture sainte une pareille cé- | parties de la victime divisée  
 rémonie , où , pour conclure | en deux. Jerem. 34. 18.  
 un Traité , les deux contrac-

toutes les compagnies des Gardes. La marche est fermée par la foule des Macédo niens. Dans l'occasion dont il s'agit , les deux Princes marchaient aux deux côtés du Roi : Persée âgé déjà de trente ans , & Démétrius qui avoit cinq années moins : l'un dans la force , & l'autre dans la fleur de la jeunesse ; famille capable de rendre un père heureux , s'il avoit eu l'esprit sain & raisonnable.

La coutume étoit , lorsqu'on avoit achevé les sacrifices qui accompagnoient cette cérémonie , de donner une espèce de tournoi , & de diviser l'armée en deux corps , qui en venoient aux mains armés simplement de fleurés , & représentoient l'image d'un combat. Les deux jeunes Princes commandoient ces deux corps. Ce ne fut pas une simple représentation de combat. Avec leurs armes simulées , ils se battirent aussi vivement que s'il s'étoit agi du trône : il y eut plusieurs blessures de part & d'autre , & pour en faire une juste bataille il n'y manqua que le fer. Le corps commandé par Démétrius fut beaucoup supérieur. Persée souffrit cet avantage impatiemment. Ses amis au contraire s'en réjouirent , jugeant que ce seroit une occasion favorable & toute naturelle d'intenter une accusation contre son frère.

Les deux Princes donnèrent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avoient



été de leur parti. Persée, que son frère avoit invité à son festin, refusa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, & l'on but à proportion. Pendant le repas, il fut beaucoup parlé du combat, & l'on mêla dans le discours beaucoup de plaisanteries, quelquefois très-piquantes contre ceux du parti contraire, sans même épargner les Chefs. Persée avoit envoyé un espion pour observer ce qui se diroit au repas de son frère. Quatre jeunes gens qui étoient sortis par hazard de la salle, l'ayant decouvert, le maltraitèrent fort. Démétrius, qui ne savoit rien de ce qui venoit de se passer, dit à la compagnie ;  
» Que n'allons-nous achever notre fête  
» chez mon frère, pour adoucir sa peine,  
» s'il lui en reste encore, par une sur-  
» prise agréable, qui lui montrera que  
» nous agissons simplement, & que nous  
» n'avons rien sur le cœur contre lui ? «  
Tous crièrent qu'il falloit y aller, excepté ceux qui craignoient qu'on ne se vengeât du mauvais traitement fait à l'espion. Mais Démétrius les y entraînant aussi, ils cachèrent des épées sous leurs habits, pour se défendre en cas de besoin. Quand la discorde régne dans des familles, rien n'y peut demeurer secret. Un homme prenant les devants, alla trouver Persée, & l'avertit que Démétrius amenoit avec sa troupe quatre jeunes gens bien armés. Il

pouvoit facilement en deviner la cause , car il savoit que c'étoient eux qui avoient maltraité son espion. Mais , pour rendre la chose plus criminelle , il fait fermer sa porte , & par une fenêtre de l'appartement supérieur qui donnoit sur la rue , il fait défense d'ouvrir à ces gens qui venoient à main armée pour l'assassiner. Démétrius , qui étoit en pointe de vin , après s'être plaint d'un ton haut & fâché de ce qu'on lui refusoit ainsi l'entrée , retourne chez lui , & se remet à table n'ayant rien sçu encore de ce qui touchoit l'espion de Persée.

Le lendemain dès que Persée put approcher de son père , il entra dans sa chambre le visage tout troublé , & demeura quelque tems en sa présence , mais un peu éloigné , sans ouvrir la bouche. Philippe allarimé lui demandant avec empressement quel étoit donc le sujet du chagrin qu'il faisoit paroître : „ C'est le plus grand bonheur „ du monde, lui répondit-il, de ce que vous „ me voiez encore en vie. Ce n'est plus „ par des embuches secretes que mon „ frère m'attaque. Il est venu de nuit avec „ des gens armés à ma maison pour m'assassiner. Je ne me suis sauvé de sa fureur „ qu'en faisant fermer mes portes , & en „ mettant un mur entre lui & moi. “ Voiant son père frappé d'étonnement & de crainte : „ Si vous daignez nous prêter l'o-

» reille , je vous mettrai en état de con-  
» noître évidemment ce qui en est. « Phi-  
lippe répondit qu'il ne refusoit pas de l'é-  
couter , & sur le champ il fit appeller Dé-  
métريus. En même tems il fit venir Lysim-  
maque & Onomaste pour s'aider de leur  
conseil. C'étoient deux hommes fort âgés ,  
& de ses plus anciens amis , qui n'avoient  
pris aucun parti dans la dispute des deux  
frères , & qui ne paroissent que très-  
rarement à la Cour. En attendant qu'ils  
fussent venus , Philippe fit quelques tours  
dans sa chambre , seul , & roulant dans  
son esprit diverses pensées , pendant que  
son fils se tenoit à l'écart. Quand on lui  
eut annoncé leur arrivée , il se retira dans  
un appartement plus reculé avec ces deux  
amis , & autant de Gardes du corps , &  
permit à ses fils de faire entrer avec eux  
chacun trois personnes sans armes. Là ,  
s'étant assis , il tint ce discours.

✓ » Me voici , père infortuné , contraint  
» de me rendre Juge entre deux fils , l'un  
» accusateur , l'autre accusé de parricide ;  
» réduit à la triste nécessité de trouver en  
» eux ou un criminel , ou un calomnia-  
» teur. Il y a longtemps à la vérité que cer-  
» tains discours que j'entendois , certaines  
» manières que je voiois entre vous peu  
» convenables à des frères , me faisoient  
» craindre cet orage. Mais je me flatois de  
» tems en tems que vos mécontentemens



„ pourroient s'adoucir , & vos soupçons  
„ se dissiper. Je faisois réflexion que sou-  
„ vent des Princes & des Rois ennemis ,  
„ mettant bas les armes , avoient fait en-  
„ semble alliance & amitié ; & que des  
„ particuliers avoient mis fin à leurs dif-  
„ férens. J'espérois qu'un jour vous vous  
„ souviendriez du nom de frères qui vous  
„ unit , de ces heureuses années de l'en-  
„ fance où vous avez vécu ensemble dans  
„ une grande simplicité & une grande  
„ union , enfin des avis d'un père si sou-  
„ vent réitérés , que je crains bien , hélas !  
„ d'avoir donnés vainement à des enfans  
„ sourds & indociles à ma voix. Combien  
„ de fois , après vous avoir rapporté des  
„ exemples de discordes entre frères ,  
„ vous en ai-je représenté les funestes sui-  
„ tes , en vous montrant que par là ils  
„ s'étoient ruinés sans retour , eux , leurs  
„ enfans , leurs maisons , & leurs roiau-  
„ mes ? Je vous propoisois d'un autre côté  
„ de meilleurs exemples. L'étroite union  
„ entre les deux Rois de Lacédémone , si  
„ salutaire pendant plusieurs siècles à eux  
„ & à leur patrie , au lieu que la division  
„ & l'intérêt particulier y ont changé la  
„ roiauté en tyrannie , & causé la ruine  
„ de Sparte. Par quelle autre voie , que  
„ par la concorde fraternelle , les deux  
„ frères Eumène & Attale , après des com-  
„ mencemens si foibles , & qui faisoient

„ presque honte à la dignité roiale , font-  
„ ils parvenus à une puissance qui égale la  
„ mienne , celle d'Antiochus , & de tous  
„ les Princes que nous connoissons ? Je ne  
„ me suis pas même fait une peine de vous  
„ citer des exemples des Romains , que je  
„ connois par moi-même , ou dont j'avois  
„ entendu parler , les deux frères Titus &  
„ Lucius Quintius , qui ont fait la guerre  
„ contre moi : les deux Scipions , Publius  
„ & Lucius , qui ont vaincu & soumis  
„ Antiochus : leur père & leur oncle ,  
„ qui aiant été unis inséparablement pen-  
„ dant leur vie , l'ont été même dans leur  
„ mort. Ni le crime des uns suivi d'effets  
„ si funestes , ni la vertu des autres accom-  
„ pagnée de succès si heureux , n'ont pu  
„ vous inspirer de l'horreur pour la dis-  
„ corde , ou vous faire passer à des senti-  
„ mens de paix & d'union. Vous avez l'un  
„ & l'autre , moi vivant & respirant en-  
„ core , porté vos yeux & vos desirs crimi-  
„ nels sur mon trône. Vous ne me laissez  
„ la vie , que jusqu'à ce que , survivant à  
„ l'un de vous , j'assure le trône à l'autre  
„ par ma mort. Vous ne pouvez souffrir  
„ ni frère , ni père. Ni tendresse , ni respect  
„ ne vous touchent. L'impatient desir de  
„ régner étouffe en vous tout autre senti-  
„ ment , & en a pris la place. Eh bien  
„ donc , parlez maintenant. Souillez les  
„ oreilles de votre père par des accusations ,

„ ou vraies ou supposées. Ouvrez vos bou-  
 „ ches criminelles pour vous calomnier  
 „ mutuellement , en attendant que vous  
 „ armiez l'un contre l'autre vos mains par-  
 „ ricides. Je suis prêt à vous écouter , bien  
 „ résolu de fermer dans la suite les oreilles  
 „ aux rapports secrets & aux accusations  
 „ sourdes du frère contre le frère. “ Après  
 que Philippe eut prononcé ces dernières  
 paroles avec émotion & d'un ton de co-  
 lère , tous se mirent à pleurer , & demeu-  
 rèrent longtems dans un morne silence.

Persée enfin prenant la parole : „ Je le  
 „ voi bien , dit-il. Il falloit de nuit ouvrir  
 „ ma porte , recevoir dans ma maison des  
 „ assassins , présenter ma gorge à leur fer  
 „ meurtrier , puisque le crime n'est cru  
 „ qu'après qu'il est exécuté , & que moi  
 „ qui ai été attaqué , je reçois les mêmes  
 „ reproches que l'agresseur. Ce n'est point  
 „ sans raison qu'on dit que vous ne recon-  
 „ noissez pour vrai fils que Démétrius , &  
 „ qu'on me regarde comme un étranger ,  
 „ né d'une concubine , ou supposé. Car ,  
 „ si vous aviez pour moi la tendresse qu'un  
 „ père doit à son enfant , vous ne croiriez  
 „ pas devoir sévir contre moi à qui l'on a  
 „ dressé des embûches , mais contre celui  
 „ qui me les a dressées , & vous ne comp-  
 „ teriez pas pour si peu ma vie , que vous  
 „ ne fussiez touché ni du danger que j'ai  
 „ couru , ni de celui auquel je vais être



» exposé , si le crime de mes ennemis de-  
» meure impuni. S'il faut mourir sans se  
» plaindre , à la bonne heure , gardons le  
» silence , & contentons-nous de prier les  
» dieux que le crime , commencé dans ma  
» personne , s'y termine , & ne passe point  
» jusqu'à la vôtre. Mais si , ce que la na-  
» ture inspire à ceux qui se voient atta-  
» qués & surpris dans une solitude , im-  
» plorent le secours des personnes mêmes  
» qu'ils n'ont jamais vûes , je puis le faire  
» par rapport à vous en cette occasion : si ,  
» lorsque je voi les épées tirées contre moi ,  
» il m'est permis de faire entendre une voix  
» plaintive & suppliante : Je vous conjure  
» par le doux nom de père , dont vous  
» savez depuis lontems lequel a fait le plus  
» de cas de mon frère ou de moi , de m'é-  
» couter dans ce moment comme si , éveil-  
» lé par le tumulte de ce qui s'est passé  
» cette nuit , vous étiez survenu dans le  
» tems de mon danger & de mes plaintes ,  
» & que vous eussiez trouvé de nuit Dé-  
» métrius à l'entrée de ma maison accom-  
» pagné de gens armés. Ce que je vous au-  
» rois dit hier tout hors de moi & saisi de  
» fraieur , je vous le dis aujourd'hui.

» Mon frère , depuis lontems nous ne  
» vivons point entre nous comme des per-  
» sonnes qui songent à faire ensemble des  
» parties de plaisir. Vous voulez absolu-  
» ment régner. Vous trouvez un obstacle

» invincible à vos desirs dans mon âge ,  
» dans le droit des gens , dans l'ancien  
» usage de la Macédoine , & , ce qui est  
» encore plus fort , dans la volonté de mon  
» père. Vous ne pouvez forcer ces barriè-  
» res , & monter sur le trône , qu'en m'ar-  
» rachant la vie. Vous mettez tout en œu-  
» vre , & faites essai de tout , pour parve-  
» nir à votre but. Jusqu'ici , soit ma vi-  
» gilance , soit mon bonheur , m'ont pré-  
» servé de vos mains meurtrières. Hier  
» dans la cérémonie de la revue , & du  
» tournoi qui la suivit , vous rendites la  
» bataille presque sanglante & funeste , &  
» je ne me sauvai de la mort qu'en me  
» laissant vaincre moi & les miens. De ce  
» combat vraiment d'ennemis , vous vou-  
» lutes , comme si ç'avoit été un jeu en-  
» tre frères , m'entraîner à votre souper.  
» Croiez-vous , mon père , que j'eusse  
» trouvé à ce repas des convives sans ar-  
» mes , moi chez qui ces mêmes convives  
» sont venus de nuit bien armés ? Croiez-  
» vous qu'au milieu des ténèbres je n'au-  
» rois eu rien à craindre de leurs épées ,  
» après qu'en plein jour & sous vos yeux  
» ils m'avoient presque tué avec leurs ar-  
» mes de bois ? Quoi ! Vous , qui êtes mon  
» ennemi déclaré , qui savez que j'ai un  
» juste sujet de me plaindre de vous , vous  
» venez à moi de nuit , à une heure indue ,  
» avec de jeunes gens armés ? Je n'ai pas

» cru pouvoir en sûreté me trouver à vo-  
» tre repas : & je vous recevrai chez moi ,  
» lorsqu'échauffé par le vin vous vous pré-  
» sentez à ma maison si bien accompagné ?  
» Si j'avois alors ouvert ma porte , mon  
» père , vous prépareriez mes funérailles  
» dans ce moment où vous voulez bien  
» écouter mes plaintes. Je n'avance rien  
» de douteux , & je ne parle point sur de  
» simples conjectures. Car enfin Démé-  
» trius peut-il nier qu'il soit venu à ma  
» porte avec une troupe de jeunes gens ,  
» & que parmi eux il y en ait eu d'armés ?  
» Qu'on fasse venir ceux que je nommerai.  
» Je les croi capables de tout : mais ils  
» n'auront pas la hardiesse de nier ce fait.  
» Si je vous les amenois après les avoir  
» surpris chez moi avec des armes , vous  
» seriez pleinement convaincu de leur cri-  
» me : leur aveu ne doit pas être pour vous  
» une moindre conviction.

» Vous prononcez des imprécations &  
» des exécutions contre des fils impies ,  
» qui aspirent à votre trône. Vous avez  
» raison , mon père : mais que vos malé-  
» dictions ne soient pas aveugles. Discer-  
» nez l'innocent du coupable. Que celui  
» qui a formé le dessein de tuer son frère ,  
» éprouve la juste colère des dieux ven-  
» geurs de l'autorité paternelle : mais que  
» celui qui par le crime de son frère s'est  
» vu près de périr , trouve un asyle dans



» la bonté & la justice de son père. Car  
 » où en puis-je trouver ailleurs , moi pour  
 » qui ni la cérémonie de la revûe , ni la  
 » solennité du tournoi , ni ma maison , ni  
 » le festin , ni le tems de la nuit accordé  
 » aux mortels pour le repos , n'ont point  
 » eu de sûreté ? Si je vais au repas où mon  
 » frère m'invite , je suis perdu : je le suis  
 » encore aussi certainement , si je le reçois  
 » chez moi lorsqu'il y vient de nuit. Par-  
 » tout des embûches m'attendent : par-  
 » tout la mort m'est préparée. Où faut-il  
 » donc que je me réfugie ?

» Je ne me suis attaché qu'aux dieux ,  
 » & à vous , mon père. Je n'ai point fait  
 » ma cour aux Romains , & ne puis recou-  
 » rir à eux. Ils souhaitent ma perte , parce  
 » que je suis sensible aux injustices qu'on  
 » vous fait ; parce que je souffre avec pei-  
 » ne & avec indignation qu'on vous ait  
 » enlevé tant de villes , tant de peuples , &  
 » tout récemment encore les côtes mariti-  
 » mes de la Thrace. Ils n'espèrent point se  
 » rendre maîtres de la Macédoine de votre  
 » vivant , ni du mien. Ils savent que , si le cri-  
 » me de mon frère me fait périr , & si la  
 » vieillesse vous enleve , ou si même on n'at-  
 » tend pas l'ordre de la nature , le Roi & le  
 » royaume de Macédoine seront à eux.

» Si les Romains vous avoient laissé  
 » quelque ville , quelque pays , hors de la  
 » Macédoine , peut-être pourrois-je m'y

» retirer. Mais , me dira-t-on , je trouve-  
» rai une protection assez puissante dans  
» les Macédoniens. Vous vites hier , mon  
» père , comment les soldats m'attaqué-  
» rent dans le combat. Que leur man-  
» quoit-il , sinon d'être armés d'épées ? ce  
» qu'ils n'avoient pas pour lors , les con-  
» vives de mon frère l'ont pris pendant la  
» nuit. Que dirai-je d'une grande partie  
» des principaux de votre Cour , qui at-  
» tendent tout des Romains , & de celui  
» qui est tout-puissant auprès d'eux. Ils  
» ne rougissent point de le préférer , non  
» seulement à moi qui suis son aîné , mais  
» je pourrois presque le dire , à vous-mê-  
» me qui êtes notre Roi & notre père.  
» Car c'est à lui qu'on prétend que vous  
» êtes redevable de ce que le Sénat vous  
» a remis une partie de ce qu'il auroit  
» exigé de vous : c'est lui qui maintenant  
» empêche les Romains de venir à main  
» armée dans votre royaume : enfin , si on  
» l'en croit , votre vieillesse n'est en su-  
» reté & en paix qu'à l'abri de la protec-  
» tion que vous procure un jeune fils. Il a  
» pour lui , & les Romains , & les villes  
» qu'on a tirées de votre domaine , & tout  
» ce qu'il y a de Macédoniens qui atten-  
» dent leur fortune de Rome. Pour moi ,  
» mon père , je fais gloire de n'avoir que  
» vous pour protecteur , & de ne rien es-  
» pérer d'ailleurs.

» Quel

„ Quel croiez-vous que soit le but de la  
 „ lettre que Quintius vient de vous écrire ,  
 „ dans laquelle il vous marque en termes  
 „ formels que vous avez agi prudemment  
 „ pour vos intérêts d'avoir envoyé Démé-  
 „ trius à Rome , & où il vous exhorte de  
 „ l'y renvoyer avec de nouveaux Ambas-  
 „ sadeurs , & un plus grand nombre des  
 „ principaux d'entre les Macédoniens ?  
 „ Quintius lui tient lieu maintenant de  
 „ tout. Il ne se conduit que par ses con-  
 „ seils , ou plutôt par ses ordres. Ou-  
 „ bliant que vous êtes son père , il semble  
 „ l'avoir substitué en votre place. C'est à  
 „ Rome , & sous ses yeux , qu'il a formé  
 „ le plan des desseins secrets & clandest-  
 „ tins qu'il fera bientôt éclore. C'est pour  
 „ les faire réussir plus sûrement , que  
 „ Quintius vous ordonne d'envoyer avec  
 „ lui un plus grand nombre d'entre les  
 „ principaux de Macédoine. Ils partent  
 „ d'ici pour Rome attachés de bonne foi  
 „ à votre personne & à vos intérêts : mais  
 „ gagnés par les caresses dont on les y  
 „ comble , ils en reviennent imbus & in-  
 „ fectés de principes tout contraires. Dé-  
 „ métrius seul est tout pour eux : ils osent  
 „ déjà , de votre vivant , l'appeller Roi.  
 „ Si je marque de l'indignation pour une  
 „ telle conduite , j'ai la douleur de voir  
 „ que non - seulement les autres , mais  
 „ vous-même , mon père , m'accusez d'af-



» pirer au trône. Si cette accusation est  
» laissée commune entre nous , je ne m'y  
» reconnois point : elle ne peut me regar-  
» der. Car qui est-ce que je déplace , pour  
» m'emparer de ce qui appartiendrait à  
» un autre ? Je n'ai que mon père avant  
» moi , & je prie les dieux qu'il y soit lon-  
» tems. En cas que je lui survive , & je  
» ne le souhaite qu'autant qu'il m'en ju-  
» gera digne , je recevrai la succession du  
» royaume si mon père m'y appelle. Ce-  
» lui-là peut être accusé d'aspirer au trô-  
» ne, & d'y aspirer d'une manière injuste &  
» criminelle , qui se hâte de violer l'ordre  
» & de franchir les bornes prescrites par  
» l'âge , par la nature , par l'usage & les  
» coutumes de Macédoine , & par le droit  
» des gens. Mon frère aîné , dit en lui-  
» me Démétrius , à qui le royaume appar-  
» tient par le droit d'aînesse & par la vo-  
» lonté de mon père , est pour moi un ob-  
» stacle. Il faut m'en défaire. Je ne serai  
» pas le premier qui me serai fait Roi en  
» répandant le sang d'un frère. Mon père ,  
» âgé & sans appui , craindra trop pour  
» lui-même , pour songer à venger la mort  
» de son fils. Les Romains seront bien ai-  
» ses de me voir sur le trône , ils approu-  
» veront ma conduite , & sauront bien  
» me soutenir. Ces projets peuvent man-  
» quer , mon père , je l'avoue ; mais ils ne  
» sont point sans fondement. En un mot ,

» voici où je réduis tout. Vous pouvez  
 » mettre ma vie en sûreté en punissant  
 » ceux qui prirent hier les armes pour  
 » m'assassiner : mais si leur crime réussit ,  
 » vous ne serez pas en état de poursuivre  
 » la vengeance de ma mort.

Après que Persée eut fini son discours ,  
 tous les assistans jettèrent les yeux sur Démétrius , comme s'il eût dû répondre sur le champ. Mais comme Démétrius , accablé de douleur & baigné de larmes , paroissoit hors d'état de parler , tous demeurèrent lontems dans le silence. Enfin ce Prince , pressé de se défendre , fit céder sa douleur à la nécessité , & parla ainsi.

» Persée , en m'accusant devant vous ,  
 » mon père , & répandant de fausses larmes pour exciter votre compassion , vous  
 » a rendu suspectes les miennes qui ne  
 » sont que trop vraies , & m'a enlevé tous  
 » les avantages qu'ont ordinairement les  
 » accusés. Au lieu que c'est lui , qui , depuis que je suis revenu de Rome , ne  
 » cesse jour & nuit , dans les secrets entretiens qu'il a avec ses créatures , de me  
 » tendre des embûches ; il me représente  
 » devant vous comme non-seulement lui  
 » tendant des pièges cachés pour le faire  
 » périr , mais l'attaquant à force ouverte  
 » & à main armée. Il cherche à vous alarmer par son péril , pour se hâter de  
 » perdre par votre moyen un frère inno-

» cent. Il se dit sans refuge & sans asyle ;  
» pour m'empêcher d'en trouver dans  
» votre bonté & dans votre justice. Dans  
» l'état de solitude & d'abandon où je suis  
» ici , sans amis & sans protecteurs , il  
» veut me rendre odieux par le reproche  
» d'un crédit étranger , qui me nuit plu-  
» tôt qu'il ne me sert.

» Remarquez , je vous prie , comment  
» en accusateur artificieux , il a mêlé &  
» confondu l'action de cette nuit avec tout  
» le reste de ma vie , pour rendre d'un  
» côté suspecte par ma conduite passée  
» cette dernière action , dont vous con-  
» noîtrez bientôt l'innocence ; & , de l'au-  
» tre , pour appuier par cette fable vaine  
» d'une attaque nocturne l'accusation éga-  
» lement vaine qu'il intente contre moi  
» de vûes , d'espérances , & de prétentions  
» criminelles. Il a cherché en même tems  
» à faire croire que cette accusation n'é-  
» toit point préméditée ni préparée , mais  
» que la crainte seule & le tumulte de  
» cette nuit y avoit donné lieu. Si je son-  
» geois à trahir mon père & son royaume ,  
» si j'avois formé des complots avec les  
» Romains , avec les ennemis de l'Etat ,  
» il ne falloit pas , Persée , attendre la fa-  
» ble de cette nuit , mais m'accuser dès  
» auparavant de trahison. Si l'accusation  
» de trahison , séparée de l'autre , étoit dé-  
» nuée de toute vraisemblance , & ne pou-



„ voit servir qu'à prouver votre envie con-  
 „ tre moi , & non mon crime ; il faloit  
 „ aujourd'hui n'en point faire mention ,  
 „ & différer à un autre tems à me pour-  
 „ suivre comme traître à la patrie , pour  
 „ n'examiner présentement que cette seu-  
 „ le question , si c'est moi qui vous ai dres-  
 „ sé des embuches , ou si c'est vous qui  
 „ m'en avez dressé. Je tâcherai néanmoins ,  
 „ autant que le trouble d'une accusation  
 „ subite & imprévüe me le permettra , de  
 „ distinguer ce que vous avez confondu ;  
 „ & de démêler si c'est à vous ou à moi  
 „ qu'on doit imputer les embuches de cet-  
 „ te nuit.

„ Persée avance que j'ai formé le des-  
 „ sein de l'assassiner , afin que par la mort  
 „ de mon aîné , à qui le trône devoit ap-  
 „ partenir par le droit des gens , par l'usa-  
 „ ge de la Macédoine , & même , à ce qu'il  
 „ prétend , par votre jugement , je pussé ,  
 „ quoique son cadet , occuper sa place.  
 „ Que signifie donc cette autre partie de  
 „ son discours , où il dit que j'ai cultivé  
 „ avec un soin particulier les bonnes gra-  
 „ ces des Romains , & que j'ai compté  
 „ pouvoir monter sur le trône par leur  
 „ crédit ? Car , si je croiois les Romains  
 „ assez puissans pour donner le sceptre de  
 „ Macédoine à qui il leur plairoit , & si je  
 „ comptois si fort sur mon crédit auprès  
 „ d'eux , pourquoi commettre gratuite-

» ment un parricide ? Quoi ! Aurois-je  
» donc affecté de ceindre ma tête d'un  
» diadème souillé du sang de mon frère ,  
» afin de me rendre odieux & exécration à  
» ceux-là même chez qui je me suis ac-  
» quis du crédit , s'il est vrai que j'y en aie  
» quelqu'un , par une probité ou feinte ou  
» véritable ? Si ce n'est que vous vous ima-  
» giniez que Quintius , par les avis duquel  
» on m'accuse de me laisser conduire , lui  
» qui vit avec une si grande union avec  
» son frère , m'ait conseillé le meurtre du  
» mien. Il a ramassé tous les avantages par  
» lesquels il prétend que je puis me pro-  
» mettre la supériorité sur lui , le crédit  
» des Romains , les suffrages des Macédo-  
» niens , & le consentement presque uni-  
» versel des dieux & des hommes : & en  
» même tems , comme si je lui étois infé-  
» rieur en tout , il m'accuse d'avoir eu re-  
» cours à une ressource qui n'est employée  
» que par les plus grands scélérats. Vou-  
» lez-vous qu'on nous juge sur ce princi-  
» pe & sur cette règle , que celui de nous  
» deux qui aura craint que l'autre ne fût  
» jugé plus digne du diadème , soit déclaré  
» avoir formé le dessein de faire périr son  
» frère ?

» Mais venons au fait , & examinons  
» l'ordre & le plan de l'entreprise crimi-  
» nelle qu'on m'impute. Il prétend avoir  
» été attaqué par plusieurs voies , renfer-

» mées toutes néanmoins dans l'espace d'un  
 » seul jour. J'ai voulu le faire périr , dit-  
 » il , en plein jour dans le combat dont la  
 » cérémonie sacrée de la revûe fut suivie :  
 » j'ai voulu , en l'invitant à un repas chez  
 » moi , m'en défaire par le poison : enfin  
 » j'ai voulu l'attaquer à force ouverte ,  
 » quand de nuit des gens armés m'ont ac-  
 » compagné chez lui dans une partie de  
 » plaisir.

» Vous voyez , mon père , quel tems  
 » j'avois choisi pour le parricide ; un tour-  
 » noi , un festin , une partie de plaisir.  
 » Quel jour encore , & combien respec-  
 » table ! où l'armée passe en revûe , où les  
 » armes brillantes de tous les Rois de Ma-  
 » cédoine sont portées à la tête de la céré-  
 » monie , où l'on passe à travers les deux  
 » parties de la victime sacrée , où nous  
 » avons l'honneur de marcher à vos deux  
 » côtés , suivis de toute la foule du peuple  
 » Macédonien. Quoi ! purifié par cet au-  
 » guste sacrifice des fautes que j'aurois pu  
 » commettre auparavant , aiant sous les  
 » yeux la victime sacrée à travers laquelle  
 » nous passions , j'avois l'esprit occupé de  
 » parricide , de poisons , de poignards !  
 » Souillé de la sorte par les crimes les plus  
 » horribles , par quelles cérémonies en-  
 » suite , par quelles victimes aurois-je pu  
 » me purifier ?

» On sent visiblement que mon frère ,



» emporté par l'aveugle passion de me ca-  
» lomnier & de me perdre , en voulant  
» rendre tout suspect & m'en faire un cri-  
» me , se trahit & se contredit lui-même.  
» Car enfin , mon frère , si j'ai pensé à me  
» défaire de vous par le poison dans le re-  
» pas , qu'y avoit-il de moins sensé que de  
» vous irriter & de vous mettre sur vos  
» gardes par un combat opiniâtre , où j'au-  
» rois fait paroître des desseins violens  
» contre vous , & de vous empêcher par  
» là de vous trouver au repas où je vous  
» avois invité , comme effectivement vous  
» refusâtes d'y venir ? Mais , après ce re-  
» fus , n'aurois-je pas dû travailler à me  
» réconcilier avec vous , & , puisque j'a-  
» vois résolu d'employer le poison à votre  
» égard , chercher une occasion d'en faire  
» usage ? Y avoit-il du sens à passer brus-  
» quement le jour même à un autre des-  
» sein , & à entreprendre de vous assassi-  
» ner sous prétexte d'aller chez vous en  
» partie de plaisir ? Pouvois-je raisonna-  
» blement espérer , si j'étois dans la pensée  
» que la crainte de la mort vous avoit fait  
» refuser de venir à mon repas , que la  
» même crainte ne vous empêcheroit pas  
» de me recevoir chez vous ?

» Je ne croi pas , mon père , devoir rou-  
» gir de vous avouer , que dans un jour de  
» fête & de réjouissance , me trouvant avec  
» de jeunes gens de mon âge , j'ai pris un

„ peu plus de vin qu'à l'ordinaire. Infor-  
 „ mez-vous , je vous prie , comment se  
 „ passa hier notre repas , avec quels éclats  
 „ de réjouissance , avec quels transports  
 „ d'une gaieté folâtre , à quoi ne contri-  
 „ buoit pas peu la joie , peut-être trop in-  
 „ discrète , de ce que dans le tournoi no-  
 „ tre parti n'avoit pas eu du dessous. C'est  
 „ le triste état d'une accusation imprévûe ,  
 „ c'est le danger où je me trouve mainte-  
 „ nant , qui n'a que trop aisément dissipé  
 „ les fumées du vin , sans quoi , assassin  
 „ tranquille , je serois encore entre les bras  
 „ du sommeil. Si j'avois eu dessein d'atta-  
 „ quer votre maison , pour en tuer le maî-  
 „ tre , est-ce que je n'aurois pu m'abstenir  
 „ pour un jour de prendre tant de vin , &  
 „ imposer la même loi à mes compagnons ?

„ Mais , pour ne pas laisser croire que  
 „ j'agisse seul avec simplicité , écoutons  
 „ mon frère , qui agit sans malice , & qui  
 „ n'est point soupçonneux. Tout ce que  
 „ je fai , dit-il , & tout ce qui fait l'objet  
 „ de ma plainte , c'est qu'ils sont venus  
 „ chez moi avec des armes sous prétexte  
 „ d'une partie de plaisir. Si je vous de-  
 „ mande comment vous l'avez su , vous  
 „ ferez forcé d'avouer , ou que ma maison  
 „ étoit remplie d'espions envoyés de votre  
 „ part , ou que mes gens avoient pris des  
 „ armes si ouvertement que tout le monde  
 „ le savoit. Que fait mon frère ? Pour ne

» pas paroître avoir ci-devant fait épie  
» mes démarches , ni maintenant se fon-  
» der sur de simples inductions , il vous  
» prie de vous informer vous-même de  
» ceux qu'il vous nommera , s'il n'est pas  
» vrai qu'ils sont venus chez lui avec des  
» armes ; afin que , comme si la chose  
» étoit douteuse , après cette enquête d'un  
» fait qu'ils avouent d'eux-mêmes & qu'ils  
» reconnoissent , ils passent pour convain-  
» cus dûment & dans les formes. Est-ce  
» là de quoi il s'agit ? Que ne demandez-  
» vous qu'on s'informe s'ils ont pris des  
» armes pour vous assassiner , & s'ils les  
» ont prises à ma sollicitation & à mon  
» su ? Car c'est là ce que vous prétendez ,  
» & non ce qu'ils avouent hautement , &  
» ce qui est clair , qu'ils les ont prises pour  
» leur propre défense. S'ils ont eu raison  
» de le faire ou non , c'est à eux d'en ren-  
» dre compte. Ne mêlez point ma cause  
» avec la leur : elles n'ont rien de com-  
» mun. Dites-nous seulement si notre  
» dessein étoit de vous attaquer ouverte-  
» ment , ou par surprise ? Si c'étoit ouver-  
» tement , pourquoi n'avons-nous pas  
» tous pris des armes ? Pourquoi aucun de  
» nous n'en a-t-il eu , excepté ceux qui  
» avoient maltraité votre espion ? Si ce  
» devoit être par surprise , quel auroit été  
» le plan de l'attaque ? Quoi ! Après que le  
» repas auroit été fini chez vous , & que je



„ me serois retiré avec ma troupe , ces  
 „ quatre hommes armés y seroient restés ,  
 „ pour vous attaquer lorsque vous seriez  
 „ endormi ? Comment auroient-ils pu se  
 „ cacher dans la maison , étant étrangers ,  
 „ m'appartenant & devant être fort sus-  
 „ pects, parce que quelques heures aupara-  
 „ vant ils avoient été dans la querelle ? Mais,  
 „ après vous avoir assassiné , comment au-  
 „ roient-ils pu se sauver ? Quatre hommes  
 „ armés pouvoient-ils ainsi se rendre maî-  
 „ tres de votre logis ?

„ Laissez-là cette fable nocturne , & ve-  
 „ nez à ce qui vous pique & vous tient au  
 „ cœur. Pourquoi , semble me dire mon  
 „ frère , pourquoi , Démétrius , parle-t-on  
 „ de vous faire Roi ? Pourquoi quelques-  
 „ uns vous jugent-ils plus digne que moi  
 „ de succéder à notre père ? Pourquoi ve-  
 „ nez-vous rendre douteuse & incertaine  
 „ mon espérance , qui sans vous seroit  
 „ assurée ? Voila ce que pense Persée ,  
 „ quoiqu'il ne parle pas ainsi : voila ce  
 „ qui le rend mon ennemi & mon accu-  
 „ sateur ; voila ce qui remplit le palais &  
 „ tout le royaume de soupçons & d'accu-  
 „ sations. Si je ne dois pas , mon père ,  
 „ espérer maintenant le sceptre , ni peut-  
 „ être songer jamais à le disputer , parce  
 „ que je suis le cadet , & que vous voulez  
 „ que je cède à mon aîné : il ne s'ensuit  
 „ pas que je m'en doive faire juger indi-

» gne , soit \* par vous , mon père , soit  
 » par tous les Macédoniens ; ce qui ne  
 » pourroit m'arriver que par ma mauvaise  
 » conduite. Je puis bien , par modération ,  
 » le céder à qui il appartient : mais je ne  
 » puis renoncer ni à ma vertu , ni à ma  
 » réputation.

» Vous me reprochez l'affection des  
 » Romains , & me faites un crime de ce  
 » qui doit faire ma gloire. Je n'ai point  
 » demandé d'être envoyé à Rome ni com-  
 » me otage d'abord , ni ensuite comme  
 » Ambassadeur. Vous le savez , mon père.  
 » Quand vous m'avez ordonné d'y aller ,  
 » je vous ai obéi ; & je croi m'y être con-  
 » duit de manière à ne vous point faire  
 » honte , ni à vous , ni à votre couronne ,  
 » ni à la nation. C'est donc vous , mon  
 » père , qui avez donné occasion à l'ami-  
 » tié qui me lie avec les Romains. Tant  
 » que vous aurez la paix avec eux , notre  
 » amitié subsistera ; au premier signal de  
 » guerre , après avoir été chez eux en qua-  
 » lité d'otage , & y avoir exercé la fonction  
 » d'Ambassadeur d'une façon qui n'a peut-  
 » être pas été inutile à mon père , je me dé-  
 » clare dès le moment même leur ennemi.  
 » Je ne demande point aujourd'hui que  
 » la faveur des Romains me soit de quel-

\* *Au lieu d'indignus te* | *paroit faire une meilleure*  
*patre , Gronove lit , indi-* | *suite.*  
*gnus tibi , pater , ce qui* |

„ que secours : je desiré & prie seulement  
 „ qu'elle ne me nuise point. Elle n'a pas  
 „ commencé dans la guerre, & n'est pas  
 „ destinée à y subsister. Comme otage, &  
 „ comme Ambassadeur, la paix a été mon  
 „ objet : qu'on ne m'en fasse ni un crime,  
 „ ni un mérite.

„ Si j'ai violé en quelque chose le res-  
 „ pect que je vous dois, ô mon père, si  
 „ j'ai formé quelque entreprise criminelle  
 „ contre mon frère, qu'on me punisse  
 „ comme je le mérite, j'y consens : mais  
 „ si je suis innocent, je demande que nul  
 „ crime ne pouvant m'être reproché, on  
 „ ne me fasse point succomber à l'envie.  
 „ Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon fré-  
 „ re commence à m'accuser : mais c'est  
 „ d'aujourd'hui qu'il commence à le faire  
 „ ouvertement, sans que j'y aie donné  
 „ lieu. Si mon père étoit fâché contre  
 „ moi, vous devriez, en qualité de frère  
 „ aîné, intercéder pour votre cadet, sol-  
 „ liciter sa grace, demander qu'on eût  
 „ égard à son âge, & qu'on lui pardonnât  
 „ une faute commise par inadvertance.  
 „ Ma perte me vient, d'où je devois atten-  
 „ dre mon salut.

„ Presque endormi, après le festin &  
 „ une partie de plaisir, je suis entraîné ici  
 „ tout-à-coup pour répondre à une accu-  
 „ sation de parricide, & suis obligé de  
 „ plaider moi-même ma cause, sans le se-



» cours d'avocats , ni d'aucune personne  
» qui m'aide de son crédit ou de ses con-  
» seils. Si j'avois à parler pour un au-  
» tre , j'aurois pris du tems pour préparer  
» & composer mon discours ; & cepen-  
» dant je ne courrois risque que de ma  
» réputation , & il ne s'agiroit que de  
» faire paroître mon esprit & mon élo-  
» quence. Dans ce moment , sans savoir  
» pourquoi l'on me mande ici , j'entends  
» un père en colère qui m'ordonne de me  
» défendre , & un frère qui me charge  
» des crimes les plus atroces. Il a eu tout  
» le tems qu'il a voulu pour préparer son  
» accusation ; & moi , pour connoître de  
» quoi il s'agissoit , je n'ai eu que celui où  
» j'ai été accusé. Dans ce rapide moment ,  
» devois-je être plus attentif à écouter mon  
» accusateur , qu'à méditer mon apologie ?  
» Surpris par une accusation subite & im-  
» prévue , à peine ai-je pu comprendre  
» ce qu'on m'objectoit , loin de savoir  
» comment je dois me défendre. Quelle  
» espérance me resteroit-il , si je n'avois  
» pour juge mon père ? Il peut témoigner  
» plus d'affection à mon frère comme à  
» l'aîné , mais il me doit plus de compas-  
» sion à moi comme à l'accusé. Car moi  
» je vous conjure de me conserver pour  
» vous & pour moi , au lieu que Persée  
» vous demande de me sacrifier à sa sûreté.  
» Que pensez-vous qu'il doive faire quand

» vous lui aurez donné le sceptre , puis-  
 » dès à présent il exige que vous lui soyiez  
 » favorable au prix de mon sang ?

Pendant qu'il se défendoit ainsi , les sou-  
 pirs & les sanglots mêlés de pleurs lui  
 coupèrent la parole. Philippe , les ayant  
 fait sortir l'un & l'autre pour un mo-  
 ment , après s'être entretenu avec ses amis,  
 les fit rentrer & leur dit : » Qu'il ne déci-  
 » deroit point leur affaire sur de simples  
 » paroles & sur des discours d'une heure ,  
 » mais sur l'information qu'il feroit de  
 » leur conduite , & de la manière dont ils  
 » se comporteroient dans les petites com-  
 » me dans les grandes choses , dans leurs  
 » discours & dans leurs actions. “ Ce ju-  
 gement fit assez connoître , que si d'un  
 côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'a-  
 voir attenté à la vie de son frère , de l'au-  
 tre néanmoins ses liaisons avec les Ro-  
 mains le rendoient suspect à Philippe. Ce  
 furent là comme les semences de la guerre  
 de Macédoine qui furent jettées du vivant  
 de Philippe , & qui devoient sur - tout  
 éclore sous Persée son successeur.

Le Roi , quelque tems après , envoya à AN. M. 3823.  
 Rome en qualité d'Ambassadeurs Philocle AV. J. C. 181.  
 & Apelle , moins pour y traiter d'aucune Liv. lib. 49.  
 affaire , que pour y sonder la disposition n. 20 24.  
 des esprits à l'égard de Démétrius , & pour  
 s'informer sous main des discours qu'il y  
 avoit tenus , principalement avec Quin-

tius , sur la succession au trône. Philippe ne les croioit point attachés à aucun parti , mais ils l'étoient en effet à Persée , & avoient part à son complot. Démétrius , qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit , excepté l'accusation de son frère qui avoit éclaté , n'avoit aucune espérance de pouvoir appaiser son père à son égard , sur-tout quand il le vit obsédé de telle sorte par son frère , qu'il ne pouvoit plus en approcher. Il se réduisit à s'observer scrupuleusement tant sur ses discours que sur ses actions , pour ne donner aucune prise aux soupçons & à l'envie. Il évitoit de parler des Romains , & d'avoir aucun commerce avec eux , même par lettres , sachant que c'étoit ce qui aigrissoit sur-tout les esprits contre lui. Il auroit dû prendre ces précautions plus tôt. Mais ce jeune Prince qui étoit sans expérience , qui avoit beaucoup de simplicité , & qui jugeoit des autres par lui-même , n'avoit pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la Cour dont il devoit mieux connoître les intrigues & les artifices.

Philippe , sur une opinion vulgaire répandue dans le pays , que du haut du mont Hémus on découvroit la mer Noire & la mer Adriatique , aussi-bien que le Danube & les Alpes , eut la curiosité de s'en assurer par ses yeux , croiant que cette vue pourroit lui être de quelque usage



pour le dessein qu'il avoit de porter la guerre en Italie. Il ne mena avec lui que Persée , & renvoia Démétrius en Macédoine , lui donnant pour l'escorter Didas , Gouverneur de Péonie , l'un des principaux Officiers du Roi. Il étoit vendu à Persée , qui eut bien soin de l'instruire , & qui lui recommanda sur-tout de s'insinuer adroitement dans l'esprit du jeune Prince , pour tirer de lui tous ses secrets.

Didas s'acquitta parfaitement de sa commission. Il entra dans les sentimens de Démétrius , plaignit son sort , parut détester l'injustice & la mauvaise foi de ses ennemis qui le décrioient dans l'esprit de son père , & lui fit offre de ses services dans tout ce qui dépendroit de son ministère. Démétrius songeoit à se retirer chez les Romains. Il crut que le Ciel lui en fournissoit un moien sûr , car il falloit passer par la Péonie dont Didas étoit Gouverneur , & il lui découvrit son dessein. Didas , sans perdre de tems , en donna avis à Persée , & celui-ci au Roi Philippe , qui après avoir essuié des fatigues infinies pour arriver au sommet du mont Hémus , étoit revenu de son voyage aussi peu instruit qu'auparavant. On ne détruisit pas néanmoins l'opinion vulgaire , plutôt apparemment pour ne point exposer à la raillerie publique la folle entreprise d'un voyage si ridicule , que parce qu'ils avoient vu

d'un même lieu des mers, des montagnes, & des rivières si écartées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, le Roi étoit actuellement occupé au siège d'une ville nommée Pétra, quand il apprit la nouvelle dont je viens de parler. On arrêta Héródote, le principal des amis de Démétrius, & l'on donna ordre de garder à vûe le jeune Prince.

Philippe revint en Macédoine fort triste. Cette dernière entreprise de Démétrius le touchoit vivement. Il crut pourtant devoir attendre le retour des ambassadeurs qu'il avoit envoyés à Rome. On leur avoit fait la leçon avant qu'ils partissent de Macédoine. Ils rapportèrent exactement tout ce qu'on leur avoit dicté, & présentèrent au Roi une fausse Lettre scellée du sceau contrefait de T. Quintius, par laquelle » il le prioit de ne point fa-  
» voir mauvais gré à son fils Démétrius  
» de quelques paroles imprudentes qui  
» pouvoient lui être échappées à Rome  
» dans des conversations au sujet de la  
» succession au trône, l'assurant qu'il n'en-  
» treprendroit rien contre les droits du  
» sang & de la nature. Il ajoutoit, en par-  
» lant de lui-même, qu'il étoit fort éloi-  
» gné de lui donner jamais de pareils con-  
» seils. « Cette lettre confirma tout ce que Persée avoit avancé contre son frère. Héródote fut mis à la question, & il mourut

dans les tourmens , sans avoir chargé en rien son Maître.

Perfée accusa de nouveau son frère devant le Roi. On lui faisoit un crime d'avoir projeté le dessein de s'enfuir à travers la Péonie , & d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans sa fuite. Mais ce qui le chargeoit le plus , étoit la fausse lettre de Quintius. Son père néanmoins ne prononça rien contre lui en public , se réservant de s'en défaire en secret , non par égard pour son fils , mais de peur que l'éclat que feroit sa punition ne découvrit trop ses desseins contre Rome. En partant de Thessalonique pour Démétriade , il chargea Didas de l'en délivrer. Celui-ci aiant mené avec lui Démétrius dans la Péonie , lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage , qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son appartement , se plaignant avec amertume de la cruauté de son père , & accusant hautement le parricide de son frère , & le crime de Didas. Ses douleurs augmentant , deux domestiques de Didas qui étoient entrés dans sa chambre lui jetterent des couvertures sur la tête , & l'étoufèrent. Telle fut la fin de ce jeune Prince , qui méritoit un meilleur sort.



AN.M. 3825.  
AV.J.C. 179.  
Liv. lib. 40.  
n. 94-57.

Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrit rien du complot formé par Persée contre son frère. Cependant Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit sans cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restoit, qui se comptoit déjà pour roi, & à qui les Courtisans commençoient à s'attacher, le regardant comme devant être bientôt leur maître, ne lui caufoit pas moins d'amertume. Il voioit avec une peine infinie sa vieillesse méprisée, les uns attendant sa mort avec impatience, & les autres même ne l'attendant pas.

Parmi ceux qui l'approchoient, Antigone tenoit le premier rang. Il étoit neveu d'un autre \* Antigone, qui avoit été Tuteur de Philippe, & qui sous ce nom & en cette qualité avoit régné pendant dix ans. Il étoit toujours demeuré, au milieu des mouvemens & des cabales de la Cour, attaché inviolablement par devoir & par affection à la personne du Prince. Persée ne l'aimoit pas déjà par lui-même; mais cette fidélité & cet attachement inviolable à son père l'en rendit l'ennemi déclaré. Antigone sentit à quel danger il se trouveroit exposé, quand ce Prince seroit monté sur le trône. Quand il vit que l'esprit de Philippe commençoit à s'ébranler,

\* Il avoit pour surnom Dofon.

& qu'il regrettoit de tems en tems avec larmes & soupirs son fils Démétrius, il crut devoir profiter de cette ouverture; & tantôt prêtant l'oreille aux discours qu'il tenoit sur ce sujet, tantôt l'y mettant de lui-même, & regrettant la précipitation avec laquelle on s'étoit conduit dans cette affaire, il entroit dans ses sentimens & dans ses plaintes, & leur donnoit par là une nouvelle force. Et comme la vérité laisse toujours après elle quelques vestiges & quelques traces qui la font discerner, il s'appliquoit avec toute l'attention possible à découvrir & à démêler les intrigues secretes du complot de Persée.

Ceux qui y avoient eu le plus de part, & sur qui les soupçons pouvoient tomber le plus justement, étoient Apelle & Philocle, qui avoient été envoiés à Rome en qualité d'Ambassadeurs, & qui en avoient rapporté, comme sous le nom de Quintius Flamininus, la Lettre qui avoit été si funeste au jeune Prince. Le bruit commun à la Cour étoit qu'on y avoit mis une fausse signature. Mais ce n'étoit qu'une simple conjecture, & l'on n'en avoit point de preuve. Heureusement Xychus, qui avoit été à Rome avec Apelle & Philocle en qualité de Secrétaire de l'Ambassade, se présenta par hazard devant Antigone. Il le fit arrêter, le fit conduire au palais, & l'ayant laissé entre les mains des

gardes , il alla trouver Philippe. » Il m'a  
» paru , lui dit-il , par plusieurs discours  
» que vous m'avez tenus , que rien ne  
» vous feroit plus de plaisir que de sa-  
» voir au vrai ce que vous deviez penser  
» de vos deux fils , & d'être bien assuré  
» lequel avoit dressé des embuches à l'au-  
» tre. Vous avez en votre pouvoir l'hom-  
» me du monde le plus capable de vous  
» en éclaircir : c'est Xychus. Il est dans  
» votre palais , & vous pouvez le faire  
» venir. « On l'amena sur le champ. Il  
commença d'abord par nier tout , mais  
foiblement , & de manière qu'on vit bien  
que pour peu qu'on l'intimidât , il décou-  
vriroit tout ce qu'on vouloit savoir. En  
effet , dès que le ministre de la Justice  
parut , & qu'on fit mine de le mettre à  
la question , il avoua tout , développa tou-  
te l'intrigue des Ambassadeurs , & expli-  
qua la part qu'il y avoit prise par son mi-  
nistère. On fit arrêter sur le champ Phi-  
locle , qui se trouva à la Cour. Apelle ,  
qui étoit absent , aiant appris que Xychus  
avoit tout découvert , se sauva en Italie.  
On ne fait pas bien certainement ce qu'on  
tira de Philocle. Quelques-uns prétendent  
qu'après avoir d'abord nié hardiment le  
fait , lorsqu'on lui eut confronté Xychus ,  
il ne put pas soutenir sa présence. D'au-  
tres disent qu'il souffrit constamment la  
torture , & protesta jusqu'à la fin de son



innocence. Tout cela ne servit qu'à renouveler & qu'à redoubler la douleur de Philippe , père également infortuné & à plaindre , soit qu'il jettât les yeux sur celui de ses fils qui étoit mort , soit qu'il envisageât celui qui lui avoit survécu.

Perfée aiant appris que tout étoit découvert , connoissoit trop son pouvoir & son crédit , pour croire qu'il dût songer à se mettre en sureté par la fuite : il prit seulement la précaution de se tenir éloigné de la Cour , attentif alors uniquement, pendant que son père vivroit encore , à se soustraire à son indignation.

Philippe n'espéroit pas de pouvoir le faire arrêter , pour le punir comme il le méritoit. La seule pensée qui l'occupa , fut d'empêcher qu'avec l'impunité il ne pût encore jouir du fruit de son crime. Dans cette vûe , il fait venir Antigone , à qui il étoit redevable de la découverte du complot , & qu'il jugeoit très-propre à remplir le trône de Macédoine par son mérite personnel , & par la réputation & la gloire encore toute récente de son oncle Antigone. „ Réduit au triste état , lui dit-il , „ de souhaiter pour moi ce que les autres „ pères détestent comme le plus horrible „ des malheurs , je veux dire d'être sans „ enfans , je songe à remettre entre vos „ mains un royaume dont je suis redevable à la tutelle de votre Oncle , & que

» non-seulement il m'a conservé par sa  
» fidélité , mais qu'il a encore beaucoup  
» augmenté par son courage. Je n'ai que  
» vous que je juge digne du sceptre. Si je  
» ne trouvois personne capable de le por-  
» ter dignement , j'aimerois mieux qu'il  
» pérît & s'anéantît pour toujours , que  
» de le voir passer entre les mains de Per-  
» sée comme la récompense de sa perfide  
» impiété. Je croirai Démétrius sorti du  
» tombeau , & rendu à son père , si je puis  
» vous substituer à sa place , vous qui seul  
» avez pleuré sur la mort de mon fils , &  
» sur la malheureuse crédulité qui me l'a  
» fait perdre.

Depuis ce discours , il le combla de toutes sortes d'honneurs pour le mettre en vûe , & le produire en public. Pendant que Persée étoit dans la Thrace , Philippe visita plusieurs villes de Macédoine , & recommanda Antigone aux grands Seigneurs avec beaucoup de zèle & d'affection : & , s'il avoit vécu plus lontems , on ne doutoit point qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Etant parti de Démétria-de , il s'étoit arrêté lontems à Thessalonique , de là il passa à Amphipolis , où il tomba dans une fâcheuse maladie. On convenoit pourtant qu'il étoit plus malade d'esprit que de corps. Le chagrin lui causoit une insomnie continuelle , & il s'imaginoit souvent voir pendant la nuit  
l'ombre

l'ombre de son fils , qui lui reprochoit sa mort , & le chargeoit de maledictions. Il expira , en pleurant l'un de ses fils , & prononçant des exécutions contre l'autre. Antigone auroit pu être mis sur le trône , si la mort du Roi eût été d'abord rendue publique. Le médecin Calligène , qui présidoit aux consultations , n'attendit pas la mort du Roi , & dès les premiers indices qu'il ne pouvoit pas relever de cette maladie , il dépêcha vers Persée des courriers qu'il tenoit tout prêts comme ils en étoient convenus ensemble ; & , jusqu'à ce qu'il fût venu , il célébra la mort du Roi à tous ceux qui étoient hors du palais. Persée surprit tout le monde par sa prompte arrivée , & se mit en possession du royaume qu'il avoit acquis par son crime.

Son règne fut d'onze années , dont les quatre dernières furent employées dans la guerre contre les Romains , à laquelle ils s'étoit préparé depuis qu'il étoit monté sur le trône. Enfin Paul Emile remporta sur lui une célèbre victoire , qui mit fin au royaume de Macédoine. Pour ne point être obligé de couper & d'interrompre le fil de l'histoire de Persée , qui est presque entièrement séparée de celle des autres Rois , je différerai d'en parler jusqu'au Livre suivant , où je la rapporterai toute entière & sans interruption.



## §. II.

*Mort de Séleucus Philopator , après un règne assez court , & obscur. Son frère Antiochus , surnommé Epiphane , lui succède. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte , & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une révolte générale , il passe en Palestine , assiège & prend Jérusalem , & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins , à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus , nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergète , surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux frères s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius , un des Ambassadeurs Romains , l'oblige de sortir d'Egypte , & de laisser les deux frères en repos.*

LE REGNE de Séleucus Philopator en Asie ne fut pas de longue durée , & n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célèbre d'Héliodore , rapportée dans le second livre des Maccabées.

*II. Macc. 3.* La Cité sainte de Jérusalem jouissoit alors d'une paix profonde. La piété & la fermeté du Grand-Prêtre Onias y faisoient obser-

ver les loix de Dieu , & inspiroient aux Rois même & aux Princes idolâtres un grand respect pour le lieu saint. Ils l'honoroient de riches présens , & le roi Séleucus dont nous parlons , faisoit fournir des revenus de son domaine tout ce qui étoit nécessaire pour le ministère des sacrifices. Mais la perfidie d'un Juif nommé Simon , préposé à la garde du Temple , jetta tout d'un coup la ville dans le trouble. Cet homme , pour se venger de la résistance que le Grand-Prêtre Onias apportoit à ses entreprises injustes , fit dire au Roi qu'il y avoit dans le trésor du Temple des sommes immenses qui n'étoient point destinées à la dépense des sacrifices , & qu'il pouvoit s'approprier. Sur cet avis le Roi envoya à Jérusalem Héliodore son premier Ministre , avec ordre de faire transporter tout cet argent.

Héliodore , après avoir été reçu du Grand-Prêtre avec toutes sortes d'honneurs , lui déclara le sujet de son voyage , & lui demanda si l'avis qu'on avoit donné au Roi touchant cet argent étoit véritable. Le Grand-Prêtre lui répondit que c'étoient des dépôts , & des sommes destinées à la nourriture des veuves & des orphelins : qu'il ne pouvoit absolument en disposer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenoit , & qui avoient cru ne pouvoir mieux l'assurer , qu'en le mettant en dépôt

dans un Temple dont la sainteté étoit réservée par toute la terre. Ces sommes consistoient en quatre cens talens d'argent, ( quatre cens mille écus ) & en deux cens talens d'or ( six millions. ) Le Ministre du Prince insistant sur les ordres de la Cour, lui dit nettement qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au Roi.

Le jour pris pour l'enlever, Héliodore vint au Temple dans le dessein d'exécuter sa commission. Toute la ville alors fut remplie de trouble & d'effroi. Les Prêtres revêtus de leurs robes sacerdotales, se prosternoient au pié de l'autel, conjurant celui qui est dans le ciel, & qui a fait la loi touchant les dépôts, de conserver ceux qui avoient été confiés à son Temple. Plusieurs accouroient en troupes, & s'unissoient ensemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les filles & les femmes, couvertes de cilices, levoient les mains au Ciel. C'étoit un spectacle vraiment digne de pitié, de voir toute cette multitude, & surtout le Grand-Prêtre accablé d'affliction, dans l'attente de ce qui alloit arriver.

Cependant Héliodore, avec ses gardes, étoit déjà à la porte du Trésor, & il se préparoit à la forcer. Mais à l'Esprit du

a Sed Spiritus omnipotens Dei magnam fecit | suæ ostensionis evidentiam.



Dieu tout-puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles , en sorte que tous ceux qui avoient osé obéir à Héliodore furent renversés par une vertu divine , & frappés d'une fraieur qui leur ôta la force & le courage. Car ils virent paroître un cheval richement couvert , qui fondant tout d'un coup sur Héliodore , lui donna plusieurs coups des deux piés de devant. Celui qui étoit monté sur ce cheval avoit un regard effraiant , & ses armes paroissoient d'or. En même tems on vit deux jeunes hommes d'une éclatante beauté , qui s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore , le frapèrent sans relâche , & lui donnoient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre , on le prit , on le mit dans une chaise ; & cet homme , qui un moment auparavant étoit entré dans le Temple avec une multitude d'archers & de gardes , fut enlevé & chassé de ce saint lieu , sans pouvoir être secouru de personne , parce que la vertu de Dieu s'étoit fait connoître manifestement. Par un effet de cette même vertu , il étoit couché par terre , sans voix , & sans aucune espérance de vie , tandis que le Temple , auparavant rempli de trouble & de tumulte , retentissoit des cris de joie de tout le peuple , qui bénissoit Dieu de ce qu'il venoit de relever la gloire de son lieu Saint par un coup de sa puissance.

Alors quelques amis d'Héliodore supplièrent le Grand-Prêtre d'invoquer pour lui le Très-haut. Aussi-tôt Onias offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Pendant qu'il faisoit sa prière, les deux jeunes hommes dont on a parlé, se présentèrent à Héliodore, & lui dirent : „ Rendez „ graces au Grand-Prêtre Onias ; car c'est „ en sa considération que le Seigneur vous „ a accordé la vie. Après avoir été châtié „ de Dieu, annoncez à tout le monde ses „ merveilles & sa puissance. “ Aiant ainsi parlé, ils disparurent.

Héliodore offrit ses vœux, & fit de grandes promesses à celui qui lui avoit redonné la vie. Il remercia Onias, & s'en retourna, rendant témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Tout-puissant, qu'il avoit vûes de ses yeux. Comme le Roi lui demandoit qui il jugeoit qu'on pouvoit encore envoyer à Jérusalem, il lui répondit : „ Si vous avez quelque ennemi, „ ou quelqu'un qui ait des desseins sur votre Couronne, envoyez-le en ce lieu, & „ vous le verrez revenir déchiré de coups, „ si néanmoins il en revient. Car celui qui „ habite dans le ciel, est lui-même présent en ce lieu : il en est le protecteur, „ & il frappe & fait périr ceux qui y viennent pour faire du mal.

Le Roi fut bientôt puni de ce sacrilège par celui-là même qu'il avoit employé pour

pillier le Temple. Antiochus le Grand , aiant fait avec les Romains , après sa défaite au Sipyle , cette paix ignominieuse dont j'ai parlé , leur avoit donné entr'autres otages Antiochus un de ses fils , & cadet de Séleucus. Il y avoit treize ans qu'il étoit à Rome. Son frère Séleucus fouhaita de l'avoir , on ne fait pas pour quelle raison : ( peut-être pour le charger de quelque expédition militaire dont il le croioit capable ) & pour l'obtenir , il envoya Démétrius son fils unique âgé de douze ans à Rome , pour servir d'otage en la place d'Antiochus. Pendant l'absence des deux héritiers de la Couronne , dont l'un étoit allé à Rome , & l'autre n'en étoit pas encore revenu , Héliodore crut qu'il lui feroit aisé de l'usurper en se défaisant de Séleucus , & il le fit empoisonner.

Appian. in  
Syr. p. 116.

AN. M. 38296  
AV. J. C. 175.

Ainsi fut accomplie la prophétie de Daniel. Après avoir parlé de la mort d'Antiochus le Grand , il ajoute : *Un homme très-méprisable , & indigne du nom de Roi , prendra sa place & il périra en peu \* d'années , non par une mort violente , ni dans un combat.* Ce peu de mots désigne clairement le règne court & obscur de Séleucus , & son genre de mort. Le texte hébreu le caractérise encore plus particulièrement. *Il s'élèvera en sa place* ( d'Antio-

Dan. 11.

20.

\* Le mot hébreu se prend également pour jours & pour années.



chus ) *un homme , qui , en qualité d'Ex-  
cuteur , de Collecteur de taxes , fera passer ,  
fera périr la gloire du Roiaume.* En effet ,  
ce fut là toute l'occupation de son règne.

*Trois mil-  
lions.* Il falloit trouver tous les ans mille talens  
pour les Romains en vertu du Traité de  
paix ; & les douze années de ce tribut fi-  
nissent justement où finit sa vie. Il ne ré-  
gna qu'onze ans.

*Appian. in  
Syr. p. 116.  
117.  
Hieron. in  
Dan.* Antiochus, surnommé depuis Epiphane,  
qui revenoit de Rome en Syrie , apprit à  
Athènes la mort de son frère Séleucus. On  
lui donna avis que l'Usurpateur avoit un  
fort gros parti , mais qu'il s'en formoit  
pourtant un autre pour Ptolémée , qui  
prétendoit faire valoir les droits de sa mé-  
re , sœur du feu Roi. Antiochus eut re-  
cours à Eumène roi de Pergame , & à son  
frère Attale , qui le placèrent sur le trône  
après avoir chassé Héliodore.

Le Prophète Daniel , depuis le verset  
21 du chapitre XI , jusqu'à la fin du cha-  
pitre XII , prédit tout ce qui devoit arri-  
ver à Antiochus Epiphane , cruel persécu-  
teur des Juifs , & désigné ailleurs par la  
*Dan. 8. 9.* *petite corne qui devoit sortir de l'une des  
quatre grandes cornes.* J'expliquerai cette  
prophétie dans la suite.

Ici , dans le verset 21 , le Prophète dé-  
signe son avènement à la Couronne. *Un  
Prince méprisé , ou , méprisable lui succé-  
dera , ( à Séleucus ) à qui l'on ne donnera  
point les honneurs de la roiauté. Il viendra*

*en secret ou à petit bruit , & il se rendra maître du royaume par fraude.* La conduite d'Antiochus fera voir combien il étoit méprisable. Il est dit qu'on ne lui donnera point les honneurs de la roiauté. Il ne monta sur le trône , ni par le droit de sa naissance , puisque Seleucus son frère avoit laissé un fils qui étoit son héritier légitime , ni par le choix volontaire des peuples : Eumène & Attale le placèrent sur le trône. Etant revenu d'occident à petit bruit pour surprendre son rival , il fut gagner le peuple par ses artifices , & par les dehors d'une clémence étudiée.

Il prit le titre d'*Epiphane* , c'est-à-dire *Athen. l. 5*  
l'*Illustre* : jamais ce titre ne fut plus mal *pag. 193.*  
appliqué. Toute la suite de sa vie fera voir qu'il méritoit bien plus celui d'*Epimane* que quelques-uns lui donnèrent : ce mot signifie *insensé , furieux.*

On raconte de lui des choses qui prouvent combien est juste l'épithète de *méprisable* que lui donne l'Ecriture. Il sortoit souvent du Palais avec deux ou trois domestiques , & s'en alloit courir les rues à Antioche. Il s'amusoit à causer avec des orfèvres & des graveurs dans leurs boutiques , & à disputer avec eux des minucies de leur art , qu'il se piquoit ridiculement d'entendre aussi bien qu'eux. Il s'abaissoit fort communément jusqu'à entrer en conversation avec la plus vile populace , & se

méloit avec elle dans les lieux où elle étoit attroupée. Dans ces rencontres , il buvoit souvent avec des étrangers de la plus basse condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaisir faite par des jeunes gens , il alloit , sans rien dire , faire le fou , chanter & boire avec eux , ne gardant aucune mesure ni aucune bienséance. Quelquefois il lui prenoit fantaisie de quitter ses habits roiaux , de mettre une robe à la Romaine , & d'aller par la ville dans cet équipage de rue en rue , comme il l'avoit vû pratiquer à Rome aux élections pour la Magistrature. Il demandoit les suffrages des Citoiens , en donnant la main à l'un , & en embrassant un autre ; & se mettoit sur les rangs tantôt pour la charge d'Edile , tantôt pour celle de Tribun. Quand il avoit été élu , il se faisoit apporter la Chaire \* Curule , & s'y plaçant entendoit les petits procès qui survenoient pour des contrats de vente , & des affaires du marché ; & prononçoit sa Sentence avec une attention & une gravité aussi grandes que s'il se fût agi d'affaires de la dernière importance. On dit aussi qu'il étoit fort adonné à l'ivrognerie , qu'il dépensoit une grande partie de son revenu en débauches , & que quand le vin lui étoit monté à la tête , il alloit souvent cou-

\* C'étoit une chaire d'i-|à Rome qu'aux premiers  
voire , qui n'étoit accordée|Magistrats.



fir dans la ville en jettant l'argent à poignées parmi la canaille, & criant *attrape qui peut*. D'autres fois il sortoit avec une couronne de roses, & une robe à la Romaine, & marchoit seul dans les rues, & si quelqu'un s'avisoit de le suivre, il avoit toujours dans ces occasions sous sa robe provision de pierres qu'il lui jettoit. Il alloit aussi souvent se baigner aux bains publics avec le commun du peuple, & y faisoit des extravagances qui le faisoient mépriser de tous ceux qui le voioient. Qu'on juge, après tous ces traits, & j'en passe beaucoup d'autres, si Antiochus ne méritoit pas à plus juste titre le surnom d'*Insense*, que celui d'*Illustre*.

A peine Antiochus étoit-il bien établi sur le trône, que Jason, frère d'Onias Grand-Prêtre des Juifs, aiant formé le dessein de supplanter son frère, fit offrir secrètement à ce Prince trois cens soixante talens (un million quatre-vingts mille livres,) outre quatre-vingts mille autres pour un autre article, (deux cens quarante mille livres) afin d'être mis en possession de la charge de Souverain Sacrificateur. Sa négociation réussit : Onias, respecté généralement pour sa piété & sa justice, fut déposé, & Jason mis à sa place. Celui-ci changea toute la religion de ses pères, & fit des maux infinis à sa nation, comme on le peut voir dans le

AN M. 38;  
AV. J.C. 17  
II. Maccab.  
cap. 4.

second Livre des Maccabées , & dans Joseph.

AN. M. 3831.

AV. J. C. 173.

Hieron. in

Dan.

En Egypte , depuis la mort de Ptolémée Epiphane , Cléopatre sa veuve , sœur d'Antiochus Epiphane , avoit pris la Régence , & la Tutelle du jeune Roi son fils , & s'en étoit acquittée avec beaucoup de soin & de prudence. Mais étant morte cette année , la Régence tomba entre les mains de Lénée , grand Seigneur du pays ; & l'éducation du Roi fut commise à Eulée Eunucque. Dès qu'ils furent en charge , ils firent demander la Célé-Syrie & la Palestine à Antiochus Epiphane : demande , qui fut bientôt après la source de la guerre entre les deux Couronnes. Cléopatre , qui étoit mère d'un de ces Rois , & sœur de l'autre , avoit empêché , tant qu'elle avoit vécu , qu'on n'en vînt à une rupture. La nouvelle Régence n'eut pas les mêmes ménagemens pour Antiochus , & ne fit point difficulté de lui demander ce qu'ils croioient appartenir à leur maître. Il faut avouer que l'Egypte avoit toujours été en possession de la Souveraineté de ces provinces depuis le premier Ptolémée , jusqu'à ce qu'Antiochus le Grand les arracha à Ptolémée Epiphane par la force , & les laissa à son fils Séleucus sans autre droit que celui de conquête. De celui-ci elles avoient passé à son frère Antiochus.

Polyb. in *Æ-*  
*gat. cap. 72-*  
*82.*

Les Egyptiens , pour soutenir leurs pré-

tentions , alléguoient que dans le dernier partage de l'Empire fait entre les quatre successeurs d'Alexandre qui demeurèrent maîtres de tout après la bataille d'Ipsus, ces provinces avoient été assignées à Ptolémée Soter : que lui, & ses successeurs à la Couronne d'Egypte, en avoient toujours joui depuis, jusqu'à la bataille de Panéas, dont le gain avoit mis Antiochus le Grand en état de les leur enlever : que ce Prince étoit convenu, en donnant sa fille au Roi d'Egypte, de lui rendre en même tems ces provinces à titre de dot, & que ç'avoit été le principal article de ce mariage.

Antiochus nioit l'un & l'autre de ces faits, & prétendoit qu'au contraire, dans le partage général qui s'étoit fait de l'Empire d'Alexandre, toute la Syrie, y compris la Célé-Syrie & la Palestine, avoient été assignées à Séleucus Nicator, & que par conséquent elles appartenoient à celui qui occupoit le royaume de Syrie. Pour l'article du mariage, en vertu duquel on redemandoit ces provinces, il soutenoit que c'étoit une chimère sans réalité & sans fondement. Enfin, après avoir ainsi étalé leurs raisons de part & d'autre sans convenir de rien, il falut avoir recours aux armes pour en décider.

Ptolémée Philométor, étant entré dans sa quinzième année, fut déclaré Majeur. *I. Maccab.* IV. 2. 22.



On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solennité de son couronnement , comme on le pratiquoit en Egypte. Antiochus envoya Apollonius , un des plus grands Seigneurs de sa Cour , avec le caractère d'Ambassadeur , pour y assister , & pour feliciter de sa part le jeune Roi. C'étoit en apparence pour faire honneur à son Neveu : mais le vrai motif étoit de découvrir le dessein de cette Cour par rapport aux Provinces de Célé-Syrie & de Palestine , & quelles mesures on y prenoit sur cette affaire. Dès qu'il apprit , au retour d'Apollonius , que tout se dispo- soit à la guerre , il alla par mer à Joppé , visita la frontière du pays , & y fit faire tout ce qu'il falloit pour la mettre en état de se bien défendre contre toutes les attaques des Egyptiens.

En faisant sa ronde , il passa par Jérusalem. Jason & toute la ville l'y reçurent avec beaucoup de magnificence & une grande pompe. Mais les honneurs qu'on lui rendit ne détournèrent pas les maux qu'il fit souffrir ensuite à cette ville & à toute la nation des Juifs. De Jérusalem il passa dans la Phénicie , & après y avoir mis ordre à tout , il revint à Antioche.

Le même Apollonius , dont je viens de parler , avoit été envoyé à Rome par Antiochus à la tête d'une Ambassade. Il fit des excuses au Sénat de ce que son Maître

envoioit le tribut plus tard qu'il n'étoit marqué dans le Traité. Outre la somme dûe , il fit présent au peuple de plusieurs vases d'or. Il demanda au nom de ce Prince, qu'on renouvelât avec lui l'alliance & l'amitié qui avoit été accordée à son père ; & que le peuple Romain lui donnât les ordres qu'il convenoit de donner à un Roi qui se piquoit d'être un affectionné & fidèle allié. Il ajouta que son Maître n'oublieroit jamais les marques de bonté qu'il avoit reçues du Sénat, de toute la jeunesse, & de tous les Ordres de la ville pendant son séjour à Rome, où il avoit été traité, non comme un simple otage, mais comme un Roi. Le Sénat répondit obligeamment à tous ces chefs, & renvoia Apollonius comblé d'honneurs & de présens. On savoit par le témoignage des Ambassadeurs Romains qui avoient été en Syrie, qu'il étoit fort considéré du Roi, & très-affectionné au peuple Romain.

L'année suivante, Jason envoya à Antioche son frère Ménélas pour paier le tribut au Roi, & négocier quelques autres affaires importantes. Mais, dans l'audience qu'on lui donna, au lieu de se renfermer dans sa commission, ce traître supplanta son frère, & obtint sa charge, aiant offert trois cens talens plus que lui. Ce nouveau choix fut une source de troubles, de désordres, de meurtres, & de

AN.M. 3832.

AV. J.C. 172.

II. Macch.

IV. 23. &amp;c.

facrilèges. La mort d'Onias, généralement aimé & respecté, y mit le comble. Antiochus, quelque dur & insensible qu'il fût, pleura sa perte, & punit le meurtrier comme il le méritoit. Je passe légèrement sur ces faits, & j'en ometts les principales circonstances, parce qu'elles appartiennent proprement à l'histoire des Juifs, qui n'entre point dans mon plan, & dont je me contente de rapporter plus au long quelques endroits seulement, qui sont trop intéressans pour être passés sous silence, ou pour être abrégés de sorte qu'on n'en sentiroit pas la beauté.

AN. M. 3833.

AV. J. C. 171.

*Liv. lib. 42.*

n. 9.

*Polyb. in Le-*

*gat. cap. 71.*

72.

*Justin. lib.*

34. cap. 2.

*Diod. Legat.*

18.

*Hieron. in*

*Dan.*

Antiochus, qui depuis le retour d'Apollonius de la Cour d'Egypte s'étoit toujours préparé à la guerre, dont il voioit bien qu'il étoit menacé de la part de Ptolémée pour la Célé-Syrie & la Palestine, se trouvant enfin en état de la commencer, résolut de ne la pas attendre dans ses États, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il crut pouvoir mépriser impunément la jeunesse de Ptolémée, qui n'avoit que seize ans, & la foiblesse des Ministres entre les mains de qui il étoit tombé. Il se persuada que les Romains, sous la protection de qui l'Egypte s'étoit mise, avoient trop d'affaires sur les bras pour songer à la secourir, & que la guerre qu'ils avoient avec Persée roi de Macédoine ne leur en laisseroit pas le loisir.



Enfin il trouvoit que la conjoncture présente étoit très-favorable pour décider la querelle qu'il avoit avec l'Égypte au sujet de ces provinces.

Cependant, pour garder quelques mesures avec les Romains, il envoya représenter au Sénat par des Ambassadeurs son droit sur les provinces de Célé-Syrie & de Palestine, dont il étoit actuellement en possession; & l'obligation où il se trouvoit d'entrer en guerre pour le soutenir: & en même tems il se mit à la tête de son armée, & marcha vers la frontière de l'Égypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluze, & l'on en vint à une bataille où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontière en état de servir de barrière, & d'arrêter tous les efforts que pouvoit faire l'Égypte pour regagner ces provinces. Ce fut là sa première expédition contre l'Égypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cette année, il retourna à Tyr, & il mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

Pendant le séjour qu'il y fit, trois Députés du Sanédrin de Jérusalem vinrent lui faire des plaintes contre Ménélas, qu'ils convinquirent en sa présence d'impiété & de sacrilège. Le Roi étoit prêt de le condamner: mais, sur l'avis de Ptolémée Macron un de ses Ministres, que Ménélas

AN. M. 3834.

AV. J. C. 170.

II. Maccab.

IV. 44-50.

avoit gagné , il le renvoia absous , & fit mourir les trois Députés comme calomniateurs : injustice , dit l'Auteur sacré , qui n'auroit pas eu lieu même parmi des Scythes. Les Tyriens , touchés de compassion , les firent enterrer honorablement.

*Polyb. in Excerpt. Valef. pag. 126.*

*II. Maccab. X. 13. VIII. 8. IV. 29.*

*I. Maccab. III. 38.*

Ce Ptolémée Macron , aiant été autrefois Gouverneur de l'île de Cypre sous le Roi Ptolémée Philopator , avoit retenu pendant sa minorité tous les revenus du pays entre ses mains , & n'avoit jamais voulu les remettre aux Ministres qui les avoient demandés avec de vives instances , & à qui il les avoit constamment refusés , sur les justes soupçons qu'il avoit de leur infidélité. Au couronnement du Roi , il apporta le tout à Alexandrie , & le remit au fisc. Exemple rare de désintéressement dans un homme qui manie les deniers publics ! Une somme si considérable , venue si à propos dans l'extrême besoin où se trouvoit l'Etat , lui avoit fait beaucoup d'honneur à la Cour , & l'y avoit rendu fort puissant. Dans la suite , piqué de quelque affront que lui firent les Ministres , ou de ce qu'on ne récompensoit pas comme il l'auroit voulu un service de cette importance , il se révolta contre Ptolémée , entra au service d'Antiochus , & lui livra l'île de Cypre. Il en fut reçu avec toutes sortes d'agréments. Le Roi le mit au nombre de ses confidens , & lui donna le Gouvernement de

la Célé-Syrie & de la Palestine , & envoya à sa place en Cypre Cratès , qui avoit commandé dans le Château de Jérusalem sous Sostrate. Il est beaucoup parlé de ce Ptolémée Macron dans les Livres des Maccabées.

Antiochus employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte ; & , dès que la saison le permit , il l'attaqua par mer & par terre. Ptolémée avoit mis une nombreuse armée sur pié : mais elle ne tint pas devant Antiochus. Celui-ci gagna une seconde bataille sur la frontière , prit la ville de Péluse , & entra jusques dans le cœur de l'Egypte. Dans cette dernière défaite des Egyptiens il ne tint qu'à lui de n'en pas laisser échapper un seul homme : mais pour mieux ruiner son Neveu , au lieu de profiter de son avantage , il arrêta lui-même ses gens en allant de tous côtés après la victoire , faire cesser le carnage. Cette clémence , en effet , lui gagna le cœur des Egyptiens ; & quand il avança dans le pays , tous venoient en foule se rendre à lui : de sorte qu'il se vit bientôt sans peine maître de Memphis & de tout le reste de l'Egypte , à la réserve d'Alexandrie , qui seule tint bon contre lui.

Philométor ou fut pris , ou vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus , qui lui laissa sa liberté entière. Ils man-

*II. Maccab.*

*V. 1.*

*I. Maccab.*

*I. 17-20.*

*Hieron. in*

*Dan.*

*Diod. in Ex-*

*cerpt. Vales.*

*P. 311.*



geoient à la même table , vivoient en amis ; & pendant quelque tems même , Antiochus affectoit de prendre soin des intérêts de ce jeune Roi son neveu , & de régler les affaires comme son Tuteur. Mais , quand une fois il se fut rendu maître du pays , sous ce prétexte il se saisit de tout ce qui lui convenoit , pillà de tous les côtés , & s'enrichit , aussi-bien que ses troupes , des dépouilles des Egyptiens.

*Justin. lib.  
34. cap. 2.  
Diod. in Ex-  
cerpt. Vales.  
pag. 310.*

Philométor fit un triste personnage pendant tout ce tems-là. A l'armée il s'étoit toujours tenu aussi loin qu'il avoit pu du danger , & ne s'étoit pas même montré à ceux qui combattoient pour lui. Après la bataille , quelle lâcheté que la manière dont il se soumit à Antiochus , & dont il se laissa enlever un si beau royaume , sans rien entreprendre pour le conserver ! Ce n'étoit pourtant pas tant en lui manque de courage & de capacité naturelle , car dans la suite il donna des preuves du contraire , qu'un effet de l'éducation molle & efféminée de son Gouverneur Euléc. Cet Eunuque , qui étoit aussi son premier Ministre , avoit employé tous ses soins à le plonger dans le luxe & dans la mollesse , afin de le rendre incapable des affaires , & de se rendre lui-même aussi nécessaire quand ce jeune Prince seroit majeur , qu'il l'avoit été pendant sa minorité , & de conserver ainsi toujours le pouvoir en ses mains.

Pendant qu'Antiochus étoit en Egypte ,  
 un faux bruit de sa mort se répandit dans  
 toute la Palestine. Jason crut l'occasion  
 propre à recouvrer le poste qu'il avoit per-  
 du. Il vint avec un peu plus de mille hom-  
 mes à Jérusalem , & avec le secours de  
 ceux de son parti qui étoient dans la ville  
 il la prend , en chasse Ménélas qui se retire  
 dans la Citadelle, commet toutes sortes de  
 cruautés contre ses concitoyens , & fait  
 mourir sans pitié tous ceux qui lui  
 tombent entre les mains , & qu'il regar-  
 doit comme ses ennemis.

Quand Antiochus apprit ces nouvelles  
 en Egypte , il conclut que c'étoit une ré-  
 volte générale des Juifs , & se mit aussitôt  
 en marche pour la réprimer. Il étoit par-  
 ticulièrement en colère de ce qu'on lui  
 dit que le peuple de Jérusalem avoit fait  
 de grandes réjouissances sur le bruit de sa  
 mort. Il forma le siège de la ville , la prit  
 d'assaut , & , en trois jours de tems que la  
 ville fut livrée à la fureur du soldat , il en  
 couta la vie à quatre-vingts mille hommes  
 qu'il fit égorger. Il y en eut outre cela qua-  
 rante mille faits prisonniers , & pareil  
 nombre vendus aux nations voisines.

Non content de cela , cet impie entra  
 par force dans le temple jusques dans le  
 Sanctuaire & les lieux les plus sacrés , souil-  
 lant même par sa présence le Lieu très-  
 Saint , où le traître Ménélas le conduisit,

*I. Maccab.*  
*l. 10-29.*  
*II. Maccab.*  
*v. 5-21.*  
*Joseph. An-*  
*tiq. lib. 12.*  
*cap. 7.*  
*Diod. l. 34.*  
*Eclog. 1.*  
*Hieron. in*  
*Dan.*

Ensuite, ajoutant le sacrilège à la profanation, il emporta l'autel des parfums, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches du Sanctuaire, (le tout étoit d'or) plusieurs autres vases, ustensiles, & dons des Rois, aussi d'or. Il pillla la ville, & s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles de la Judée & de l'Egypte, qui jointes ensemble faisoient des sommes \* immenses. Pour mettre le comble au désespoir des Juifs, en partant il nomma pour Gouverneur de la Judée un Phrygien nommé Philippe, homme d'une cruauté barbare; pour Gouverneur de la Samarie, Andronique d'un caractère tout pareil; & il laissa à Ménélas, le plus méchant des trois, le titre de Souverain Sacrificateur, avec l'autorité qui étoit attachée à cette charge.

*II. Maccab.  
V. 2-4.*

Voila le commencement des maux qui avoient été présagés à Jérusalem par d'étranges phénomènes qui y parurent quelque tems auparavant pendant quarante jours. C'étoient des hommes, les uns à cheval, & les autres à pié, armés de boucliers, de lances, & d'épées, qui formant des corps assez considérables, se battoient en l'air comme font des armées ennemies.

\* Il est marqué dans le II. talens, qui font cinq millions quatre cens mille livres. qu'il emporta du temple seul mille huit cens



Les Alexandrins voiant Philométor entre les mains d'Antiochus , à qui il laissoit disposer comme il lui plaisoit de son royaume , le regardèrent comme perdu pour eux , & mirent son cadet sur le trône , declarant l'autre déchu de la Couronne. On lui donna dans cette occasion le nom de Ptolémée *Evergète II* , qui fut bientôt changé en celui de *Cacergète*. Le premier signifie , *Bienfaisant* ; le second , *Malfaisant*. Il eut dans la suite le surnom de \* *Physcon* , qui veut dire *Gros ventre* , parce que ses excès de table l'avoient rendu extrêmement gros & replet. C'est sous ce dernier titre que la plupart des Ecrivains en parlent. Cinéas & Cumanus lui furent donnés pour Ministres , & on les chargea de rétablir les affaires délabrées de cet Etat.

AN. M. 3835.  
AV. J. C. 169.  
Porphyr. in  
Græc. Euseb.  
Scalig.

Polyb. in Le-  
gat. cap. 18.

Antiochus , qui eut avis de ce qui se passoit , en prit occasion de revenir encore pour la troisième fois en Egypte , sous prétexte de rétablir le Roi déposé , mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse , entra par terre en Egypte , & marcha droit à Alexandrie dans le dessein d'en former le siège. Le jeune Roi consulta ses deux Ministres. Ils lui conseillèrent de faire assem-

\* Φυσκων. Ventricosus. | Intestinum. Venter.  
Obesus de πο'σιν. Crassum |

bler un grand Conseil composé de tous les hauts Officiers de l'armée , & de prendre leurs avis sur les ressources qu'il seroit possible de trouver pour sortir de l'embaras où l'on étoit. Après bien des délibérations , on convint enfin , que l'état des affaires demandoit qu'on cherchât des voies d'accommodement avec Antiochus , & que l'on engageroit les Ambassadeurs des différens Etats de la Grèce qui se trouvoient à Alexandrie à employer leur médiation pour y réussir. On les trouva tout disposés à le faire.

Ils allèrent par eau en remontant le fleuve trouver Antiochus , & furent chargés des ouvertures de paix : deux Ambassadeurs de Ptolémée les accompagnoient , qui avoient les mêmes instructions. Il les reçut fort bien dans son camp , les régala magnifiquement ce jour-là , & leur marqua le lendemain pour entendre les propositions qu'ils avoient à lui faire. Les Achéens parlèrent les premiers , & les autres ensuite chacun à leur tour. Tous s'accordèrent à charger Eulée , & à attribuer la guerre à la mauvaise conduite , & au bas âge de Ptolémée Philométor , faisant adroitement l'apologie du nouveau Roi , & tâchant de radoucir Antiochus à son égard pour le porter à traiter avec lui, appuiant beaucoup sur la parenté qui se trouvoit entr'eux.

Antiochus ,

Antiochus , dans sa réponse , convint de tout ce qu'ils avoient dit sur la cause de la guerre , prit occasion de là d'étaler les droits qu'il avoit sur la Célé-Syrie & la Palestine , allégua toutes les raisons qu'on a vûes ci-dessus , & produisit les pièces authentiques , qui furent trouvées si fortes , que tous les Membres de ce Congrès furent convaincus de la bonté de son droit sur ces provinces. Pour les conditions de la paix , il les renvoia à un autre tems , leur faisant espérer qu'il feroit dresser un Traité solennel lorsqu'il auroit auprès de lui deux personnes absentes qu'il leur nomma , & sans qui il leur déclara qu'il ne vouloit point y travailler.

Page 1824

Après cette réponse il décampa , vint à Naucratis , de là devant Alexandrie , & commença à en former le siège. Dans cette extrémité , Ptolémée Evergète & Cléopatre sa sœur , qui étoient dans la place , envoièrent des Ambassadeurs à Rome , représenter le triste état où ils étoient réduits , & implorer le secours du peuple Romain. Ils parurent à l'audience que le Sénat leur accorda, avec toutes les marques de douleur usitées alors dans les plus grandes afflictions, & tinrent un discours encore plus touchant. Ils représentèrent que l'autorité du peuple Romain étoit si respectée par tous les peuples & par tous les Rois , & qu'Antiochus en particulier lui avoit

*Liv. lib. 44.**n. 17.**Polyb. Le-  
gat. 20.*



de si grandes obligations, que, s'il lui faisoit déclarer par des Ambassadeurs que le Sénat ne trouvoit pas bon qu'on fit la guerre à des Rois alliés de Rome, ils ne doutoient point que sur le champ Antiochus ne se retirât de devant Alexandrie, & ne remenât son armée en Syrie. Que, si le Sénat refusoit de leur accorder sa protection, Ptolémée & Cleopatre, chassés de leur royaume, seroient obligés au premier jour de se réfugier à Rome; & qu'il ne seroit pas honorable au peuple Romain d'avoir laissé sans secours le Roi & la Reine dans une telle extrémité.

Le Sénat, touché de leurs remontrances, & persuadé d'ailleurs qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Romains de laisser si fort aggrandir Antiochus, & que son pouvoir seroit exorbitant s'il joignoit la couronne d'Egypte à celle de Syrie, résolut d'envoyer une ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimus, & C. Hostilius, furent les trois qu'on choisit pour cette importante négociation. Leurs instructions portoient qu'ils iroient trouver premièrement Antiochus, & ensuite Ptolémée: qu'ils leur déclareroient de la part du Sénat qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités, & à terminer la guerre: & que, si l'un des deux refusoit de le faire, le peuple Romain ne le regarderoit plus comme son

ami & comme son allié. Comme le danger étoit pressant , trois jours après la résolution prise dans le Sénat , ils partirent de Rome avec les Ambassadeurs d'Egypte.

Peu de tems avant leur départ il arriva en Egypte des Ambassadeurs de Rhodes , *Polyb. Lib. 84.* qui venoient exprès pour tâcher d'accommoder les differens des deux Couronnes. Ils débarquèrent à Alexandrie , & de là passèrent au camp d'Antiochus. Ils firent tous leurs efforts pour le porter à un accommodement avec le Roi d'Egypte , insistant beaucoup sur l'amitié dont les deux Couronnes les avoient honorés depuis si longtemps , & sur l'obligation où elle les mettoit d'employer leurs bons offices pour rétablir la paix entr'elles. Comme ils s'é-tendoient beaucoup sur ces lieux communs, Antiochus les interrompit, & leur dit en peu de mots : Qu'il n'étoit pas nécessaire de faire là-dessus de longues harangues ; que la Couronne appartenoit à l'aîné des deux frères , avec qui il avoit fait la paix , & lié une étroite amitié ; que, si on vouloit le rappeler & le remettre sur le trône , la guerre étoit finie.

Il le disoit , mais ce n'étoit nullement son dessein. Il ne cherchoit qu'à embrouiller les affaires , pour venir à ses fins. La résistance qu'il trouvoit dans Alexandrie , dont il vit bien qu'il faudroit lever le siège, lui fit changer de batterie , & conclure ,

qu'il falloit désormais entretenir l'animosité entre les deux frères , & allumer entr'eux une guerre qui les affoiblît si fort , qu'il n'eût plus , quand il le voudroit , qu'à se montrer pour venir à bout de l'un & de l'autre qui se trouveroient alors tout à fait épuisés. Dans cette vûe , il leva le siège , marcha du côté de Memphis , & remit en apparence Philométor en possession de tout le pays , excepté Péluse , qu'il garda comme une clé pour entrer quand il lui plairoit en Egypte , dès qu'il verroit les choses venues au point où il les falloit pour commencer à agir. Après avoir ainsi disposé toutes choses , il retourna à Antioche.

Philométor commença enfin à revenir de l'assoupissement prodigieux où l'avoit jetté son indolente mollesse , & à sentir les maux que lui avoient fait toutes ces révolutions. Il se trouva même assez de pénétration naturelle pour entrevoir le dessein d'Antiochus. L'article de Péluse retenue par Antiochus lui ouvrit les yeux. Il vit bien qu'il ne gardoit cette porte de l'Egypte que dans le dessein d'y rentrer quand son frère & lui seroient si abbattus par la guerre qu'ils se faisoient , qu'ils ne pourroient plus résister , & qu'ils seroient alors tous deux en proie à son ambition. Ainsi, dès qu'il vit Antiochus parti, il fit dire à son frère qu'il étoit disposé à s'accommo-



der avec lui ; & l'accommodement se fit effectivement par le moien de Cléopatre leur sœur , à condition que les deux frères régneroient conjointement. Philométor revint à Alexandrie , & l'Egypte eut la paix , au grand contentement des peuples , & sur-tout de ceux d'Alexandrie qui avoient beaucoup souffert de la guerre.

Antiochus , si ses discours avoient été sincères lorsqu'il disoit que le but de son entrée en Egypte étoit uniquement de rétablir Philométor sur le trône , auroit dû apprendre avec joie la réconciliation des deux frères. Mais il s'en falloit bien qu'il pensât si raisonnablement ; & j'ai déjà remarqué qu'il couvroit sous ce discours spécieux le dessein réel d'accabler les deux frères , après qu'il les auroit affoiblis de part & d'autre par les pertes qu'ils auroient faites.

Les deux frères jugeant qu'Antiochus ne manqueroit pas de revenir les attaquer vigoureusement , envoièrent des Ambassadeurs en Grèce , pour obtenir des Achéens quelques troupes auxiliaires. L'assemblée se tenoit à Corinthe. Les deux Rois demandoient seulement qu'on leur envoiât mille fantassins sous la conduite de Lycortas , & deux cens chevaux sous celle de Polybe. Ils avoient donné ordre aussi de lever mille soldats mercenaires. Callicrate , qui présidoit à l'assemblée , s'opposa à

*Polyb. Lib.  
82. & 91.*

la demande des Ambassadeurs, sous prétexte qu'il étoit de l'intérêt de la Ligue de ne pas se mêler des affaires étrangères, & qu'elle devoit réserver ses troupes pour être en état de secourir les Romains qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille contre Persée. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entr'autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius qui commandoit l'armée Romaine en Macédoine pour lui offrir le secours que la Ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'étant une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit plus besoin des forces des Alliés : qu'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte. Que d'ailleurs, la Ligue étant en état de mettre sur pié, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes, une aussi petite diversion que celle dont il s'agissoit ne diminueroit point ses forces. Que dans les conjonctures où les deux Rois se trouvoient, il falloit saisir l'occasion de leur être utiles ; qu'on ne pouvoit, sans ingratitude, oublier les bienfaits qu'on avoit reçus de l'Egypte ; & qu'en manquant à ce devoir on violeroit les Traités & les sermens sur lesquels l'Alliance étoit fondée. Comme la multitude penchoit à accorder le secours, Callicrate congédia les

Députés, sous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

On en convoqua donc une autre quelque tems après à Sicyone ; & comme on étoit prêt d'y prendre la même résolution, Callicrate, sur une lettre supposée de Q. Marcius qui exhortoit les Achéens à s'entremettre pour finir la guerre entre les deux Ptolémées & Antiochus, fit porter un Décret par lequel on se contenoit d'envoyer des Ambassadeurs vers ces Princes.

Dès qu'Antiochus eut appris la réunion des deux frères, il résolut d'employer contr'eux toutes ses forces. Il envoya de fort bonne heure sa flotte en Cypre pour s'en conserver la possession. En même tems il se mit en marche par terre avec une armée nombreuse, dans le dessein de faire cette fois-ci la conquête de l'Egypte tout ouvertement, sans faire mine, comme auparavant, de travailler pour un de ses neveux. Il trouva en arrivant à Rhinocorura, des Ambassadeurs de Philométor, qui lui dirent : Que leur Maître reconnoissoit qu'il lui avoit obligation de son rétablissement ; qu'il le conjuroit de ne pas détruire son propre ouvrage en employant la voie des armes & de la violence, & de lui marquer amiablement ce qu'il souhaitoit de lui. Antiochus levant le masque, ne parla

AN.M. 3836.

AV. J.C. 1686

Liv. lib. 45.

n. 11-13.

Polyb. Le-

gat. 92.



plus de l'affection & de la tendresse dont il avoit jusques-là fait tant de parade, & se déclara sans détour ennemi de l'un & de l'autre. Il dit aux Ambassadeurs qu'il demandoit qu'on lui cédât à perpétuité l'île de Cypre, & la ville de Péluse avec toutes les terres qui sont le long du bras du Nil sur laquelle elle étoit située, & qu'il ne feroit de paix avec eux qu'à ces conditions. Il marqua aussi un jour auquel il vouloit qu'on lui rendît réponse sur sa demande.

Quand il vit ce jour passé sans qu'on lui eût donné la satisfaction qu'il prétendoit, il commença les hostilités, perça jusqu'à Memphis en soumettant tous les pays qu'il traversoit, & là il reçut la soumission de presque tout ce qui restoit. Il prit ensuite la route d'Alexandrie, dans le dessein de former le siège de cette ville, dont la prise l'auroit rendu maître absolu de tout le royaume. Il y auroit infailliblement réussi, s'il n'eût trouvé en y allant une Ambassade de Rome qui l'arrêta, & rompit toutes les mesures qu'il avoit prises depuis si longtemps pour se rendre maître de l'Egypte.

On a vu ci-dessus comment les Ambassadeurs nommés pour l'Egypte s'étoient pressés de partir de Rome. Ils débarquèrent à Alexandrie précisément dans le tems qu'Antiochus se mettoit en marche

pour en aller former le siège. Les Ambassadeurs le rencontrèrent à \* Eleusine, qui n'étoit qu'à un petit quart de lieue d'Alexandrie. Voiant Popilius, qu'il avoit connu très-particulièrement à Rome pendant qu'il y étoit en otage, il lui tendit la main pour l'embrasser en qualité d'ancien ami. Le Romain, qui ne se regardoit plus là comme particulier, mais comme homme public, voulut savoir, avant que de recevoir sa civilité, s'il parloit à un ami ou à un ennemi de Rome. Il lui présenta le Décret du Sénat, lui demanda de le lire, & de lui rendre sa réponse sur le champ. Antiochus, après l'avoir lu, lui dit qu'il en délibéreroit avec ses amis, & lui rendroit sa réponse dans peu. Popilius, indigné que le Roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avoit à la main, un cercle sur le sable autour d'Antiochus, & haussant la voix : *Rendez réponse*, lui dit-il, *au Sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.* Le Roi étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, répondit qu'il feroit ce que le Sénat souhaitoit. Alors Popilius reçut ses civilités, & en usa ensuite à tous égards en ancien ami. Quelle <sup>a</sup> hauteur

\* Turnébe & Henri de Valois croient qu'il faut lire dans Tite-Live Eleusinem au lieu de Leusinem. sermonisque abscissa gravitas ! Eodem momento Syria regnum terruit, Egypti texit. Valer. Max. lib. 6.

a Quam efficax est animi cap. 4.

d'ame ! quelle fierté de langage ! Ce Romain , d'un seul mot , jette dans l'effroi le Roi de Syrie , & sauve celui d'Egypte.

Ce qui inspiroit à l'untant de hardiesse , & à l'autre tant de docilité , étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout fraîchement de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux , & le nom Romain devint redoutable à tous les Princes & à toutes les nations.

Antiochus étant sorti d'Egypte dans le jour marqué , Popilius retourna avec ses Collègues à Alexandrie , où il mit le sceau & la dernière main au Traité d'accommodement entre les deux frères , qui n'étoit encore qu'ébauché. De - là il passa en Cypre , en renvoia la flotte d'Antiochus qui avoit remporté une victoire sur celle des Egyptiens , fit rendre toute l'Isle aux Rois d'Egypte à qui elle appartenoit de droit , & revint à Rome rendre compte au Sénat du succès de son ambassade.

Il y arriva aussi presque en même tems des Ambassadeurs de la part d'Antiochus , & de celle des deux Ptolémées & de Cléopatre leur sœur. Les premiers dirent ,  
» Que la paix qu'il avoit plu au Sénat de  
» donner à leur Maître , lui paroïssoit  
» préférable à toutes les victoires qu'il  
» auroit pu remporter , & qu'il avoit



» obéi aux ordres des Ambassadeurs Ro-  
 » mains comme à ceux des dieux mêmes. «  
 Quelle bassesse, & quelle impiété ! En-  
 suite ils félicitèrent le peuple Romain sur  
 la victoire qu'il venoit de remporter sur  
 Persée. Les autres Ambassadeurs, non  
 moins outrés dans leurs flateries que les  
 premiers, déclarèrent, » Que les deux  
 » frères Ptolémées & Cléopâtre se croioient  
 » plus redevables au Sénat & au peuple  
 » Romain qu'à leurs pères & mères, &  
 » qu'aux dieux mêmes, aiant été délivrés  
 » par la protection de Rome d'un siège  
 » très-fâcheux, & rétablis sur le trône de  
 » leurs ancêtres, dont ils étoient presque  
 » entièrement déchus. « Le Sénat répon-  
 dit, » Qu'Antiochus avoit fait sagement  
 » d'obéir aux Ambassadeurs ; que le Sénat  
 » & le peuple Romain lui en savoient bon  
 » gré. « Je ne sai s'il est possible de pousser  
 plus loin la fierté. Quant à Ptolémée &  
 Cléopâtre, on répondit » Que le Sénat  
 » étoit fort aise d'avoir trouvé une occa-  
 » sion de leur faire quelque plaisir, & qu'il  
 » tâcheroit de leur faire connoître qu'ils  
 » devoient regarder l'amitié & la pro-  
 » tection du peuple Romain comme le plus  
 » ferme appui de leur royaume. « Le Pré-  
 teur eut ordre de faire les présens ordi-  
 naires aux Ambassadeurs.

## §. III.

*Antiochus*, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colére sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de *Mathathias*, qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. *Judas Maccabée* remporte plusieurs victoires sur les Généraux & les armées d'*Antiochus*. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde : il en est honteusement repoussé. Aiant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frappe. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un règne d'onze ans.

AN. M. 3836.

AV. J.C. 168.

I. Maccab.

30-40. &amp; II.

V. 23-27.

Joseph. An-

tiq. lib. 12.

sup. 7.

ANTIOCHUS, à son retour d'Egypte, outré de se voir arracher par les Romains une Couronne sur laquelle il avoit compté, & dont il se voioit déjà presque en possession, fit tomber tout le poids de sa colére sur les Juifs, qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Il détacha, en traversant la Palestine, vingt-deux mille hommes, dont il donna le commandement à Apollonius, & lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem.

• Apollonius y arriva justement deux ans après la prise de cette ville par Antiochus. Il ne témoigna rien du tout au commencement qui pût faire soupçonner les ordres cruels qu'il avoit , & attendit pour les faire éclater , le premier jour de Sabbath. Alors , voyant tout le peuple assemblé paisiblement dans les Synagogues , & occupé à y rendre à Dieu le culte religieux , il s'acquitta de la commission barbare dont il étoit chargé , & lâcha sur eux toutes ses troupes , avec ordre de massacrer tous les hommes , de prendre toutes les femmes & tous les enfans , & de les vendre. Ses ordres furent exécutés avec la dernière rigueur & la dernière cruauté. On n'épargna pas un seul homme , tous ceux qu'on put trouver furent massacrés impitoyablement , & les rues remplies de sang. On pilla la ville ensuite , & on y mit le feu en plusieurs endroits , après en avoir tiré tout ce qu'il s'y rencontroit de richesses. On abbatit le reste des maisons , & on se servit des matériaux pour bâtir une bonne forteresse sur le haut des éminences de la Cité de David , vis-à-vis du temple qu'elle commandoit. On y mit une grosse garnison , pour tenir en bride toute la nation des Juifs : on en fit une place d'armes munie de bons magazins , & on y ferra les dépouilles prises dans le sac de la ville.



Delà , la garnison fondonnoit sur ceux qui venoient adorer Dieu dans le temple , & répandoit leur sang de tous les côtés du sanctuaire , qu'elle souilla de toutes les manières. Ce fut alors que les sacrifices du soir & du matin cessèrent , pas un des véritables serviteurs de Dieu n'osant plus venir l'y adorer.

*I. Maccab.  
I. 41-64. &  
II. VI-1-7.  
Joseph. ibid.*

Dès qu'Antiochus fut de retour à Antioche , il ordonna que toutes les nations de ses Etats eussent à quitter leurs anciennes cérémonies religieuses , & leurs usages particuliers ; qu'elles se conformassent à la religion du Roi , & adorassent les mêmes dieux & de la même manière que lui. Cette Ordonnance , quoique conçue en termes généraux , avoit principalement en vûe les Juifs , dont il vouloit absolument exterminer la religion aussi bien que la nation.

Pour tenir la main à l'exécution de ce règlement , il envoya des Intendans dans toutes les provinces de son Empire , qui eurent ordre de le faire observer , & d'instruire les peuples de toutes les cérémonies & coutumes auxquelles ils devoient se conformer.

Les Gentils eurent moins de peine à s'y résoudre, Culte pour culte , dieux pour dieux , on croiroit que cela pouvoit leur paroître assez indifférent : ils ne furent pourtant pas insensibles à ce change-

ment de religion. Personne ne parut entrer plus aisément dans ce que demandoit la Cour, que les Samaritains. Ils présentèrent une requête au Roi, dans laquelle ils déclaroient qu'ils n'étoient point Juifs, & demandoient que leur temple, bâti sur le mont Garizim, qui jusques-là n'avoit été dédié à aucune divinité \* particulière, fût désormais consacré à *Jupiter Grec*, & qu'il en portât le nom. Antiochus reçut favorablement cette requête, & donna ordre à Nicanor, sous-Gouverneur de la province de Samarie, de dédier leur temple à *Jupiter Grec*, comme ils le souhaitoient, & de ne les point inquiéter.

Les Samaritains ne furent pas les seuls apostats qui abandonnèrent leur Dieu & leur Loi dans cette épreuve. Plusieurs Juifs, soit pour éviter la persécution, soit pour faire leur cour au Roi ou à ses Officiers, soit enfin par inclination & par libertinage, en firent de même. Tous ces differens motifs causèrent bien des chutes en Israel; & plusieurs de ceux qui avoient une fois franchi ce pas-là, devenoient, comme cela est assez ordinaire, en se joignant aux troupes du Roi, plus grands persécuteurs de leurs frères que les payens

*I. Maccab.*  
VI. 21-24.

\* Ils parloient ainsi, se prononçoit jamais par les  
parce que le grand nom du Juifs.  
Dieu d'Israel (Jehova) ne

mêmes qu'on avoit chargés de cette commission barbare.

L'Intendant, qui fut envoyé en Judée & en Samarie pour faire exécuter l'Ordonnance du Roi, étoit Athénée, homme d'âge, & fort versé dans toutes les cérémonies de l'Idolâtrie des Grecs, qu'on jugea par cette raison fort propre à y inviter ces peuples. Dès qu'il fut arrivé à Jérusalem, il commença par faire cesser les sacrifices qu'on offroit au Dieu d'Israel, & à supprimer toutes les observances de la religion Judaïque. On souilla le Temple, de sorte qu'il n'étoit plus propre au service de Dieu : on profana les sabbats & les autres fêtes : on défendit de circoncire les enfans : on enleva & on brûla tous les exemplaires de la Loi partout où on les trouvoit : on abolit toutes les Ordonnances de Dieu dans tout le pays, & l'on fit mourir tous ceux que l'on put reconnoître avoir contrevenu en quelque point à celle du Roi. Les soldats de Syrie, & l'Intendant qui les commandoit, furent les principaux ministres par le moien desquels se fit la conversion des Juifs à la religion du Prince.

Pour l'établir plus promptement dans toute la nation, on bâtit dans toutes les villes des autels, & des chapelles avec des Idoles : on y ajouta des bois sacrés. On y mit des Officiers, qui y faisoient



sacrifier tout le monde une fois le mois , le jour du mois auquel étoit né le Roi , & qui leur faisoient manger de la chair de pourceau , & d'autres bêtes impures qu'on y offroit en sacrifice.

Un de ces Officiers , nommé Apelle , *I. Maccab.*  
*II. 1-30.* vint à Modin , où demeuroit Mathathias *Joseph. Antiq. lib. 12.*  
*cap. 8.* de la race Sacerdotale , homme vénérable & fort zélé pour la Loi de Dieu. Il étoit fils de Jean , & petit-fils de Simon , dont le père Asmonée avoit donné à sa famille le nom d'Asmonéens. Il avoit avec lui cinq fils , tous gens de cœur , & zélés comme lui pour la Loi de Dieu. Jean surnommé *Gaddis* , Simon surnommé *Thafi* , Judas surnommé *Maccabée* , Eléazar qui avoit le surnom d'*Abaron* , & Jonathas qui avoit celui d'*Apphus*. En arrivant à Modin , Apelle fit assembler les habitans , & leur expliqua le sujet de sa commission. Ensuite adressant la parole à Mathathias , il tâcha de lui persuader de se conformer à la volonté du Roi , afin d'entraîner tout le reste des habitans par l'exemple d'un homme si respectable & si considéré. Il lui promit que s'il le faisoit , le Roi le mettroit au nombre de ses amis & dans son Conseil , & que lui & ses fils recevraient tous des honneurs & des bienfaits de la Cour. Mathathias lui répondit avec une voix ferme qui le fit entendre de

route l'assemblée, Que<sup>a</sup> quand toutes les nations obéiroient au Roi Antiochus, & que tous ceux d'Israel abandonneroient la Loi de leurs pères pour se soumettre à ses ordonnances, lui, ses enfans, & ses frères demeureroient toujours inviolablement attachés à la Loi de Dieu.

Après cette déclaration, apercevant un Juif qui se présentoit à l'autel que les Payens y avoient élevé, pour y sacrifier selon l'ordonnance du Roi; saisi d'un zèle semblable à celui de Phinées, & transporté d'une \* juste & sainte indignation, il s'élance contre cet apostat, & le tue: puis, soutenu de ses enfans & de quelques autres qui se joignirent à eux, il traita de la même sorte l'Officier & toute sa suite. Aiant comme levé l'étendart par ce coup d'éclat, il cria à haute voix dans la ville: *Que<sup>a</sup> quiconque est zélé pour la Loi, & veut demeurer ferme dans l'alliance du Seigneur, me suive.* Alors aiant assemblé toute sa famille, & ceux qui étoient véritablement attachés au culte de Dieu, il se retira avec eux dans

<sup>a</sup> Et si omnes gentes regi Antiocho obediunt, ut dis- <sup>\*</sup> Dieu avoit ordonné à son Peuple de tuer ceux qui cedat unusquisque à servi- vouldroient leur persuader tute legis patrum suorum, de sacrifier aux Idôles. Deu- & consentiat mandatis ejus: ter. 13. 6-11.

ego, & filii mei, & fratres mei, obediemus legi patrum <sup>a</sup> Omnis, qui zelum habet legis, statuens testamentum, exeat post me.

les montagnes , où ils furent bientôt suivis de quelques autres ; & en assez peu de tems les déserts de Judée furent remplis de ceux qui suivoient la persécution.

D'abord , comme on les attaquoit des jours de Sabbat , de peur d'en violer la sainteté ils n'osoient se défendre , & se laissoient égorger. Mais ils comprirent bientôt que la loi du Sabbat n'obligeoit personne dans le cas d'une nécessité si pressante.

Antiochus aiant avis que ses ordres ne trouvoient pas en Judée la même soumission que par tout ailleurs , s'y rendit en personne pour les faire exécuter. Il exerça les plus grandes cruautés sur tous les Juifs qui refusoient d'abjurer leur religion , pour obliger les autres , par la crainte de pareils tourmens , à faire ce qu'on demandoit d'eux. Ce fut alors qu'arriva le martyre d'Eléazar , & celui de la mère & de ses sept fils , appelés ordinairement les Maccabées. Quoique ces histoires soient connues de tout le monde , elles me paroissent trop intéressantes & trop personnelles à Antiochus dont je décris l'histoire , pour être passées sous silence. Je les rapporterai presque toutes dans les termes mêmes de l'Ecriture.

La violence de la persécution fit tomber plusieurs Juifs : mais plusieurs aussi

*I. Maccab.*

*II. 31 - 41.*

*II. VI. 11.*

*Joseph. ibid.*

*AN. M. 3817.*

*AV. J. C. 167.*

*Joseph. de*

*Maccab. cap.*

*4. & 5.*

*II. Maccab.*

*cap. 6. & 7.*



demeurèrent fermes , & aimèrent mieux mourir que de se souiller par des viandes impures. Un des plus illustres entre ceux-ci , fut Eléazar. C'étoit un vénérable vieillard , âgé de quatre-vingt-dix ans , docteur de la Loi , dont la vie avoit toujours été pure & innocente. On le pressoit de manger de la chair de porc , & on vouloit l'y contraindre , en lui ouvrant la bouche par force. Mais Eléazar , préférant une mort glorieuse à une vie criminelle , alla volontairement & de lui-même au supplice ; & persévérant dans la patience , il résolut de ne rien faire contre la Loi pour l'amour de la vie.

Ses amis qui étoient présens , touchés d'une injuste compassion, le prirent à part, & le conjurèrent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger , afin qu'on pût faire croire qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du Roi , & que par-là on lui sauvât la vie. Mais Eléazar , considérant ce que demandoit de lui son grand âge , les sentimens nobles & généreux avec lesquels il étoit né , & cette vie innocente qu'il avoit menée dès son enfance , répondit selon les ordonnances de la sainte Loi de Dieu , qu'il aimoit mieux être envoyé au tombeau , que de consentir à ce qu'on lui proposoit. » Car il est indigne , leur dit-il , à l'âge

„ où nous sommes, d'user de cette fiction,  
„ qui seroit cause que plusieurs jeunes  
„ hommes s'imaginant qu'Eléazar à l'âge  
„ de quatre-vingt-dix ans auroit embrassé  
„ la vie des payens, seroient trompés par  
„ cette feinte dont j'aurois usé pour con-  
„ server un petit reste de cette vie cor-  
„ ruptible : & ainsi je deshonorerois ma  
„ vieillesse, & je l'exposerois à l'exécra-  
„ tion des hommes. D'ailleurs quand je  
„ me délivrerois présentement des sup-  
„ plices des hommes, je ne pourrois  
„ néanmoins éviter la main du Tout-  
„ puissant, ni pendant ma vie, ni après  
„ ma mort. C'est pourquoi en mourant  
„ courageusement, je paroîtrai digne de  
„ la vieillesse ; & je laisserai aux jeunes  
„ gens un exemple de fermeté, en souf-  
„ frant volontiers & avec constance une  
„ mort honorable pour nos vénérables &  
„ saintes loix. „ Aussitôt qu'il eut achevé  
de parler, on le traîna au supplice. Ceux  
qui le conduisoient, & qui jusques-là  
avoient fait paroître quelque douceur en-  
vers lui, entrèrent tout d'un coup en  
furie, à cause de ce qu'il venoit de dire,  
& qu'ils attribuoient à orgueil. Lorsqu'il  
étoit près de mourir sous les coups, il  
jeta un grand soupir, & dit ; „ Seigneur,  
„ qui connoissez toutes choses par une  
„ science toute sainte, vous voiez qu'ayant  
„ pu me délivrer de la mort, je souffre

„ dans mon corps de cruelles douleurs ;  
„ mais que dans mon ame je sens de la  
„ joie de les souffrir , parce que je vous  
„ crains. “ Ainsi mourut ce saint vieillard ,  
laissant non seulement aux jeunes hommes ,  
mais encore à toute sa nation , un grand  
exemple de vertu & de fermeté dans le  
souvenir de sa mort.

Il arriva que l'on prit aussi sept frères  
avec leur mère ; & le Roi Antiochus vou-  
lut les contraindre de manger de la chair  
de porc contre la défense de la Loi , en  
les faisant déchirer à coups de fouets &  
d'escourgées. Mais l'un d'eux qui étoit  
l'aîné , lui dit : „ Que demandez-vous , &  
„ que voulez-vous apprendre de nous ?  
„ nous sommes prêts à mourir plutôt que  
„ de violer les saintes loix que Dieu a  
„ données à nos pères. “ Le Roi entrant  
en colère , commanda qu'on mît sur le  
feu des poêles & des chaudières d'airain :  
& lorsqu'elles furent toutes brulantes , il  
fit couper la langue à celui qui avoit parlé  
le premier ; lui fit arracher la peau de la  
tête , & couper les extrémités des piés  
& des mains à la vûe de sa mère & de  
ses frères. Après qu'il eut été ainsi mutilé  
par tout le corps , on l'approcha du feu ,  
& on le fit rôtir dans la poêle. Pendant  
qu'on le tourmentoit ainsi , ses frères avec  
leur mère s'encourageoient l'un l'autre à  
mourir généreusement , en disant : „ Le



» Seigneur Dieu considérera la vérité : il  
 » aura pitié de nous , & nous consolera ,  
 » comme Moyse le promet dans son  
 » Cantique. «

Le premier étant mort de cette sorte ,  
 on prit le second ; & après qu'on lui eut  
 arraché la peau de la tête avec les che-  
 veux , on lui demanda s'il vouloit manger  
 des viandes qu'on lui présentoit , avant  
 qu'on lui coupât les membres l'un après  
 l'autre. Mais il répondit en langue du  
 pays : » Je n'en ferai rien. « Ainsi on lui fit  
 souffrir les mêmes tourmens qu'au pre-  
 mier. Etant près de rendre l'esprit , il dit  
 au Roi : » Méchant Prince , vous nous  
 » ôtez la vie présente : mais le Roi du ciel  
 » & de la terre nous ressuscitera un jour  
 » pour la vie éternelle , si nous mourons  
 » pour la défense de ses loix. «

Après celui-ci , on alla au troisième.  
 On lui demanda sa langue , qu'il présenta  
 aussi-tôt : il étendit les mains constam-  
 ment , & dit avec confiance : » J'ai reçu  
 » ces membres du Ciel ; mais je les méprise  
 » maintenant pour la défense des loix de  
 » Dieu , parce que j'espère qu'il me les  
 » rendra un jour. « Le Roi & tous ceux  
 de sa suite étoient surpris de voir le cou-  
 rage de ce jeune homme , qui comptoit  
 pour rien les plus grands tourmens.

Le quatrième fut tourmenté de même ;  
 & lorsqu'il alloit rendre l'esprit , il dit au

Roi. „ Il nous est avantageux d'être tués  
„ par les hommes , parce que nous espé-  
„ rons que Dieu nous rendra la vie en  
„ nous ressuscitant : mais pour vous ,  
„ votre résurrection ne sera point pour  
„ la vie. „

Le cinquième , pendant qu'on le tour-  
mentoît , dit au Roi : „ Vous faites main-  
„ tenant ce que vous voulez , parce que  
„ vous avez en main la puissance parmi  
„ les hommes , quoique vous ne soiez  
„ qu'un homme mortel. Mais ne vous  
„ imaginez pas que Dieu ait abandonné  
„ notre nation. Attendez un peu , & vous  
„ verrez sa puissance , & de quelle ma-  
„ nière il vous tourmentera , vous &  
„ votre race. „

Le sixième vint après ; & il dit un mo-  
ment avant que de rendre l'esprit : „ Ne  
„ vous trompez pas vous-même. Il est  
„ vrai que ce sont nos péchés qui nous  
„ ont attiré les maux extrêmes que nous  
„ souffrons : mais ne vous flatez pas de  
„ l'espérance de l'impunité , après avoir  
„ entrepris de faire la guerre à Dieu  
„ même. „

Cependant leur mère , soutenue par  
l'espérance qu'elle avoit en Dieu , voioit  
avec une fermeté admirable ses sept en-  
fans périr en un même jour. Elle les en-  
courageoit par des discours pleins de force  
& de sagesse ; & alliant un courage mâle  
avec

avec la tendresse d'une mère , elle leur disoit : „ Je ne sai comment vous avez  
 „ été formés dans mon sein. Car ce n'est  
 „ point moi qui vous ai donné l'ame ,  
 „ l'esprit & la vie , ni qui ai assemblé  
 „ tous vos membres : mais je sai que le  
 „ Créateur du monde qui a formé l'homme  
 „ dans sa naissance , & qui a donné  
 „ l'être à toutes choses , vous rendra un  
 „ jour l'esprit & la vie par sa miséri-  
 „ corde , en récompense de ce que vous  
 „ les méprisez maintenant pour l'amour  
 „ de ses loix. „

Le plus jeune de ces enfans restoit encore. Antiochus commença à l'exhorter , & l'assura même avec serment qu'il le rendroit riche & heureux , & qu'il le mettroit au nombre de ses favoris , s'il vouloit abandonner les loix de ses pères. Mais ce jeune enfant étant insensible à toutes ses promesses , le Roi appella sa mère , & l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle le lui promit : puis s'approchant de l'enfant , & se moquant de la cruauté du tyran , elle lui dit en la langue du pays : „ Mon fils , aiez pitié de  
 „ moi , qui vous ai porté neuf mois dans  
 „ mon sein , qui vous ai nourri de mon  
 „ lait pendant trois ans , & qui vous ai  
 „ élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous  
 „ conjure , mon cher enfant , de regarder  
 „ le ciel & la terre , & tout ce qui y est



» renfermé , & de penser que c'est Dieu  
» qui a fait de rien toutes choses , aussi  
» bien que le genre humain. Ne craignez  
» point ce cruel bourreau ; mais montrez-  
» vous digne de vos frères , en recevant  
» la mort de bon cœur , afin que par la  
» miséricorde de Dieu , je vous reçoive  
» avec vos frères dans la gloire que nous  
» attendons. «

Lorsqu'elle parloit encore , le jeune  
enfant dit tout haut : » Qu'attendez-vous  
» de moi ? Je n'obéis point au commande-  
» ment du Roi , mais à la loi qui nous a  
» été donnée par Moïse. Pour vous , qui  
» êtes l'auteur de tous les maux qu'on fait  
» souffrir aux Hébreux , vous n'éviterez  
» point la main de Dieu. Il est vrai que  
» c'est à cause de nos péchés que nous  
» souffrons : mais si le Seigneur notre  
» Dieu , pour nous châtier & nous cor-  
» riger , s'est mis pour un peu de tems  
» en colère contre nous , il s'apaisera  
» enfin , & se réconciliera avec ses ser-  
» viteurs. Mais vous , le plus méchant &  
» le plus impie de tous les hommes , ne  
» vous flatez pas d'une vaine espérance.  
» Vous n'échapperez pas au jugement de  
» Dieu , qui peut tout , & qui voit tout.  
» Quant à mes frères , après avoir sup-  
» porté une douleur d'un moment , ils  
» sont entrés dans l'alliance éternelle.  
» A leur exemple , j'abandonne volontiers

» mon corps & ma vie pour les loix de  
 » mes pères, & je prie Dieu qu'il se rende  
 » bientôt favorable à notre nation; qu'il  
 » vous contraigne par les tourmens & les  
 » plaies de confesser qu'il est le seul Dieu;  
 » & que sa colère qui est tombée juste-  
 » ment sur notre nation, finisse à ma  
 » mort & à celle de mes frères. «

Le Roi, transporté de fureur, & ne pouvant souffrir de se voir insulté, fit tourmenter ce dernier encore plus cruellement que les autres. Ainsi il mourut saintement comme ses frères, dans une parfaite confiance en Dieu. Enfin la mère souffrit aussi la mort après ses enfans.

Mathathias, avant que de mourir, fit venir ses cinq fils, & après les avoir exhortés à combattre vaillamment & constamment pour la Loi de Dieu contre les persécuteurs, il nomma Judas pour Général, & Simon pour présider au Conseil. Ensuite il rendit l'esprit, & fut enterré à Modin dans le sépulcre de ses ancêtres, extrêmement pleuré & regretté par tous les fidèles Israélites.

Antiochus voyant que Paul Emile, après avoir battu Persée, & fait la conquête de la Macédoine, avoit célébré des Jeux à Amphipolis sur le Strymon, eut envie d'en faire autant à Daphné près d'Antioche. Il en marqua le tems, envoia de tous côtés inviter des spectateurs,

AN.M. 3838.

AV. J.C. 166.

II. Maccab.

II. 49-70.

Joseph. Antiq. lib. 8.

cap. 12.

Polyb. apud

Athen. lib. 5.

pag. 193. &amp;c.

Diod. in E-

cerpt. Vales.

pag. 321.

& en attira une foule prodigieuse. Les Jeux se firent avec une pompe & une dépense extraordinaire, & durèrent plusieurs jours. Le personnage qu'il y joua pendant tout ce tems-là, répondit parfaitement au trait de la prophétie de Daniel, qui l'appelle un *homme méprisable* : j'en ai parlé ailleurs. Il y fit tant d'extravagances en présence de cette multitude infinie de peuple assemblé de différens endroits du monde, qu'il s'attira le mépris & la risée de tous les assistans : plusieurs même en furent si choqués, que pour éviter de voir une conduite si indigne d'un Prince, & si contraire aux règles de la bienfiance & de la pudeur, ils ne voulurent plus aller aux festins où ils étoient invités de sa part,

*Polyb. Legat.*  
101-105.

*Diod in Ex-*  
*cerpt. Valef.*  
pag. 322.

A peine avoit-il achevé la célébration de ces Jeux, qu'il vit arriver chez lui Tibérius Gracchus, envoyé par les Romains en qualité d'Ambassadeur pour observer quelles étoient ses dispositions. Antiochus le reçut avec tant de politesse & d'amitié, que non seulement cet Ambassadeur ne conçut aucun soupçon contre lui, & ne s'aperçut point qu'il eût sur le cœur ce qui s'étoit passé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faisoient contre ce Prince ces sortes de rapports. En effet, outre les autres honnêtetés qu'Antiochus lui fit, il sortit de son palais pour



l'y loger , & peu s'en falut qu'il ne lui cédât auffi fon diadème. En habile politique il auroit dû fe défier de toutes ces honnêtetés : car il eft certain qu'Antiochus , dès-lors , étoit très réfolu à fe venger des Romains ; mais il diflimuloit , pour gagner du tems , & s'y mieux préparer.

Pendant qu'Antiochus s'amusoit à Daphné à célébrer des Jeux, Judas jouoit un rôle bien différent en Judée. Après avoir aflemblé fon armée , il fit fortifier les villes , rebâtit leurs fortereffes , y plaça de bonnes garnifons , & fe rendit formidable dans tout le pays. Apollonius , qui étoit Gouverneur de la Samarie pour Antiochus , crut pouvoir arrêter fes progrès , & marcha droit à lui. Judas le battit , le tua , & fit un grand carnage de fes troupes. Séron , autre commandant , qui s'étoit flaté de venger l'affront fait à fon Maître , eut le même fort qu'Apollonius , & comme lui , fut battu & tué dans le combat.

Antiochus entra en furie , quand il apprit ces deux défaites. Il fit aufsitôt afsembler toutes fes forces , & avec cette groffe armée , il réfolut d'aller détruire toute la nation Juive , & de donner leur pays à d'autres. Quand il fut question de paier fes troupes , il ne fe trouva pas affez d'argent dans fes coffres : il les avoit

épuisés dans les folles dépenses qu'il venoit de faire. Faute d'argent, il falut suspendre la vengeance qu'il vouloit tirer de la nation Juive, & tous les plans qu'il avoit formés pour en venir à bout avec la dernière rapidité.

*Joseph. Ant. 11. lib. 12. cap. 11.* Il avoit employé des sommes immenses à ses Jeux. Outre cela, il pouffoit la magnificence en toutes sortes de rencontres jusqu'à la profusion dans les présens qu'il faisoit aux particuliers, & à des corps entiers. Fort souvent il donnoit son argent à pleines mains à ceux de sa suite, & à d'autres, quelquefois assez à propos, mais le plus souvent sans raison. Il ver-  
*Dan. 11. 24.* fioit en cela ce que le Prophète Daniel avoit prédit de lui : *Qu'il repandroit parmi eux le pillage, le butin, & les richesses ;* & l'Ecriture dit, *qu'il avoit fait des largesses extraordinaires, & qu'il avoit surpassé en magnificence tous les Rois qui l'avoient précédé.* *Athen. lib. 5. pag. 195.* Athénée nous apprend que les fonds d'où il tiroit de quoi fournir à ces dépenses, étoient, en premier lieu, le butin qu'il avoit fait en Egypte contre la foi donnée au Roi Philométr Mineur ; puis, ce qu'il tiroit de ses amis comme don gratuit ; enfin, & cet article étoit le plus considérable, le pillage d'un grand nombre de temples où il avoit exercé ses sacrilèges.

Outre l'embarras où le jettoit la disette

d'argent, il en avoit encore d'autres qui lui venoient, selon la prédiction de Daniel, *des nouvelles de l'Orient & de l'Aquilon qui le troubloient.* Car au Nord, Artaxias, Roi d'Arménie, s'étoit révolté contre lui; & dans la Perse, qui étoit à l'Orient, on ne lui paioit plus les tributs régulièrement. Là, aussi bien que dans presque tout le reste de ses Etats, tout étoit pour ainsi dire bouleversé par la nouvelle ordonnance qui leur ôtoit leurs anciennes coutumes, & y établissoit à leur place celles des Grecs, dont il s'étoit entêté. Ces agitations caufoient du désordre par rapport aux paiemens, qui dans ce riche & vaste empire s'étoient faits jusques-là fort régulièrement, & avoient toujours fourni aux grandes dépenses qu'il y falloit faire.

Pour remédier à cet embarras, aussi bien qu'à quelques autres, il résolut de partager ses troupes en deux : de donner une de ses armées à Lyfias, qui étoit de la famille roiale, pour dompter les Juifs; & de mener l'autre lui-même en Arménie, & ensuite en Perse, pour rétablir ses affaires, & remettre l'ordre dans ces provinces. Il laissa donc effectivement à Lyfias le Gouvernement de tout ce qui étoit en-deça de l'Euphrate, & le soin de l'éducation de son fils, qui n'avoit que sept ans, & qui fut appelé dans la suite

*Dan. II. 44.  
& Hieron. in  
hunc locum.*

*I. Maccab.  
III. 29.*

*I. Maccab.  
III. 31-60. &  
IV. 1-25. II.  
VIII. 8-28.  
Joseph. Ant.  
tiq. lib. 12.  
cap. 11.*

*Appian. in  
Syr. pag. 117.  
Hieron. in  
Dan. II. 44*



*Antiochus Eupator.* Après avoir passé le Mont Taurus, il entra en Arménie, battit Artaxias, & le fit prisonnier. Il passa de là en Perse, où il crut n'avoir qu'à prendre le tribut de cette riche province, & de celles qui étoient dans le voisinage. Il se flatoit d'y trouver de quoi remplir son trésor, & remettre toutes les affaires sur un aussi bon pié qu'elles eussent jamais été.

Pendant qu'il rouloit tous ces projets dans sa tête, Lysias de son côté songeoit à exécuter les ordres qu'il lui avoit laissés, & sur-tout ceux qui regardoient les Juifs. Le Roi lui avoit commandé de les exterminer entièrement, & de n'en pas laisser un seul dans le pays, où il mettroit ensuite de nouveaux habitans, à qui il distribueroit les terres par sort. Il crut devoir faire d'autant plus de diligence dans cette expédition, qu'il apprenoit tous les jours les progrès que faisoit Judas, qui s'aggrandissoit en soumettant toutes les places dont il approchoit.

Philippe, à qui Antiochus avoit laissé le Gouvernement de la Judée, voyant les succès de Judas, avoit dépêché des exprès pour en donner avis à Ptolémée Macron, Gouverneur de la Célé-Syrie & de la Palestine, dont la Judée étoit une dépendance, & l'avoit pressé par ses lettres de prendre des mesures pour soutenir

les intérêts de leur commun Maître dans cette conjoncture importante. Macron avoit communiqué ses avis & ses lettres à Lyfias. On résolut là-dessus d'envoier incessamment une armée en Judée. Ptolémée Macron fut nommé pour y commander en chef. Il choisit Nicanor son intime ami, pour son Lieutenant Général, l'envoia devant avec vingt mille hommes, & lui donna Gorgias, vieil Officier d'une expérience consommée, pour l'assister. Ils entrèrent dans le pays, & furent bientôt suivis de Ptolémée, avec le reste des troupes destinées à cette expédition. L'armée, après la jonction, vint camper à Emmaüs près de Jérusalem. Elle consistoit en quarante mille hommes d'infanterie, & sept mille chevaux.

Il s'y rendit aussi une autre espèce d'armée : c'étoient des marchands, qui venoient acheter les esclaves qu'ils comptoient qu'on feroit dans cette guerre. Nicanor, qui s'étoit proposé de lever par-là de grosses sommes d'argent, & même assez pour payer les deux mille talens que le Roi devoit encore aux Romains de l'ancien Traité de Sipyle, fit publier dans tous les pays voisins, qu'on vendroit les prisonniers qu'on feroit dans cette guerre, & qu'on en auroit quatre-vingt-dix pour un talent. Effectivement on avoit résolu de passer au fil de l'épée tous les hommes

*Six millions.*

*Mille écus.*

faits, & de mettre tout le reste dans l'esclavage; & cent quatre-vingts mille têtes de ces derniers, au prix qu'on vient de dire, auroient fait la somme dont il s'agit. Les marchands donc, voyant qu'il y auroit beaucoup à gagner pour eux, parce que ce prix étoit fort bas, s'y rendirent en foule avec des sommes considérables. On compte qu'il y en avoit jusqu'au nombre de mille, tous gros marchands, qui vinrent au camp des Syriens dans cette occasion; sans compter leurs valets, & les gens dont ils avoient besoin pour conduire les esclaves qu'ils devoient acheter.

Judas & ses frères, voyant le danger dont ils étoient menacés à l'approche d'une si puissante armée, qu'ils savoient avoir reçu ordre d'exterminer entièrement leur nation, résolurent de se défendre courageusement; de combattre pour eux-mêmes, pour leur Loi, & pour leur liberté; & de vaincre ou de mourir les armes à la main. Ils partagèrent les six mille hommes qu'ils avoient, en quatre corps de quinze cens hommes chacun. Judas se mit à la tête du premier, & donna le commandement des trois autres à ses frères. Ensuite il les mena à Maspha, pour y offrir tous ensemble leurs prières à Dieu, & implorer son secours dans le danger extrême auquel ils se trouvoient exposés. Il choisit cet endroit, parce que Jérusa-



lem étant entre les mains de leurs ennemis, & le Sanctuaire foulé aux piés, ils ne pouvoient s'y assembler pour cet acte de religion ; & Maspha leur parut l'endroit le plus propre pour s'acquitter de ce devoir, *Judic 10. 1. I. Reg. 7. 5.* parce que c'étoit un lieu où l'on servoit Dieu avant la fondation du temple.

Voilà deux armées prêtes à en venir aux mains, avec un nombre bien inégal, & des dispositions encore plus différentes. Elles conviennent en un point, c'est que toutes deux comptent également sur une victoire assurée, l'une parce qu'elle a des troupes nombreuses, aguerries, commandées par des Chefs également braves & expérimentés ; l'autre, parce qu'elle met toute sa confiance dans le Dieu des armées.

Après la proclamation faite selon la \* *\* Deuteron. 10. 5. &c.* loi, que ceux qui avoient bâti cette année là une maison, ou épousé une femme, ou planté une vigne, ou qui avoient peur, pourroient se retirer ; les six mille hommes de Judas se trouvèrent réduits à la moitié. Cependant ce vaillant Capitaine du peuple de Dieu, résolu de combattre la nombreuse armée des ennemis avec cette poignée de gens, & d'en abandonner l'événement à la Providence, s'avança avec sa petite troupe, vint camper tout proche de l'ennemi, & déclara à ses gens, après les avoir animés par tous les

motifs que la conjoncture présente lui four-  
nissoit, qu'il avoit dessein de livrer bataille  
aux Syriens le lendemain, & qu'ils eussent  
à s'y préparer.

Mais, sur l'avis qu'il reçut le soir que  
Gorgias avoit été détaché du camp enne-  
mi avec cinq mille hommes d'infanterie &  
mille chevaux, toutes troupes choisies,  
& qu'il leur faisoit prendre des détours  
que lui enseignoient des Juifs apostats,  
dans le dessein de venir le surprendre cette  
nuit-là dans son camp : il ne se contenta  
pas de parer le coup qu'on lui vouloit por-  
ter, il se servit du stratagème de l'ennemi  
même contre lui; & son dessein lui réussit.  
Car quittant son camp sur le champ, &  
le laissant tout vuide, il alla donner sur  
celui de l'ennemi affoibli par le détache-  
ment de ses meilleures troupes, & y jeta  
si bien la confusion & l'épouvante, qu'on  
le lui abandonna par la fuite, en y laissant  
trois mille Syriens tués.

Comme Gorgias & son détachement  
étoient encore à craindre, Judas, en hom-  
me qui entend la guerre, retint ses  
troupes, & les empêcha de s'abandonner  
au pillage ou à la poursuite de l'ennemi,  
jusqu'à ce qu'ils eussent encore défait ce  
corps là. Il y réussit sans combat. Gorgias,  
après avoir manqué Judas dans son camp,  
& l'avoir cherché inutilement dans les  
montagnes où il crut qu'il se seroit retiré,

revint enfin au camp ; & le trouvant en feu , & l'armée débandée & en fuite , il ne fut pas le maître de ses soldats. Ils jetèrent leurs armes & s'enfuirent aussi. Alors Judas & sa troupe les poursuivirent vivement & leur tuèrent plus de monde qu'ils n'en avoient tué dans le camp ; de sorte qu'en tout il demeura sur la place neuf mille Syriens , & la plupart de ceux qui se sauvèrent furent blessés ou estropiés.

Après cela Judas ramena ses gens recueillir les dépouilles du camp , où ils trouvèrent de grandes richesses ; & plusieurs de ceux qui étoient venus comme à une Foire pour acheter les Juifs , furent pris avec leur argent , & vendus eux-mêmes. Le lendemain , qui étoit le Sabbat , fut célébré avec beaucoup de religion. On s'y livra à une sainte joie , & on rendit à Dieu des actions de grâces solennelles de la grande & signalée délivrance qu'il venoit de leur accorder.

On voit ici sensiblement ce que c'est qu'un bras de chair contre le bras du Tout-puissant , de qui seul dépend le sort des batailles. Il est bien évident que Judas sentoît toute sa foiblesse. *Comment pourrons-nous résister devant eux , disoit-il à Dieu avant le combat , si vous-même ne nous assistez ?* & il n'est pas moins évident qu'il comptoit sur un succès assuré. *La victoire , avoit-il dit*



auparavant , *ne dépend point de la grandeur des armées , mais c'est du Ciel que nous vient toute la force.* Mais avec cette pleine confiance en Dieu , Judas emploie tout ce que la science la plus parfaite de la guerre & la prudence la plus consommée pouvoient imaginer de plus propre à lui faire vaincre les ennemis. Modèle admirable pour les Généraux ! Prier humblement , parce que tout dépend de Dieu : agir vivement , comme si tout dépendoit de l'homme. Nous avons encore , graces à Dieu , des Généraux qui se font gloire de penser ainsi ; & qui à la tête d'armées nombreuses , composées de soldats les plus braves qui furent jamais , aussi bien que d'Officiers & de Commandans d'un courage & d'un zèle qui ont peu d'exemples , ne comptent point sur tous ces avantages humains , mais uniquement sur la protection du Dieu des armées.

*II. Maccab.  
VIII. 30-33.*

Judas , animé par l'importante victoire qu'il venoit de remporter , & renforcé par un grand nombre de troupes que ce succès lui attira , se servit de cet avantage pour accabler ses autres ennemis. Sachant que Timothée & Bacchide , deux Lieutenans d'Antiochus , assembloient des troupes contre lui , il marcha à eux , les défît dans une grande bataille , & leur tua plus de vingt mille hommes.

Lyfias aiant appris le mauvais succès des armes du Roi en Judée, & les grandes pertes qu'on y avoit faites, fut bien furpris & bien embarrassé. Néanmoins, comme il favoit combien le Roi avoit à cœur d'exterminer cette nation, il fit de grands préparatifs pour une nouvelle expedition contre les Juifs. Il mit sur pié une armée de soixante mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux, tous gens de courage, se mit lui-même à leur tête, & les mena en Judée, résolu de ruiner entièrement le pays, & d'exterminer les habitans.

AN. M. 3839.  
AV. J. C. 165.  
*I. Maccab.*  
V. 6-35.  
*Joseph. Antiq. lib. 12. c. 11.*

Il vint camper à Bethsura, ville située au midi de Jérusalem, vers la frontière d'Idumée. Judas l'y vint chercher à la tête de dix mille hommes; & ne doutant point de l'assistance de Dieu, il livra la bataille avec une armée si inférieure en nombre, tua cinq mille hommes des ennemis, & mit le reste en fuite. Lyfias, effraïé de la valeur des soldats de Judas, qui se battoient avec un courage intrépide résolus de vaincre ou de mourir, ramena à Antioche son armée battue, dans le dessein pourtant de les venir attaquer de nouveau l'année suivante avec une armée encore plus nombreuse.

Cette retraite de Lyfias laissant Judas maître de la campagne, il profita de ce repos pour aller à Jérusalem tirer le Sanc-

*I. Maccab.*  
IV. 36-61. &  
V. 1. 2. *II.*  
X. 1-8.

*Joseph. Ant. i. q. lib. 12. cap. 11.* tuaire des mains des payens , le purifier , & le dédier de nouveau au service de Dieu. La solennité de cette Dédicace dura huit jours , qui se passèrent en actions de grâces pour la délivrance que Dieu leur avoit accordée ; & il fut ordonné qu'on en renouvelleroit la célébration tous les ans. Les peuples voisins , jaloux de la prospérité des Juifs , se liguerent ensemble pour les perdre , & résolurent de se joindre à Antiochus pour exterminer entièrement cette nation.

*An. M. 3840. Av. J.C. 164. I. Maccab. VI. 1-16. II. IX. 1-29. Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145. Appian. in Syr. pag. 131.* Ce Prince étoit passé en Perse , pour recueillir le tribut qu'on avoit manqué de paier régulièrement. Il fut averti que la ville d'Elymaïde passoit pour avoir de grandes richesses en or & en argent ; & sur-tout que dans un temple de cette ville , dédié selon Polybe à Diane , & selon Appien à Vénus , il y avoit des trésors immenses. Il y alla , dans le dessein de prendre la ville , & de la piller avec son temple , de même qu'il en avoit usé à l'égard de Jérusalem. Comme on fut averti de son dessein , les habitans de la campagne & les bourgeois de la ville prirent les armes pour défendre leur temple , & le repoussèrent honteusement. Il se retira à Ecbatane , outré de cette disgrâce.

Pour surcroit de douleur , il y reçut la nouvelle de ce qui venoit d'arriver



en Judée à Nicanor & à Timothée. Transporté de rage il se mit en chemin pour venir en diligence faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de sa colère , ne respirant tout le long du chemin que menaces , & ne parlant que de ruine & de destruction totale. En s'avancant ainsi vers la Babylonie qui se trouvoit sur sa route , il reçut de nouveaux couriers , qui lui apportèrent la nouvelle de la défaite de Lyfias , & qui lui apprirent comment les Juifs avoient repris le temple , abbattu les autels & les idoles qu'il y avoit mises , & rétabli leur ancien culte. A ces nouvelles sa rage redouble. Il commande à son cocher de le mener à toute bride afin d'arriver plutôt sur les lieux , & d'assouvir sa vengeance , menaçant de faire de Jérusalem le fépulcre de toute la nation Juive , & de n'en pas laisser un seul. A peine eut-il prononcé ce blasphême , que la main de Dieu le frapa. Il fut attaqué d'une effroyable douleur dans les entrailles , & d'une colique qui le tourmentoit cruellement. *Et ce fut avec beaucoup de justice , dit l'Ecriture , puisqu'il avoit déchiré lui-même les entrailles des autres par un grand nombre de nouveaux tourmens.*

Mais ce premier coup n'abbattit point encore son orgueil. Au contraire , se

laissant aller aux transports de sa fureur, & ne respirant que feu & flammes contre les Juifs, il commanda qu'on hâtât son voiage. Lorsque ses chevaux couroient avec impétuosité, il tomba de son chariot, & eut tout le corps froissé, & les membres tout meurtris de cette chute. Il falut le mettre dans une litière, où il souffrit des tourmens horribles. Il sortoit des vers de son corps, toutes les chairs lui tomboient par pièces, avec une odeur si effroiable, que toute l'armée n'en pouvoit souffrir la puanteur. Ne pouvant lui-même la supporter, *Il est juste, s'écria-t-il, que l'homme soit soumis à Dieu, & que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu souverain.* Reconnoissant que c'étoit la main du Dieu d'Israel qui le frapoit à cause des maux qu'il avoit faits dans Jérusalem, il promit de combler son peuple de faveurs, d'enrichir de dons précieux le saint temple de Jérusalem qu'il avoit pillé, de fournir de ses revenus les dépenses nécessaires pour offrir les sacrifices, de se faire lui-même Juif, & de parcourir toute la terre pour publier la toute-puissance de Dieu. Il espéroit fléchir sa colère par ces magnifiques promesses, que la vivacité des douleurs présentes & la crainte des maux futurs arrachotent

de sa bouche , non de son cœur. Mais , ajoute <sup>a</sup> l'Ecriture , *ce scelerat prioit le Seigneur , de qui il ne devoit point recevoir misericorde.* En effet , ce <sup>b</sup> meurtrier & ce blasphémateur (ce sont les noms que le saint Esprit substitue au surnom d'*Illustre* que les hommes avoient donné à ce Prince) frappé d'une horrible plaie , & traité comme il avoit traité les autres , finit sa vie criminelle par une misérable \* mort.

Avant que de mourir , il avoit fait venir Philippe son frère de lait & son favori , & lui avoit donné la régence de Syrie pendant la minorité de son fils âgé pour lors de neuf ans. Il lui avoit mis entre les mains sa couronne , le sceau de l'empire , & toutes les autres marques de la roiauté ; en lui recommandant surtout d'employer tous ses soins à élever son fils de la manière la plus propre à lui enseigner l'art de régner , & de gouverner les peuples avec justice & modéra-

<sup>a</sup> Orabat autem hic sceleratus Dominum , à quo non esset misericordiam consecuturus.

<sup>b</sup> Igitur homicida & blasphemus pessimè percussus , & ut ipse alios tractaverat. . . miserabili obitu vitâ functus est.

\* Polybe atteste ce fait , & dit qu'Antiochus tom a dans un délire continuel ,

croiant avoir toujours devant les yeux des spectres , qui lui reprochoient ses crimes. Cet Historien , à qui les saintes Ecritures étoient inconnues , assigne pour cause de cette punition l'entreprise sacrilège que ce Prince avoit formée contre le temple de Diane à Elymaïde. Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.



tion. Ce sont des instructions , que la plupart des Princes ne donnent à leurs enfans qu'en mourant , après leur avoir donné pendant toute leur vie des exemples tout contraires. Philippe prit le soin de faire transporter le corps du Roi à Antioche. Ce Prince avoit régné onze ans.

### §. I V.

#### *Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.*

COMME Antiochus Epiphane fut un grand persécuteur du temple de Dieu qui formoit l'Eglise Judaïque , & qu'il est la figure de l'Antechrist qui doit persécuter dans la suite des siècles l'Eglise Chrétienne ; la prophétie de Daniel s'étend beaucoup plus sur ce Prince que sur aucun des autres dont elle parle. Cette prophétie a deux parties , dont l'une regarde ses guerres avec l'Egypte , & l'autre la persécution qu'il a faite au peuple Juif. Nous les traiterons séparément , en réunissant les divers endroits où il en est parlé.

#### I. GUERRES D'ANTIOCHUS EPIPHANE CONTRE L'EGYPTE , PREDITES PAR LE PROPHÈTE DANIEL.

Dan. ch. XI  
vers. 21.

*Un Prince méprisé ou méprisable , lui  
succédera , (à Séleucus Philopator) à qui*

*l'on ne donnera point les honneurs de la roiauté. Il viendra en secret, & il se rendra maître du royaume par fraude. Ce verset, qui désigne l'avènement d'Antiochus à la Couronne, a été expliqué ci-devant.*

*Les forces de ceux qui auront inondé la Syrie, seront renversées dès qu'il (Antiochus Epiphane) paroitra : elles seront détruites aussi bien que le Chef de ce parti. Héliodore meurtrier de Séleucus & ses partisans, aussi bien que ceux du Roi d'Egypte qui avoient quelques desseins sur la Syrie, furent vaincus par les forces d'Attale & d'Eumène, & dissipés par l'arrivée d'Antiochus, dont la présence déconcerta tous leurs desseins. Par le Chef du parti, on peut entendre, Héliodore chef du complot qui avoit ôté la vie à Séleucus, ou plutôt Ptolémée Epiphane roi d'Egypte, qui périt par une conspiration de ses propres sujets dans le tems même qu'il songeoit à porter la guerre en Syrie. Ainsi la Providence fit disparoitre ce puissant adversaire, pour applanir les voies à Antiochus, & le conduire sur le trône.*

*Il paroît que le Prophète, dans les versets suivans, désigne assez clairement les quatre diverses expéditions d'Antiochus dans l'Egypte.*

Première expédition d'Antiochus  
en Egypte.

V. 23.

*Et après avoir fait amitié avec lui , (avec Ptolémée Philométor son neveu , Roi d'Egypte) il le trompera , il s'avancera dans l'Egypte , & prévaudra avec peu de troupes. Antiochus , quoiqu'il eût déjà des desseins de guerre dans le cœur , conservoit pourtant les dehors d'amitié avec le Roi d'Egypte. Il envoya même Apollonius à Memphis à la fête du couronnement du jeune Philométor , pour marquer la part qu'il y prenoit. Mais bientôt après , sous prétexte de défendre son Neveu , il marcha contre l'Egypte avec une armée encore médiocre , en comparaison de celles qu'il y mena dans la suite. Le combat se donna près de Péluse. Antiochus prévalut , & remporta la victoire : après laquelle il retourna à Tyr. Et c'est à quoi se termina sa première expédition.*

Seconde Expédition d'Antiochus  
en Egypte.

V. 24.

*Il entrera dans les riches provinces de l'Egypte , dans le tems qu'elles jouiront d'une paix profonde ; & il fera ce que ne firent jamais ses pères ni ses ayeux. Il partagera à ses troupes le butin , les dépouilles , & les richesses de ce royaume. Il*



*formera des entreprises contre les villes les plus fortes. Mais cela ne durera qu'un tems.*

*Sa force se réveillera : son cœur s'animera contre le roi du midi , de l'Egypte. Il l'attaquera avec une grande armée : le Roi du midi armera puissamment pour faire la guerre avec de fortes & nombreuses troupes : mais il ne se soutiendra pas , parce qu'on formera des desseins contre lui.*

Y. 25.

*Ceux qui mangeront avec lui , avec le Roi d'Egypte , le ruineront. Son armée sera accablée , & un grand nombre des siens mis à mort.*

Y. 26.

On reconnoit dans ces trois versets les principaux caractères de la seconde expédition d'Antiochus contre l'Egypte : ses nombreuses armées , ses rapides conquêtes , les riches dépouilles qu'il en emporta , la dissimulation & la fourbe dont il commença d'user à l'égard de Ptolémée.

Antiochus , après avoir employé tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte , l'attaqua par mer & par terre dès que la saison le permit. » Il entra , dit » l'Auteur du Livre des Maccabées , dans » l'Egypte avec une puissante armée , » avec des chariots , des éléphants , de la » cavalerie , & un grand nombre de vaisseaux , Ptolémée eut peur devant lui ,

I. Maccab.

l. 17-20.

» & il s'enfuit avec perte de beaucoup  
 » des siens. Et Antiochus prit les villes  
 » les plus fortes de l'Egypte, & s'enrichit  
 » de ses dépouilles.

Daniel, quelques versets après, prédit le même événement dans un détail encore plus circonstancié.

ψ. 40.

*Le Roi du midi combattra contre lui (il s'agit de Ptolémée) au tems qui a été marqué; & le Roi de l'aquilon (Antiochus) marchera contre lui comme une tempête avec une multitude de chariots & de gens de cheval, & avec une grande flotte.*

ψ. 41.

*Il entrera dans ses terres, il ravagera tout, & il passera au travers de son pays.*

ψ. 42.

*Il étendra sa main contre les provinces, & le pays d'Egypte n'échappera point.*

ψ. 43.

*Il se rendra maître des trésors d'or & d'argent, & de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Egypte.*

En comparant le récit des Maccabées avec la prédiction de Daniel, on trouve une parfaite ressemblance, si ce n'est que le Prophète est encore plus clair & plus précis que l'historien.

*In Excerpt.  
 Vales. pag.  
 310.*

Diodore dit qu'Antiochus, après cette victoire, se rendit maître de toute l'Egypte. Du moins il s'en falut peu. Car toutes les villes, à l'exception d'Alexandrie, ouvrirent leurs portes au Vainqueur. Il fit la conquête de l'Egypte avec une facilité étonnante, & exécuta ce que  
*ses*

*ses pères & ses ayeux n'avoient jamais pu faire.*

Ptolémée lui-même se remit ou tomba entre les mains d'Antiochus, qui le traita d'abord avec bonté, mangea avec lui familièrement, parut embrasser ses intérêts, & lui laisser la possession de son royaume, mais en retenant Péluse qui en étoit la clé. Car il n'affectoit tous ces dehors d'amitié que pour le tromper & pour le perdre plus sûrement. *Ceux qui mangeront avec lui le ruineront.*

Antiochus ne demeura pas pour lors lontems en Egypte. Le bruit d'une révolte générale des Juifs l'obligea de marcher contr'eux.

Cependant les habitans d'Alexandrie, irrités que Philométor eût fait alliance avec Antiochus, mirent sur le trône en sa place Evergète son cadet.

Antiochus, qui eut avis de ce qui s'étoit passé à Alexandrie, en prit occasion de revenir encore en Egypte, sous prétexte de rétablir le Roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du royaume.

### Troisième expédition d'Antiochus en Egypte.

*Ces deux Rois auront le cœur attentif à se faire du mal l'un à l'autre : étant assis à la même table, ils diront des pa-*

v. 27.



roles pleines de mensonge, & ils ne réussirent point, parce que la fin est différée en un autre tems.

Antiochus retournera en son pays avec de grandes richesses.

Il seroit difficile de mieux caractériser la troisième expédition d'Antiochus. Ce Prince, ayant appris que les Alexandrins avoient mis sur le trône Evergète, revint en Egypte sous le spécieux prétexte de rétablir Philométor : *per honestam speciem majoris Ptolemæi reducendi in regnum.*

Après avoir vaincu les Alexandrins à Péluse dans un combat naval, il mit le siège devant Alexandrie. Mais comme il trainoit en longueur, il se contenta de se rendre de nouveau maître du reste de l'Egypte au nom de son Neveu, pour les intérêts de qui il faisoit entendre qu'il

travailloit : *cui regnum quæri suis viribus simulabat.* Ils se virent pour lors à Mem-

phis : ils mangeoient ensemble : ils se parloient avec toutes les apparences d'une amitié sincère. L'Oncle paroissoit plein de zèle pour son Neveu, & le Neveu plein de confiance pour son Oncle : mais il n'en étoit rien, de part & d'autre c'étoit pure grimace. L'oncle songeoit à opprimer son neveu : *cui regnum quæri suis viribus simulabat, ut mox victorem aggredereetur ;* & le Neveu qui s'apperçut bien de son dessein, *voluntatis ejus non ignarus*, songea dès lors à faire son accommodement

Liv. lib. 44.  
n. 19.

Liv. lib. 45.  
n. 11.

Hieron. in  
Daniel.

Ibid.

avec son frère. Ainsi ils ne réussirent point de part ni d'autre à se tromper. Il n'y eut encore rien de décidé, & Antiochus retourna en Syrie.

Quatrième Expédition d'Antiochus  
contre l'Egypte.

*Il retournera quelque tems après, & reviendra vers le midi; mais ce dernier voyage ne ressemblera pas au premier.* v. 29.

*Des vaisseaux de Cethim viendront contre lui. Il sera percé de douleur & de dépit. Il s'en retournera, & il répandra son indignation contre l'alliance du Sanctuaire. C'est ainsi qu'on lit dans l'hébreu. La Vulgate porte : Les Romains viendront contre lui sur des vaisseaux : il sera frappé, il retournera, & il répandra, &c.* v. 30.

Antiochus, sur la nouvelle que les deux frères s'étoient réconciliés, leva le masque, & déclara alors ouvertement qu'il prétendoit à l'Egypte pour lui-même; & pour soutenir ses prétentions, il retourna vers le midi, c'est-à-dire en Egypte : mais il n'y réussit pas comme auparavant. Comme il s'avançoit pour former le siège d'Alexandrie, Popilius & les autres Ambassadeurs Romains, qui étoient arrivés sur une flotte composée de vaisseaux Macédoniens ou Grecs (c'est ce que signifie le mot hébreu *Kittim*) qu'ils avoient trouvé à l'île de Délos, l'obligèrent

*Liv. lib. 45.  
n. 10.*

de mettre bas les armes , & de sortir de l'Egypte. Il obéit , mais *plein de douleur & de dépit* , & *il répandit son indignation sur la ville & le temple de Jérusalem* , comme on va le voir.

Quand le Prophète auroit été témoin de cet événement , auroit-il pu le marquer d'une manière plus claire & plus précise ?

## II. PERSÉCUTIONS CRUELLES EXERCÉES PAR ANTIOCHUS CONTRE LES JUIFS , ET PRÉDITES PAR LE PROPHÈTE DANIEL.

J'AI RAPORTÉ & expliqué ailleurs la description que fait le Prophète Daniel du règne d'Alexandre le Grand , & de ses quatre Successeurs.

*Dan. ch. IV.* Un bouc viendra de l'Occident , qui  
 v. 5. parcourra tout le monde sans toucher la terre . . . . Peut-on mieux désigner la rapidité des conquêtes d'Alexandre ? Ce  
 v. 8. bouc ensuite deviendra extrêmement grand : après quoi sa grande corne se rompra , & il s'élèvera quatre cornes en sa place , qui regarderont les quatre vents du ciel. Ce  
 v. 9. sont les quatre successeurs d'Alexandre.

Del'une de ces quatre cornes il en sortira une petite , qui s'aggrandira fort vers le Midi , vers l'Orient , & contre la force. C'est Antiochus Epiphane , qui remporta plusieurs victoires vers le midi & l'orient ,



& qui s'éleva beaucoup *contre la force*, c'est-à-dire contre l'armée du Seigneur & le peuple Juif, dont Dieu étoit le protecteur & la force.

Le Prophète marque ensuite la guerre qu'Epiphane déclara au peuple de Dieu, aux Prêtres du Seigneur, à ses Loix, à son Temple.

*Il élèvera sa grande corne jusqu'aux armées du ciel, & il en fera tomber plusieurs de ceux qui étoient comme des étoiles, & il les foulera aux pieds. Il s'élèvera même jusqu'au Prince de cette armée, jusqu'à Dieu : il lui ravira son sacrifice perpétuel, & il deshonorera le lieu de son Sanctuaire. La puissance lui sera donnée contre le sacrifice perpétuel à cause des péchés des hommes ; & la vérité sera renversée sur la terre. Il entreprendra tout, & tout lui réussira.* ψ. 10.

Daniel donne plus d'étendue à cette même Prophétie dans le chapitre XI.

*Son cœur se déclarera contre l'alliance sainte : il fera beaucoup de maux .... Il retournera, concevra une grande indignation contre l'alliance du Sanctuaire.* Chap. XI. vers. 28.

Pendant le siège d'Alexandrie, il avoit couru un bruit qu'Antiochus étoit mort, & on avoit accusé les Juifs d'en avoir témoigné beaucoup de joie. Il marcha contre leur ville, la prit de force, & y commit toutes les violences que lui inspira sa fu- ψ. 30.

*I. Maccab. I. 21-24. II. V. 5-21. Joseph. lib.*

*de Maccab. &c.* reur. Il y eut dans l'espace de trois jours, quatre\*vingts mille hommes de tués, quarante mille faits prisonniers, & pareil nombre vendus aux nations voisines. Antiochus monta au temple, le fouilla, & en tira tous les vases, les trésors, & les ornemens précieux.

*I. Maccab. I. 30-34. II. V. 14-16.* Quand Popilius l'eut obligé de sortir d'Egypte, outré de fureur il fit tomber sa colére sur les Juifs. Il envoya contr'eux Apollonius, avec ordre de faire mourir tous les hommes en âge de porter les armes, & de vendre les femmes & les enfans. Apollonius fit main basse sur tout ce qu'il trouva à Jérusalem, brula la ville, abbatit les murailles, & emmena captifs les femmes & les enfans.

*¶. 30.* Il reviendra, & il pensera à ceux qui ont abandonné l'alliance du Sanctuaire. Des hommes puissans viendront de sa part, & souilleront le Sanctuaire du Dieu fort. *¶. 31.* Ils feront cesser le sacrifice perpétuel, & *¶. 32.* ils mettront dans le temple l'abomination de la désolation. Et les impies contre l'alliance useront de déguisemens.

*I. Maccab. I. 43. &c.* Antiochus se déclara ouvertement pour tous ceux qui renoncèrent à la Loi. Aiant *II. Maccab. V. 7. &c. & VI. 1. &c.* donné une ordonnance qui obligeoit tous les Juifs de changer de religion sous peine de la vie, il envoya à Jérusalem des Officiers avec ordre de souiller le temple, & d'y faire cesser le culte du Seigneur,

Ils dédièrent ce temple à Jupiter Olympien , & y placèrent sa statue. Ils érigèrent dans toute la ville des temples & des autels profanes , & contraignirent les Juifs d'y sacrifier , & de manger des viandes immolées aux idoles. Plusieurs , par la crainte des supplices , firent semblant de consentir à tout ce qu'on demandoit d'eux , & portèrent même les autres à imiter leur déguisement , pour couvrir leur lâche apostasie.

*Antiochus engagera par ses caresses les prévaricateurs de l'alliance à faire semblant d'embrasser l'idolatrie : mais le peuple qui connoitra son Dieu , s'attachera fortement à la Loi , & fera ce qu'elle ordonne. Il est aisé de reconnoître ici le vieillard Eléazar , les sept frères Maccabées avec leur mère , & beaucoup d'autres d'entre les Juifs , qui résistèrent courageusement aux ordres impies du Roi.*

*Ceux qui seront savans parmi le peuple en instruiront plusieurs , & ils seront tourmentés par la flamme , par la captivité , & par des brigandages qui dureront plusieurs jours. Ceci regarde principalement Mathathias & ses fils.*

*Et après qu'ils seront abbattus , ils se releveront par un petit secours , & plusieurs se joindront à eux secrettement & sans bruit. Mathathias & Judas Maccabée soutinrent la nation opprimée & la religion*



presque généralement abandonnée , avec de si petites forces , qu'on ne peut considérer que comme un miracle le succès que Dieu donna à leurs armes & à leurs travaux. Leur troupe se grossit peu-à-peu , & devint ensuite fort considérable.

v. 35.

*Il y en aura entre ces savans qui succomberont , afin que passant par le feu de la tribulation , ils deviennent purs & blancs de plus en plus , jusqu'au tems prescrit , parce qu'il y a encore un autre tems. Les souffrances & la mort de ceux qui refusèrent constamment d'obéir au Roi , furent leur gloire & leur triomphe.*

v. 36.

*Le Roi agira selon qu'il lui plaira : il s'élèvera , & il portera le faste de son orgueil contre tout dieu. Il parlera insolument contre le Dieu des Dieux. Il réussira jusqu'à ce que la colère de Dieu soit accomplie , parce qu'il a été ainsi arrêté.*

v. 37.

*Il n'aura aucun égard au Dieu de ses pères ; il sera dans la passion des femmes : il ne se souciera de quelque Dieu que ce soit , parce qu'il s'élèvera contre toutes choses.*

Epiphane traduisoit toutes les religions en ridicule. Il pillà les temples de la Grèce , & voulut encore dépouiller celui d'Elymaïde. Il exerça principalement sa fureur impie contre Jérusalem & les Juifs , sans presque y trouver de résistance. Dieu sembla dissimuler pour un tems toutes les abominations qui se commettoient

dans son temple , jusqu'à ce que sa colère contre son peuple fût satisfaite.

*Il sera troublé par des nouvelles qui lui viendront de l'orient & de l'aquilon , & il sortira avec une grande colère pour perdre tout , & pour faire un grand carnage.* v. 44.

Antiochus fut troublé de la nouvelle qu'il reçut , que les Provinces d'orient , & qu'Artaxias roi d'Arménie au septentrion , remuoient , & étoient prêts de se soulever contre lui. Tacite <sup>a</sup> assure qu'en ce tems là , c'est-à-dire lorsqu'il s'étoit mis dans la tête de faire changer de religion aux Juifs & de leur faire prendre celle des Grecs , les Parthes s'étoient révoltés contre Antiochus. Avant que de partir pour les provinces de delà l'Euphrate , il donna à Lysias , qu'il laissoit pour gouverner le royaume en son absence , la moitié de toute son armée , avec ordre d'exterminer la nation Juive , & de donner leur pays à d'autres peuples. I. Maccab III. 31-39.

*Il dressera ses tentes dans Apadno des deux mers , près la montagne sainte de Zabi. Il arrivera à sa fin , & il n'y aura personne pour le secourir. Ce verset , traduit ici littéralement selon l'hébreu ,* v. 45.

a Antiochus demere superstitionem , & mores Græcorum date adnexus , quominus teterrimam gentem in melius mutaret , Parthorum bello prohibitus est : nam ea tempestate Arsaces defecerat. Tacit. lib. 5. cap. 8.

souffre de grandes difficultés pour la première partie , à cause de ces deux noms , *Apadno & Zabi* , inconnus dans la géographie ancienne. On fait que je n'entre point dans ces sortes de difficultés. Porphyre , qui ne doit pas nous être suspect , a cru que ce verset regardoit l'expédition d'Antiochus au delà de l'Euphrate , & sa mort arrivée dans ce voiage. C'est le sentiment de presque tous les Interprètes , & cela doit nous suffire.

Le Prophète marque donc qu'Antiochus campera près de la montagne de *Zabi* , (la même sans doute que *Taba* \* , Polyb. in Excerpt Vales. pag. 145. où Polybe dit qu'il mourut ; ) & que là il trouvera sa fin & périra abandonné de Dieu & sans secours. On a vu comment il étoit mort au milieu des plus vives douleurs , & touché d'un repentir inutile , qui ne servit qu'à augmenter ses tourmens.

Théodoret , saint Jérôme , & plusieurs Interprètes entendent de l'Antechrist dans un second sens tout ce que le Prophète Daniel dit d'Antiochus Epiphane. Il est certain que ce Prince également impie & cruel , est une des figures les plus sensibles & les plus expressives de cet ennemi de Jesus-Christ & de sa sainte religion.

ON NE PLUT POINT , en lisant cette prophétie , n'être point extraordinaire-

\* *Taba* étoit dans la Perse, selon Quinte-Curce, & dans la Paréacène , selon Quinte-Curce.



ment frappé de la justesse & de l'exactitude avec laquelle le Prophete peint les principaux caracteres d'un Roi, qui a eu un si grand raport avec l'histoire du peuple de Dieu ; & l'on voit bien que c'est pour cette raison que le Saint Esprit , omettant ou ne faisant que parcourir légèrement les actions d'autres Princes beaucoup plus éclatantes , s'arrête longtems sur celles d'Antiochus Epiphane.

Avec quelle certitude Daniel prédit-il une foule d'événemens si éloignes , & qui dépendoient de tant de circonstances arbitraires ! Combien l'Esprit qui lui découvroit l'avenir , le lui montrait-il comme présent , & par une lumière aussi infaillible , que s'il l'avoit vû des yeux corporels ! La divinité des Ecritures , & , par une suite nécessaire , la certitude de la religion chrétienne ne deviennent-elles pas , par de telles preuves , comme sensibles & palpables ?

Jamais prophétie n'a eu un accomplissement si clair , si parfait , si incontestable que celle-ci. Porphyre\* , l'ennemi déclaré du christianisme , aussi bien que des saintes Ecritures tant de l'ancien que du nouveau Testament , se trouvant infiniment embarrassé par la conformité

\* Porphyre étoit un *sa-* | un gros volume contre la re-  
vant payen , né à Tyr l'an | ligion Chrétienne.  
de J. C. 233 , qui avoit écrit |

des faits prédits par Daniel , avec ce qu'en disoient les meilleures histoires , ne songea point à la nier , car ç'auroit été heurter le bon sens , & nier le soleil en plein midi. Il prit un autre tour pour saper l'autorité des Ecritures. Il travailla lui-même , en citant tous les Historiens qu'on avoit pour lors , & qui depuis se sont perdus , à faire voir avec beaucoup d'étendue que tout ce qui est écrit dans l'onzième chapitre de Daniel , étoit arrivé précisément comme Daniel le dit ; & il concluoit de cette parfaite uniformité , que tout ce détail si juste de tant d'événemens , ne pouvoit pas avoir été écrit par Daniel tant d'années avant qu'ils fussent arrivés , & qu'il falloit absolument que ce fût l'ouvrage de quelqu'un qui avoit vécu depuis Antiochus Epiphane , & emprunté le nom de Daniel.

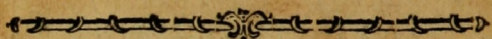
Dans ce procès entre les chrétiens & les payens , le christianisme gagnoit sa cause sans réplique & sans appel , s'il venoit à bout de démontrer par de bonnes preuves que les prophéties de Daniel étoient véritablement de lui. Or c'est ce que les chrétiens prouvoient d'une manière incontestable , en citant un peuple entier de témoins , je veux dire les Juifs , dont le témoignage ne pouvoit être suspect ni refusé , puisqu'ils étoient ennemis du christianisme encore plus violem-

ment déclarés que les payens mêmes. Le souverain respect qu'ils avoient pour les Ecritures, dont la Providence les avoit constitués gardiens & dépositaires, étoit porté si loin, qu'ils auroient regardé comme un crime & comme un sacrilège d'y transposer un seul mot, ou d'y changer quelque lettre : combien plus de supposer quelques Livres ? Voila les témoins qui attestoient la réalité des Prophéties de Daniel. Vit-on jamais des preuves si convaincantes, & une cause si victorieuse ? *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

*Ps. 91. 9.*

*Fin du huitième Tome.*





# T A B L E

DU HUITIÈME VOLUME.  
HISTOIRE ANCIENNE  
DES GRECS.

---

LIVRE DIX-SEPTIÈME.  
SUITE DE L'HISTOIRE  
DES SUCCESEURS  
D'ALEXANDRE.

§. I. **P**TOLEMÉE PHILOPATOR *régné en Egypte. Court régné de SELEUCUS CERAUNUS. Son frère ANTIOCHUS, surnommé LE GRAND, lui succède. Fidélité d'Achéus à son égard. Hermias son premier Ministre écarte d'abord Epigène le plus habile des Généraux, puis le fait mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte trêve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entièrement défait. Colère & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'étoit révolté; il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir.* Pag. 1

§. II. Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les

## T A B L E.

*Achéens ont recours à Philippe , qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléomène en Egypte. On choisit deux Rois à Lacédémone. Cette République se joint aux Etoliens.* 39

§. III. *Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Appelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Etolie : Therme pris d'emblée ; excès qu'y commirent les soldats de Philippe : prudente retraite de ce Prince. Troubles dans le camp : punition de ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés : leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un côté, & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut.* 53

§. IV. *Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses dérèglemens. Il fait empoisonner Aratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale , roi de Pergame , s'y joint , aussi bien que les Lacédémoniens. Machanidas devient Tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpicius Préteur des Romains , dans l'une desquelles Philopémen se distingue.* 95

§. V. *Education & grandes qualités de Philopémen.* 116

§. VI. *Diverses expéditions de Philippe & de Sulpicius. Digression de Polybe sur les Signaux par le feu.* 132

§. VII. *Célébre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas Tyran de Sparte , par Philopémen. Estime qu'on faisoit de ce Gé-*

## T A B L E.

- néral. Nabis succède à Machanidas ; traits de son avarice & de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe & les Romains , dans laquelle furent compris tous les Alliés de part & d'autre.* 153
- §. VIII. *Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Mélie , la Parthie , l'Hyrcanie , & jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator.* 170
- 

## LIVRE DIX-HUITIEME.

### ARTICLE PREMIER.

- §. I. *Ptolémée Epiphane succède à son père Philopator dans le royaume d'Egypte. Antiochus & Philippe se liguent ensemble pour envahir ses Etats. Le jeune Roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine & la Célé-Syrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens , Attale & les Rhodiens. Il assiège Abyde : fin tragique de cette ville. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpicius est envoyé en Macédoine.* 178
- §. II. *Expéditions du Consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Etoliens attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succède à Sulpicius. Pendant son année il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Antiochus recouvre la Syrie , qu'Aristomène , Ministre d'Egypte , lui avoit enlevée. Différentes expéditions du Consul dans la Phocide.*



## T A B L E.

*Les Achéens , après une longue délibération , se déclarent pour les Romains.* 197

§. III. *On continue le commandement à Flamininus , comme Proconsul. Il a une entrevûe inutile avec Philippe sur la paix. Les Eto- liens se déclarent pour les Romains , aussi bien que Nabis tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flami- ninus sur Philippe près de Scotusse & de Cynoscéphales en Theffalie. Paix accordée à Philippe , laquelle termine la guerre de Ma- cédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques , quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne li- berté.* 234

§. IV. *Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus , les Romains lui envoient une ambassade ; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre à une rupture ouverte. Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée : il est mis à mort avec ses com- plices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flamininus contre Nabis. Il l'as- siége dans Sparte , l'oblige à demander la paix , & la lui accorde. Il entre à Rome en triomphe.* 269

§. V. *Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles Ambassades & en- trevûes de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoient des troupes contre Nabis , qui avoit rompu le Traité. Phi- lopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Grèce.* 297

§. VI. *Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis , & de*

## T A B L E.

toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, & envoient contre lui dans la Grèce le Consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Etoliens offrent de se soumettre aux Romains. 326

- §. VII. Polyxénide, Amiral de la flotte d'Antiochus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau Consul, est chargé de la guerre contre Antiochus : Scipion l'Africain, son frère, sert sous lui. Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célèbre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité cède toute l'Asie en deça du mont Taurus. Dispute entre Eumène & les Rhodiens devant le Sénat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie. 349

Réflexions sur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Asie. 397

- §. VIII. Le Consul Fulvius soumet les Etoliens. Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs Bannis. Manlius, l'autre Consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour paier aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Elymaïde : il est tué. Explication de la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus. 405

- §. IX. Séleucus Philopator succède à son père Antiochus. Commencemens du règne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Diverses Ambassades envoyées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces plaintes,

## T A B L E.

*& pour prendre aussi connoissance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette dernière affaire.* 432

- §. X. *Philopemen attaque Messène. Il est pris par les Messéniens, & mis à mort. Messène se rend aux Achéens. Célèbre convoi de Philopemen, dont les cendres sont portées à Mégalopolis. Suite de l'affaire des Bannis de Sparte. Mort de Ptolémée Epiphane. Philométor son fils lui succède.* 460

## A R T I C L E   S E C O N D.

- §. I. *Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius son fils qui y étoit, est renvoyé vers son père avec des Ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frère Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoyer de l'un & de l'autre. Philippe, sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnoît quelque tems après son innocence, & le crime de Persée. Dans le tems qu'il songeoit à punir celui-ci, il meurt. Persée lui succède.* 481
- §. II. *Mort de Séleucus Philopator, après un règne assez court, & obscur. Son frère Antiochus, surnommé Epiphane, lui succède. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une révolte générale, il passe en Palestine, assiège & prend Jérusalem, & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergète, surnommé aussi*



## T A B L E.

*Phyſcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux frères s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius, un des Ambassadeurs Romains, l'oblige de sortir d'Egypte, & de laisser les deux frères en repos.* 530

§. III. *Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colère sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias, qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. Judas Maccabée remporte plusieurs victoires sur les Généraux & les armées d'Antiochus. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde : il en est honteusement repoussé. Aiant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frappe. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un règne d'onze ans.* 564

§. IV. *Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.* 596

Fin de la Table.

## A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le huitième Volume de l'*Histoire Ancienne*, &c. de M. Rollin; je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & je croi qu'il sera aussi favorablement reçu du Public, que l'ont été les précédens. Fait à Paris, ce 13 de Novembre 1734.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, 1779.

